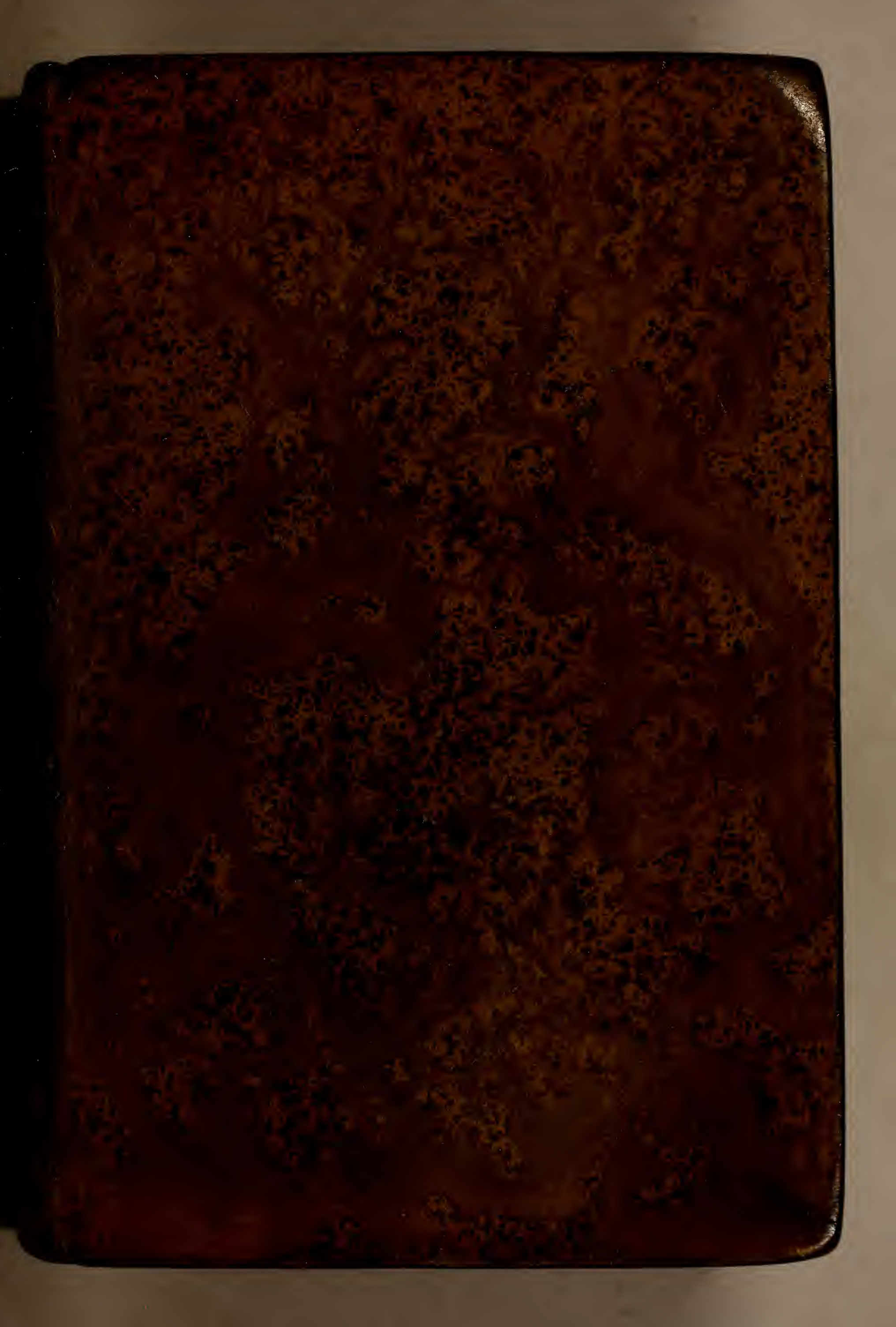






# VOYAGE

DANS

# LA HAUTE PENSYLVANIE

ET DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK.

# VOYAGE

DANS

# LA HAUTE PENSYLVANIE

## ET DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK,

Par un Membre adoptif de la Nation Onéida.

Traduit et publié par l'auteur des LETTRES D'UN CULTIVATEUR AMÉRICAIN.

## TOME SECOND.

---

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée S. André-des-Arcs, nº 16.

AN IX — 1801.

## SOMMAIRES DES CHAPITRES

### CONTENUS DANS CE VOLUME.

### CHAPITRE I.

## CHAPITRE II.



## CHAPITRE III.

## CHAPITRE IV.



## CHAPITRE V.

## CHAPITRE VI.



## CHAPITRE VII.



## CHAPITRE VIII.

## CHAPITRE IX.



## CHAPITRE X.



## CHAPITRE XI.

## CHAPITRE XII.



## CHAPITRE XIII.



## CHAPITRE XIV.

## CHAPITRE XV.

## CHAPITRE XVI*.



* Ce chapitre et le suivant sont, par erreur, côtés X et XI.

## CHAPITRE XVII.

# ERRATA.

Page 63, ligne 21 : les champs cultivés, *lisez* des champs cultivés.
— 74, — 9 : des petits pertuis, *lisez* de deux petits pertuis.
— 81, — 12 : et les prairies de l'amour, *lisez* et les plaisirs de l'amour.
— 91, — 4 : et ils n'ont laissés, *lisez* et n'ont laissé.
— 106, — 14 : et les morceaux de terre, *lisez* et tes morceaux de terre.
— 116, — 28 : étanché, *lisez* étanche.
— 120, — 20 : du pillage, *lisez* du sillage.
— 125, — 12 : la petite montagne, *lisez* ta petite montagne.
— 126, — 12 : les infortunés, *lisez* ces infortunés.
— 146, — 3 : Minébagos, *lisez* Winébagos.
— 157, — 18 : phase des pilotes, *lisez* phare des pilotes.
— 172, — 25 : grand Lac ou lac Supérieur, *placez ces mots entre deux parenthèses.*
— 174, — 4 : à-la-fois si constante, *lisez* à-la-fois si inconstante.
— 194, — 5 : du détroit, *lisez* du Détroit.
— 195, — 19 : l'humble agrelle, *lisez* l'humble ayrelle.
— 222, — 23 : fangeuse, *lisez* fougueuse.
— 254, — 17 : les cochons, *lisez* les bestiaux.
— 330, — 19 : Sondé, *lisez* fondé.

# VOYAGE
## DANS LA HAUTE PENSYLVANIE
## ET
## DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### TRADITION CHEROKÉE (*).

Nos ancêtres se sont dit de génération en génération les paroles suivantes :

Depuis la hauteur des temps, la puissance de vouloir reposoit dans la tête d'Agan-Kitchee-Manitou, lorsqu'un jour il lui vint dans la pensée de descendre sur la terre, pour voir comment les choses s'y passoient.

---

(*) Cette ancienne tradition fut traduite en 1774, par ordre du grand chef de guerre Attacul-Culla (le petit charpentier), pour être envoyée au lord William Campbel, alors gouverneur de la Caroline méridionale, dont le secrétaire, M. Atkins, me permit, quelques années après, d'en prendre copie.

D'abord il se fit loup, et s'associa avec la première bande qu'il rencontra. Surpris de l'arrivée d'un étranger, les chefs l'environnèrent, le questionnèrent, et ne l'admirent parmi eux qu'après l'avoir reconnu pour être véritablement de l'ancienne souche. — « Je vois avec plaisir, se disoit-il en chassant avec eux, qu'ils se servent toujours des mêmes armes que je leur ai données, qu'ils sont aussi rusés, agiles et patiens que dans l'origine; qu'au besoin ils savent se réunir sous des chefs, quand il faut attaquer ou se défendre; que chacun est content de la part du butin qui lui écheoit en partage. Quelquefois, il est vrai, les malheurs et les disettes en diminuent le nombre; mais aussi des temps plus favorables réparent leurs pertes. Peu m'importe le sort des individus, je ne m'intéresse qu'aux espèces; celle-ci ne sera comprimée qu'à l'époque où la destinée conduira ici une race d'hommes cultivateurs, et cette époque est encore bien éloignée ». — Satisfait de ses observations, il les quitta cinq jours après, comme ils poursuivoient un cerf, et il se fit ours.

« Que viens-tu faire dans ma tanière, lui dit le premier chez qui il entra? c'est moi qui l'ai creusée; il n'y a de place, comme tu vois, que pour ma femme et mes petits. — Est-ce que tes amis ne viennent jamais te visiter? — Je ne con-

nois pas ces gens-là. Sors d'ici, sinon je vais te faire voir que chacun est maître chez soi. — Tu es tel que tes ancêtres ont toujours été, sauvage, insociable, et je ne t'en sais aucun mauvais gré ». Il le quitta pour se faire renard.

« Ah ! ah ! dit le premier qu'il rencontra, tu m'as l'air étranger et suspect. Ne sens-tu pas un peu l'ours ? Dis-nous qui tu es, d'où tu viens, ou prépare-toi à une réception fâcheuse. — Je suis renard de véritable origine, lui dit Manitou ; je viens du pays de Cheryhum (1); j'ai faim. — Tu es bien tombé, de venir demander des provisions à des gens qui ne vivent que de ce qu'ils attrapent à force de ruse et d'adresse. Que ne chasses-tu comme nous faisons? Où as-tu donc été élevé ? — Dans le canton de Noyawanda, qui est très-abondant en gibier. — Il n'en est pas de même ici, répondit le renard; quelles distances à parcourir, que de dangers, que de peines, quelle vie que la nôtre ! Sans cesse partagés entre la crainte et la faim, entre le danger et le besoin ; sans cesse environnés de piéges et d'embûches; juge si nous avons des provisions à te donner ! Va-t-en ; retourne dans ton pays de Cheryhum, dans ton canton de Noyawanda. — Je le veux bien, lui dit Manitou; viens-y avec moi, je t'y ferai faire bonne chère. — Tu veux nous trahir, peut-être? —

Comment peux-tu penser qu'un renard veuille en trahir un autre? On croiroit que tu aurois vécu parmi les hommes. — Nous sommes souvent parmi eux, il est vrai, mais sans qu'ils s'en doutent, car ce sont nos meilleurs pourvoyeurs. — Comment cela? demanda Manitou. — Quand ils se font la guerre, ce qui arrive souvent, nous dévorons la carcasse de ceux que les vainqueurs ne veulent pas manger. — Quoi! est-ce que l'homme mange l'homme? — S'il le mange! hélas! oui, à notre grand regret; sans cela, nous serions gras et luisans toute l'année. Pourquoi cette race n'est-elle pas plus nombreuse sur la terre! comme nous nous régalerions! — Peut-être cela arrivera-t-il un jour, répondit Manitou ». Et tout-à-coup il se fit buffle au-delà des Alléghénis (2).

« Ah! quel bon et gras pays, dit-il au premier qu'il rencontra! Des savannes immenses toujours vertes, des roseaux toujours tendres (3)! Quels superbes pâturages! — Tout cela est vrai, répondit le trans-alléghénien, mais nous n'en sommes pas moins malheureux. — Et pourquoi cela? N'es-tu pas de bon accord avec tes camarades? — Oui, nous vivons dans la paix et l'union entre nous; mais ce Mamoth (4), qui, du haut des montagnes, s'élance dans les plaines et renverse les arbres avec ses cornes; qui, sans cesse, nous

poursuit et nous dévore ; pourquoi Agan-Kitchee-Manitou a-t-il donné la vie à ce terrible animal ? — Parce que tes gens auroient tant et tant multiplié sous ce beau ciel, que, faute de nourriture, ils seroient morts de faim. Il a fait ce qu'il a pu pour satisfaire tout le monde, mais cela lui étoit impossible. Un jour il lancera son tonnerre fourchu entre les deux cornes de ce Mamoth, et ses ossemens étonneront la postérité (5). Que ne persuades-tu à tes camarades de passer le Mississipi ? ils trouveroient, sur la rive occidentale de ce beau fleuve, des savannes qui ont plus de huit journées de chemin (6). — Chacun aime son pays, répondit le buffle ; il faut qu'il soit bien mauvais, ou que la puissance des Mamoths soit bien destructive et redoutable, pour qu'on puisse se déterminer à le quitter. Peut-être nous suivroit-il au-delà de ce fleuve. Ce n'est pas tout : nous avons encore à lutter contre un autre ennemi non moins cruel, et qui menace notre espèce d'une ruine totale. — Quel est-il donc, ce second ennemi ? — C'est un chétif animal sans poil, qui n'a que deux pieds. Après s'être rassasié de notre chair, il va dormir à l'ombre d'un grand arbre. Toute sa force et sa puissance ne vient que de ce qu'il sait allumer du feu : d'où peut lui venir une faculté aussi extraordinaire ? — Elle lui est nécessaire

pour le dédommager de sa nudité et de sa foiblesse ; sans cela que feroit-il sur la terre ? Au reste, il n'est guères plus heureux que toi. Mais quel usage fait-il de ce feu pour te nuire ? — Il allume les cannes et les roseaux desséchés au soleil de l'été, et nous enferme au milieu de vastes incendies (7). — Et pourquoi ne fuis-tu pas, puisque tu as quatre bonnes jambes, et que ton ennemi n'en a que deux ? — La frayeur nous saisit et nous arrête. — Peut-être falloit-il qu'il en fût ainsi ». Et tout-à-coup il le quitta pour se faire chien.

« Ah ! camarade, dit-il au premier qu'il rencontra, donne-moi à manger, j'ai faim. — Adresse-toi à mon maître que voilà couché au soleil, lui répondit ce chien ; moi, je n'ai rien, puisqu'au lieu d'être son ami, je ne suis que son esclave. Souvent il n'en a pas assez pour lui-même ; alors je pâtis, je jeûne. L'homme avec lequel je vis est ingrat et brutal ; quoique sans cesse occupé à lui plaire, mes efforts sont souvent inutiles. Mais pourquoi me plaindrois-je ? il n'a pas plus d'égards pour sa femme ; je ne sais si je voudrois changer son sort contre le mien, tant il est dur. Pourquoi faut-il qu'un être libre ait deux esclaves ? Je veux quitter ce tyran et vivre sur mon compte ; car enfin si je ne parle pas aussi facilement que lui, je n'en pense pas

moins, et mes idées sont plus justes que les siennes. J'ai fait et deviné mille fois ce qu'il n'auroit pu ni faire ni deviner. Je veux me faire loup ; on dit que nous descendons de la même souche, je ne dépendrai alors de personne : j'aurai une femme et des enfans qui m'aideront dans ma vieillesse, et pour la première fois de ma vie, je jouirai de la liberté ».

« Garde-toi bien d'exécuter ce projet; les loups te mépriseroient, parce que tu as été esclave; ils te feroient faire un rude apprentissage ; crois-en ce que je te dis, car je viens de les quitter. Comme le calme est préférable à la tempête, le repos au travail, le sommeil à l'insomnie délirante, de même une sujétion douce et raisonnable vaut mieux qu'une liberté sans bornes. L'homme ne peut pas se passer de tes services, ni toi de ses secours ; ils ne sont pas tous comme ton maître ».

Et Manitou devint loutre. — « Comme te voilà équipée, pauvre malheureuse ! Tu me parois transie de froid, dit-il à la première qu'il rencontra, tu trembles malgré ta belle fourrure. — Oui, lui répondit-elle ; la saison est rude, les glaces couvrent les eaux ; il faut cependant que je vive. — Es-tu seule ? — Oui, presque toujours : c'est mon sort ; il est bien triste, j'en conviens, mais j'y suis accoutumée ; et pourvu

que j'attrape quelque poisson, je suis contente. —Et tes petits? —Je les cache de mon mieux, car j'ai tant d'ennemis! et parmi ces ennemis, il y en a un qui en veut toujours à ma belle robe». Et comme elle disoit cela, une flèche décochée de loin, lui perça le flanc; et Manitou, pour pouvoir s'entretenir avec le chasseur, tout-à-coup se fit homme.

« Que veux-tu faire de cette loutre, lui demanda-t-il? — De sa peau, je couvrirai mes épaules nues, et sa chair ira dans ma chaudière. — Est-elle grande, ta chaudière? — Oui, car j'ai cinq personnes à nourrir: suis-moi; si tu as faim, je te régalerai ». — Et Manitou le suivit.

Mais en entrant dans sa wigwham, quelle fut sa surprise de voir ces cinq personnes occupées à dépecer un cadavre! — « Est-ce là la chair que tu m'avois promise, lui demanda-t-il? — Oui, puisque c'est la meilleure que je puisse te donner. — Et pourquoi manges-tu cet homme? — Parce qu'il étoit mon ennemi. — Et pourquoi étoit-il ton ennemi? — Parce que lui et ses gens demeurent de l'autre côté de la rivière de Wénowée, et que de tout temps nous nous haïssons, et nous faisons la guerre. Ils nous mangent aussi, quand ils nous attrapent ».

« Il n'y a donc ni gibier dans les bois, ni poisson dans les rivières? — Quelquefois ils sont

rares. — Eh bien donc ! pourquoi manges-tu ton semblable ? — Parce que sa chair vaut mieux que celle du buffle ou de l'élan ; parce qu'il seroit absurde d'abandonner aux loups et aux renards la carcasse de son ennemi. A quoi donc serviroit-il de l'avoir tué ? ce ne seroit pas mériter une seconde victoire. Et puis, comme on est fier et content, en pensant qu'on va se repaître de celui qu'on haïssoit, et en satisfaisant à-la-fois la faim et la vengeance ! Comme on entonne sa chanson de guerre ! Comme nos femmes, nos enfans et nos voisins nous admirent ! Que te dirai-je ? la chasse n'est pas toujours heureuse. — Que fais-tu, quand elle ne l'est pas ? — Je pâtis, je souffre ; tout souffre sous mon écorce. Et puis, quand l'irrésistible impatience du besoin me prend, je m'en vais bien loin d'ici, et pour l'assouvir, je tue le premier homme ou la première femme que je rencontre. Ah ! je vois bien que tu n'es pas guerrier ; tu ne sais pas ce que c'est que la faim : va ! si jamais elle te poursuit et t'attrape, tu verras » !

Frappé d'horreur, Manitou quitta cet anthropophage, non sans se repentir d'avoir créé l'homme tel qu'il est ; et comme il cheminoit lentement, rêvant à ce qu'il venoit de voir et d'entendre, pour oublier ces fâcheuses impressions, il se fit Oppossum (sarigue) (8).

« Eh bien ! la mère, comment va la vie? — Assez bien ; je me cache aisément, parce que je suis petite ; j'ai plus de prudence que de courage, parce que je connois ma foiblesse. Par ce moyen, j'échappe aux poursuites de l'homme, mon plus cruel ennemi. Je me dédommage des ennuis de ma retraite par les soins que je prends de ma famille ; plus on vit ensemble, plus on est heureux. Tu vois autour de moi trois générations, toutes bien portantes. J'en suis la bisaïeule, et elles m'aiment encore. — Mais quand l'ennemi approche de ton asyle, comment fais-tu pour échapper avec tous tes enfans ? — Nous avons un sac sous le ventre, dans lequel ils se refugient si-tôt que le danger approche. — Voyons comment cela se pratique ». — Elle donne le cri d'alarme, à l'instant les petits obéissent ; leur sac plein, chaque mère prend la fuite et disparoît. Frappé de cet heureux expédient, Manitou, en souriant, approuva son ouvrage.

Redevenu homme, pour voyager plus commodément, il fut tout-à-coup assailli d'un orage affreux ; les échos des bois pouvoient à peine répéter les éclats du tonnerre ; les éclairs éblouissoient ; la pluie, qui tomboit en torrent, commençoit à inonder le pays. Ne sachant que faire, Manitou s'adossa à un grand arbre sur lequel il avoit apperçu quelques écureuils ; et bientôt

après il en devint un, et grimpa parmi eux.

« Santé, joie et prestesse t'accompagnent, dit-il au premier qu'il aborda; quoiqu'étranger, je viens te demander un abri. — Fais comme nous; tapis-toi sous la partie inférieure de cette branche, et retrousse ta belle queue sur ton dos. — Comment vit-on dans ce pays? — A merveille : nous avons des faines et des noix en abondance. Pendant l'été, nous jouons, nous folâtrons, nous faisons l'amour; nous sommes gais, heureux et contens. Aussi-tôt que l'hiver approche; nous nous retirons dans le creux des grands arbres, où nous avons déposé nos provisions; là, réunis en familles, nous attendons le retour du printemps dans la paix et l'union la plus parfaite. — Est-ce que tu n'as point d'ennemis? — Nous n'en manquons pas; l'homme est le plus cruel de tous, et particulièrement ses maudits enfans; c'est sur nous qu'ils apprennent à décocher leurs premières flèches; mais nos jambes sont si lestes, nos yeux si vifs, notre jugement si sûr, que rarement elles peuvent nous atteindre. Nous sommes contens de notre sort, et ne voudrions pas le changer pour celui du buffle, tout géant qu'il nous paroisse ».

« Ta race aura cependant de grands dangers à courir un jour. — Quels seront-ils ces dangers? — Ces beaux arbres seront renversés, ces

belles forêts disparoîtront. — Qui pourroit jamais renverser ces arbres si robustes et si élevés? — Des hommes barbus, venant de dessous le soleil levant, aborderont un jour sur ce continent, le fer tranchant à la main; ils multiplieront comme les poissons sous les eaux : alors tout changera sur cette terre; ils remplaceront ces belles forêts par des récoltes, les savannes par des prairies; la force, la sagesse et le bonheur les accompagneront; plus leur nombre augmentera, et plus celui de tes gens diminuera : l'arc et la flèche seront remplacés par le feu et le plomb meurtrier. — Ce jour est-il encore bien éloigné? — Ah! oui, bien éloigné; tu ne le verras pas, puisque d'ici là il y aura encore plus de mille révolutions solaires. — Eh bien! vivons comme nous avons vécu, trop de prévoyance est folie».

«Tu raisonnes bien pour un écureuil grimpant; tu es le premier être heureux que j'aie rencontré depuis que je voyage. — Qui es-tu donc, toi? D'où viens-tu? — Tu mourrois sur l'heure, si je répondois à ta question. Sache seulement que l'univers et tous ses prodiges sont l'ouvrage de mes mains plastiques, l'effusion de ma bonté fécondante, l'émanation de ma puissance créatrice».

«Toi, écureuil comme moi, tu me dis là des choses bien étranges! Eh bien! si c'est toi qui

as fait le monde, que n'empêches-tu les barbus du soleil levant de venir un jour détruire ces belles forêts qui sont notre héritage » ?

« Il est une puissance au-dessus de la mienne. — Qui est-elle donc cette puissance ? — Tibarimaw (la destinée) ; elle veut et ordonne souvent des choses bien étranges. — Pourquoi ne raisonnes-tu pas avec elle ? — Elle est immuable, inexorable ».

Et Manitou, redevenu homme, après que l'orage eut cessé, cheminoit lentement en pensant encore au bonheur des écureuils, lorsque, par inadvertance, il tomba dans une fosse qui avoit été légèrement recouverte avec de la mousse et des broussailles, au fond de laquelle il trouva une panthère, deux loups, un renard et Wabémat (*).

« Tu m'as l'air tout transi, lui dit Manitou ; est-ce que tu souffres ? — Si je souffre ! je ne connois que cela ; ma vie n'a été jusqu'ici qu'un tissu et une longue suite de malheurs. Pourquoi m'a-t-on donné la respiration, puisque je ne respire que pour pâtir ? J'éprouve journellement l'aiguillon des besoins, et ceux de ma famille me déchirent le cœur. Ah ! que ne suis-je loup ou aigle ! comme je me régalerois ! Si je chasse,

(*) Un des indigènes du village voisin.

ou ma flèche n'atteint pas le but, ou un *catamont* vient enlever ma proie ; si je pêche, le poisson, qui connoît l'hameçon de l'infortuné Wabémat, n'y mord que pour l'emporter. Je dormois l'autre jour au pied d'un arbre ; eh bien ! une branche rompue par le vent me cassa la jambe ; le feu a brûlé quatre fois ma wigwham ; ma femme est presque toujours malade ; l'aîné de mes garçons se noya hier dans la rivière, quoiqu'il sût nager comme le poisson. L'hiver, je gêle de froid ; l'été, les chaleurs m'étouffent ; et me voilà dans le fond de ce trou. Mille fois j'ai maudit la vie et tous les maux qu'elle engendre. Pourquoi le grand Manitou, qui, dit-on, habite au-dessus des nuages, ne descend-il pas quelquefois sur la terre? peut-être la contemplation du sort des hommes toucheroit-elle sa bonté. Peut-être ne connoît-il pas tout le mal qu'ils prennent tant de plaisir à se faire, ni la rigueur des élémens, auxquels il les a exposés nus. Pourquoi nous a-t-il assujétis à la faim dévorante, ainsi qu'à tant d'autres besoins, sans autres moyens de les satisfaire, sans autres instrumens que nos malheureux et impuissans dix doigts? Quoique si foibles, pourquoi sommes-nous plus méchans que la panthère, plus féroces que le loup, qui ne mange jamais son semblable? D'où nous vient

cette disposition, qui sans cesse nous excite à haïr, à déchirer nos voisins, cette fureur qui nous porte à la guerre ? Pourquoi ne pouvons-nous pas vivre dans l'abondance, au sein de la paix et du repos ? Pourquoi..... ».

Mais comme il parloit, arriva l'homme de la fosse, qui, ne voyant plus les fauves que l'Animateur avoit fait échapper, entra dans une grande colère, et alloit les assommer, lorsque Manitou lui dit : — « Infatigable chasseur, brave guerrier, sauve-nous la vie ».

« Que m'importe ta vie ? J'ai perdu ma proie, tu en es la cause ; je te mangerai, puisque j'ai faim et que je suis le plus fort ».

« Ne nous mange pas, répliqua Manitou ; avant le coucher du soleil je te donnerai un buffle bien gras, dont la peau servira à couvrir la nudité de mon camarade d'infortune » !

« Que ne chasse-t-il, ton camarade ? Je veux tout le buffle, ou je tue. — Accordé ». — Et il s'en fut chercher une corde de lianne, pour les aider à remonter.

« Quel fils de femme ! dit Manitou à Wabémat. — Voilà cependant comme les hommes sont ici les uns envers les autres. Quand ils ont faim, ce qui arrive souvent, ils ne connoissent ni frères ni amis ; le foible est la victime du plus fort, le simple celle du plus rusé. En seroit-il

de même sur toutes les terres que le grand soleil éclaire » ?

« A-peu-près, répondit Manitou. — Quelle destinée, dit Wabémat, que celle de naître dépourvus d'armes, de vêtemens, avec deux jambes seulement, et d'être condamnés à exister sous un climat tel que celui-ci, et à ne vivre que de la chair d'animaux qui en ont quatre, et autant d'intelligence que nous » !

« Ingrat, dit Manitou ! ces dix doigts que tu méprises sont cependant bien supérieurs à la griffe du tigre et à la patte du loup ; le sentiment exquis du tact, dont ils sont les organes, leur flexibilité en a fait le sceptre de la puissance de l'homme. C'est à eux qu'il doit le bonheur d'avoir pu allumer et propager le feu, ainsi que les moyens d'avoir ses armes, son canot, son habitation, ses vêtemens. Il n'a que deux jambes, il est vrai ; mais c'est de tous les êtres le plus majestueux ; seul il promène ses regards sur la nature entière ; seul il peut admirer la magnificence du ciel, la beauté de la nature vivante (*), et s'élever, par la pensée, jusqu'à son incompréhensible auteur ».

---

(*) Ovide a dit :

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

*(Note communiquée à l'éditeur par le citoyen B.)*

« L'étonnante perfectibilité dont le Créateur a doué l'intelligence de l'homme, les sentimens sublimes qu'il a placés dans son cœur, chefs-d'œuvre de sa bonté et de sa puissance, sont le présent le plus précieux qu'un père ait pu donner à ses enfans. Et après tout, qu'est-ce que l'homme, cet être si vain et si présomptueux? Un atome vivant, dont les générations passent sur la terre comme l'ombre des nuages chassés par les vents. Et cette terre? Un point dans l'immensité de l'univers, un des plus petits globes entre les millions dont il est composé ».

« Cependant, continua Manitou, bien supérieur aux autres êtres, à jamais retenus dans les étroites limites de leur sphère, quoique, comme eux, abandonné à l'empire du hasard, un jour il s'élèvera aux plus hautes conceptions, et cela par ses propres forces; il maîtrisera les élémens, traversera les mers, dont il saura affronter les orages, améliorera la surface de la terre, dont il fera une habitation riche et délicieuse; il ne tiendra qu'à lui d'être l'artisan de sa gloire et de son bonheur ».

« Si le nombre de ses jours est petit, s'ils sont remplis de peines et d'afflictions, compagnes inséparables de la vie, l'étincelle inextinguible qui fait agir, sentir, penser l'homme, survivra à sa mort, pour recevoir dans la région des

esprits la récompense de ses souffrances, de ses vertus, ou le châtiment de ses crimes. Si cette compensation n'existoit pas, mille fois auroit-il mieux valu pour lui qu'il n'eût jamais vu la lumière du soleil, puisque, doué de raison et privé des consolations de l'espérance, il seroit le plus malheureux des êtres créés ».

« Tu me dis-là des choses bien étranges, répondit Wabémat; où les as-tu apprises, ces choses si nouvelles? — Dans le pays d'où je viens. — Où est-il donc ce pays? je n'en ai jamais entendu parler. Y est-on obligé de chasser et de pêcher pour vivre, comme dans celui-ci »?

« Il ne tiendra qu'à toi de le connoître un jour, répliqua Manitou, et ce jour sera pour toi celui de la joie et du bonheur éternel; les besoins et les peines y sont inconnus ».

Enfin le buffle promis arriva, et en sortant de la fosse, Wabémat dit à Manitou: « Ne va pas chez ce mangeur d'hommes; viens avec moi ». — Manitou le suivit: le feu de son âtre étoit bien allumé, mais point de chaudière, on l'avoit mise à l'écart; quelques racines cuites sous les cendres furent le seul mets qu'il lui offrit.

« Pourquoi ta chaudière est-elle vide et ta famille nue? lui demanda Manitou. — Parce

que le mauvais génie suit ou précède toujours mes pas, et qu'aucune entreprise ne me réussit. Je n'oublie cependant jamais de lui offrir chaque jour la fumée de mon premier oppoygan, aussitôt que je puis distinguer les rayons naissans du soleil ».

« L'as-tu jamais apperçu, le mauvais génie? —Non, jamais.—Eh bien! comment peux-tu croire qu'il existe » ?

« Qui pourroit en douter, répondit Wabémat, quand on a vu quarante-deux fois les neiges de l'hiver écraser nos whigwhams, autant de fois les glaces de notre rivière emporter nos canots, les loups venir en troupes enlever nos femmes et nos enfans, pendant que nous sommes occupés à nos grandes chasses, les épidémies de la mort empoisonner la moitié de nos villages, les ouragans renverser nos forêts, et le feu d'en haut les consumer? Pourquoi falloit-il qu'il y eût des hommes sur la terre, puisqu'ils ne devoient naître que pour y rencontrer le malheur dans tous leurs sentiers » ?

« A quoi ressemble-t-il le malheur, demanda Manitou? l'as-tu jamais vu dans ton chemin? —Jamais; je ne sais comment cela se fait: aussi adroit qu'un écureuil, il se cache toujours derrière les arbres quand je passe; mais si je puis l'appercevoir, je le tuerai, car c'est le seul

ennemi que j'aie envie de manger. Il m'a tant fait jeûner »!

« Est-ce que, comme les gens de ton village, tu ne manges pas ceux que tu toméhawke à la guerre? — Non. — Et pourquoi » ?

« La crainte que tu ne te moques de moi m'empêche de savoir que te dire. — Parle hardiment; je ne suis pas de ton pays, comme tu sais. — Eh bien! je vais t'ouvrir ma pensée ».

« Voici ce que me dit ma tête toutes les fois que, poussé par la faim, je me sens disposé à faire comme mes voisins. Comment pourrois-tu te repaître d'une langue qui, comme la tienne, auroit parlé? d'un cœur qui, comme le tien, auroit aimé sa femme et ses enfans? Comment pourrois-tu te déterminer à boire le bouillon de la chair d'un homme qui, s'il fût né de ce côté-ci de la rivière, auroit été ton voisin, ton ami peut-être? Le loup ne mange jamais le loup, le renard mourroit plutôt que de manger le renard; et toi, homme, tu dévorerois, tu digérerois ton semblable! Ta haine et ta vengeance ne doivent-elles pas être satisfaites, après avoir fait couler sur la terre le sang qui animoit ses membres, pour en abreuver les mouches? Quand tu es affamé, que ne vas-tu dans les bois chercher l'orikomah, la wotta-tawah ou la wennasimah?

cuites sous les cendres, ou bouillies, elles te sustanteront toi et ta famille ».

« Voilà ce que me dit ma tête toutes les fois qu'après avoir tué un ennemi, mes compagnons viennent en dépecer le cadavre. Ils tournent ma répugnance en ridicule, ils me considèrent comme un Nishy-norbay foible et pusillanime, qui ne sait pas jouir du triomphe de la victoire; et ces reproches, sortis de la bouche de mes voisins, augmentent encore mon malheur ».

« Tu n'es donc pas guerrier? lui dit Manitou. — Tout aussi bon guerrier que les autres: quand nos ennemis passent la rivière de Wénnowée pour attaquer le village, au péril de ma vie je défends l'honneur de notre tribu et ma famille; mais quand il faut la traverser pour aller leur livrer combat, c'est autre chose; je reste ici, sans vouloir me mêler de cette querelle, qui ne m'intéresse pas. On me tourne de nouveau en ridicule, on vient m'insulter jusques sous mon écorce, où je reste inébranlable comme la grosse pierre du rivage ».

« Tu n'as donc jamais goûté de la chair humaine, quelque grande qu'ait été ta faim, lui demanda Manitou »?

« Non, jamais. Quand je ne puis attraper ni gibier ni poisson, je me repais de racines,

comme tu vois, et pourvu que ma famille les trouve bonnes, je suis content ».

« Wabémat, bénis le moment où je suis tombé dans la fosse ! Les racines dont tu t'es nourri, vont enfin te rapporter du fruit ; l'heure de la rétribution est arrivée. Lequel aimes-tu mieux ; attendre que la mort, dont l'époque est incertaine, vienne te délivrer du fardeau de la vie, pour jouir du bonheur pur, inaltérable, éternel, des esprits ; ou te contenter de toute la plénitude de celui qu'on peut goûter sur la terre, et qui va commencer à l'instant » ?

« Hélas ! lui répondit Wabémat, que peux-tu faire, puisque, comme moi, tu n'es que le fils d'une femme ? — Réponds, lui dit Manitou. — Bonheur des esprits ! je n'avois jamais entendu parler de cela. Ce pays est-il bien éloigné ? — Oh ! oui, bien éloigné. — Pourquoi ne puis-je pas y aller sur l'heure ? — Cette heure n'est pas encore venue, et l'autre pays est tout près du tien ».

« Y meurt-on de faim, comme ici, demanda Wabémat, quand on ne rencontre rien à la chasse ni à la pêche ? Les hommes s'y font-ils la guerre ? — On y vit dans la paix et l'abondance, répondit Manitou. — Ah ! le bon pays ». — Ces deux mots font tressaillir de joie le cœur de Wabémat. — « Eh bien ! continua-t il, si tu peux

accomplir ce que tu as pu vouloir, remplis ta promesse. Je suis si las de mes racines et de ma misère, qu'il me tarde d'y aller ».

« Je connois, dit Manitou, une île dans le lac des Tempêtes (Michigan), où je vais te conduire, toi et toute ta famille. Mais avant d'entendre mes dernières paroles, prosterne-toi » !

« Me prosterner, moi, devant mon semblable! — Je n'en ai que l'apparence. — Qui es-tu donc » ?

« N'as-tu jamais contemplé, dans le silence des nuits, la gloire du firmament, celle de ces astres étincelans de lumière, qui éclairent, animent des milliers de mondes semblables à celui-ci, qui, quoiqu'invisibles à tes yeux, circulent dans l'espace ? N'as-tu jamais admiré le soleil radieux dans la magnificence de l'aurore et dans la pompe de sa chute journalière dans les eaux du lac ? En promenant tes regards sur la beauté de la nature vivante, n'as-tu jamais senti un mouvement involontaire de respect et d'admiration ? Ne t'es-tu jamais demandé quel étoit le principe vivifiant qui animoit tout sur la terre, dans les airs, comme sous les eaux ; qui y entretenoit la fraîcheur et la jeunesse éternelle ; qui, des débris les plus méprisables, en faisoit les élémens de reproductions nouvelles? Eh bien! Wabémat, c'est moi qui suis ce principe vivi-

fiant, universel ; juge de ma puissance et de ma bonté ! Sans moi, l'ordre d'où dépend l'existence de l'univers, l'équilibre de ses vastes contre-poids seroit bientôt dérangé ; depuis long-temps ces soleils si lumineux se seroient éteints, et la matière seroit rentrée dans le chaos du néant et de la nuit éternelle, d'où je l'ai fait sortir ».

Emu, saisi d'effroi et de respect, Wabémat, en tremblant, se prosterna devant la face d'Agan-Kitchee-Manitou. A peine son visage toucha-t-il la terre, que les nuages sombres qui obscurcissoient la majesté du soleil, se dissipèrent ; le sifflement des vents cessa, le cri des animaux, le bourdonnement des insectes, le chant même des oiseaux ne se firent plus entendre, et le silence primitif de la nature descendit sur la terre, — et le grand animateur de la matière continua ainsi :

« Puisque tu aimes mieux hâter le moment de ton bonheur que d'attendre le grand jour de la rétribution, il est nécessaire que tu cesses d'être homme : y consens-tu ? — Quoi ! cesser d'être ce que je suis ! Que veux-tu donc faire de moi ? — Y consens-tu, te dis-je ? — Que ta volonté soit faite ! — Pour que tu ne sois plus égaré par tes vaines pensées, source de la plus grande partie de tes malheurs, il est nécessaire que tu perdes la faculté de parler. Y consens-tu ? —

Perdre la parole ! Comment donc m'entretiendrai-je avec mes voisins, avec ma femme et mes enfans, qui me sont si chers ? — Y consens-tu, te dis-je ? — Oui, puisque ta bonté, compagne nécessaire de ta puissance, ne peut vouloir que mon bonheur ».

« Ce don, dit Manitou, va être remplacé par une suite d'accens plus simples, mais aussi utiles que la parole, aussi expressifs, quoique moins variés, avec lesquels toi et les tiens vous pourrez agir de concert dans toutes vos entreprises. Comme auparavant, tu connoîtras l'amour, la félicité conjugale et paternelle, ainsi que la sobriété, la tempérance et la chasteté ; tes enfans te respecteront, t'aimeront, et t'aideront dans les jours de ta vieillesse ; l'absence des peines de l'esprit te tiendra lieu de jouissances et de bonheur ; tu pourras concevoir, conduire, exécuter avec intelligence tous les projets nécessaires au bien-être de ta famille, et pour cela, je conserverai ta mémoire, ta prévoyance et ton jugement ».

« Tu jouiras des qualités sociales, d'où émanent le repos et la paix. Le malheur, comme par le passé, ne suivra plus, ne précédera plus tes pas ; tu aimeras la vie, et tu en jouiras longtemps sans maladies ni infirmités ; tes appétits, ainsi que tes desirs et tes goûts, seront toujours

simples et modérés, tu auras en horreur le pillàge et la guerre; tes mains pures ne répandront plus de sang; tu n'auras plus d'ennemis; ta postérité n'en connoîtra jamais, tant qu'elle restera sur cette île, inconnue aux hommes».

« Tu seras bon architecte; tu entendras les principes de l'hydraulique; aidé des secours de ta famille, tu construiras une maison spacieuse, propre et commode, que tu placeras sur les eaux; tu auras des armes tranchantes pour te défendre, sans que jamais tu aies le desir d'attaquer; tu aimeras la paix, la retraite et le silence; tu pourras vivre sous les eaux comme sur la terre, et pour cela je te donnerai la plus belle des fourrures ».

« Une lumière douce et tranquille va bientôt remplacer le flambeau de ta raison, qui n'a servi qu'à t'éblouir et t'égarer. Conduit par cette nouvelle lueur qui ne vacille jamais, tu seras heureux sans inquiétudes, sage sans tristesse, prévoyant sans vains desirs, pensif quoique satisfait: le frisson de la mort pourra seul éteindre cette lumière ».

« Si jamais il t'arrivoit de regretter la perte de ta raison, tu t'en consoleras en réfléchissant que tu es à jamais délivré de ses erreurs, de ses illusions, ainsi que de ses égaremens, puisque les accès du sombre désespoir n'entreront plus

dans ton cœur, puisque tu ne connoîtras plus les transports effrayans du délire et de la vengeance, les honteux emportemens de la frénésie, ni les avilissans écarts de la colère et de la démence ».

« Telles sont les bases du bonheur dont tu vas jouir, Wabémat; du bonheur que tes privations, tes souffrances et ton abstinence de la chair humaine ont si justement mérité. Que dis-tu dans ton cœur?... Parle ».

« Puissant comme tu es, pourquoi faut-il qu'avant d'être heureux, je cesse d'être ce que je suis? Tes décrets éternels auroient-ils donc ordonné que l'homme ne connoîtroit jamais le bonheur! Toi, créateur, organisateur de la matière, l'ame et le soutien de l'univers! écoute ta bonté, et Wabémat et sa race seront heureux. Puisqu'avant d'appeler l'homme du néant à la vie, tu prévis nécessairement quel devoit être son sort sur la terre, pourquoi ne lui donnas-tu pas..... ».

Mais à peine cette dernière parole fut-elle prononcée, que, par une métamorphose soudaine, parut la première famille d'Amicks (castors) qui ait jamais existé sur la terre.

Après avoir long-temps contemplé ce nouveau et dernier type de sa conception créatrice, chef-d'œuvre de sa puissance et de sa bonté,

Agan-Kitchee-Manitou disparut, et ne s'est manifesté depuis.

Et, suivant ses paroles, cette famille de castors ne tarda pas à construire une digue, pour gonfler les eaux du premier ruisseau qu'elle rencontra sur l'île des Tempêtes, où elle se trouva tout-à-coup transportée; et sur cette digue, une maison spacieuse, propre et commode, où, après tant d'infortunes et de troubles, elle connut enfin l'abondance et la paix; car cette île, inconnue aux hommes, étoit couverte d'une grande quantité d'aulnes, de saules et de bouleaux. La famille versoit cependant quelquefois des larmes, mais ces larmes n'étoient plus que celles de la joie, du plaisir et de la reconnoissance, lorsque, réunis sur le bord des eaux, le père leur parloit de ses anciens jours de guerre, de disette et de malheurs (car, par une faveur spéciale qui devoit finir avec la première génération, le grand Manitou voulut lui conserver le souvenir de son ancien état d'homme).

Le vieux castor Wabémat, après avoir vu un grand nombre de neige, s'éteignit enfin dans les bras de ses enfans; et, suivant les paroles de Manitou, sa postérité fut constamment heureuse, jusqu'à ce que le bonheur dont elle avoit joui si long-temps en augmenta tellement le nombre,

que plusieurs familles furent obligées d'aller former des établissemens nouveaux sur les rivages du grand lac des Tempêtes, d'où insensiblement elles se répandirent dans toute la partie septentrionale du continent. Alors l'homme, ennemi de tout ce qui existe, leur déclara la guerre pour couvrir sa nudité avec leurs belles fourrures, mais cependant avec quelques égards pour leur origine divine; ce qui fait qu'encore aujourd'hui, quand les chasseurs rencontrent un établissement de castors, ils en laissent toujours échapper un certain nombre.

Traduit par moi soussigné interprète du roi pour la langue cherokee, résidant à Sinica, sur la rivière Kéowée (9).

Le 17 juin 1774.

ADRIEN O'HARRAH.

Le chapitre suivant s'est trouvé si effacé, que le traducteur, à son grand regret, n'a pu en déchiffrer qu'une très-petite partie. Il contenoit de longs détails sur la population et la culture des provinces de la Pensylvanie situées au-delà des Alléghénis jusqu'à l'Ohio et la Monongahèla.

## CHAPITRE II.

Après avoir parcouru les provinces ultramontaines de la Pensylvanie, où nous avions passé une grande partie de l'année (1), nous revînmes vers l'automne chercher le repos et jouir des douceurs de l'hospitalité chez M. ***, ancien officier de l'armée continentale, qui, en véritable Cincinnatus, cultivoit ses champs avec autant d'intelligence que d'industrie. De toutes les vallées que forment les Alléghénis (les Cordillières de cet hémisphère), celle de la Juniata, dans laquelle habite ce respectable militaire, est une des plus considérables et des plus fertiles. La branche occidentale de cette rivière, grossie dans son cours par plusieurs creeks qui descendent des hauteurs voisines, la traverse dans toute sa longueur. Elle commence à être passablement cultivée, et à fournir aux colons des pâturages, du froment, du maïs et du lin; mais l'époque de ces établissemens est si récente, que le sol, à peine débarrassé des arbres et des productions inutiles dont il étoit encombré, n'a pas encore pu déployer toute sa fécondité. Un grand nombre d'années s'écouleront nécessairement avant que l'industrie ait

imprimé à ces coteaux les beautés pittoresques qu'on admire dans plusieurs parties de la Suisse.

En nous voyant observer l'ingénieux système d'irrigation dont notre hôte s'étoit servi pour améliorer ses prairies, il nous dit : — « Que ne fait-on pas produire à la terre, quand on peut l'arroser ? On l'oblige à prodiguer ses trésors, comme le soleil du printemps développe les boutons et fait éclore les fleurs. La grande quantité d'eau dont je puis disposer au moyen de cette retenue, est pour moi une source de richesse et d'abondance. J'ai non-seulement triplé la quantité de foin que je récolte, mais j'ai aussi considérablement avancé la fécondité de mes deux vergers. Le dernier, qui est de pêchers, a commencé à me donner du fruit dès la troisième année de la plantation du noyau. Voilà pourquoi, continua-t-il, je préfère le séjour des montagnes à celui des plaines ; voilà pourquoi je ne changerois pas les 400 acres que je possède ici, contre une double quantité dans les comtés de Washington et de la Fayette, d'où vous venez ».

« Pourquoi le filet d'eau qui fait tourner votre moulin, lui demanda M. Herman, est-il si foible ? — Une plus grande quantité seroit inutile, depuis que j'en ai diminué les frottemens, et conséquemment les résistances, par l'intro-

duction des cylindres (2). C'est une invention moderne, qui, de Boston, où l'on en fit les premiers essais en 1784, est parvenue jusqu'ici; on les applique avec un égal succès aux mouvemens perpendiculaires comme aux horizontaux, aux cadres des moulins à scie comme aux poulies et aux cabestans des vaisseaux. Quelle conquête sur les résistances !... Mais rentrons; j'attends ce soir de Philadelphie deux personnes chargées de faire dans ces montagnes des recherches relatives au gypse, ainsi qu'aux pierres meulières semblables à celles que nous tirons de France ».

Elles arrivèrent en effet, et nous parurent beaucoup plus versées dans les connoissances de l'histoire naturelle, qu'on ne l'est dans ce pays, si jeune encore. Elles nous entretinrent des indices de marne et de charbon minéral qu'on avoit découverts dans plusieurs cantons; des efforts que faisoit la société d'agriculture pour introduire l'usage du sainfoin et de la luzerne; et elles nous montrèrent une carte orographique des différentes chaînes de montagnes de la Pensylvanie, sur laquelle étoient désignés leur gisement, leur hauteur, ainsi que la largeur des vallées qui les divisent.

« Il est temps, dit M. Finley, l'une de ces personnes, que nous cherchions à découvrir ce que

cette partie du continent recèle d'utile dans ses entrailles ; il est probable que nous y trouverons ce qu'on a découvert en Europe sous les mêmes latitudes.... Jusqu'ici, nous avons été occupés à nettoyer la terre, à construire des maisons, à ouvrir des communications, à élever des ponts ».

« De quelle roche vous êtes-vous donc servi jusqu'ici, lui demanda mon compagnon, pour vos moulins ordinaires ? — D'une espèce de grès qui, cependant, fait de très-belles farines ; témoin celles d'Eusopus, dans l'Etat de New-York ; cependant les connoisseurs préfèrent les meules de France à toutes celles dont nous nous sommes servis jusqu'à présent ».

« Ce pays contenant beaucoup de pierres calcaires, qu'avez-vous besoin de plâtre ? — N'avez-vous jamais entendu parler des expériences que notre société d'agriculture a faites depuis deux ans ? — Je ne les connois pas. — Cela m'étonne d'autant plus, qu'elles ont été annoncées dans les journaux et dans les gazettes, et que déjà on se sert de plâtre crud et moulu comme engrais pour l'agriculture. Cette poudre est mise en barriques, et transportée là où l'on en a besoin ; les cultivateurs en répandent une certaine quantité sur les terres herbées et sur le bled ; on s'en sert aussi pour le maïs, et partout il fait des prodiges. Je suis persuadé que

ces essais ont coûté plus de 1500 piastres. — D'où proviennent ces fonds? — De la souscription annuelle des membres, ainsi que des donations offertes par les amateurs de la vénérable et antique agriculture ».

« Le Gouvernement n'a-t-il rien fait pour une société aussi intéressante et respectable? — Il lui a concédé un bel emplacement à Philadelphie, et lui a accordé une charte d'incorporation. — Il ne me paroît pas être très-généreux. — Il l'est autant qu'il peut l'être; il veille à l'exécution des loix, c'est tout ce que nous lui demandons. Le meilleur Gouvernement n'est pas celui qui fait sans cesse des actes, mais celui, au contraire, qui laisse faire et protège. L'intérêt particulier excité, encouragé par cette protection constante, s'occupe de projets, d'entreprises, à-la-fois utiles aux spéculateurs et au public. C'est ainsi que presque tout ce que vous avez vu dans cet Etat a été accompli : le grand Hôpital de Philadelphie (3), la Maison de correction (Bettering-house) (4), les bibliothèques, les canaux, les ponts, et les écoles connues sous le nom d'académies, ainsi que ce grand nombre d'associations particulières ; tout cela a été l'ouvrage d'individus, dont les souscriptions et les vues ont été consolidées par ces chartes d'incorporation, qui leur donnent une

existence légale et une durée indéfinie. Parmi les différens projets susceptibles de cette sanction légale, il y en a qui n'ont été inspirés que par le desir ardent du bien; tels sont ceux à qui l'on doit l'établissement des hôpitaux, des écoles, des bibliothèques, des pharmacies de charité, des sociétés de marine (5) : les autres, par l'intérêt particulier; tels sont la construction des ponts, des canaux, des écluses, des grandes routes, &c. De ces derniers, quelques-uns sont accordés par le Gouvernement en usufruit perpétuel, les autres deviennent propriété publique à l'expiration d'un certain nombre d'années ».

« Pour me servir des paroles d'un de nos citoyens les plus éclairés (Tench Coxe) (6), je vous dirai qu'il y a peu de pays où l'on trouve un plus grand nombre d'institutions utiles, qui soit plus renommé par des établissemens de bienfaisance, et plus remarquable par cet esprit public qui a déjà produit tant de choses avantageuses. Peut-être, continuoit-il, ne le croirez-vous pas; il est cependant bien vrai que dans l'espace d'un an, plus de onze cent mille piastres ont été offertes et données par souscription à Philadelphie, pour la réparation et la confection de grandes routes et de canaux, pour le perfectionnement de la navigation intérieure, et l'en-

couragement de l'extraction du sucre d'érable. Tout cela est l'ouvrage de la confiance qu'inspirent ces chartes. Les propriétaires d'inventions nouvelles, les auteurs d'ouvrages littéraires, jouissent de priviléges exclusifs dont la loi a fixé le terme ».

« Il en est de même des églises; le Gouvernement respectant tous les cultes, les protège également, et encourage les sociétés religieuses qui en construisent de nouvelles, en les incorporant par un acte législatif, sans la sanction duquel elles ne pourroient posséder aucuns immeubles ni avoir d'existence politique aux yeux de la loi ».

« Tel est dans cet Etat l'esprit du Gouvernement et la marche des choses : ces progrès seroient beaucoup plus rapides encore, si nous étions plus nombreux ; mais à peine la population augmente-t-elle dans quelques cantons, que le desir, ou plutôt l'inquiétude du mieux, quoique si souvent illusoire, l'ambition de posséder une grande quantité de terres, en fait sortir la jeunesse pour aller s'établir sur l'Ohio, dans le Kentukey, le Ténèzee ou la haute Virginie. Cet esprit d'émigration est un délire qui, bien que très-heureux relativement au bonheur général de l'Union, fait beaucoup de tort à cet Etat. Voilà ce qui retarde et retardera encore pendant

long-temps l'établissement, la consolidation de nos manufactures, l'amélioration de nos chemins, la construction des ponts, des canaux, et sur-tout le perfectionnement de l'agriculture, cette première base de toute prospérité. Qu'il y a loin de l'état d'enfance où nous sommes, à celui des nations de l'Europe parvenues à la plénitude des choses; entourées de places de défense, possédant tous les moyens d'attaque, chez lesquelles l'expérience des siècles a tout perfectionné, et dont malheureusement nous sommes les tributaires pour une foule d'objets que nous pourrions aisément fabriquer si nous étions plus nombreux » !

« D'un autre côté, nos vieux et respectables pilotes, qui, après nous avoir si habilement conduits à l'indépendance, ont depuis dirigé nos conseils, semblables aux fanaux destinés à éclairer les marins au milieu des écueils, insensiblement disparoissent et s'éteignent. Que de pertes n'avons-nous pas déjà faites ! On frémit quand on pense à celle plus grande encore que nous sommes condamnés à essuyer : quel vide ne laissera-t-elle pas sur cette terre, ainsi que dans le cœur et l'esprit des hommes ! Veuille le ciel la reculer bien au-delà du siècle qui va finir » !

« Nous ne sommes pas assez éloignés de l'Eu-

rope, continua-t-il, pour que l'explosion volcanique des nouvelles opinions, qui se propagent au bruit du canon et des victoires, ne se fasse pas sentir jusqu'ici. L'arrivée dans ce pays d'un si grand nombre d'étrangers de toutes les nuances et de toutes les couleurs, les menées sourdes et perfides de nos ennemis, ainsi que de ceux qui sont jaloux de notre bonheur, les partis qu'ils ont fait naître parmi nous; tels sont en partie les dangers au milieu desquels nous nous trouvons à la vingtième année de notre existence politique ».

« De plus, le territoire des Etats-Unis est si vaste, les côtes maritimes en sont si étendues, si accessibles, l'époque à laquelle nous touchons (et que la réunion de tant de causes semble avoir amenée de loin) est si redoutable et d'un genre si nouveau, notre Gouvernement est si jeune encore, que celui-là seul qui sauroit percer les nuages impénétrables qui nous cachent l'avenir, pourroit signaler les difficultés, les obstacles, et peut-être même les orages qui nous attendent. L'existence des nations n'est, comme celle des individus, qu'une lutte perpétuelle, une suite d'efforts et de résistances, un mélange de sagesse et d'erreurs, de bonne et de mauvaise fortune. Encore dix ans de tranquillité, et notre arbre de vie, comme disent les indigènes, aura

poussé de fortes racines, et notre première époque climatérique sera passée».

« A une aussi grande distance de la capitale, me dit mon compagnon lorsque nous nous retirâmes, au centre d'un Etat dont le premier établissement ne date que de 1682, au milieu des Alléghénis enfin, entendre des détails et une conversation aussi intéressante, se trouver sous le toît hospitalier d'un homme instruit, qui, après avoir bien servi sa patrie, laboure et cultive ses champs ! quel ample sujet de réflexions »!

« Tous les Etats de l'Union, lui dis-je, ne sont pas aussi avancés que celui-ci. Dans ceux du sud, à l'île de Rhodes, les mœurs, l'instruction, l'industrie, la culture, y sont bien inférieures ; ce sont les enfans de la même famille, il est vrai, mais le climat qu'ils habitent et les circonstances en ont vicié et retardé l'éducation et les progrès. Le temps et la nécessité feront bientôt disparoître ces nuances originelles. Que de changemens n'y verra-t-on pas dans moins d'un demi-siècle »!

Le lendemain nous suivîmes, pour la seconde fois, notre hôte à son moulin. Je l'avoue, en voyant l'ingénieux usage qu'il avoit fait de ces petits cylindres de cuivre montés dans des boîtes de potin, et placés sous les tourillons, je fus

saisi d'étonnement, ne pouvant concevoir qu'une idée aussi simple, et d'une exécution aussi peu dispendieuse, ne fût pas venue plutôt dans l'esprit des hommes pour diminuer le frottement des machines, et conséquemment en augmenter la puissance motrice. De-là, il nous conduisit à sa grange; elle étoit placée non loin d'un assez gros ruisseau, dont une branche passoit sous la batterie. Ce petit mystère fut bientôt éclairci, lorsque je m'apperçus que ce courant d'eau étoit destiné à mettre en mouvement un rouleau de bois en forme de pain de sucre, garni de plusieurs rangs de chevilles, tournant sur lui-même, ainsi qu'autour d'un pivot de fer fixé au centre de cette batterie.

« Ceci, nous dit-il, est une invention qui n'est rien moins que nouvelle, mais qui nous épargne beaucoup de temps et de dépenses, car ici les bras sont chers et rares : dans un jour je puis dégager de l'épi 25 à 30 boisseaux de bled; je les verse ensuite dans la trémie de ce petit moulin à ventilateur, qui, mis en mouvement par le même courant, le vanne et le crible. Tout ceci est plus utile que brillant. Voici une autre machine à hacher la paille dont je nourris mes chevaux, et que je fais aussi aller par le moyen de l'eau, quand je veux ».

De sa grange, il nous conduisit à sa laiterie;

le fond en étoit pavé ; on y voyoit une petite écluse. — « A quoi vous sert cette écluse, demanda M. Herman ? — Pendant les chaleurs de l'été, répondit-il, on introduit de l'eau sur ce plancher jusqu'à la hauteur des vases qui contiennent le lait ; la crême, que la fraîcheur en dégage dans un très-court espace de temps, donne au beurre une qualité bien supérieure à celui qui ne l'a été que par les procédés ordinaires : voilà pourquoi ces laiteries sont devenues aussi communes ».

« Comment ! lui dis-je, un aussi grand troupeau de moutons dans ces montagnes ! Ne craignez-vous point les loups ? — Ils ont été redoutables, mais la prime que le Gouvernement et les Cantons accordent par tête (7), en a beaucoup diminué le nombre ; d'ailleurs mes moutons rentrent tous les soirs dans ma basse-cour. — Que leur laine me paroît blanche ! — Cela vient de ce que durant l'été ils sont toujours en plein air, et que pendant l'hiver ils ne sont abrités que par un simple hangard ».

De-là il nous conduisit sur un promontoire très-élevé et d'un accès difficile, couvert de beaux cèdres, d'où l'on découvroit presque toute l'étendue de cette vallée ; c'étoit ce qu'il appeloit en souriant son Belvedère.

« Si nous avions un bon télescope, nous dit-il,

de ce point méditerrané je pourrois vous montrer presque toutes les provinces maritimes et ultramontaines de la Pensylvanie ; vous verriez, sans doute, avec quelque étonnement ce qu'on y a fait depuis cent onze ans. Que de villes et de bourgades, que de maisons, de granges et de moulins ont été construits ! Quelle quantité de marais, de bas-fonds, jadis submergés, n'a-t-on pas desséchés, nettoyés, convertis en prairies ! Que de terres défrichées, cultivées, couvertes de moissons et de bestiaux, autrefois encombrées d'arbres, de ronces et d'épines, repaire des fauves ! Eh bien ! tout cela a été accompli dans le court espace de temps dont je viens de vous parler, par des hommes que les discordes, les guerres, les malheurs, le joug oppressif des loix, avoient forcés d'abandonner leur patrie » !

« Croiriez-vous qu'un homme qui a vu renverser le premier arbre, défricher le premier champ de cet Etat, et bâtir la première maison de cette grande ville ; qui m'a souvent répété que sur l'emplacement d'une de nos plus belles églises, il avoit entendu croasser les grenouilles ; qui a connu le célèbre fondateur de la Pensylvanie ; qui, sur cette rivière où, dans son enfance, naviguoient quelques canots d'indigènes, a vu arriver, flotter des vaisseaux de toutes les

parties du monde; croiriez-vous, dis-je, qu'un homme qui a vu la naissance et les progrès d'un Etat aujourd'hui si florissant, ne soit mort qu'en 1782 (8) ? Si, pendant ce court espace de temps, nous avons pu, à travers toutes les difficultés de notre enfance coloniale, et celles de la guerre, à laquelle nous devons notre émancipation, nous élever au point où nous sommes parvenus, aujourd'hui que nous possédons tant de ressources et de moyens, jusqu'où n'irons-nous pas dans le même nombre d'années» !

«Nous avons assez d'espace, comme vous voyez, il ne nous faut que des bras; ils naissent tous les jours. Nous manquons de communications plus faciles avec notre capitale; déjà l'on a fait de Philadelphie à Lancaster une grande route qui va être continuée jusqu'aux montagnes; on parle d'en ouvrir une autre jusqu'à Stockport sur la Delaware (9), de-là à l'embouchure du Tiogo (10); une troisième vers la branche occidentale de la Susquéhannah; une autre encore vers la Juniata et la rivière Alléghény, et enfin depuis Sunbury jusqu'à Toby's-Creek, au-delà des montagnes. Alors la valeur des terres, le prix des denrées augmenteront parmi nous, et l'agriculture prospérera rapidement; alors les Colons, n'étant plus réduits à la nécessité de sacrifier la moitié de leurs récoltes

pour faire transporter l'autre, deviendront aisés, opulens; cette opulence leur procurera les moyens d'augmenter leurs défrichemens, de construire de meilleures maisons, de planter et soigner leurs vergers. De cette époque datera l'agrandissement et la véritable prospérité de la Pensylvanie, qui, n'étant pas traversée, comme l'Etat de New-York, par un fleuve navigable, a plus de besoin de grandes et belles routes, et de canaux. Celui de Swatara (11) est déjà terminé, ainsi que celui de Conéwago (12). On travaille à un nouveau qui doit unir les eaux de la Skullkill à celles de la Delaware. Le Gouvernement pense aussi à perfectionner la navigation de la Susquéhannah, depuis Middleton-Creek jusqu'à l'embouchure de la Juniata (13). Le bon esprit de notre Législature, qui a fait lever une carte géographique de toutes nos rivières, nous est garant que ce grand projet sera bientôt réalisé ».

Ayant apperçu, le lendemain, en nous promenant sur un de ces coteaux, le sommet d'une montagne très-élevée, dont la surface réfléchissoit les rayons du soleil, je lui demandai quelle étoit la cause de ce phénomène. — « Frappé comme vous, me répondit-il, de ce phénomène, j'allai sur cette montagne pour en détacher quelques morceaux que j'envoyai au secrétaire de

notre société philosophique de Philadelphie ; mais après plusieurs essais, je trouvai que ces pierres ne contenoient qu'un peu de soufre et du mica : au surplus, si ce sommet n'est pas intéressant pour les minéralogistes, sa base l'est infiniment pour les Colons. Presque tous les arbres dont elle est couverte, sont creux et remplis d'abeilles : c'est notre mont Hymette. Elles aiment tant la liberté et l'indépendance, qu'en dépit de tous nos soins, souvent elles abandonnent les belles ruches de planches que nous leur donnons, pour aller s'établir dans le creux de ces vieux arbres. Nous nous consolons de leur fuite, depuis que nous avons découvert ceux dans lesquels elles habitent, et trouvé le secret d'enlever leur miel ».

Cette chasse, dont il nous donna tous les détails, parut, à M. Herman et à moi, d'un genre si nouveau, que nous résolûmes d'entreprendre le lendemain, cette petite excursion dans les bois. Elle devoit être d'autant plus facile, que cette montagne n'étoit qu'à six ou sept milles de distance, et que M. *** avoit tracé lui-même le sentier qui y conduisoit, en marquant tous les arbres (14). Dans l'intention de partir dès l'aube du jour, nous nous retirâmes de bonne heure.

## CHAPITRE III.

Conformément à notre projet, nous partîmes gaîment le lendemain de grand matin, munis d'un briquet, d'une pierre à feu, des différens objets nécessaires pour découvrir les arbres à abeilles (bee-tree) (1), ce qui nous empêcha de prendre des fusils. Rien, en effet, ne pouvoit être plus commode que cette indication dont M. *** nous avoit parlé, à l'aide de laquelle nous aurions pu aller jusqu'au-delà des Alléghénis. En moins d'une demi-heure, elle nous conduisit sur les bords d'un ravin large et profond, qui paroissoit servir d'écoulement aux torrens occasionnés par la fonte des neiges. Dans tous nos voyages, nous n'avions point vu un spectacle aussi frappant; c'étoit l'image de la destruction et du ravage. D'un côté, on voyoit des marres d'eaux croupissantes remplies de reptiles, de têtes de rochers isolés, contre lesquels les eaux avoient dû se briser avec une grande violence; de l'autre, des accumulations de vase, de sable ou de gravier, des multitudes d'arbres entrelacés, formant comme des digues, qui, à en juger par les amas considérables de feuilles et de limon desséchés, paroissoient avoir

résisté à leur impétuosité; des souches et des branches amoncelées contre les rivages, dont on ne pouvoit approcher.

Observant combien il seroit difficile, pour des novices comme nous, de franchir tant d'obstacles, nous étions étonnés que M. *** ne nous en eût pas parlé. Nous prîmes le parti de suivre les bords du ravin jusqu'à ce que nous pussions rencontrer un endroit plus étroit et plus facile à traverser; ce qui ne fut qu'à deux ou trois milles de distance; mais trop préoccupés et distraits, nous continuâmes de marcher devant nous, après avoir passé le ravin sans penser à le remonter, jusqu'à la ligne d'indication. Oubli fatal! nous nous étions avancés dans les bois, je ne sais jusqu'à quelle distance, lorsque M. Herman, s'arrêtant tout-à-coup, s'écria: — « Et nos arbres! où sont-ils? Nous sommes égarés, nous sommes perdus »! — Semblable à un éclair qui découvre à l'œil du voyageur le précipice au bord duquel les ténèbres l'avoient conduit, ces paroles, en me dessillant soudain les yeux, me firent appercevoir le danger dans lequel cet oubli nous avoit jetés. — « Retournons sur nos pas, lui dis-je; comme jusqu'ici nous avons tenu la mousse des arbres sur la gauche, puisque nous allions à l'ouest, en la tenant sur la droite nous retrouverons le

ravin, dont la direction doit être nord et sud; mais n'ayant pas eu, comme les indigènes, le talent de tracer nos pas par le déplacement des feuilles, d'ailleurs inquiets, émus, nous fûmes déçus de notre espérance. La nuit nous surprit, sans que nous eussions rien découvert qui pût nous tranquilliser. Il en est dans les bois comme sur mer et ailleurs, une erreur entraîne dans une autre; plus est grand l'espace qu'on parcourt pour retrouver son chemin, et plus on s'en éloigne : c'est ce qui nous arriva.

Quoique sept mois se soient déjà écoulés depuis cette malheureuse époque, je m'en rappelle encore les affreuses images comme le jour où nous sortîmes des bois. Le Temps, avec sa lime et son éponge, n'effacera jamais de ma mémoire le douloureux souvenir de ce moment où j'entrevis la mort à travers les horreurs du désespoir et de la faim. La nuit étant venue, j'étois occupé à chercher du bois sec pour allumer du feu, lorsque M. Herman, qui étoit à une petite distance, s'écria : — « Qu'allons-nous faire? qu'allons-nous devenir? — Quoi donc! qu'est-il arrivé? lui demandai-je. — J'ai perdu la pierre à feu dont je m'étois chargé, probablement dans la chute que j'ai faite en traversant le ravin; n'en pourrions-nous point trouver dans ces bois? — Cela n'est pas vraisem-

blable, lui dis-je; d'ailleurs, à peine peut-on y voir. Il est donc bien vrai, ainsi que je l'ai souvent entendu dire, qu'un malheur ne vient jamais seul! Donnez-moi le briquet, lui dis-je, je vais l'essayer sur les premières pierres que nous rencontrerons ». — Nos essais furent infructueux.

« Quoi ! me dit douloureusement mon compagnon, faut-il être exposés à la fureur des loups et des panthères, faute d'un seul morceau de silex, lorsqu'il y en a tant d'inutiles sur la terre! De toutes les combinaisons possibles du malheur, celle-ci me paroît être la plus fatale. A quoi donc tiennent le bonheur et la vie? Ailleurs on prodigue à la réparation des chemins ces cailloux : ici un seul nous consoleroit, rappelleroit la confiance et le courage, en nous procurant les secours du feu et de la lumière ».

« Pour une nuit passée sans feu au pied d'un arbre, lui dis-je, ne nous abandonnons pas au désespoir; nous sommes perdus s'il nous atteint. Donnez-moi vos souliers, je vais les placer, ainsi que les miens, à quelque distance de nous (2); soyez sûr qu'à l'abri de ce foible rempart, nous passerons la nuit tranquillement, et que demain nous sortirons de ce labyrinthe ».

Affoiblis par le besoin et la fatigue, accablés sous le poids de réflexions et de pressentimens

tristes et lugubres, que les heures de cette nuit nous parurent longues! Nos yeux se fermoient-ils pendant quelques instans, les hurlemens plus ou moins éloignés des loups, la voix glapissante des orfraies et des hiboux (3), répétés à l'envi par les échos nocturnes de ces forêts, le bruit, le soupçon du plus léger mouvement, les soupirs même de la brise, faisoient naître mille conjectures dans l'esprit inquiet de mon compagnon. Son imagination exerçant toute sa puissance dans la création des présages les plus sinistres, éloignoit le sommeil de ses paupières fatiguées. D'où vient cet effet de l'obscurité sur l'esprit de la plupart des hommes?

Après m'être long-temps occupé à me rappeler le peu que je connoissois de la géographie de cette partie des montagnes, le cours du ravin, la direction de la route que nous avions tenue depuis que nous l'avions traversé, je résolus, aussi-tôt que le jour paroîtroit, de monter jusqu'à la cime d'un grand arbre, pour observer le lever du soleil. Je communiquois ce projet à M. Herman, lorsqu'avec l'accent de la colère il me dit: — « C'est vous qui m'avez conduit dans ce précipice, en me parlant de la chasse aux abeilles. — Eh bien! lui répondis-je, n'y suis-je pas aussi? La rancune amère va-t-elle donc remplacer l'amitié et la confiance? Voilà comme sont

les hommes : les circonstances seules décident de leurs rapports entre eux ».

Elle s'écoula enfin cette éternelle nuit, et aussi-tôt que le jour parut, j'exécutai mon projet : alors, sûr du point de l'horizon où j'avois vu le soleil se lever, et persuadé que notre route devoit être au nord-est, nous suivîmes cette direction. Nous aurions vraisemblablement retrouvé les bords du ravin, si nous n'avions pas été obligés de traverser plusieurs vallons considérables couverts de hauts buissons, au milieu desquels nous nous égarâmes de nouveau. Comment se conduire à travers ces forêts, lorsque les objets qui se présentent à nos yeux ressemblent si parfaitement à ceux qu'on vient de laisser derrière soi? Sur quoi doivent donc être fondés les indices et les connoissances nécessaires pour voyager dans ces bois solitaires et inconnus? Est-ce le résultat d'une étude ou d'une inspiration? Comment font les indigènes? En parlant à mon compagnon de ce que je savois relativement à l'inconcevable sagacité des bestiaux, qui ne s'égarent jamais dans ces bois: — « Il y a de quoi rougir de honte, me dit-il, quand on pense que deux hommes, avec leur raison et leur jugement, sont moins en état, dans ce moment, de se tirer d'affaire, que ne le seroient deux vaches avec leur instinct ».

Nous marchâmes, ou plutôt nous errâmes toute la journée, sans appercevoir le plus léger indice qui nous annonçât le voisinage d'une plantation ou du ravin, ni rencontrer un seul fruit, une seule baie avec laquelle nous pussions appaiser la faim qui déchiroit nos entrailles. Combien de fois, dans le cours de cette longue journée, ne prêtâmes-nous pas l'oreille au moindre bruit, sans pouvoir entendre que les lugubres accens des oiseaux forestiers, et ce murmure vague, indistinct, qui, dans des momens plus heureux, nous auroit paru comme la voix de la Nature ! Combien de fois n'appelâmes-nous pas, sans être entendus que par des échos éloignés, dont les réponses nous firent plus d'une fois tressaillir, parce que nous les crûmes celles d'un homme ! Pourquoi le temps, qui, dans les momens ordinaires de la vie, passe comme l'ombre du soleil, sans que son progrès soit sensible, laisse-t-il écouler si promptement les instans du bonheur, et prolonge-t-il, au contraire, ceux de l'infortune, comme pour nous en faire sentir plus vivement toute l'amertume? Ce fut au milieu des tourmens de la faim, de l'irritation et du désespoir, que finit la seconde et la plus cruelle des nuits que j'eusse jamais connue. Tels furent les funestes auspices sous lesquels commença le troisième

jour de cette fatale excursion dans les bois.

Nous ne parlions plus ; absorbés, plongés dans le dernier degré de consternation et de foiblesse, nous marchions lentement vers ce que nous croyions être le nord-est, lorsque M. Herman tout-à-coup s'écria : — « Nous ne sommes pas loin d'une plantation ; nous sommes sauvés. Voici des feuilles récemment fouillées, ce ne peut être que l'ouvrage des cochons. — Hélas ! plût au ciel, lui dis-je ; ce n'est que celui d'une troupe de dindes sauvages (4) dont ces forêts sont remplies. Encore si nous avions apporté nos fusils ! un de ces beaux oiseaux nous auroit sustentés pendant long-temps, puisque la nature n'a pas fait croître ici une seule espèce de fruit dont l'homme puisse se nourrir ; jamais forêts n'ont été aussi stériles ».

Comme si le sombre désespoir, les cuisans et inexprimables déchiremens de la faim n'eussent pas suffi pour combler la mesure de nos maux, vers le milieu de ce jour, la fureur s'empara de nos cœurs (5) : si nous ouvrions la bouche, ce n'étoit que pour nous accabler d'injures et de reproches sanglans relativement à ce voyage ; si par hasard nos yeux se rencontroient, quoique ternes et affoiblis, ils s'enflammoient encore du feu de la colère et de l'indignation. Ces passions, que, jusqu'à ce moment, nous n'avions jamais

connues, se manifestèrent tout-à-coup avec la plus grande violence, comme si quelque mauvais génie les eût subitement soufflées dans nos cœurs. Mais non ; les germes que la nature y avoit cachés n'attendoient sans doute, pour se développer, que les funestes circonstances où nous étions réduits. Ah ! si, dans ces momens terribles, nous eussions eu des armes, ou seulement la force de nous saisir l'un l'autre, frénétiques comme nous l'étions, l'un de nous auroit tué l'autre.

A ces tempêtes, dont je ne me rappelle le souvenir qu'avec honte et effroi, succéda, vers le soir, le calme de l'extrême foiblesse et de l'anéantissement ; nous nous assîmes au pied d'un arbre, et bientôt après nous fûmes saisis d'une inflammation d'entrailles qui, à chaque instant, nous faisoit desirer de boire. Ainsi, aux tourmens, aux irritations perpétuelles de l'extrême inanition, se joignit la fièvre dévorante de la soif, le plus insupportable des besoins auxquels soit soumise la nature humaine. Heureusement que le changement de vent nous ayant apporté le bruit d'une chute voisine, nous le suivîmes en nous appuyant de temps en temps contre les arbres, et nous parvînmes enfin, à la nuit tombante, sur le bord d'une rivière, que j'ai su depuis être une des branches de l'Alléguipy,

et où nous éteignîmes la brûlante ardeur de la soif.

M. Herman passa presque toute cette troisième nuit dans le délire le plus effrayant : il maudissoit le jour qui l'avoit vu naître, son passage à travers l'Océan, et sur-tout son compagnon, dont, avant de mourir, il desiroit contempler les dernières agonies. Mais quoique ce transport de la fièvre et du désespoir parût lui avoir donné de nouvelles forces, je craignis qu'il ne pût survivre à un paroxysme aussi violent. La grande quantité d'eau que j'avois bue produisit un effet contraire; elle calma la fièvre et les douleurs aiguës, mais inonda pendant long-temps mon corps et mon visage d'une sueur froide; mes facultés étant plus émoussées, plus affoiblies que celles de mon infortuné compagnon, peut-être étois-je moins souffrant, quoiqu'aussi malheureux. Mes yeux se fermèrent, et la dernière idée dont je puisse aujourd'hui me souvenir, fut celle de l'état de résignation dans lequel j'étois, et le sentiment du déclin rapide de la vie. Je regrettois cependant de mourir seul abandonné au pied d'un arbre. L'idée d'être dévoré, après ma mort, par les animaux carnassiers, m'inspiroit la plus profonde horreur.

Néanmoins la nature veilloit encore à notre conservation; la cessation de la pensée ne fut

chez nous que le commencement de l'assoupissement. Nous crûmes avoir dormi pendant quelques heures, et, malgré toutes les probabilités et le sentiment de nos sinistres présages, nous vîmes la lumière du quatrième jour : mais, comme une torche funèbre, elle ne servit qu'à augmenter l'horreur de notre situation, en nous faisant appercevoir les portes du tombeau auxquelles nous touchions.

Nos yeux, couverts du nuage de la mort, au lieu d'objets réels, n'en voyoient plus que de fantastiques, comme nous agités et tremblans. Tantôt les ombres dont nous étions environnés étoient subitement dispersées par des traits de lumière vacillans et fugitifs ; tantôt elles nous offroient des fantômes qui, après s'être approchés de nous en voltigeant, rasoient la surface de la terre, frisoient la cime des buissons, et alloient se percher sur les arbres au-dessus de nos têtes. Souvent nos yeux, presqu'éteints, voyoient encore comme un brouillard transparent, mais ne pouvoient plus rien distinguer. Telles furent les dernières images qu'enfantèrent deux imaginations près de s'éteindre dans les ténèbres de la mort.

« C'est quelquefois lorsque la mesure de l'infortune est à son comble, pus-je encore dire à mon compagnon, en nous traînant au bord de

la rivière, que surviennent des adoucissemens, des lueurs d'espérance. N'avez-vous jamais observé en mer ces intermissions consolantes durant les tempêtes les plus affreuses ? Nous voilà parvenus au dernier degré possible du malheur, espérons donc encore » !

« Comment oses-tu prononcer ce mot? me dit-il avec l'accent et le geste du courroux. Le désespoir et la mort ont dissipé jusqu'aux dernières illusions. Puisque tu es assez lâche, espère, toi; moi, je vais me précipiter dans cette rivière, au fond de laquelle m'attendent la paix et le sommeil tranquille. Qui voudroit endurer plus long-temps ces douleurs cuisantes, lorsque du milieu de l'enfer au séjour du repos, il n'y a pas vingt pieds de distance » ?

« Passons encore cette journée, lui dis-je, si cela est possible; buvons encore de l'eau; et s'il ne nous survient aucun indice favorable, ce soir nous nous y précipiterons ensemble. — Pour qui souffre comme moi, reprit-il, ce soir est à cent lieues d'ici..... Eh bien! puisque tu es devenu mon ennemi, en voulant me persuader de vivre encore quelques heures, tue ton chien, donne-m'en ma part, que je me rassasie. Si tu es assez barbare pour me refuser ce don, sois assez généreux pour me laisser mourir à l'instant ».

L'idée de tuer cet animal, idée qu'un besoin aussi pressant n'avoit point encore fait naître, me rappela tout-à-coup à l'espérance et à la vie.

Loin d'écouter la voix de l'affection et du remords à la vue de ce chien, aussi affoibli et aussi languissant que nous, je fus saisi d'un sentiment plus violent encore que la colère, c'étoit l'irritation de la fureur. J'en tressaillis; mes mains tremblantes cherchoient avec empressement le couteau que j'avois laissé tomber parmi les feuilles, lorsque mon compagnon, ranimé par l'espoir d'assouvir sa faim, m'accusa de lenteur et m'accabla de nouvelles injures. Comme j'approchois de cette victime résignée, un trait émané de cette puissance invisible qui préside à nos destinées, conduisit, arrêta mes yeux sur une tige de noix terrestres (ground-nuts) (6). — « Nous sommes sauvés! m'écriai-je, nous sommes sauvés! Le sol sur lequel nous avons passé la nuit, et où nous comptions mourir, recèle de quoi nous redonner la vie, puisque là où il croît une de ces plantes, on est sûr d'en trouver mille; et nous l'ignorions » ! ! !

« Dieu miséricordieux ! Dieu bienfaiteur ! s'écria-t-il à son tour, ne me trompez-vous pas » ? — A l'instant, je lui offris la première de ces racines que je venois d'arracher; mais nous étions l'un et l'autre si affoiblis, qu'il nous en

coûta bien des sueurs et des efforts avant d'avoir pu en obtenir une assez grande quantité pour satisfaire nos pressans besoins. Ah ! si nous eussions possédé les moyens d'allumer du feu, quel repas somptueux n'aurions-nous pas pu faire !

Mais comment exprimer l'effet que produisit sur nos esprits la certitude de pouvoir nous en procurer une plus grande quantité ? Comment peindre ce sentiment exquis et nouveau, ce ravissement ineffable qui, tout-à-coup, releva nos forces abattues, s'empara de nos cœurs flétris, et y rappela les délicieuses et divines consolations de l'espérance ? Comment rendre ce que j'ai cependant si vivement senti ? Le passage subit du besoin extrême à la possession de quelques alimens cueillis à la lueur d'un foible rayon d'espérance, celui d'un état désespéré à un état plus tranquille, le passage enfin des bords du sombre Cocyte aux champs de la vie ?

Voilà sans doute comment, dans l'origine des sociétés, l'anthropophagie aura commencé parmi les hommes, après plusieurs jours de chasse infructueuse ; car la distance est moins grande qu'on ne pense, entre tuer son chien et tuer son ami, pour se repaître de ses membres palpitans : comme nous, après avoir long-temps lutté contre la faim, irrité jusqu'à la frénésie, faute de chien, le plus fort aura tué le plus foible.

Triste et déplorable conséquence d'une organisation soumise à l'empire de la nécessité ! Eh bien ! cette même nécessité n'a jamais poussé les animaux les plus féroces et les plus carnassiers à terrasser leurs semblables, pour dévorer leurs carcasses. Dans la suite, la guerre ayant fait naître les mêmes besoins, les vainqueurs affamés auront mangé les vaincus, comme cela arrive encore aujourd'hui parmi les nations de l'intérieur du continent, parmi celles du Brésil, et par-tout où Cook a débarqué.

L'anthropophagie n'a donc dû cesser que par la connoissance des moyens d'apprivoiser et d'élever des bestiaux : mais de combien de siècles cette heureuse découverte n'a-t-elle pas été précédée ! Sans ce bienfait de la nature, où en serions-nous encore ? Et moi donc ! n'ai-je pas touché au moment de devenir anthropophage aussi ? Oui, sans doute, puisque j'allois me rassasier de la chair d'un être que j'aimois, puisque j'allois immoler un compagnon qui, pendant tant d'années, m'avoit rendu des services importans, avoit sauvé ma vie en traversant une rivière ; un ami, j'ose le dire, dont l'expérience, la sagacité, l'affection, m'avoient si souvent frappé de respect et même d'admiration. Ah ! pauvre Ontario ! quel bonheur pour toi, plus encore pour moi, que tu ne puisses jamais savoir

que j'ai été au moment de lever sur toi ma main fratricide ! Mais quand même tu le pourrois, ou tu ne voudrois pas le croire, ou tu me le pardonnerois.

Cependant, devenus plus calmes après avoir satisfait nos pressans besoins et joui de quelques heures d'un sommeil bienfaisant, nous étions encore occupés de la recherche de ces noix terrestres, dont nous voulions faire une abondante provision, lorsque je crus entendre le bruit d'une de ces cloches que les colons attachent au col de la plus forte bête de leurs troupeaux. Mes oreilles... que dis-je! mon ame toute entière fut rappelée de son engourdissement par le simple soupçon de ce bruit consolateur ; je me plaçai sous le vent de l'arbre du côté duquel je crus l'avoir entendu. Qu'elles furent longues et cruelles, ces minutes écoulées dans le tourment du doute, de l'inquiétude, et de la crainte de m'être trompé ! J'allois en parler à mon compagnon, lorsque ce son tant desiré se fit entendre de nouveau, et si distinctement, que les yeux tout-à-coup obscurcis par les larmes, le cœur gonflé et palpitant, je pus à peine lui dire : — « Oui ! c'est le bruit d'une cloche, j'en suis sûr ; nous ne périrons pas dans ces sombres et agrestes solitudes ; les Alléghénis ne seront point notre tombeau..... L'entendez-vous ce

son consolateur et ravissant? — Bénie soit mille fois la brise qui nous l'apporte sur ses ailes!... Oui! c'est le Ciel qui envoie l'espérance à notre secours; c'est elle qui nous appelle.... Levez-vous.... obéissons-lui »! — Mais encore émus et tremblans, l'œil fixe, l'oreille attentive au vent, ce ne fut qu'après avoir entendu plusieurs fois le bruit de cette cloche, que, peu à peu ressuscités, rappelés à l'existence, nous eûmes la force de suivre ce son, qui devenoit de plus en plus distinct à mesure que nous avancions, jusqu'à ce que vers les cinq heures, nous découvrîmes enfin, à travers les bois, ce troupeau sauveur qui paissoit dans une prairie naturelle (bog-meadow).

« Consacrons, dis-je à M. Herman, cette faveur inattendue, cette restitution à la vie, à la société et à nos amis, par les émotions ainsi que par les hommages de la plus vive reconnoissance ». — Et à l'instant, nous nous agenouillâmes au pied d'un arbre, pour adresser au Ciel les paroles que nos cœurs agités nous inspirèrent, et que nos bouches affoiblies purent à peine prononcer.

Ce troupeau, à la sagacité et à l'instinct duquel nous allions devoir notre retour à une habitation, étoit composé de quarante-deux têtes, parmi lesquelles nous comptâmes huit vaches. — « Je vois bien ces huit bonnes mères, me dit

mon compagnon ; mais comment obtenir le lait de leur sein ? — Avec de la patience et de la douceur », lui répondis-je. — En effet, après plusieurs tentatives, nous parvînmes à en traire trois dans nos chapeaux. Que ce nectar, envoyé du ciel, nous parut exquis ! il fut pour nous comme le baume restaurateur de la vie, et je n'oubliai pas d'en donner une portion à cet humble et fidèle ami, que, la veille, j'allois sacrifier au délire de la faim.

Pendant que nous attendions avec impatience le moment du retour de ce troupeau, M. Herman se rappelant tout ce qu'il m'avoit dit dans ses accès de désespoir et de rage, me conjura de l'oublier. — « Ces reproches, lui dis-je, ces injures, provenoient de la situation déplorable à laquelle nous étions réduits. Hélas ! c'étoit le moindre de nos malheurs ; nous les avons surmontés ; nous touchons au moment de sortir de ces bois, de revoir la lumière du soleil, les champs cultivés, des êtres enfin qui deviendront nos amis, puisque nous sommes infortunés ; car l'homme pourroit-il haïr son semblable, lorsque ses passions ou son intérêt ne le lui ordonnent pas ? Livrons nos cœurs, si longtemps flétris, aux sentimens de la joie et de l'attendrissement ; revenons aux douces émotions de l'amitié et de la bienveillance ; que ces tristes

et douloureux souvenirs soient à jamais effacés de notre mémoire, et consignés dans le plus profond oubli ».

Le bœuf porte-cloche cessa enfin de paître, et, ainsi que je l'avois prévu, dirigea sa marche vers le nord-est. Nous suivions lentement ce troupeau de guides, lorsque M. Herman, qui ne marchoit qu'avec peine, me dit: — « La nuit approche, comme vous voyez; je ne suis point encore bien rassuré; je crains que ces bestiaux ne s'égarent, et ne puissent pas trouver leur habitation. — Soyez tranquille, lui dis-je; fiez-vous à l'infaillibilité de l'instinct qui les conduit : cette lumière invariable paroît être beaucoup plus certaine dans tout ce qui leur est utile, que notre fastueuse raison : je connois des traits de sagacité et de prévoyance, parmi les animaux élevés dans les bois, qui feroient honneur à l'homme le plus fier de son intelligence. Bien différens sont ceux qui ont été constamment tenus dans des pâturages clos ».

Cependant, nos yeux impatiens et avides, sans cesse dirigés du côté de la forêt vers lequel ce troupeau cheminoit, ayant enfin apperçu les premières lueurs d'un éclairci (7), se remplirent tout-à-coup de larmes; nous fûmes saisis d'une impression si extraordinaire, d'une suffocation si violente, que, près de succomber, nous nous-

assîmes au pied d'un arbre : la sueur découloit de nos visages ; nos cœurs palpitoient comme dans les premiers momens de l'effroi ; nous étions l'un et l'autre dans un état de défaillance dont nous ne pouvions prévoir ni les suites ni le terme. La joie et le bonheur ont donc aussi leurs angoisses et leurs dangers ! Cependant, devenus plus calmes, nous pûmes rejoindre le troupeau. O jour mémorable ! me dis-je à moi-même, jour de ma seconde naissance ! Ton souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Si jamais l'infortune, le malheur ou les chagrins viennent m'assaillir, j'adoucirai leurs blessures en pensant aux plaies bien plus profondes que tu vas bientôt guérir.

Si le passage subit de l'obscurité des bois à la lumière est toujours un contraste frappant pour ceux qui y ont long-temps vécu, combien ne devoit-il pas l'être encore plus pour nous, qui sortions des ténèbres du tombeau ! Cependant l'horizon s'agrandissoit peu à peu ; déjà nous pouvions distinguer un champ, des pommiers, des cerisiers. — « Je vois bien ces objets si intéressans, dit M. Herman, mais point encore d'habitation. — Un peu de patience, lui répondis-je, le toît de la famille qui a entrepris ce grand défrichement n'est pas éloigné ». — Et quelques instans après, nous apperçûmes une

colonne de fumée qui s'élevoit perpendiculairement, car le vent étoit tombé avec le soleil.

Celui qui, entraîné par la violence du torrent, en est retiré au moment où les flots alloient l'engloutir ; le marin qui, incertain de sa latitude, découvre au milieu de la brume le cap de son atterrage, ne ressentent pas une joie plus vive, plus profonde que nous, à la vue de cette fumée, qui étoit le phare de notre salut. Nous parvînmes enfin à la maison. Il en étoit temps ; l'état d'affaissement et de tremblement dans lequel nous étions, ne nous auroit pas permis de faire encore deux milles.

« Vous aurez beaucoup moins de lait aujourd'hui que vous n'en eûtes hier, dis-je à la maîtresse de la maison, qui, au bruit de la cloche, en étoit sortie accompagnée de ses deux filles ; mourans de faim depuis quatre jours, nous avons eu le bonheur de rencontrer vos vaches, et d'en traire trois pour avoir la force, en suivant leurs pas, de venir ici vous demander l'hospitalité. — Dans la triste situation où vous me paroissez être, Messieurs, des ennemis y auroient droit, nous répondit-elle ; donnez-nous vos bras ; entrons ».

Jamais paroles ne furent prononcées plus distinctement, ni entendues avec plus d'attention et de reconnoissance ; le premier service que

nous rendit cette généreuse femme, fut de parfumer avec du sucre d'érable les lits qu'elle nous destinoit; le second, de nous apporter un plat d'allagrichés (8) cuits au bouillon, dont elle ne nous permit de manger que très-peu à-la-fois; et quand nous lui reprochions avec quelque amertume de nous donner de si petites portions, la douceur de sa voix, qui étoit celle de l'humanité et de la raison, réprimoit nos desirs et nous imposoit silence. Quelle puissance nutritive cette préparation de maïs ne contient-elle pas! J'ai souvent été étonné depuis, qu'elle ne soit pas plus connue; j'ai cependant entendu parler de quelques médecins qui en prescrivoient l'usage dans les convalescences. Cette brave femme ou une de ses filles restèrent avec nous, jusqu'à ce que ce régime restaurant nous eût insensiblement conduits au sommeil.... que dis-je?... au repos le plus profond, le plus balsamique que jamais la nature, dans la plénitude de sa bonté, ait daigné accorder aux malheureux échappés du naufrage. Le soleil du lendemain étoit parvenu à sa hauteur méridienne avant que nous eussions ouvert les yeux à sa lumière.

Alors parut le maître de la plantation, que quelques affaires avoient obligé d'aller la veille à Bedford (9): il nous apportoit une belle truite

saumonée, dont il nous permit de manger abondamment, et il nous fit boire quelques verres d'un vin de groseilles qui avoit cinq ans, vin que l'on trouve plus communément parmi les bons colons de la Pensylvanie que dans les autres Etats. Quelle époque dans notre vie que celle de ce repas ! Quel contraste entre les idées douces et ravissantes dont nos esprits étoient revivifiés, et celles dont la veille ils étoient déchirés ! Nous jouissions du calme et de l'immobilité la plus délicieuse.

Après avoir remercié le maître de la maison, avec toute l'effusion de nos cœurs, des services que nous avions reçus de sa femme, nous lui racontâmes notre longue et triste histoire. — « Il n'est point extraordinaire, nous dit-il, que des personnes qui ne connoissent ni le cours des eaux, ni le gisement des montagnes, ni les traces occasionnées par le déplacement des feuilles, se soient égarées et aient été au moment de mourir de faim ; vous n'êtes pas les premiers qui ayez éprouvé ce malheur : je me félicite que ce soient mes vaches à qui nous devions, vous, votre salut, et moi, le plaisir de vous recevoir sous mon toît. Je vous conduirai chez notre voisin, quand vous serez entièrement rétablis ; sa maison n'est qu'à sept milles d'ici. Soyez tranquilles ; nous aurons soin de vous

comme si vous étiez nos parens ou nos amis ».

« Veuille la destinée nous permettre un jour, lui dit M. Herman, de pouvoir vous convaincre que vous n'avez pas obligé des ingrats. Pour mettre le comble à vos bontés, voudriez-vous envoyer un de vos gens chez M. ***? Il doit être inquiet sur notre compte, et peut-être même nous croit-il perdus. — Ecrivez-lui, répondit-il, et soyez sûr qu'il ne tardera pas à recevoir votre lettre ».

En effet, dès le lendemain ce brave et ancien militaire arriva de bonne heure ; il étoit encore tout ému de plaisir et d'étonnement, et ne pouvoit concevoir comment nous nous étions éloignés jusqu'au bord de l'Alléguipy. Lui et ses gens nous avoient cherchés, nous dit-il, à travers les bois, sur la droite et sur la gauche de la ligne d'indication ; ils avoient été jusqu'à la montagne lumineuse, et n'avoient enfin abandonné leurs recherches que le troisième jour.

Qu'il est doux d'avoir à se rappeler des services aussi essentiels, rendus avec autant d'empressement que de bienveillance ! Non, jamais je n'oublierai ce que je dois à la bonne et sainte hospitalité de la famille Forbes, du canton de Bedford, dans les montagnes d'Alléghény. Enfin après quatre jours de repos, il nous fut permis de rappeler nos forces par l'exercice et la pro-

menade, et, accompagnés de notre hôte, nous parcourûmes toute sa plantation.

« Je suis ici depuis quinze ans, nous dit-il : deux compatriotes venus des montagnes d'Ecosse, aujourd'hui mes voisins, m'ont aidé pendant six ans à défricher ces champs. J'ai contribué à leur établissement, sur lequel ils se trouvent heureux ; je le suis aussi : j'ai une brave femme, comme vous voyez, qui, à une grande douceur de caractère, unit beaucoup d'intelligence, d'industrie et de propreté. Depuis que je suis ici, je n'ai pas acheté une seule aune de toile ou d'étoffe européenne, tant elle sait bien employer le lin de nos champs, la laine de nos moutons, et le coton de Virginie. Bientôt mes enfans seront en état de m'aider. Jusqu'ici, le Gouvernement nous a protégés sans exiger aucun impôt ».

« Par quel hasard, lui demandai-je, vous êtes-vous établi dans ces montagnes? En les franchissant, vous auriez trouvé dans les Comtés ultramontains, d'où nous venons, des terres plus agréablement situées. — Cela est vrai, répondit-il ; mais ce que je possède ici est une concession militaire, que j'ai eue comme fils d'un sergent tué en 1755, sous le colonel Washington, à l'affaire de Braddock, dans le voisinage du fort du Quesne, aujourd'hui Pittsbourg.

Les terres d'alluvion (Lowlands) sont ici de la première qualité ; je jouis d'ailleurs de l'avantage inappréciable d'être environné de forêts qui ne seront jamais concédées, le sol en étant trop ingrat pour la charrue. Je vends annuellement de 150 à 200 boisseaux de bled, et beaucoup de lard aux colons qui passent les montagnes pour aller s'établir sur l'Ohio ou sur ses branches. Il ne nous manque, pour être plus à notre aise, qu'une grande route d'ici à Philadelphie. Le Gouvernement s'en occupe, dit-on, ainsi que de plusieurs autres. Mais puis-je me plaindre, sur-tout lorsque je réfléchis qu'il n'y a pas encore vingt ans, ces cantons étoient inhabités ? Ne suis-je pas mille fois plus heureux ici, que si la destinée m'eût retenu sur les stériles et froides montagnes d'Ecosse ? Là, comme tant d'autres, j'aurois été écrasé ou perdu dans la foule, faute d'espace : ici, j'en ai suffisamment, comme vous voyez ».

« Il ne m'est arrivé qu'un seul malheur depuis mon premier établissement : la cinquième année, le tonnerre brûla ma grange, quelques jours après que je l'eus remplie d'une abondante récolte. Inattentif, comme tant d'autres, à l'utilité des paratonnerres, j'avois négligé les avis salutaires que le vénérable Franklin inséroit souvent dans son célèbre Almanach du Bon-

Homme Richard, ainsi que ses pressantes sollicitations d'en armer nos granges et nos maisons. Je ne sais pourquoi, mais ces premières sont beaucoup plus sujettes à être frappées de la foudre quand elles sont pleines que quand elles sont vides. Pour économiser deux guinées, ou plutôt par insouciance, j'en perdis alors plus de 200. Voilà comme sont la plupart des hommes; ils ferment les yeux à l'évidence des vérités utiles ; ce n'est jamais du vivant de ceux qui les ont découvertes qu'on commence à en sentir l'importance ».

Enfin, après dix jours de repos, nous quittâmes, non sans regret, cette bonne et industrieuse famille, à qui nous avions tant d'obligations, emmenant avec nous un des fils, que M. Herman se chargea de faire élever à ses frais au collége de Franklin (10); et dès le soir du même jour, nous arrivâmes chez M. ***, où nous restâmes encore une semaine. Alors, bien remis de nos fatigues, nous quittâmes les bords de la Juniata, pour revenir à Shippenbourg, où, déjà, nos amis connoissoient les détails de notre aventure (*), et nous attendoient avec impatience.

---

(*) Elle rappelle, cette aventure dont les détails font frémir, celle plus tragique de deux infortunés qui,

## CHAPITRE IV.

Quoique j'eusse déjà vu deux fois la célèbre cataracte de Niagara, la saison étant favorable aux voyages, je me déterminai à y accompagner M. Herman, aux vives sollicitations duquel je ne pus refuser cette marque d'attention et de complaisance. De Skénectady, où nous nous trouvions alors, nous partîmes sur un bateau léger pour remonter la Mohawk, et arrivâmes en sept jours à Whiteston, ville nouvellement fondée à l'extrémité de la navigation de cette rivière, d'où un canal très-court, auquel on travaille, va bientôt ouvrir une communication avec les eaux du Wood-Creek. On nous dit que la même compagnie qui s'étoit chargée de cette entreprise, devoit aussi en couper les sinuosités, car c'est un des plus tortueux que j'aie jamais vu. Notre ancien hôte, le vieux Késkétomah, que

s'étant égarés dans les vastes souterrains de l'Observatoire de Paris, furent retrouvés, long-temps après, dans une situation telle, qu'on ne put douter que le besoin de nourriture ne les eût réduits à l'horrible extrémité de s'entre-manger l'un l'autre !!! (*Note communiquée à l'éditeur par le cit. B....*)

nous eûmes le bonheur de rencontrer sur les bords du joli lac Onéida, nous conduisit dans son canot jusqu'à l'autre extrémité, à 36 milles de distance, où nous frétâmes un bateau du pays, dans lequel nous descendîmes la rivière Onéida(1), coulant alors, à pleines rives, jusqu'à Oswégo, sur les bords du grand lac Ontario (2).

Nous n'éprouvâmes, pendant ce dernier trajet, que l'inconvénient des petits pertuis (3), auprès desquels le Gouvernement, nous dit-on, va faire construire des écluses. Lorsqu'il aura fait exécuter le canal, depuis long-temps conçu et projeté, qui doit unir les eaux de la Mohawk avec celles du Hudson (4), alors on pourra aller par eau de New-York jusqu'à neuf milles de la chute de Niagara, estimée être à 206 lieues de cette capitale; alors toutes les productions du pays des Mohawks, du Jénézee, d'Onondaga, de Castorland, etc. seront facilement transportées à Albany, et de-là en Europe. Quels avantages inappréciables pour ce grand et bel Etat!

Le havre d'Oswégo, aussi sûr, quoique moins spacieux que ceux de Toronto, de Katarakouy et de Niagara, a l'inconvénient de n'avoir que 14 pieds d'eau sur la barre, ce qui empêcha les Anglais, pendant la guerre du Canada, de pouvoir y construire des frégates aussi fortes que

les Français, qui en avoient 18 dans leurs ports. Un lieutenant y commandoit. L'incertitude dans laquelle on a été depuis l'indépendance de ces Etats, relativement à la possession d'un terrein et d'un canton qui, tôt ou tard, devoit leur être rendu, conformément au traité de paix, avoit empêché les colons d'y former des établissemens. Nous y vîmes quelques jardins assez bien soignés.

Une goëlette de 90 tonneaux étant prête à mettre à la voile pour Niagara, nous obtînmes aisément la permission de nous embarquer. Elle étoit commandée par M. B**, Canadien de naissance, homme très-instruit, dont le père avoit été pilote du roi de France à Katarakouy. Le fils, qui avoit long-temps fait la traite parmi les nations des grands lacs, et en étoit devenu lieutenant, nous fit voir une carte manuscrite bien intéressante de ces pays éloignés, dont la géographie est encore si peu connue.

A peine étions-nous sortis du port d'Oswégo, que le vent tomba, et que les lames du large se firent sentir comme si nous avions été sur l'Océan. En regardant vers le sud au moment où le soleil se couchoit, nous apperçûmes plusieurs colonnes de fumée, que le capitaine nous dit provenir des défrichemens d'une colonie américaine, établie depuis un an vers l'embouchure de la rivière

Assédorus (5), qui tombe dans ce lac à 45 milles d'Oswégo, et y forme un havre spacieux et commode.

M. Herman, étonné de se trouver à une aussi grande distance de la mer, sur un élément qui lui ressembloit par l'immensité, la profondeur, et par la grosseur des vagues, s'entretenoit avec le capitaine, et lui faisoit beaucoup de questions. — « Mon père et moi, lui dit ce dernier, nous avons vu six frégates de 26 canons sur ce beau lac; trois desquelles, sorties de Katarakouy, appartenoient aux Français; les trois autres, sorties d'Oswégo, aux Anglais. Mais combien les choses sont changées depuis ce temps encore si peu éloigné! Quelques années après que ces derniers se furent emparés du Canada, leurs colonies devinrent des Etats indépendans, dont la population, depuis cette époque célèbre, augmente avec une étonnante rapidité: déjà elle a franchi les Alléghénis, fondé des colonies sur les bords de l'Ohio et sur ceux des fleuves qui y versent leurs eaux (6); et, comme vous voyez, voilà leurs charrues arrivées sur ces rivages ».

« En parcourant, à l'aide de cette carte, continua-t-il, l'immense étendue de ce continent, on est frappé de la disposition de mers méditerranées, qui, depuis les lacs Winipég, des Pluyes,

des Bois, et cette longue chaîne de petits lacs qui conduisent au lac Supérieur, ouvre une communication facile jusqu'à l'Océan, dans un espace peut-être de 800 lieues. On ne l'est pas moins, lorsqu'on considère que ces lacs reçoivent dans leur sein des rivières navigables venant de presque toutes les directions, dont les principales, au moyen de canaux, ouvriront des communications encore plus éloignées ».

« Quel essor le commerce intérieur, l'industrie, les sciences et les arts ne prendront-ils pas alors, quand les hommes seront devenus assez nombreux pour s'approprier tous les trésors que leur promet la culture d'un aussi vaste pays, situé sous des climats si différens, ainsi que tous les avantages que leur offre la nature! Et les 400 lieues de côtes maritimes remplies de baies, de havres, de rivières, quel champ pour la navigation! Si mon fils vit jusqu'à mon âge, il verra la charrue des colons américains tracer des sillons sur le haut Mississipi, et leurs bestiaux paître sur les vastes prairies naturelles qu'arrosent les rivières des Illinois et Wabash ».

« La population du Canada, continua-t-il, a triplé depuis la conquête, parce que tout homme qui sait abattre un arbre, quelle que soit sa religion, peut venir s'y établir. Sous le régime français, il falloit nécessairement être catho-

lique. Mais bientôt nous n'aurons sur ce beau lac que Toronto et Katarakouy; car on dit que, conformément au traité de 1783, l'Angleterre va céder aux Etats-Unis ceux de Niagara et d'Oswégo, ainsi que les postes du Détroit et de Michillimakinack. Cette première place, construite par les Français en 1687, fut pendant long-temps le rendez-vous général des indigènes : ils y venoient, des pays les plus éloignés, échanger leurs pelleteries pour les objets dont ils avoient besoin ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un simple portage. Dans quelques années, les richesses de la culture et de la pêche remplaceront celles du commerce : peut-être même la nouvelle ville de Niagara, que les Anglais construisent sur la péninsule des Missisagés (7), de l'autre côté de la rade, est-elle destinée à devenir la capitale du haut Canada ».

Il nous entretint ensuite de la pêche du saumon et de l'esturgeon, ainsi que des essais qu'on avoit déjà faits pour en extraire de l'huile ; des mines de cuivre vierge qu'on avoit découvertes dans quelques cantons voisins du lac. Mais le vent ayant fraîchi pendant la nuit, le lendemain nous nous trouvâmes hors de la vue de terre. De même que sur l'Océan, nous n'étions plus qu'un point au milieu de l'immensité, et une ligne de 200 brasses n'atteignit pas le fond.

« Qu'est-ce que je vois à l'horizon, demanda M. Herman, qui, semblable à une pyramide de neige, paroît s'élever jusques dans les nuages (8) » ?

« C'est, répondit le capitaine, la colonne de vapeurs formée par l'atténuement des eaux de la cataracte. Nous en sommes cependant, d'après mon estime, au moins à 50 milles. Elle est, comme vous voyez, le phare des navigateurs. Demain, si le vent continue, nous verrons la péninsule sur laquelle le fort a été construit ».

En effet, aussi-tôt que le soleil fut levé, nous la découvrîmes comme une île au milieu de la mer, et bientôt après, les habitations situées à l'est et à l'ouest de l'embouchure de la rivière, ainsi que quelques maisons de la nouvelle ville de Niagara. Après avoir passé la barre et traversé la rade, où deux vaisseaux de guerre, plusieurs brigantins, goëlettes et pirogues étoient à l'ancre, notre vaisseau fut amarré à la tête d'une jetée.

« Tout ce que nous voyons ici, dit mon compagnon, ressemble à un véritable port de mer, et cependant nous sommes à 320 lieues du golfe Saint-Laurent, et à 206 de New-York. — Que sera-ce donc un jour, lui répondis-je, lorsque les rivages des deux lacs seront couverts de colonies » ? — Aussi-tôt que nous fûmes débarqués

sur cet isthme célèbre, nous nous empressâmes de présenter nos lettres de recommandation au colonel Hunter, commandant, qui nous reçut avec politesse, et voulut même que nous logeassions dans le fort, et que nous nous servissions de ses chevaux toutes les fois que nous voudrions aller à l'ancien Erié (9), pour voir la cataracte.

« Ne regrettez pas, Messieurs, nous dit-il, les fatigues du voyage que vous venez de faire; vous en serez amplement dédommagés par la contemplation de ce grand phénomène. Quelque froide que soit l'imagination des voyageurs, ce spectacle, à-la-fois étonnant, imposant, l'excite, l'élève au-dessus de la sphère de ses conceptions ordinaires: tout en est grand et majestueux, frappant et sublime, comme l'immensité des mers, le lever et le coucher du soleil sous les tropiques, ou l'explosion d'un volcan. Mais ce n'est qu'après être revenu de l'espèce d'anéantissement dont les facultés, et même les sens ont été saisis, qu'elles renaissent et nous permettent d'en examiner les principaux détails. Le capitaine Irwine, ingénieur de la garnison, estime à 1890 pieds la largeur de la branche occidentale, en y comprenant l'angle rentrant du milieu, à 900 celle de l'orientale, et 870 celle de l'île qui partage ces deux nappes; la hauteur de la première à 172 pieds, celle de la seconde à

182; et l'élévation de la colonne de vapeurs, quand le temps est calme, à plus de 2000 ».

« Le bruit dont les oreilles sont assaillies, continua-t-il, ressemble aux déchiremens d'une tempête, dans les momens de sa plus grande violence; c'est plus que du bruit, c'est un retentissement qui émeut et saisit à-la-fois le corps et l'esprit, et dont il est impossible de concevoir ni de transmettre une idée précise. Les animaux, et sur-tout les oiseaux, habitent rarement ce voisinage, car ils aiment la paix de la retraite et les prairies de l'amour : là, ils ne verroient et n'entendroient que le mouvement et le fracas de la destruction ».

« Mais quoique, fort heureusement pour les habitans du voisinage, ce retentissement ne s'élève presque jamais au-dessus du vaste encaissement de ce gouffre profond, le silence et l'effroi paroissent régner dans ces environs; tout y est muet, tout jusqu'aux échos, qui, depuis l'origine de cette cataracte, n'ont osé habiter des lieux aussi bruyans et aussi sauvages ».

« Cependant au milieu de tant d'objets dont la première vue ne fait naître que l'idée du chaos, quelle harmonie n'observe-t-on pas dans ce grand et sublime ensemble! Comme la nature sait empreindre ses ouvrages d'une majesté qui appelle à-la-fois le respect et l'admiration, et

condamne la raison au silence! En effet, quel spectacle plus digne d'inspirer ce double sentiment! Et quoi de plus difficile à peindre, à concevoir que l'immensité des eaux, la force, le poids, la vélocité avec laquelle elles se précipitent après avoir formé ces deux nappes »?

« Il ne faut rien moins, continua-t-il, que l'irrésistible impulsion de la plus avide curiosité, pour avoir le courage de surmonter les difficultés et les obstacles que rencontrent ces voyageurs qui veulent tout voir. Oui, il en faut pour descendre de rochers en rochers, ou à l'aide d'échelles tremblantes (10), soit dans la profondeur du gouffre de la branche orientale, soit pour franchir les rivages escarpés et hideux de l'occidentale, qui conduisent aux bords du torrent; pour prévoir les chutes, éviter les dangers, se suspendre, s'accrocher aux branches, ramper, glisser, jusqu'à ce qu'on soit enfin parvenu sous cette voûte mobile (ce que peu de voyageurs osent entreprendre), qui sans cesse verse ses torrens, avec un fracas effroyable, dans un abîme de 4 à 5000 pieds de diamètre, dont les flots, sans cesse écumans et irrités, sans cesse soulevés par le poids énorme de la chute, engloutiroient les plus grands vaisseaux, et font frémir l'homme le plus intrépide : c'est alors que, plongé dans la stupeur de l'étonnement,

et ne paroissant plus que comme un foible atome, on reconnoît la main du Créateur, et on s'humilie en adorant sa puissance ».

« Mais, continua-t-il, telle est la foiblesse des organes humains, que, bientôt fatigué de voir, d'entendre, et même d'admirer, le voyageur quitte avec empressement ces lieux sombres et humides, pour revoir le jour et la lumière du soleil. Parmi le grand nombre d'étrangers que j'ai vus ici, combien peu étoient en état de rendre compte des impressions que la contemplation de tant d'objets extraordinaires leur avoit fait naître! En effet, lorsque la curiosité est dénuée de connoissances, la mémoire ne rappelle que des images imparfaites, des souvenirs douteux ou obscurs; il ne reste de distinct que les grands traits ».

« C'est pendant le vague du premier crépuscule, ou lorsque les premières ténèbres de la nuit ont en partie voilé les principaux points de vue et anéanti les distances, ou lorsqu'enveloppé dans l'ombre d'un des grands rochers de l'escarpement, le voyageur contemple cette cataracte au clair de la lune, qu'il se croit dans un séjour d'enchantemens et de merveilles. Semblable à l'antre de Trophonius, elle ne peut être oubliée dès qu'on l'a vue ».

« Mais, poursuivit-il, il est d'usage que des

personnes telles que vous, Messieurs, aillent voir, avant de partir pour l'ancien Erié, un indigène qui, depuis quelques années, vit seul dans une cabane qu'il s'est construite au milieu des rochers dont sont formés les bords de la rivière. Quel malheur, diroit un moine espagnol, qu'il ne soit pas chrétien! ce seroit un véritable père du désert. Il n'est cependant ni hermite, ni reclus, mais homme indépendant et libre; son âge avancé, sa figure vénérable, sa manière de s'exprimer, le rendent infiniment intéressant : semblable aux dernières lueurs d'un soleil couchant, qui, après avoir tout vivifié dans son cours, s'affoiblit insensiblement, et laisse encore pendant le crépuscule un doux souvenir de sa splendeur, son imagination conserve encore quelques étincelles du feu dont elle brilla dans l'âge de la vigueur. Il parle assez bien notre langue, chose rare parmi ces indigènes, et il a long-temps été un des principaux chefs d'une branche considérable de la nation Chippaway, aujourd'hui anéantie ».

« Cet homme est le Nestor du haut Canada, et très-certainement le phénomène de sa race, car rarement en voit-on parvenir jusqu'à un âge aussi avancé. Quoique nés sains et robustes, et soumis à une éducation qui inspire cette audace nécessaire pour résister à la nature et

à ses élémens, leurs chasses d'hiver sont si fatigantes et si longues, leur manière de voyager si pénible, les abstinences auxquelles leur coupable imprévoyance les expose, sont si cruelles (sans parler de l'abus de l'eau-de-vie), que ce terrible régime use leurs constitutions et abrège leurs jours. Autant que je puis en juger par l'époque des événemens et l'arrivée des Gouverneurs du Canada qu'il m'a dit avoir connus, il doit avoir 70 ans ».

« Tant qu'il sera en état de pêcher, continua le colonel Hunter, et de subvenir à ses principaux besoins, je le laisserai où il est, car je sais combien ces hommes de la nature aiment à ne dépendre de personne. Ils considèrent comme le dernier degré de lâcheté de se reposer sur les autres du soin de pourvoir à leur subsistance, et, pour me servir d'une de leurs expressions, de celui de remplir leurs chaudières. Jusqu'à présent, je me suis contenté de lui envoyer de temps en temps du pain, du sel, et quelques bouteilles de vieux vin; car, bien différent de ses compatriotes, il déteste l'eau-de-vie. Quel homme il a dû être dans la force de l'âge! Comme il a dû s'exprimer, lorsqu'il étoit chef de sa Tribu »?

« Que vous dirai-je, Messieurs? Si jamais vos amis exigeoient que vous leur fissiez le récit de votre voyage dans ces cantons, la petite excur-

sion que je vous propose en deviendroit peut-être une épisode intéressante. Sans quelques affaires de garnison qui me retiennent, je vous accompagnerois avec plaisir ».

## CHAPITRE V.

Conformément aux recommandations du colonel Hunter, nous traversâmes, le lendemain, la rade de Niagara dans son canot à six rames, et, guidés par le soldat porteur de notre dîner, qui nous conduisit à travers un sentier extrêmement pittoresque et sauvage, nous arrivâmes à la wigwham, ou plutôt à l'hermitage du vieil Agouéhghon.

« Nous sommes venus de New-York, mon frère, lui dis-je, à dessein de voir la chute; mais le commandant du fort, qui est notre ami et le tien, nous a parlé d'une manière si intéressante de la sagesse de ton âge, de ta longue expérience et de ta solitude, que nous avons voulu te prendre par la main et passer la journée avec toi, avant de partir pour Erié. — Tu as bien fait, nous répondit-il ».

Après l'avoir entretenu de mon adoption chez les Onéidas, ainsi que de mes voyages parmi les nations de l'Ohio, je lui dis : — « Voici du vin que nous t'avons apporté, brave et respectable Agouéhghon; buvons-en quelques verres, afin que tu te ressouviennes de nous : ce jeune Européen est mon ami ».

« Donne-moi ta main, Kayo, me répondit-il, et toi aussi, Cherryhum-sagat; assis-toi sur cette peau d'ours, et fumons ensemble; parmi nous, c'est le symbole de l'amitié et du bon accord. Quant à ton vin, attends que nous ayons mangé ensemble : j'ai assez fréquenté les blancs pour savoir que ce n'est pas du poison comme leur *scarat* (1), qui brûle et consume; le vin, au contraire, anime et conserve. A la suite de ces eaux de feu, viennent, comme un torrent déchaîné, l'irritation, la colère, la fièvre, la frénésie et la mort. Le vin n'appelle que la joie, n'inspire que la paix; c'est le baume de la vie et le sang des vieillards. Mais avant de te reposer, je veux te faire voir les intervalles de terre dans lesquels je plante mon maïs, mes patates et mon tabac; de-là nous irons au bord de la rivière, où tu verras avec quelle facilité je prends tout le poisson dont j'ai besoin, et souvent bien au-delà. Quant à l'eau la plus limpide, ces petits tuyaux d'écorce ne m'en laissent pas manquer; que faut-il de plus à un homme pendant son voyage sur la terre, lorsque, d'ailleurs, il est aussi libre et indépendant que je le suis? Quant aux vêtemens pour l'hiver, ma petite récolte de tabac me procure ceux dont je ne puis me passer. C'est tout ce qu'exige la nature ».

« Que je suis aise, me dit tout bas mon com-

pagnon, d'être venu voir cet indigène ! Qu'il est intéressant ! comme il s'énonce ! Le colonel Hunter ne nous a pas trompés ».

« Pourquoi vis-tu seul, vénérable Agouéghon ? lui demanda-t-il. Pourquoi, dans ta solitude, n'as-tu pas un compagnon qui entretiendroit ton feu et rempliroit ta chaudière ; qui allumeroit ton oppoygan, quand tu ne peux pas te baisser ; qui t'aideroit à rapporter le poisson de tes filets, qui enfin tiendroit la porte de ta wigwham fermée contre les vents rigoureux de l'hiver ? Ne sais-tu pas que la vieillesse sans ami est comme le vieux chêne sans la robe du lierre, comme un voyageur qui a perdu son chien » ?

« Je vais te dire, mon frère, répondit-il, comment cela est arrivé, et alors tu verras que la même cause secrète et puissante qui régit les grandes destinées des blancs, régit aussi les nôtres. Si les tempêtes de l'Océan agitent, démâtent quelquefois leurs vaisseaux, et occasionnent des naufrages, n'en éprouvons-nous pas aussi sur nos lacs, qui tourmentent et souvent engloutissent nos frêles canots ? N'as-tu jamais entendu parler du projet que formèrent, il y a bien des lunes, les chefs des nations d'en haut, aussi-tôt après que les gens de Corléar eurent chassé du Canada ceux d'Onontliyo (2) ?

Honteuses de la dépendance dans laquelle elles avoient été tenues, ainsi que de leur folie en versant leur sang, tantôt pour la querelle des uns, tantôt pour celle des autres, elles résolurent de s'affranchir de ce joug honteux. Tu sais peut-être ce qui arriva à nos gens dans la vallée de Bushy-Run (3), malgré leurs efforts et leur courage. Peut-être as-tu entendu parler de nos malheurs devant le détroit; quand nous vîmes que, faute de canons, il étoit impossible de le prendre, nous l'investîmes pendant deux mois. Je ne sais comment cela se fit, mais malgré notre vigilance, les vaisseaux d'Erié arrivèrent; nous tuâmes un grand nombre de soldats à leur débarquement, et le reste entra dans la ville. Alors nous fûmes obligés de renoncer à cette glorieuse entreprise. Mais à peine fûmes-nous de retour dans nos villages, que ceux de nos guerriers qui avoient apporté quelques vêtemens saganash (4), furent attaqués du mergum-mégat. Semblable à ces brouillards infects que ni les vents ni le soleil ne peuvent dissiper, cette cruelle maladie se répandit sur les bords de notre rivière, pénétra dans toutes les wigwhams, et y apporta la terreur, la désolation et la mort. Comme la graine ailée du chardon des rivages, devenue le jouet des vents; comme les arbres des vallons que les torrens du printemps déra-

cinent et entraînent, ces hommes si fiers, si forts et si braves, assaillis, terrassés par la puissance de ce poison meurtrier, disparurent de la face de la terre, et ils n'ont laissé derrière eux que le triste souvenir de leur nombre et de leur valeur ; et même ce souvenir va bientôt se perdre dans le brumeux éloignement du passé. Encore quelques lunes, l'existence de notre Tribu, qui, semblable aux insectes luisans, brilla si souvent au milieu des tempêtes (5), et celle de tant d'autres, ne seront qu'un songe oublié. En effet, qu'est-ce que la durée d'un guerrier, d'une famille, d'une nation, comparée à celle de ce fleuve rapide, qui coule éternellement sans jamais tarir » ?

« Cette déplorable catastrophe n'est pas la seule source des regrets qui ont inondé mon cœur d'amertume. Après les jours funestes d'éclipses, le soleil, comme pour dissiper l'effroi des hommes et les consoler, reparoît aussi brillant que la veille ; mais celui des enfans de ma jeunesse, qui se coucha long-temps avant l'heure de la nature, ne reparoîtra jamais ; jamais les yeux de ma vie ne reverront Néhan, Néhiou, Kayoulah et Cog-na-Wassy. Leur mère Agonèthya, brisée sous le poids de la douleur, comme les glaces de l'hiver sous les pieds du voyageur, me quitta aussi pour les suivre. Au

lieu de six personnes gaies et heureuses, mon toît n'abrita plus, mon feu n'éclaira plus que la solitude d'un homme accablé de ses pertes. Je l'abandonnai, ce feu, ainsi que la chasse et la pêche, et je vécus de larmes et de regrets : comme les oiseaux nocturnes, je fuyois la lumière du jour, et comme la martre farouche, j'habitois les lieux les plus écartés de la vue des chasseurs. Pourquoi le bon génie, au lieu de protéger les hommes, auxquels il a refusé la fourrure du castor, la vîtesse de l'aigle et la force de l'élan, permet-il au mauvais de couvrir leurs sentiers de feuilles, de piéges et de précipices ? Si, comme on le dit, notre respiration n'est qu'une émanation de son souffle vivifiant, pourquoi, quand ses enfans souffrent et pâtissent, est-il sourd à leurs plaintes, comme l'impétueux nord-ouest à celles des insectes de l'automne, lorsqu'il les précipite par milliers dans les eaux du lac; comme l'inexorable laboureur à celles des fourmis de l'été, lorsqu'il écrase leurs habitations sous les pieds de ses chevaux ? Comment concevoir l'idée de la toute-puissance sans celle de la bonté » ?

« Semblable au mercure (*) tenace, ce compagnon des vieux chênes, qui croît en dépit de

(*) Ecomanthus.

la foudre dont ces arbres sont souvent frappés, j'existe en dépit de tous les malheurs dont cette flèche homicide m'a tant de fois accablé, et je parois même jouir de quelques instans de calme: c'est celui d'une douleur concentrée, que, trop souvent la pensée ranime, comme la brise de la nuit ranime l'écho mourant qu'à peine entendoit-on, ou le feu du chasseur endormi: c'est celui du soir d'un jour cent fois trop long, puisque la vie et l'avenir ne sont plus rien pour moi. Eh! pourquoi desirerois-je voir demain? Et si je vois encore ce demain qui m'est inutile, pourquoi desirerois-je voir le jour d'après, plus inutile encore? Les lunes, ces filles du vieux temps, qui quelquefois, par pitié, effacent de la mémoire des hommes le souvenir de leurs peines, et n'ont pu adoucir celles de l'infortuné Agouéhghon, lui rendront-elles, en passant, les compagnons, la femme, les enfans qu'il a perdus? Non! comme auparavant, elles poursuivront leurs routes éternelles, et le laisseront tel qu'elles l'ont trouvé, seul, au milieu de ces rochers solitaires, en proie à sa douleur, réduit à ne rien desirer ni sentir, que le besoin d'aller les rejoindre dans le pays de nos ancêtres: semblable au vieux cèdre du promontoire, qui a long-temps bravé les vents et les orages, dont la sève est tarie et les rejetons sont morts, et

que la première brise du lac va renverser ».

« Le grand Être m'avoit prêté la vie et la respiration, que ne me l'ôtoit-il et ne conservoit-il celle de mes enfans ! J'avois assez respiré, moi, et eux venoient de commencer. Ce qui reste de ce *moi* n'appartient donc qu'au passé, et ce passé n'est plus que l'empreinte ineffaçable de souvenirs éloignés, mais toujours amers. Voilà ce que j'ai gagné à vivre jusqu'à ce jour ».

« Sombre et triste, vieux et décrépit, tel que tu me vois aujourd'hui, j'ai été fort et vigoureux, brave et intrépide, chef d'une grande Tribu, et renommé parmi les nations Nishynorbay. Mais qu'est-ce qu'un chasseur et un guerrier, lorsqu'il commence à fléchir sous le faix des années, lorsque le temps a desséché la moelle de ses os, et imprimé sur son front les sillons de la vieillesse ? Descendu des hauteurs de la jeunesse et de la vie, dans la vallée du silence, des ténèbres et de la mort, jamais il ne reverra le soleil du printemps, jamais sa tête, courbée, comme les branches du saule, sous le poids des neiges et des frimats de son dernier hiver, ne se relèvera et ne reverdira. Sa démarche, naguère rapide et fière comme celle de l'élan, ressemble à la traînée lente et tortueuse du limaçon, et, comme ce reptile, il est foulé sous les pieds des passans. Conduit-il son canot

sur les eaux? Ses mains affoiblies laissent échapper la pagaie dans le moment du danger, et bientôt le courant l'entraîne du haut de la cataracte dans l'abîme de la destruction et de l'oubli éternel ; c'est comme s'il ne fût jamais né ».

« Qu'est-ce qu'un chasseur et un guerrier dont le frisson de la décrépitude fait trembler les mains et chanceler les pas? Incapable de bander son arc, de manier le tomehawk, de remplir sa chaudière, il n'est plus que comme un météore jadis lumineux, maintenant éteint, dont les traces ne sont que de la fumée ; comme un nuage qui a déchargé son tonnerre, et n'est plus qu'une vapeur humide et légère, jouet de la brise et des vents. Le sentiment de respect qu'avoient inspiré sa bravoure à la guerre, son adresse à la chasse, et ses paroles dans le conseil, est remplacé par celui de la froide et inutile pitié, compagne et voisine du dégoût et du mépris : et si, comme moi, il a perdu dans ses enfans la consolation et l'appui de sa vieillesse, mille fois auroit-il mieux valu qu'il n'eût jamais été compté parmi les hommes. Il existe, et n'est plus ; les douleurs et l'ennui l'assiégent ; ses oreilles se ferment ; il devient sourd à la voix de l'amitié comme à celle de la nature, qui parle si mélodieusement dans le chant des oiseaux ;

les brouillards, avant-coureurs de la mort, l'environnent; ses yeux se ternissent; il ne reconnoît ses proches et ses voisins qu'après avoir serré leurs mains; sa mémoire insensiblement s'éteint comme les rayons du soleil, quand, le soir, il se plonge dans les brumes du lac. La chasse et la pêche, la succession des temps et des saisons, l'arrivée des poissons et des oiseaux, ne sont plus rien pour lui; et bientôt les tristes restes de son esprit, de son courage, de son ame, vont se perdre dans les ténèbres de la mort, comme la lumière du jour dans les ombres de la nuit ».

« Jadis, lorsque j'étois entouré de mes enfans, je ne vivois que de plaisirs et d'espérances; je jouissois moins du bonheur de les voir tels qu'ils étoient, que de celui de les voir tels qu'ils devoient être un jour. Leur départ a flétri mon espoir, comme les guerriers l'herbe sur laquelle ils ont long-temps campé; comme les ardeurs de l'été, les beaux roseaux du rivage. Je redoutois alors la grande flèche d'Agan-Matchee-Manitou, qui arrive et frappe sans qu'on la voie ni l'entende; mais aujourd'hui, qu'ai-je à craindre, puisque j'ai tout perdu? Que te dirai-je, mon frère? ce qui me reste de vie ne mérite pas plus ce nom, que les rayons de la lune, affoiblis par les nuages et réfléchis de la surface

agitée du lac, ne méritent celui de lumière ».

« Je sens cependant que ce vin me réveille et m'anime, comme après un long calme le vent enfle les voiles de nos pirogues et de nos canots. De toutes les richesses inutiles des blancs, c'est la seule que je leur envie. Tiens ! mets ta main sur mon cœur.... sens-tu comme il bat ? Vois-tu comme mes vieilles veines se gonflent ? comme mes yeux rétrécis s'agrandissent ? Cela ne vient cependant ni de la colère ni du plaisir, mais du vin que tu m'as fait boire. D'où vient-il donc ce vin ? de quoi est-il fait ? Est-ce l'esprit du soleil ou la sève de la terre qui le produit ? Seroit-il le fruit de l'industrie des blancs, ou un présent du grand Être ? Si cela étoit, pourquoi nous l'auroit-il refusé, puisque, comme eux, nous sommes les enfans de son souffle ? Oui ; il leur donna l'odzizia (6) dans les jours de sa bonté, et le scarat dans ceux de sa colère, et les blancs ne nous ont fait connoître que ce poison meurtrier ».

« L'un et l'autre sont utiles, lui dit M. Herman ; il n'y a que l'abus qui en soit pernicieux. — Comment séparer l'abus de l'usage ? reprit le vieil Agouéhghon. — Avec l'aide de la raison. — Et si notre jeunesse ne veut pas en entendre la voix ? — Il n'y a pas de remède, car l'homme sans raison est inférieur à l'elk ou au cerf des

forêts. Que n'en réprimois-tu l'intempérance, quand tu étois chef? — Que pouvois-je faire, puisqu'elle ne connoissoit pas l'obéissance au commandement? — Comment faisois-tu donc pour en être obéi? — Je ne les commandois qu'à la guerre. — Et comment alors? — Par l'exemple et la persuasion, c'est-à-dire, par la bravoure et l'éloquence. De retour au village, il ne me restoit que la voix de l'exhortation; mais aussi-tôt que les emportemens de l'ivresse et de la frénésie se faisoient entendre, notre jeunesse étoit sourde à ma voix. C'étoit comme si j'eusse dit aux eaux du torrent ou au vent du lac: Arrêtez »!

« Cependant après que les ravages du mergum-megat furent passés, je demeurai encore quelque temps dans le village, pour tâcher d'en réunir les débris, et aller ailleurs élever nos wigwhams: mes efforts furent inutiles; nos anciens n'étoient plus, et les survivans restèrent sans conseil; les uns furent se joindre aux Onéidas, les autres se dispersèrent au gré de leur fantaisie. Ainsi disparurent les restes d'une Tribu qui, sous mon soleil levant, comptoit trois mille guerriers. Ne pouvant donc plus trouver de repos sur cette terre de malheur, je couvris de pierres les os de nos vénérables ancêtres, et me retirai à Sandusky, chez les

Wyandots. Là, je vécus assez tranquille, quoique mon esprit fût agité par mes douloureux souvenirs, comme les eaux du lac après la tempête. Sept fois les neiges de l'hiver avoient gonflé les rivières, sept fois les épis de maïs avoient jauni, lorsqu'un canot de blancs, venant d'Erié et allant au détroit, fut forcé par les vents contraires de relâcher dans notre baie. Malheureusement ils avoient à bord du scarat, avec lequel ils trafiquèrent dans le village. Semblables aux conflagrations dévorantes que nos chasseurs allument au milieu des plaines herbées (7), ces eaux de fureur et de guerre répandirent de tous côtés le germe des querelles et des dissentions : on n'entendit plus que les accens de la colère, des emportemens et de la violence ; pas une wigwham de jeunes gens n'en fut exempte ; à peine leurs femmes, courant çà et là, pouvoient-elles les empêcher de vendre jusqu'à leur peau d'ours. Voilà, me disois-je, en frappant ma poitrine, voilà l'image de l'égarement, de la folie et de la désolation ; voilà quelle a été la cause de la destruction et de l'anéantissement de tant de nations, de tant de ravages et de scènes sanglantes ; voilà comment les renards du point du jour (8) ont su séduire, maîtriser les loups de cette grande terre (9). Moi, comme un des vieux, je voulus parler,

exhorter, contenir cette aveugle jeunesse ; mais elle rejeta bien loin mes conseils, ainsi que ceux de leurs chefs. Prévoyant donc que la paix et le bon accord du village seroient troublés pendant long-temps, que la faim viendroit bientôt frapper à la porte de ces buveurs, et sentant ma vue s'affoiblir, je partis pour le pays des Jenezées, dont je connoissois les Sachems Kayadérosserà et Koronkiagoà : je remontai la rivière de Cayahoga (10) jusqu'au portage du Grand-Castor, où je fus obligé de laisser mon canot, puisque j'étois seul. Enfin, après bien des journées de chemin, j'arrivai à Shénando, où je trouvai le vieux Poopoko, qui me prit par la main, me fit chauffer à son feu, et me donna un abri. Pendant la belle saison, je chassois encore ; mais aussi-tôt que les neiges de l'hiver furent arrivées, mes yeux s'obscurcirent ; je me trouvai réduit à la pêche du lac, sur les bords duquel nous demeurions. Un jour, surpris par une raffale que la foiblesse de ma vue m'avoit empêché de voir, je chavirai ; moi, je pus nager jusqu'à terre, mais le canot de Poopoko coula à fond. Juge de ma peine !... Dès le lendemain, je fus dans les bois lever l'écorce de bouleau noir, dont j'avois besoin, et me procurer du cèdre. Pendant quelques jours, je travaillai assez bien ; mais quand j'en vins aux coutures, mes yeux

me manquèrent. Alors, plein d'angoisses et de désespoir, je me disois : « Agouéhghon existe encore, et il n'est plus bon à rien ! Il vit, et il a cessé d'être homme ! Il a été père de quatre braves garçons, et pas un être animé de son sang n'est auprès de lui pour l'aider dans sa vieillesse ». Je me couchai, en desirant fortement de partir pour l'ouest : mais on vint me consoler ; on m'aida, et le canot fut achevé. Craignant cependant de ne plus pouvoir le conduire, je me construisis un radeau de cèdre blanc, avec lequel je pêchois encore, jusqu'à ce que, menacé de devenir tout-à-fait aveugle, je fus obligé d'y renoncer ».

« J'étois si humilié de ne pouvoir plus rien mettre dans la chaudière de Poopoko, que je me déterminai à venir habiter ces rochers, dont je connoissois la situation depuis long-temps. Après avoir donné ma carabine au fils de mon hôte, je m'en vins chez les Cayugas, dont le vieux chef Nagooar-Missey me conduisit chez les Onondagas du lac, d'où Ashamut le raconteur me mena jusqu'à Oswégo ; et là, je m'embarquai sur la pirogue d'un blanc qui alloit à Niagara. J'étois bien sûr qu'une fois mon feu allumé ici, je pourrois aisément prendre tout le poisson dont j'aurois besoin, sans canot ni radeau, parce que tous les matins, le poisson

arrive du lac pour aller au pied du torrent se nourrir des nombreux débris que la chute entraîne. Mes espérances n'ont point été trompées; à l'aide de ces deux rochers et de l'écorce que quelques voyageurs m'aidèrent à lever, je me suis fait un abri contre le vent et la pluie. Je ne manque pas de bois; en couper, le transporter ici, est presque la seule occupation qui entretienne le reste de mes forces. Ce que je ne mange pas de mon poisson pendant l'été, je le sèche pour en faire mes provisions d'hiver ».

« De temps en tems, je vais à Niagara, à Erié, où je suis toujours bien reçu. Les uns me disent : « Agouéhghon, as-tu besoin d'une » chaudière ? Parle.... ! Les autres : as-tu » besoin d'une couverture ? Parle.... ! Voudrois-tu avoir une hache toute prête emmanchée ? Tu n'as qu'à dire oui ». — Nous fumons ensemble, et après les avoir pris par la main, je m'en reviens ici, le cœur gros et les yeux humides, me disant à moi-même : On trouve cependant quelques bonnes gens parmi ces blancs ».

« Ici, comme tu vois, je ne gêne personne et personne ne me gêne; je puis aller ici ou là, rester, fumer, dormir ou pêcher, suivant mon caprice ou ma volonté : je respire un grand et bon air. A ma gauche, j'ai l'Ontario, cette

belle mer azurée que je puis distinguer encore ; à ma droite, la rivière qui y conduit les eaux fougueuses de la chute, dont le fracas, quand le vent vient d'Erié, est la seule chose qui me déplaise. Presqu'en face, j'apperçois Niagara, ainsi que les vaisseaux qui y viennent de toutes les parties du lac. — Hélas! où est le temps de ma jeunesse, lorsque ces eaux n'étoient couvertes que de nos canots, lorsque le tomé-hawk de la guerre brilloit dans les mains de nos nations, comme les glaces de l'hiver aux rayons du soleil? Que sont-elles devenues, ces nations » ?

« Je dors longuement, et c'est une grande consolation, parce que le temps n'est rien durant le sommeil. Tous les matins je descends au bord de la rivière, et n'en reviens jamais les mains vides. Autrefois je desirois la mort, comme un malade sa guérison ; aujourd'hui je l'attends, comme un chasseur fatigué, après s'être fait un abri pour la nuit, attend le repos du sommeil. Je jouis cependant encore de quelques momens d'aise involontaire : par exemple, j'aime le soleil de notre terre ; c'est le seul ami qui me reste ; il ne me dit rien, il est vrai, et cependant sa présence me console. Je ne sais comment cela se fait, mais sa splendeur me tient lieu de vêtement, de nourriture ; souvent même, elle fait éclore en moi quelque chose

qui, peu à peu, se développe et me ranime. Il me semble alors que si j'avois encore ma carabine, je pourrois tuer des oies et des canards. Vieux fou que je suis ! qui iroit me les chercher, puisque je n'ai plus ni canot, ni chien » ?

« Oh ! comme la fumée de mon oppoygan me paroît bonne et douce, quand je l'aspire exposé aux rayons du soleil ! Ce que j'éprouve alors n'est ni sommeil, ni ivresse, mais égarement, absence, heureux oubli de moi-même. Quelquefois desirant savoir de combien j'ai pu abréger le passage épineux du temps, j'élève un petit bâton sur une pierre plate ; alors quand je rouvre les yeux à la lumière, je devine aisément l'espace pendant lequel j'ai cessé d'en être la victime ».

« Presque tous ceux qui viennent voir la chute, me prennent par la main en passant, et fument avec moi : comme toi, les uns m'appellent Agouéhghon ; les autres, frère ; d'autres, Coohassa-Onas, père de la chute : on m'aborde, on me quitte avec la main et les paroles de l'amitié, c'est tout ce qu'il me faut. Pendant l'hiver, semblable à un vieux renard dans sa tanière, à un ours dans sa caverne, ou à un écureuil dans le creux de son arbre, la moitié de moi-même s'en va je ne sais où, et ne revient qu'au printemps. Mon feu me ré-

chauffe, il est vrai, mais ce n'est plus cet astre, père de la nature, ami des vieillards ».

« Quant aux lunes du temps, j'en ai perdu le compte; elles passent sans que je m'en apperçoive, comme le vent qui souffle, comme l'eau de la rivière. Telle est l'histoire de la dernière partie de ma longue vie : mais aura-t-elle pu intéresser des hommes qui habitent le voisinage de la grande mer, le pays du fer et des maisons, et qui n'ont pas besoin de pêcher, comme moi, pour remplir leurs chaudières » ?

« As-tu donc oublié, mon frère, lui dis-je, ma première conversation ? Je te disois que, pendant ma jeunesse, j'avois été au grand portage du Wabash, chez les Ouyatanons; aux fourches du Muskinghum, chez les Delawares? As-tu oublié, comme tu me serrois la main, lorsque je te parlois de mes longs voyages avec eux, de la promptitude avec laquelle je me jetois à l'eau, quand il falloit aider à traîner le canot contre les rapides, ou prêtois mon épaule pour le transporter à travers les grands et petits portages ? Oui, comme toi j'ai marché sur la neige, couché sur les feuilles au pied d'un arbre : comme toi, j'ai connu la hauteur des terres, descendu les rapides, et traversé les lacs à la pluie et au vent ».

« Semblables à une flèche, me répondit-il,

tes reproches me percent le cœur. Donne-moi ta main, Kayo.... Je la sens, c'est celle d'un homme qui a connu et aimé les enfans de cette terre ; je suis vieux, et la mémoire, tu le sais, tourne le dos aux vieillards. Continuons ; où en étions-nous ? Au temps, je crois, qui n'est plus rien pour moi ».

« Je me le rappelle en effet, lui dis-je, tu me parlois des lunes dont tu as oublié le compte ; et moi, j'allois te dire que je voyois avec plaisir combien les avantages de ta situation devoient adoucir ta solitude. C'est moins jouissance que repos, moins plaisir qu'absence de peines et de souffrances. La rivière et les morceaux de terre fournissent abondamment à ta subsistance. Peut-être es-tu plus riche que tu ne penses. Il te faut si peu ! et de ce peu, tu es assuré ; et pour l'obtenir, tu n'es pas obligé de le demander, et tu ne dépends de personne : c'est la nature qui te l'offre et te le donne ; tu ne vis plus que par obéissance à ses loix ; ton cœur ne palpite plus que comme organe de la circulation : à Niagara, à Erié, on respecte ta vieillesse ; les voyageurs viennent se chauffer à ton feu, pour converser avec la sagesse de ton âge. En effet, après cette grande cataracte, quoi de plus intéressant à rencontrer dans ces cantons, qu'un homme qui, comme toi, a vu

le soleil du printemps reverdir les forêts près de soixante-dix fois ; qui a été témoin de tant de choses et d'événemens divers, que l'expérience a tant instruit, et qui, semblable à un rocher, a résisté à la violence du torrent dans lequel ta nation a été engloutie ! Tu vis ; tu existes sans douleurs, et sans autres infirmités que la foiblesse de tes yeux : tu ne penses ni ne prévois ta fin, que comme le chasseur fatigué songe aux bords du ruisseau auprès duquel il doit passer la nuit ».

« Nous étions venus pour te plaindre, compatir à ta solitude, et mêler à tes larmes les douces larmes de la sympathie ; et voilà que nous te félicitons sur les avantages de ta situation, sur la tranquillité dont tu jouis, trésor des vieillards ; sur la considération que les blancs tes voisins ont pour toi, sur le bonheur enfin d'être libre et indépendant jusqu'au dernier jour de ta vie. Ta solitude n'a rien de triste, puisque tu sais te suffire à toi-même. J'en connois parmi les blancs, qu'on appelle riches, et qui sont bien plus à plaindre ; comme toi, ils ont vieilli, mais accablés d'infirmités inconnues à ta race ; accoutumés à ce qu'ils appellent jouissances, ils souffrent de ne pouvoir plus jouir. La langueur les repousse, la pusillanimité les assaillit, les repentirs et les

remords, les craintes de l'avenir, et les terreurs de la superstition, l'ambition et l'avarice, genres de peines et de souffrances que tu ignores, nuit et jour les poursuivent et les tourmentent. Souvent, en cheminant vers le dernier période de leurs vies, ils ne rencontrent que l'oubli, l'indifférence ou l'ingratitude de leurs proches; ils meurent d'une mort bien plus effrayante que ne sera la tienne, puisque ce n'est pas un départ tranquille, mais un déchirement cruel ».

« Je ne me plains pas, mon frère, me dit-il, je sais souffrir puisque je suis homme; et ce n'est pas d'aujourd'hui. J'ignore comment les blancs de tes villes terminent leurs vies. Ne faut-il pas que, comme nous, ils rendent le souffle qu'on leur a prêté? — Tu as bien raison; ils craignent tant d'être malheureux dans ce qu'ils appellent l'autre monde, comme si ce n'étoit pas assez de l'avoir été dans celui-ci; ils aiment tant l'argent, les maisons, et les choses de la terre, qu'ils doivent la quitter avec bien plus de regret que nous, qui y retournons comme nous en sommes sortis. Notre fin doit donc être plus douce et plus tranquille, puisque la mort, pour nous, n'est point une chaîne qui se brise, mais un noeud qui se dissout ».

« A Michillimakinac, j'ai connu des blancs que je croyois braves; eh bien! il leur falloit un

jongleur pour les aider à mourir. Cela me rappelle un jeune barbu, dont j'ai oublié le nom, qui, toutes les fois que quelques-uns des nôtres s'en alloient vers l'ouest, se trouvoit toujours dans leurs wigwhams. « Que fais-tu ici, lui » demandai-je un jour ? — Ce que j'y fais? me » répondit-il; je viens admirer la patience calme » et tranquille de tes malades, et le courage avec » lequel ils meurent, sans regrets ni gémisse- » mens; je viens apprendre à les imiter un jour. » Tu n'es pas fâché, je l'espère » ? — Voilà ce qu'il me dit ».

« Mais quand les derniers rayons de mon dernier soleil auront cessé de luire sur mon arbre de vie, et que la brise de la nuit l'aura renversé, qui en couvrira de terre les tristes restes, et les mettra à l'abri de la dent des loups? Personne : et j'ai eu cinq braves garçons » !

« Donne-moi ta main, lui dis-je, vénérable Chippaway, vieux des vieillards de ces cantons! Combien de journées de chemin ne faudroit-il pas faire avant de rencontrer un homme comme toi, un Nishynorbay qui nous dît des choses aussi intéressantes! Sois sûr que je ne les oublierai jamais; l'esprit d'en haut, qui te les a inspirées, les a aussi gravées sur ma mémoire; tu es une preuve frappante jusqu'à quel degré l'instinct seul de la nature peut s'élever, sans

le secours de notre éducation. J'ai connu, dans mon temps, un grand nombre de personnes parmi les tiens; eh bien! tout ce qu'elles me disoient, comparé avec ce que je viens d'entendre, n'étoit que comme des plumes légères qui traversent les airs au gré du vent. Va! je suis plus heureux de t'avoir vu et de t'avoir entendu, que si, ayant faim, j'eusse tué un cerf ou un orignal. —Et moi aussi, lui dit M. Herman; tu peux compter que je ne quitterai pas ce canton sans te revoir encore, et te laisser quelques marques durables de mon souvenir. — Quant à tes craintes, repris-je, relativement aux derniers momens de ta vie, sois sûr que les gens de Niagara et d'Erié ne t'oublieront pas. Tu en connois le chef, je sais ce qu'il pense de toi; il est aussi généreux que brave; tu fumeras tes derniers oppoygans environné, secouru, sinon des tiens, du moins des blancs honnêtes et compatissans, qui, depuis long-temps, te respectent comme tu le mérites ».

« Mais la nuit approche; nous sommes venus aujourd'hui du fort; demain, nous y retournons pour prendre le chemin du portage qui conduit à la cataracte; la fatigue et le sommeil l'emportent sur le desir de t'entendre encore ».

Ainsi finit notre conversation. Le lendemain, après l'avoir accompagné au bord de la rivière,

et l'avoir aidé à en rapporter le poisson de ses filets, nous déjeûnâmes du plus beau, qu'il voulut accommoder à sa manière. Enfin, après avoir bu avec nous quelques verres de vin, et fumé un long oppoygan d'amitié et de bon souvenir, nous lui serrâmes les mains, et reprîmes le sentier de la veille sous l'escorte du même soldat.

## CHAPITRE VI.

« Eh bien ! dit le colonel Hunter, à notre retour, n'avois-je pas bien prévu que cette petite excursion vous intéresseroit ? J'en ai une autre à vous proposer, et d'un genre un peu différent : c'est une partie de pêche que vont faire plusieurs officiers de la garnison, à quelques milles d'ici. Vous irez par eau jusqu'à l'embouchure de la rivière Prideaux, sur le rivage de l'est. On y trouve, dans cette saison, le poisson le plus délicat du lac, que les indigènes nous ont appris à conserver par le moyen de la fumée (1) ».

Tout contribua à rendre cette course charmante : la beauté du lac, le vent favorable, la douceur de la température, l'abondance du poisson, et l'aimable gaîté de la compagnie. Le soir, il fut résolu que nous reviendrions par terre, pour éviter l'ennui des bordées que nous aurions été obligés de courir. Nous n'avions pas fait deux milles à travers les bois, lorsque nous apperçûmes un feu, autour duquel étoient accroupis quatorze indigènes, l'oppoygan à la bouche, la tête penchée, et les yeux fixés sur la terre.

M. Herman, qui n'en avoit vu qu'à Onondaga, paroissant desirer s'approcher d'eux, les officiers y consentirent: c'étoit un mélange de jeunes Mohawks et de Cayugas, qui, comme nous, avoient passé la journée à pêcher, et s'amusoient à raconter des histoires. Après le courage à la guerre et l'adresse à la chasse, il n'y a rien parmi eux qui donne une plus grande influence que le talent de raconter. L'attention avec laquelle on entend, en Europe, un sermon, une tragédie, ou un discours académique, n'est pas comparable à celle avec laquelle ces hommes désoeuvrés écoutent les récits de leurs orateurs. Ils en ont de gais et de sérieux; les premiers sont presque toujours fondés sur le ridicule que leur offrent quelques-uns de nos usages; les autres sont des aventures de chasse, de voyage, ou quelques exploits militaires.

Le dernier indigène qui venoit de finir son histoire, se trouvant à ma gauche, je frappai du coude celui de ma droite, en lui disant: — « Ne vois-tu pas que c'est à ton tour? Lève-toi donc, et raconte-nous quelque chose. — J'aime mieux recevoir que donner, me répondit-il brusquement; entendre que parler. — Tu n'es pas généreux, pour un Cayuga, lui dis-je, ou tu es bien pauvre. — Qu'appelles-tu pauvre? Ne suis-je pas aussi riche que les autres, quoique

moins babillard, puisque, comme eux, j'ai des oreilles qui, pendant la nuit, m'instruisent de ce qui se passe autour de moi ; et des yeux qui, le jour, apperçoivent le gibier à une grande distance ; de bonnes jambes pour le poursuivre, et quelque chose *là* (mettant sa main sur sa poitrine), qui me rend fier ? M'entends-tu » ?

« Si tu es fier, repris-je, quand tu devrois me répondre, je ne le suis pas moins que toi, quand je te fais une question. M'entends-tu aussi » ?

Mais pour étouffer dans sa naissance ce germe de querelle, je lui dis : « Veux-tu du vin ? — J'aimerois mieux ce qui est six fois vin (2), me répondit-il ; en as-tu ? — Non ». — Et dans ce moment, un nouveau conteur paroissant vouloir parler, tout le monde se tut, et il commença ainsi :

« Massotawana, fils de Wappanomé, du village de Niskotowassé, de la nation Chikassaw, étoit un guerrier et un chasseur qui, depuis long-temps, avoit donné des preuves de courage et d'adresse : il s'étoit construit une belle et grande wigwham, dans laquelle son feu brûloit et sa chaudière étoit suspendue. Il avoit en abondance des peaux de castor, de buffle, de renard et d'ours. A la pêche, il étoit aussi heureux qu'à la chasse ; à la guerre, aussi brave

que le plus brave parmi nous. Un jour qu'il raccommodoit son canot au bord de la rivière de Caspétowâgan, il apperçut Nâpotélima, fille de Tatoba-mico, qui étoit venue y puiser de l'eau. Frappé intérieurement de quelque chose qu'il n'avoit jamais senti auparavant, il s'approcha d'elle et lui dit : — « Voudrois-tu souffler sur mon tison ? — Parle à mon père, répondit-elle ». — Et dès le lendemain, il fut trouver Tatoba-mico à son feu, et lui dit : — « Voudrois-tu me donner pour femme ta fille Nâpotélima ? — Demain, dit le vieillard, je pars pour une chasse lointaine ; veux-tu m'y accompagner, toi » ?

« Oui, répondit Massotawana ». — Et ils partirent. Mais la navigation des rivières étant très-difficile, à cause des rapides et des chutes dont elles étoient remplies, il fallut franchir les uns à la perche, et, pour éviter les autres, porter le canot sur leurs épaules jusqu'aux eaux tranquilles. Arrivés sur les terreins de chasse, chacun s'établit dans son canton. Massotawana prit un grand nombre d'hermines aux lacets, de loups dans des fosses, de castors sous la glace, de renards aux piéges, et de cerfs sur la neige. Après en avoir fumé la peau et la chair, il apporta tout à la cabane de Tatoba-mico, qui lui dit : — « Ah ! ah ! je suis bien aise de voir que

tu sois aussi adroit et subtil : demain, je pars pour le village ; veux-tu y revenir avec moi ? — Oui, répondit Massotawana ». — Et ils partirent ».

« Mais en descendant la rivière de Nistotowa, le canot ayant touché la branche d'un arbre, fit beaucoup d'eau. Massotawana le déchargea, le transporta au pied d'un arbre, et passa un jour à le radouber, sans que Tatoba-mico ouvrît la bouche et y mît la main. Le lendemain, après l'avoir reporté à la rivière et y avoir replacé les ballots de pelleteries, il fut le trouver à son feu, et lui dit : — « Tout est prêt ; aussi-tôt que tu auras fumé ton oppoygan, tu peux t'embarquer ; voilà ta pagaye ». — Ils partirent ».

« De retour au village, Tatoba-mico dit à Massotawana : — « J'ai besoin d'un canot à quatre places, peux-tu m'en construire un ? — Tu verras, répondit celui-ci ». — Et dès le lendemain, il creusa la fosse qui devoit lui servir de moule ; il alla au bois chercher de l'écorce de bouleau noir pour le doublage, du cèdre blanc pour les bords, du frêne aquatique pour les varangues, des liannes pour les coutures, et de la gomme pour les couvrir ; et dans la moitié d'une lune, le canot étant achevé : — « Tiens, dit Massotawana à Tatoba-mico, voilà ce que tu m'avois demandé : vois s'il est étanché et droit

sur l'eau. — Il est sec et bien fait, répondit Tatoba-mico. — Es-tu content, lui demanda le jeune chasseur? — Pas encore; ce soir, je devois pêcher aux flambeaux, mais, pendant mon absence, on a brûlé ceux que j'avois laissés. Peux-tu m'en faire? — Tu vas voir». — Et bientôt après, il lui en apporta six de quatre palmes de long».

« Voici des peaux de cerf et de buffle, lui dit encore Tatoba-mico, peux-tu les préparer à la fumée et les passer à la cervelle? — Tu verras». — Et quelques jours après, il les lui rapporta bien souples et bien dressées. — « Sais-tu pêcher aux flambeaux? — Tu vas voir, répondit le jeune homme». — Et ils partirent ensemble, chacun dans son canot; et Massotawana harponna un grand nombre d'esturgeons (3) ».

« Lorsque la pêche fut finie, Tatoba-mico lui dit : — « Viens te chauffer à mon feu ». — Il le suivit. — « Remplis ton oppoygan, et fumons ensemble. Je vois, continua le vieillard, que tu es un chasseur adroit, patient et infatigable; que tu sais radouber et construire des canots, pêcher au filet, aux flambeaux, sous la glace comme sur les eaux, et cela la nuit et le jour : on dit que tu es alerte et dispos à tous les exercices; que tu es aussi brave guerrier que bon chasseur; que tu sais supporter la faim, les

fatigues et les douleurs sans te plaindre; que tu considères la mort comme le chemin qui conduit les braves au pays qu'habitent nos ancêtres; que tu es disposé à sacrifier ta vie pour l'honneur de notre nation, de notre tribu; que tu as toi-même construit ta wigwham; que tu y entretiens ton feu; que tu as soin de remplir la chaudière de ton vieux père; que tu respectes la vieillesse; que tu aimes mieux écouter que parler; qu'enfin tu redoutes les eaux de feu des blancs. Puisqu'il en est ainsi, tu es homme, digne d'être mari et père. Va trouver ma fille Nâpotélima, répète-lui ce que je viens de te dire; chante-lui ta chanson de guerre; et si elle y consent, qu'elle souffle sur ton tison. Sois heureux avec elle, et qu'elle le soit avec toi. N'oublie jamais ce qu'un brave doit à la foiblesse des femmes: sans elles, il n'y auroit que des ours et des loups sur la terre ».

Aussi-tôt que cette petite histoire fut finie, un nouvel orateur se leva et dit: — « Dernièrement revenu de Hoppajéwot (pays des Songes), je vais raconter comment les choses s'y passent, et ce que j'y ai vu. Si on me dit: — « Tu rêves comme font les malades, ou tu extravagues comme font les buveurs », moi, je leur répondrai: — « Vas y voir ».

« Il n'y a dans ce pays ni jour ni nuit; le soleil

ne se lève ni ne se couche, il n'y fait ni chaud ni froid; on n'y connoît ni le printemps ni l'hiver; jamais on n'y a vu ni arc, ni flèche, ni toméhawk; ils n'ont pas même de mot dans leur langue, pour dire *chasseur* et *guerrier*. La faim dévorante et la soif ardente y vinrent, dit-on, dans les temps anciens, mais les chefs les précipitèrent dans le fond de la rivière, où elles sont encore aujourd'hui ».

« Ah! le bon pays! A-t-on envie de fumer? par-tout on trouve l'oppoygan; il n'y a qu'à le porter à la bouche. Veut-on se reposer au pied d'un arbre? on n'a qu'à étendre le bras, on est sûr de rencontrer la main de l'amitié. La terre étant toujours verte et les arbres en feuilles, on n'a besoin ni de peau d'ours, ni de wigwhams. Quelqu'un veut-il voyager? le courant des rivières le porte où il veut aller, sans le secours des rames ni des pagayes. Ah! le bon pays »!

« Veux-tu manger, dit le cerf à ceux qui ont faim? Prends seulement mon épaule droite, et laisse-moi aller dans les bois de Ninner-Wind; elle y repoussera bientôt, et l'année prochaine, je reviendrai t'offrir la gauche: mais prends garde de trop détruire, parce qu'à la fin tu n'aurois plus rien. —Tiens, dit le castor, coupe ma belle queue, je puis m'en passer jusqu'à ce qu'elle repousse, puisque je viens de finir mon

habitation ; mais prends garde d'être trop vorace, car il est dit : — « Quatre castors tu prendras, et tu laisseras aller le cinquième en paix ». — Ah ! le bon pays ! on n'y fait que boire, manger, fumer et dormir ».

« Veux-tu te repaître, dit le gros poisson du lac ? Ma besogne est finie, je viens de pondre dix mille œufs : fais-moi griller à ta manière; mais prends garde d'être trop vorace, car il est dit : — « Dix-huit poissons tu prendras, et le dix-neuvième, tu le laisseras aller en paix ». — Ah! le bon pays ! sans être obligées de s'oindre de graisse d'ours, les femmes y sont toujours belles et luisantes : elles n'ont qu'à faire bouillir la chaudière, et apprendre aux enfans à nager ».

« Un jour que j'assistois au feu du Conseil, un bruit extraordinaire s'étant fait entendre, le grand Okémaw, qui y présidoit, ordonna qu'on allât voir ce que c'étoit. — « Il provient, lui dit-on, du pillage de grosses pirogues, qui, semblables à des oiseaux de mer chassés par les vents, approchent du rivage. Nos gens sont dans l'étonnement, et ne savent que penser ni que dire. — Voit-on des hommes à bord de ces pirogues, demanda-t-il ? — Oui, lui répondit-on ; ils sont blancs et barbus, fatigués de leur long voyage, car ils viennent du pays de Cher-ryhum. Ils demandent humblement la permis-

sion de descendre à terre pour se reposer. Que dit le grand Okémaw » ?

« Quoique blancs et barbus, répondit-il, et venant d'un pays où je ne croyois pas qu'il y eût des habitans, ils sont malheureux et souffrans; qu'ils débarquent, et se reposent ici pendant quelques jours ».

« Je ne sais plus combien de temps après leur arrivée, ces étrangers se promenant sur le bord de la rivière, rencontrèrent le grand chef de Hoppajéwot, auquel ils demandèrent un peu de terre sur la droite et sur la gauche du lieu où ils étoient campés. Surpris d'une proposition si singulière, il leur dit : — « Qu'en voulez-vous faire? — Planter, lui répondirent-ils, de petites graines que nous avons apportées; elles produisent cent pour un; et quand on n'a ni chair ni poisson, on s'en nourrit ». — A peine le grand chef y eut-il consenti, qu'ils se mirent tous à gratter cette terre, et à en détruire les herbes, au grand étonnement des gens de Hoppajéwot, qui n'avoient jamais vu rien de semblable. Quelques lunes après, s'étant apperçus que leurs graines avoient bien réussi, ils s'adressèrent de nouveau à l'Okémaw, et lui demandèrent la pointe qui formoit l'entrée de la baie : n'y voyant point d'inconvénient, il la leur accorda; et tout de suite on les vit en abattre

les arbres avec un morceau de métal très-dur, creuser la terre, élever une petite montagne de bois; d'où, soir et matin, sortoit du feu, de la fumée, et un bruit tel qu'on n'en avoit jamais auparavant entendu dans le pays de Hoppajéwot ».

« Alors parut devant l'Okémaw, Awàkesh, le grand cerf des bois, disant : — « Malheur à toi, chef de cette nation; malheur à tes gens; malheur à nous et aux autres fauves, si tu permets à ces barbus de renverser, de brûler les forêts que le bon génie nous a données. Bientôt il n'y aura plus sur la terre ni herbes ni ombre; alors nous serons obligés d'abandonner ton pays. Prends-y garde, continua-t-il; ces blancs si humbles et si doux, qui, en débarquant, t'appeloient frère, te chasseront d'ici quand ils seront devenus nombreux. Ne vois-tu pas comment ils se comportent déjà derrière leur montagne de feu, de bruit et de fumée » ?

« Ces paroles firent un grand effet sur l'esprit de l'assemblée, et chacun se mit à y réfléchir. Mais tandis qu'ils y réfléchissoient, on vint leur dire que des barbus répandus dans les villages, s'étoient mis à jongler les femmes et les enfans, en leur racontant des histoires qui, disoient-ils, valoient mieux que les histoires du pays. Indignés de ce procédé peu honnête, les

messagers s'adressèrent au grand chef, disant : — « La paix des familles, le bon accord des villages n'existent plus : ces blancs ont tourné la tête de nos femmes ; nos jongleurs ont perdu leur influence. De quel droit ces étrangers de Cherryhum viennent-ils parler à nos gens du Dieu de leur pays ? Chaque contrée n'a-t-elle pas le sien, comme elle a ses lacs et ses rivières ? Et après tout, celui du pays sur lequel le soleil chaud et radieux brille sans cesse, ne vaut-il pas mieux que le génie de la terre sur laquelle il se lève pâle et sans chaleur ? Que faut-il faire, sage et puissant Okémaw » ?

« Que les jongleurs, imberbes et barbus, s'assemblent ici demain, répondit-il, et nous verrons ». — Ils s'assemblèrent en effet ; et, suivant l'usage de Hoppajéwot, il fut permis aux étrangers de parler les premiers. Il y eut parmi eux quatre orateurs dont les discours furent si longs, que les anciens eurent le temps de fumer deux oppoygans. Le premier parla d'un pays où on ne peut aller qu'après la mort, ce qui étonna grandement toute l'assemblée. Ce pays, dit-il, est situé au-delà du soleil ; il n'y fait ni chaud, ni froid ; on y est heureux et content, sans avoir besoin de rien, et ce bonheur ne finit jamais, une fois qu'il a commencé. Le second orateur expliqua tout ce qu'il falloit faire et ne pas

faire sur la terre, pour obtenir la permission d'être admis dans ce pays des esprits. Le troisième parla d'un lac de feu, qui brûle ce qu'on y jette sans le consumer, et dans lequel sont plongés tous ceux qui ne sont point admis dans le pays d'en-haut. Le quatrième les entretint d'un tribunal devant lequel comparoissoient les esprits de tous ceux qui mouroient, dont les sentences sont irrévocables, et les assura qu'en suivant ses conseils, on étoit sûr de se rendre le grand juge favorable ».

« Voilà quatre bonnes et longues histoires, dit l'Okémaw; c'est à notre tour à parler. Jongleurs imberbes, levez-vous, et racontez quelques-unes des nôtres; commencez par celle de la manifestation du grand génie sur la montagne d'Aratapeskow, accompagné de deux figures de glaise qu'il dessécha et anima avec le souffle de son haleine; à la première desquelles il donna le nom de Pégick-Sagat (premier homme), et à la seconde, celui de Sanna-Tella (compagne). Parlez-leur aussi de Nassanicomy, qui descendit des nuages sur l'île d'Allisinapé, et y fit croître le maïs, le riz, la squash et le tabac, en crachant au nord et au sud, à l'est et à l'ouest ».

« Ce ne sont que des mensonges, des impostures, dirent les orateurs barbus : nous ne vou-

lons point les entendre. — Puisque nous t'avons écouté avec patience et honnêteté, reprit l'Oké-maw, tu devrois bien écouter aussi nos gens avec la même patience et la même honnêteté : pourquoi mépriserois-tu nos traditions ? ainsi que les tiennes, elles sont respectables par leur antiquité. Pourquoi, continua-t-il, as-tu abattu les beaux arbres dont le Créateur avoit couvert la terre que je t'avois prêtée ? Tu mérites son indignation et la nôtre, puisque, comme nous, ces arbres sont l'ouvrage de ses mains. Pourquoi nous repousses-tu de la petite montagne avec le feu, la fumée et le bruit de la mort, nous par qui tu as été reçu comme un frère ? Est-ce là ce que nous devions attendre de notre hospitalité ? Si c'est ainsi que les hommes se conduisent dans ton pays de Cherryhum, ton grand esprit ne vaut pas le nôtre, car ici tu as trouvé la paix et le bon accord, et tu y as introduit, avec tes histoires, la division et le trouble. Va, retournes-y, et laisse-nous penser et vivre comme nos ancêtres ont vécu et pensé ».

« Au lieu de répondre civilement, ces blancs se levèrent, firent beaucoup de bruit, et quittèrent l'assemblée en disant des choses qu'on ne put pas comprendre ; et depuis ce moment, les deux partis se jurèrent une haine implacable ».

« Quelque temps après, ayant découvert que,

par le moyen du scarat, les mêmes jongleurs blancs étoient parvenus à s'introduire de nouveau dans les villages, et à faire croire aux femmes tout ce qu'ils leur disoient, le grand Okémaw les fit venir une seconde fois devant lui, et leur dit d'une voix élevée :

« Obstiné barbu ! Tu te trompes, si tu crois faire ici ce que les tiens ont fait dans le pays des Nishynosbays : tu ne nous séduiras pas avec tes eaux de feu et de folie, pour envahir nos terres, comme tes compatriotes ont séduit les infortunés ; nous ne sommes ni aussi aveugles, ni aussi faciles à tromper : Bois-les toi-même ces eaux, puissent-elles te consumer et te détruire comme elles ont détruit tant de braves nations ! Qu'on casse ces bouteilles de poison » !

« Au moment où l'on exécutoit ses ordres, un des jongleurs barbus, aux sourcils noirs, à l'œil farouche, à la démarche fière, plus emporté que les autres, osa empoigner le grand chef, qui, en lui disant froidement, tu as été bien mal éduqué dans ton pays, le renverse de son bras puissant, et enlève sa chevelure ; mais quel fut son étonnement en s'appercevant qu'elle ne tenoit point au crâne, et n'étoit qu'une calotte de cheveux empruntés » !

« L'Okémaw, ainsi que les spectateurs,

n'ayant jamais rien vu de semblable, éclatèrent involontairement d'un rire immodéré : ce rire occasionna une distraction dont ce jongleur et ses compagnons profitèrent adroitement pour s'échapper, abandonnant cette chevelure postiche entre les mains du chef étonné. Lorsqu'ils furent arrivés parmi leurs compatriotes, on s'apperçut bientôt qu'ils avoient répandu l'alarme dans toutes leurs habitations, et qu'il y avoit un grand mouvement parmi eux ».

« Alors l'Okémaw fit venir une troupe de cerfs, précédés d'Awakesh, auxquels il ordonna de prendre chacun un tison enflammé, et de mettre le feu aux champs de graines situés autour de la petite montagne ; ce qu'ils firent si adroitement, que, malgré le bruit, le feu et la fumée qui en résultèrent, tout fut brûlé avant la naissance du jour. Dès que le soleil parut, on vit ces blancs emporter à bord de leurs pirogues ce qu'ils en avoient débarqué, et sortir de la rivière avec un vent favorable. Depuis cette époque, on n'a jamais entendu parler de blancs barbus dans le pays de Hoppajéwot. Voilà mon histoire ».

L'orateur, qui avoit été vivement applaudi, alloit en recommencer une autre, lorsque quel-

ques officiers, observant que nous avions encore plusieurs milles à faire avant d'arriver à Niagara, nous avertirent qu'il étoit temps de partir.

## CHAPITRE VII.

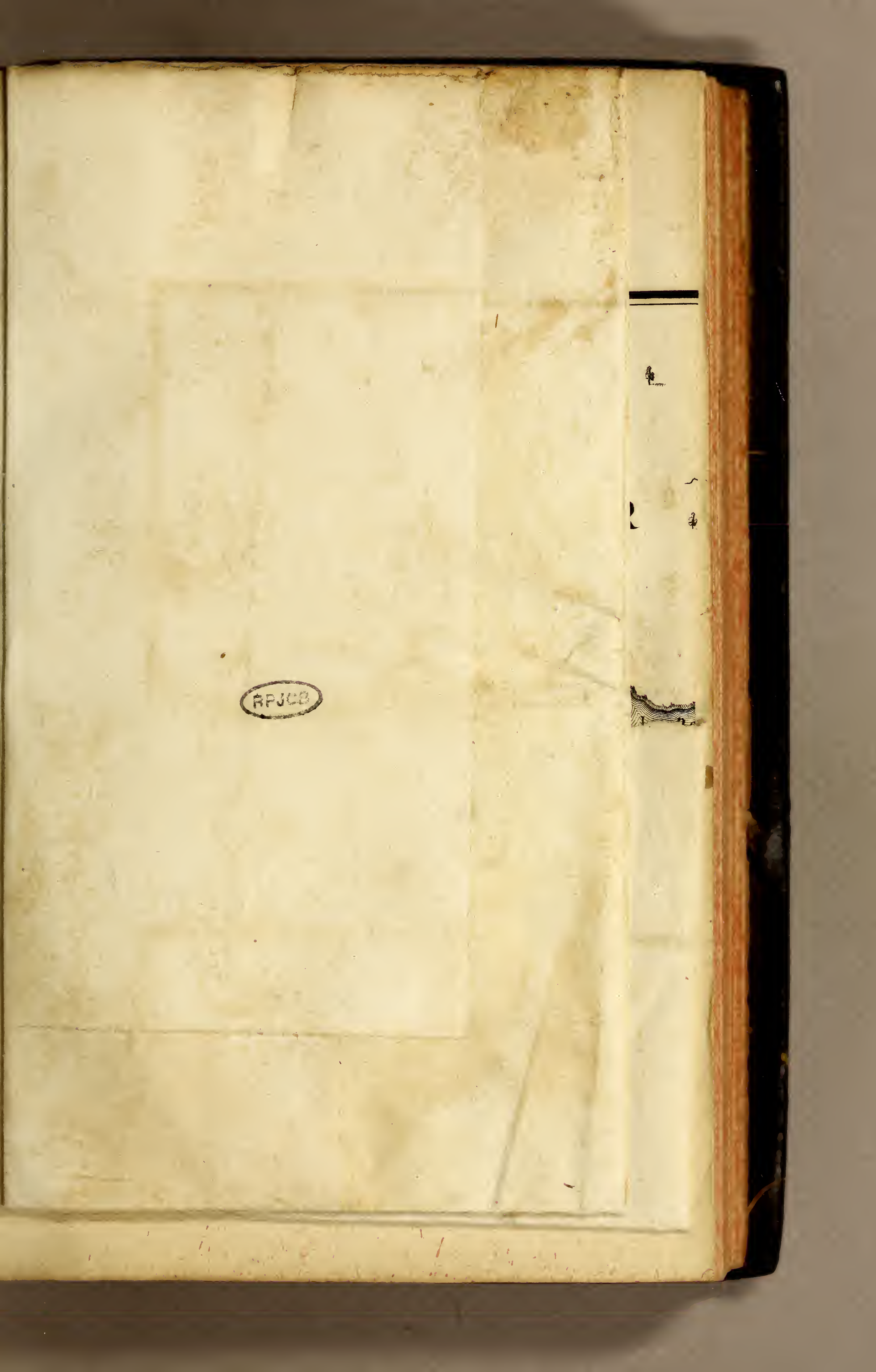
Le lendemain de cette partie de plaisir, plusieurs personnes attachées à la garnison, avec lesquelles nous avions fait connoissance, nous engagèrent à aller voir leurs plantations, situées sur le rivage de l'est, dont la propriété, nous dirent-ils, venoit de leur être confirmée par le Gouvernement de New-York. Ces concessions, originairement canadiennes, s'étendent bien au-delà du Creek de Prideaux, à l'embouchure duquel on voit un petit havre extrêmement utile aux pêcheurs du voisinage : ces nouveaux établissemens sont situés à quelque distance des bords du lac, dont la pente s'élève insensiblement jusqu'aux premières hauteurs de l'isthme. Quoiqu'un peu sablonneux, le sol, arrosé par plusieurs ruisseaux, nous parut très-favorable à la culture des grains, ainsi qu'à celle des pommiers, et sur-tout des pêchers, avec le fruit desquels on avoit déjà commencé à faire de l'eau-de-vie.

Vu du lac à quelque distance au large, ce mélange de jeunes vergers, de prairies et de champs couverts de moissons, comme des pièces de mosaïque au milieu des grandes masses de

forêts primitives ; ces surfaces encore hérissées de souches ou d'arbres desséchés ; les teintes différentes que leur donnoient les différentes productions dont elles étoient couvertes, les feux et les fumées qui s'élevoient en tourbillons, tout cet ensemble, quoiqu'encore si agreste, offroit aux yeux un théâtre d'industrie aussi intéressant que pittoresque.

« Ce que nous voyons, dit M. Herman, est bien véritablement le tableau des premiers travaux d'une colonie naissante, et jamais situation n'a été plus favorable aux progrès des cultivateurs : d'un côté, ils ont sous les yeux cette belle mer méditerranée qui leur fournit du poisson en abondance, et leur offre des communications faciles ; de l'autre, les forêts voisines, d'où ils tirent les bois dont ils ont besoin. Niagara est pour eux un marché où, un jour, ils pourront disposer des productions de leur sol. Exempts de toute espèce de redevances et d'impôts, ils n'ont à demander au ciel que la santé et des saisons propices ».

« Ainsi, lui répondis-je, sur tous les points, les déserts de ce continent, inconnu pendant tant de siècles à la curiosité des Européens, pendant tant de siècles couvert de l'obscurité et du silence des forêts, se changent progressivement en champs fertiles ; et dans ces lieux,


RPJCB

43$^{eme}$ Dégré de Latitude.

# Plan de la Cataracte de Niagara et de l'Isthme qui sépare les Lacs Erié et Ontario.

Partie la plus Orientale de l'Etat.

DE NEW YORK

CONTÉ D'ONTARIO

LAC ONTARIO

LAC ERIÉ

HAUT CANADA

la Grande Isle

R. Niagara

Fort de Niagara

NIAGARA

Débarquement

Landing Cr.

Habitations

R. Prideaux

Ancien Embarcation

Branche des Alleghenys

Branche des Alleghenys ou Montagnes de Volume

Tonawanda Cr.

Etablissement

Tuscarora Cr.

Américains

R. Erie

Fresh Cr.

Eell Cr.

Island Cr.

Buffaloe Cr.

Fish Cr.

les Rapides

Fort Erie

Mouillage 14 Brasses.

25 Brasses

Ancien Erié

The Lookout

Torrent

Lac Rapide

Têtes de Rochers

Fort Chippaway

Moulins

R. Chippaway

R. Erié

Défrichements Anglais

Queen'stown

New Ark

Navy Hall

Pointe des Missisagués

Missisage Cr.

Indian Ladder

Simcoe's Ladder

Echelle de Six Milles.

1 2 3 6

43$^{eme}$ Dégré de Latitude.

Gravé par P. F. Tardieu, Place de l'Estrapade No. 18.

Ecrit par Giraldon.

dernièrement incultes et sauvages, nous jouissons des charmes de l'hospitalité, et entendons des conversations intéressantes, quoique sous des toîts encore si rustiques. Que sera-ce dans vingt ans » ?

Le lendemain, au moment où nous allions partir, le colonel Hunter, en nous donnant une lettre pour M. E...., nous dit : — « Ce colon possède tous les terreins qui avoisinent la branche orientale de la chute, jusqu'à la rivière Tonnawanda (1) : vous serez étonnés de trouver au milieu de ces bois une habitation décente, un jardin et des champs passablement cultivés. Il est riche, instruit, et très-industrieux : personne, dans ce canton, ne connoît mieux que lui les parties accessibles de la cataracte, et n'a fait un plus grand nombre d'observations pour déterminer la hauteur et la largeur de ses deux branches, ainsi que la quantité d'eau qu'elle verse dans un temps donné. Vous trouverez d'ailleurs sous son toît tout ce qui peut intéresser l'homme et le voyageur ».

En moins de deux heures nous arrivâmes à l'ancien embarcadère E, situé sur la rive orientale de la rivière Niagara, à neuf milles de ce fort. C'est le dernier terme de la navigation pour les vaisseaux qui viennent du lac, et le commencement du portage (2). La route, quoi-

qu'un peu négligée depuis qu'on s'occupe à la transporter de l'autre côté de la rivière, est cependant assez bien entretenue. Elle fut anciennement tracée et faite par les Français, parallèlement et à peu de distance de cette même rivière, dont on nous dit que la largeur étoit de 300 toises, et le courant de six milles à l'heure. Cet embarcadère est composé de quelques magasins, où sont déposées les pelleteries qui arrivent des pays d'en haut, ainsi que les marchandises d'Europe, qui viennent de Katarakoui. A peine avions-nous fait un mille au-delà de cet embarcadère, que nous commençâmes à monter une côte très-longue, dont la pente avoit été ménagée avec beaucoup d'art. C'est la première base des hauteurs de cet isthme : là aussi commence l'immense ravin au fond duquel coule l'impétueux torrent qui vient de la chute ; les masses de rochers entassés jusqu'aux dernières hauteurs de ces rivages lugubres et imposans, sont couvertes de noirs sapins, de sombres hemlocs, de cèdres et de sapinettes mousseuses, ainsi que d'épais buissons et de vignes traînantes, qui les rendent impénétrables.

Après une heure et demie de marche, toujours en montant, nous parvînmes à la plantation F, appelée *the Look out* (le Coup-d'œil), parce que du verger que le propriétaire a planté

sur le côté droit du chemin, le voyageur découvre à la fois le lac Ontario et la chute, dont il commence à entendre distinctement l'épouvantable fracas. Mon compagnon, impatient et avide, appercevant un arbre isolé près de l'escarpement, fut bientôt à sa cime, d'où il se rassasia amplement du magnifique spectacle que depuis si long-temps il desiroit contempler.

« Sur quelle prodigieuse échelle, me dit-il après être descendu de son observatoire, la puissance créatrice n'a-t-elle pas formé, travaillé ces lieux, ces rivages, cette cataracte ! La largeur du ravin, l'incalculable impétuosité du torrent, dont on peut à peine distinguer la vîtesse, le déchirement de ses flots écumans, irrités par tant de résistances et d'obstacles, ces rochers mousseux, qui portent l'empreinte des siècles; ces rochers, témoins de ravages et de bouleversemens arrivés à une époque inconnue; tous ces objets, qui, dans le premier moment, me paroissoient si hideux et si repoussans, ne sont, je le vois, que des accessoires nécessaires pour préparer l'esprit et les yeux à de grandes impressions, et dignes, par leur immensité, de précéder, d'annoncer cette cataracte de 5000 pieds de largeur, qui fait le fond de ce sublime tableau. Tout est dans l'accord et l'harmonie la plus parfaite ».

« Quel admirable contraste, continua-t-il, entre le repos, le calme de l'île dont cet effrayant précipice est couronné, et l'impétuosité, le bruit, la blancheur écumante des courans, qui semblent toujours près d'engloutir ses rivages ! entre ce séjour tranquille du printemps, et l'apparence agreste et sauvage des sites environnans ! Et cette colonne de vapeurs si majestueuse, qui, du fond de ce gouffre, s'élève à une si grande hauteur, sur laquelle j'ai distingué trois iris, comme elle embellit les objets que voile sa légère transparence ! Et ce bruit, cette commotion, qui paroît annoncer la destruction de la nature, qui pourroit en donner une idée ? Comme nous l'a dit le commandant de Niagara, il faut se contenter d'admirer ces sublimes efforts de la nature, dans le silence respectueux du recueillement et de la contemplation ».

M. Herman ayant cru sentir, pendant qu'il étoit sur le haut du cèdre, un ébranlement semblable à celui d'un tremblement de terre, en parloit au colon, sous le hangard duquel nous avions mis nos chevaux, et celui-ci lui dit : — « Vous ne vous êtes pas trompé ; je vais vous en convaincre ». — A l'instant ayant apporté un tambour dans le milieu de l'appartement, il y plaça une balle de plomb, dont le frémissement fut très-sensible.

Depuis cette habitation , le chemin s'éloigne si considérablement des bords du torrent, pour éviter une côte rapide, que, bientôt, le bruit de la chute ne nous parut que comme un bourdonnement éloigné. Cette longue et pénible montée est là dernière qu'on rencontre avant de parvenir au sommet de l'isthme, dont on estime la hauteur à 1380 pieds au-dessus du niveau de l'Ontario.

Nous arrivâmes vers le milieu du jour chez M. E.... Son habitation G, construite sur un tertre assez élevé, commande la vue du lac Rapide, quoiqu'à une distance considérable de ses bords, ainsi que celle de la branche orientale de la cataracte R, l'île du milieu, le mouillage des vaisseaux de l'Erié (3), et même quelque partie de l'amphithéâtre des montagnes d'Alléghény, dont les sommets étoient éclairés par le soleil du midi. La régularité des clôtures, l'élévation de la grange, la vigueur des arbres des vergers, tout annonçoit les soins, l'industrie et l'opulence du propriétaire, ainsi que la fertilité du sol. A peine eut-il jeté les yeux sur la lettre de recommandation que nous lui remîmes, qu'il nous présenta à sa femme, jeune et fraîche encore, et fit servir le dîner.

« Vous êtes venus voir cette cataracte, nous dit-il ; elle est, je crois, la plus considérable de

cet hémisphère, tant par sa hauteur perpendiculaire que par son immense volume d'eau. Vous ne pouviez être adressés à personne dans ce canton qui en fût plus voisin, et en connût mieux les parties accessibles, ni qui prît plus de plaisir à vous y conduire. J'espère que votre curiosité sera satisfaite ».

Après que nous lui eûmes parlé de l'étendue de ses défrichemens, de la fraîcheur de ses herbages, et de la situation singulière de sa plantation, il nous dit: — « Ce site, un des plus remarquables peut-être du monde cultivé, puisque, comme du haut de l'isthme de Panama, on pourra un jour voir deux mers, n'est cependant pas sans inconvénient. Le bruit de la chute, quoiqu'elle soit à 242 pieds au-dessous du niveau de cette maison, et à un mille et demi d'ici, est cependant quelquefois assez fort pour gêner la conversation, sur-tout lorsque le vent est à l'ouest. Souvent les vapeurs qui s'en élèvent occasionnent beaucoup d'humidité; ma femme se plaint de ne point entendre le ramage des oiseaux, que le mouvement des eaux et le bruit effrayant chassent de ce voisinage; mais d'un autre côté, ces vapeurs, comme une rosée bienfaisante, humectent nos herbages, fertilisent nos champs, sans nuire à la maturité des grains. Nous mangeons ici des cerises et des pêches

long-temps avant qu'elles soient mûres à Katarakoui et à Montréal. Placés au centre du continent, nous communiquons facilement avec Quebec et le golfe Saint-Laurent, à 330 lieues d'ici, ainsi qu'avec les grands lacs et le Mississipi, à 470, et même avec la Nouvelle-Orléans, à 750 ».

« Quel mouvement ne verra-t-on pas ici un jour, lorsque la population, la prospérité de la culture, et les ressources d'une industrie éclairée, auront embelli, vivifié les vastes régions qu'arrosent ces mers intérieures, et les rivières qui y versent le tribut de leurs eaux ! Alors cet isthme deviendra peut-être aussi célèbre et intéressant que l'ont été ceux de Corinthe et de Suez. Il paroît que la hauteur de cette cataracte étoit anciennement beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui, et plus rapprochée du lac Ontario. Cela est même une tradition parmi les indigènes. En effet, les masses et les débris des rochers, dont le gouffre et les bords du torrent sont environnés, la hauteur des rivages du ravin, au fond duquel il se précipite en mugissant, sont des témoins irrécusables qui attestent le ravage des eaux. Quant à la fertilité du sol que je cultive, à la beauté, à la hauteur des arbres, et à la richesse de mes herbages, cela vient du long séjour des eaux de l'Erié dans la

vallée de Tonnawanda, traversée par la jolie rivière du même nom ».

« N'est-il pas juste que les premiers colons, destinés à subir tant de privations, de dégoûts et d'inconvéniens, en soient dédommagés par le choix de l'emplacement, ainsi que par la facilité d'avoir des récoltes abondantes, malgré l'imperfection de leur culture. Quant à la rapidité de mes défrichemens et à l'état d'amélioration dans lequel vous voyez cette plantation, je le dois à l'amitié du colonel Hunter, qui m'a permis d'employer des soldats de la garnison. J'en ai eu jusqu'à 30; voilà pourquoi j'ai pu faire tant de choses dans un temps aussi court. Tout ceci m'a coûté près de trois mille guinées, et jamais, auparavant, je n'avois placé d'argent à un aussi gros intérêt. La quantité de fourrages et de provisions que j'envoie à Niagara, est déjà considérable ».

Après dîner, il nous conduisit au second étage de sa maison, pour nous faire voir le lac des Rapides (4), qui a cinq milles de longueur sur trois de largeur; il est formé par la réunion des deux rivières ou canaux, qui y conduisent les eaux de l'Erié. Ce lac est remarquable, non-seulement par l'extrême rapidité du courant, mais aussi par les rochers dont il est environné et encombré, et dont les têtes s'élèvent à diffé-

rentes hauteurs. La violence et le bruit avec lequel ses eaux se brisent contre cette multitude d'obstacles, les remoux impétueux et les contre-courans, produisent une espèce de vertige extrêmement fatigant. A peine a-t-on fixé les yeux sur ce vaste torrent, que, malgré soi, on croit voir ces têtes de roches, comme des êtres animés, remonter le lac avec le même degré de vélocité que celui avec lequel les eaux approchent de la chute. Il semble que tout ce qui la précède et l'accompagne, tienne de l'extraordinaire. Vous vous imaginez bien que jamais les oiseaux aquatiques ne viennent peupler, animer, sillonner cette immense surface d'eau, dont la rapidité ne leur permettroit pas d'aller au fond chercher leur pâture. Il est même très-probable qu'il n'y a point de poisson.

Après souper, M. E.... nous conduisit à sa bibliothèque, petite, mais bien choisie. — « Voilà, nous dit-il, des voisins et des amis de tous les jours et de tous les instans, réunis dans un même lieu, quoique parlant des langues et ayant vécu à des époques si différentes. C'est ici que ma femme et moi venons nous délasser de nos travaux : ces amis ne nous disent rien, il est vrai, avant que nous les consultions ; mais alors leur voix, quoiqu'éteinte depuis tant de siècles, se fait entendre aussi distinctement,

que si nous étions au milieu des lycées de la Grèce et de Rome. Ils nous parlent et nous instruisent, comme s'ils étoient nos contemporains. L'art divin de l'écriture nous a transmis leurs sublimes conceptions à travers les innombrables révolutions des temps, comme celui de l'imprimerie les transmettra aux siècles à venir. Ces ouvrages et ceux des modernes, sont des luminaires que rien ne peut plus éteindre. Et que serions-nous sans les pages instructives de l'histoire, les récits des voyageurs, les expériences de la chimie, les leçons de la morale, et celles de tant d'autres connoissances qui embellissent la vie» ?

« Parmi tous ces livres, dit M. Herman, j'en vois en six langues ; les entendez-vous toutes ? — Oui, répondit-il, passablement ; j'en parle trois. — Quoi ! Après avoir reçu une éducation si savante, vous êtes venu habiter les hauteurs de cet isthme, et vous vous êtes condamné à subir les dégoûts, les fatigues et les ennuis d'un premier établissement ? De tous les lieux cultivables de l'Amérique Septentrionale, comment est-il arrivé que vous ayez choisi celui-ci » ?

« Ne savez-vous pas, répondit-il, qu'en dépit de notre orgueil, nous ne sommes que des agens mis en mouvement, excités par des causes inconnues, et que, comme pour mortifier cet orgueil,

la grandeur des effets est généralement en raison inverse de celle des causes. C'est sur-tout pendant les premières années, que la jeunesse paroît véritablement naviger sur un océan de chances et de hasards : la vieillesse, qui est le port de la vie, est moins exposée à leurs caprices. Mon séjour ici est un exemple frappant de cette disproportion, ainsi que de cet enchaînement d'événemens auquel il est impossible de se soustraire ».

« Je vis le jour à Londres, continua-t-il; parvenu à l'âge de vingt ans, dont j'en avois passé dix à l'université d'Oxford, mon père m'envoya en Russie chez un oncle qui étoit chef de la factorerie anglaise d'Archangel. — Quoi ! dit M. Herman, de la Russie-Blanche au Canada ! Du comptoir à la hache ! Combien les motifs d'un aussi grand déplacement ont dû être puissans ! — Point du tout : cela n'est venu que d'un clou de fer à cheval. — Vous plaisantez. — J'en suis bien éloigné ; mais pour que cette bizarrerie de la destinée vous paroisse moins étonnante, rappelez-vous quelques-unes des principales époques de votre vie; remontez à l'origine des circonstances dont elles ont dépendu ; alors vous verrez qu'elles furent aussi insignifiantes et aussi frivoles, que celles qui m'ont conduit ici. Il n'y a pas d'hommes sur la

terre, qui n'en puisse dire autant : il en est de même des grands événemens dont dépend le sort des familles et des nations; chaque page de l'histoire prouve que tout est lié, enchaîné, c'est-à-dire, que tout ce qui arrive provient de ce qui est déjà arrivé. Mais il est tard, vous êtes fatigués : demain je vous raconterai mon histoire ».

## CHAPITRE VIII.

Le lendemain, M. E.... tint sa promesse.

« Ayant été invité à la noce d'un jeune Boyard des environs d'Archangel, je fus chargé d'y conduire dans mon traîneau sept personnes de la ville. Le froid étant alors très-rigoureux, je fis ferrer mes chevaux à glace; mais à peine eus-je fait deux milles, que je m'apperçus à des traces de sang, que l'un d'eux avoit été piqué. Cependant impatient d'arriver, je poursuivois mon voyage, lorsque, voulant éviter un tas de neige que le vent avoit amoncelé au pied d'un rocher sur la droite du chemin, j'oubliai que sur la gauche étoit une pente rapide, également couverte de neige. Le cheval blessé s'abattit, et la voiture fut renversée. Je reçus dans cette chute une contusion à la poitrine, qui me fit cracher le sang. Mon oncle, inquiet des suites d'une blessure aussi grave, m'envoya à Saint-Pétersbourg, avec ordre de m'embarquer sur le premier vaisseau, qui, après la débacle des glaces, feroit voile pour la France ou l'Espagne. J'arrivai au Havre, où je restai jusqu'à ce que j'eusse reçu les recommandations dont j'avois

besoin. Parmi les personnes pour lesquelles on m'en envoya, étoit M. Marmontel, membre de l'Académie française, dont je connoissois les ouvrages. Un jour que nous allions de Paris à sa petite terre de Gri..., il me dit: « Vous dînerez aujourd'hui avec un ecclésiastique aussi intéressant par son grand âge et par sa belle et verte santé, que par ses connoissances de l'Amérique septentrionale, et la fécondité d'une mémoire que les années n'ont point encore tarie; mais il faut bien connoître la géographie de ce nouveau continent, pour savoir précisément dans quelle partie il est né ».

« Peu de temps après notre arrivée, ce vénérable Américain fut introduit, et me parut, en effet, tel que M. Marmontel me l'avoit dépeint: ses yeux brilloient encore d'un éclat qui contrastoit avec la couleur de ses cheveux blancs comme les neiges de sa patrie ».

« Voici un jeune homme, lui dit M. Marmontel, qui arrive de la Russie-Blanche, et a long-temps résidé sur les bords de la Dwina. Si vous eussiez été, l'un et l'autre, quelques degrés de plus vers le nord, il me semble que vous auriez pu vous voir; M. E...., de la pointe du Kamtschatka, et vous, du promontoire d'Alaska (1). Voudriez-vous nous donner quelques détails sur l'intérieur de ce continent,

ainsi que sur les indigènes au milieu desquels vous êtes né » ?

« Volontiers, répondit-il. Voyez-vous au fond du lac Michigan, une baie formée par l'embouchure de la rivière Chikago, sur les rivages de laquelle les Pootooatamis (2) ont depuis long-temps un de leurs principaux villages ? C'est là que j'ai vu le jour. Mon père, facteur d'une maison de Québec, y demeuroit depuis plusieurs années; cependant je doute que je sois Canadien, étant né à près de 400 lieues de cette ville, et à 170 seulement du Mississipi. Mais ce qui rend la baie de Chikago importante, est la navigation douce et facile de cette rivière, qu'on remonte jusqu'à quatre milles de Theàkiky, une des branches de l'Illinois, qui tombe dans ce grand fleuve un peu au nord du Missouri. Ce passage, très-fréquenté par ceux qui vont dans la haute Louisiane, le deviendra bien plus encore lorsqu'on aura ouvert un canal de communication entre ces deux rivières. La première langue que je parlai, fut celle des indigènes au milieu desquels j'étois né. A douze ans, mon père m'envoya à Michillimakinac, fort construit, comme vous voyez, sur la péninsule qui sépare le lac Huron du Michigan. Un oncle, qui y étoit missionnaire des Outawas, prit soin de mon éducation jusqu'à l'âge de quinze ans, et

m'envoya à Québec. Devenu prêtre, je fus nommé, par l'évêque de cette ville, à la mission des Minébagos (3), et quelque temps après, à celle de mon pays natal, connue sous le nom de Saint-Joseph. Après la conquête du Canada, j'obtins un des canonicats de la cathédrale de Québec, où je serois encore, sans la nécessité de traverser l'Océan pour venir ici terminer les affaires d'une succession bien inattendue. Par égard pour mon âge avancé, le roi d'Angleterre a la bonté de me faire toucher mes appointemens ici, jusqu'à ce que je puisse retourner dans ma patrie ».

« Ensuite, le doigt sur la carte, il nous fit voir les rivières, les portages, ainsi que cette longue chaîne de grands et de petits lacs, qui, des rivages du lac Supérieur, s'étendent jusqu'au 65ᵉ degré de latitude ; tels, parmi les principaux, que ceux des Pluies, des Bois, le Rouge, le Winipeg (4), l'Aratapeskow (5), par le moyen desquels on transporte les marchandises européennes jusqu'à des distances immenses ».

« Les pelleteries et les fourrures, continua-t-il, que les indigènes obtiennent de leurs chasses, conduites au grand portage (6), sont mises à bord des vaisseaux, qui les transportent jusqu'au haut de la chute de Niagara, à près de

quatre cents lieues de distance ».—Il nous parla aussi du cuivre vierge, qu'on trouvoit en abondance dans la baie de Chigomégan, située sur le rivage méridional du lac Supérieur, ainsi que du détroit de Sainte-Marie, à travers lequel les eaux de cette mer Caspienne coulent dans le Huron; et de la navigation de ces lacs, souvent dangereuse par la violence des vents, et les fréquentes tempêtes qu'on y éprouve dans certaines saisons de l'année. — « Telle est, nous dit-il, la marche; tels sont les rameaux de ce commerce, quelquefois exposé à de grands revers par la mort des indigènes, par la rareté des bêtes fauves, qui augmente rapidement, et par les naufrages en franchissant les rapides des rivières. Quant à la bonne foi des indigènes, il est rare qu'ils cherchent à tromper, à moins qu'ils n'aient été très-malheureux. Eh bien! quoique peut-être quinze mille chasseurs soient occupés, pendant quatre mois d'hiver, à la poursuite de leur proie, à peine les retours se montent-ils à 250 mille livres sterlings (*). Si ce commerce a éteint les germes de leurs guerres, il leur a fait connoître le poison des liqueurs fortes et celui de la petite-vérole, qui en diminue le nombre avec une rapidité effrayante ».

---

(*) Depuis les découvertes de M. Makensie, il a considérablement augmenté.

« Quel pays, lui dis-je, pour l'étendue et la facilité des communications ! Que deviendra-t-il un jour, lorsque les Européens auront porté leurs charrues et leur industrie jusqu'aux dernières limites cultivables des Etats-Unis ! Ces connoissances, acquises sur les lieux, sont infiniment intéressantes, sur-tout pour moi, qui viens du fond de la Russie, et qui n'avois presqu'aucune idée de ce nouveau continent ».

« Il y a loin, en effet, me dit-il, d'Archangel à Paris ; mais aux jeunes gens, ainsi qu'aux oiseaux, les voyages ne coûtent rien : le plaisir du changement, les jouissances de la curiosité en compensent les fatigues. Pourrois-je vous demander quelles sont les raisons qui ont pu vous déterminer à un aussi grand déplacement ? — Je suis venu ici, lui répondis-je, chercher la santé, voir un pays si digne de la curiosité des étrangers, admirer ces prodiges que l'art et le génie enfantent tous les ans ; converser avec ces littérateurs dont les ouvrages font les délices de l'Europe ». (C'étoit en 1783.)

« Lorsque vous vîntes de Michillimakinack à Québec, continuai-je, quelle route suivîtes-vous ? — Je traversai les lacs Huron et Otsikèta (Sainte-Claire) dans une goëlette de 160 tonneaux, qui alloit au Détroit : de cette ville, je m'embarquai sur un brigantin armé, destiné

pour Erié, d'où je fus à pied jusqu'à Niagara, à 18 milles de distance. Après y avoir attendu quelques jours, je pris mon passage sur un vaisseau du lac Ontario, chargé de cuivre, de sucre d'érable (7) et de pelleteries, qui alloit à Katarakouy, là où commence le fleuve du même nom : de ce port, un bateau plat me conduisit à Montréal en cinq jours : de cette ville, les carioles de poste me portèrent à Québec, estimée être à 422 lieues de Michillimakinack. En y comprenant les jours de repos, il ne m'en fallut que 47 pour faire ce grand voyage, pendant lequel j'ai changé trois fois de vaisseau ».

« Vous avez donc vu cette célèbre cataracte? lui demandai-je. — Oui, quatre fois dans ma vie, et toujours avec le même degré d'étonnement et d'admiration.— Ce que les géographes en ont dit relativement à sa hauteur perpendiculaire et au volume d'eau qu'elle verse, est-il vrai ?—J'ignore ce qu'ils en ont dit ; mais il me paroît impossible d'en concevoir une idée précise, sans l'avoir observée à plusieurs reprises. Tout en est si grand, si disproportionné à la foiblesse de nos perceptions et à l'imperfection de nos langues, que j'ai en vain essayé d'en faire une description, et néanmoins j'en connois bien toutes les parties. La dernière fois que j'y passai, je fus obligé de séjourner sur le côté oriental, avec

une compagnie de mes anciens compatriotes, que je trouvai campés à quelque distance des bords de la rivière Tonnawanda, pour la commodité de la pêche et de la chasse. C'est un des plus fertiles cantons que je connoisse. Quelles superbes prairies n'y verra-t-on pas verdir un jour, ainsi que sur les îles qui remplissent l'espace compris entre le lac Rapide et l'Erié ! Quelles magnifiques récoltes de bled l'industrieux colon n'obtiendra-t-il pas de ce sol si fécond ! Dans quelques années, l'isthme entier sera couvert de riches habitations, et peut-être même Niagara deviendra-t-il une ville. Si j'eusse été destiné à être cultivateur, c'est-là que j'aurois sollicité une concession, bien assuré d'avoir retiré au centuple l'intérêt des avances que j'y aurois faites pour défricher ces beaux terreins ».

« Jamais, poursuivit-il, je ne pense au Canada, à ses forêts illimitées, dont les profondes solitudes sont si imposantes, à ces mers méditerranées, souvent orageuses comme l'Océan, à ce fleuve Katarakouy, appelé, je ne sais pourquoi, Saint-Laurent, qui, du vaste bassin de l'Ontario, roule majestueusement ses eaux jusqu'à la mer, dans un espace de 251 lieues; jamais je ne pense à ce Mississipi, le premier des fleuves de cet hémisphère, dont on ne connoît encore

que mille lieues de cours, à ces rapides, à ces cataractes bruyantes et fougueuses, qui, à-la-fois, excitent la terreur et l'admiration, sans desirer de naître une seconde fois, pour y passer une seconde vie. Mon imagination octogénaire plane encore avec plaisir sur ces grands espaces que je traversai dans ma jeunesse; elle voit encore avec une tendresse paternelle ces indigènes, que la franchise, la douceur de leur caractère, rendent infiniment intéressans à ceux qui, comme moi, ont long-temps vécu parmi eux. Si, dans la guerre, ils sont féroces et cruels, c'est de leur pernicieuse éducation qu'ils tiennent ces funestes dispositions; car, comme les autres hommes, ils sont nés bons et doux. Je ne connois rien de plus édifiant à voir que la tranquillité de leurs villages, le calme de l'intérieur de leurs familles, et cette heureuse disposition à se secourir mutuellement ».

« Un grand nombre de ces hommes, il est vrai, entraînés par leur irrésistible penchant pour les eaux spiritueuses, en font souvent des excès qui les abrutissent, les dégradent, et leur ont fait perdre cette indépendance, cette noble fierté que possèdent encore ceux que le hasard a placés loin de ce funeste danger. Mais ces excès sont dûs à la cupidité des blancs, qui, pour obtenir jusqu'à leur dernière peau d'ours, les

excitent à boire, ou plutôt à se plonger dans le délire de l'ivresse. Les vieillards sentent bien tous les inconvéniens de ce commerce ; mais comment se passer du fer, du plomb, et de tant d'autres objets que nous leur avons fait connoître » ?

« Telle fut la conversation à laquelle j'ai dû la première idée de venir ici former un établissement. Cependant il est probable que je n'aurois jamais réalisé ce projet, sans la rencontre inopinée d'un aide-de-camp du général Carleton ( lord Dorchester ), gouverneur du Canada, qui avoit résidé un an au Détroit et à Niagara. Encouragé par ce qu'il me dit relativement à la manière d'obtenir une concession, de fonder un établissement, et de devenir le créateur d'une grande terre ; à l'aisance, au bonheur attaché à ce genre de vie ; excité d'ailleurs par d'autres motifs non moins puissans, je résolus de l'exécuter. Il m'en coûta bien des efforts avant de pouvoir obtenir le consentement de ma famille et celui de ma femme ; jeune, riche, élevée dans la capitale, l'idée de passer la mer et de vivre dans les bois, lui faisoit horreur ».

« Quelque temps après mon arrivée à Québec, j'eus le bonheur de faire connoissance avec M. Stedman, le contracteur du portage, lequel,

conformément aux traités, devant être transféré sur le côté occidental de l'isthme, cherchoit à se défaire d'une concession de 1700 acres situés sur le côté oriental, dont un dixième étoit à peu près défriché, sur laquelle il y avoit une belle grange, une mauvaise maison, un moulin à scie, et un verger nouvellement planté de 1200 pommiers, bien enclos : le titre venoit d'être confirmé par le Gouvernement de New-York. Nous convînmes du prix et terminâmes. Voilà, Messieurs, comment le négociant d'Archangel est devenu colon du haut Canada, ou plutôt franc-tenancier du comté d'Ontario et citoyen de l'Etat de New-York, dont les limites septentrionales commencent à Oswègatchée sur le fleuve Saint-Laurent, sous le 45e parallèle, et s'étendent sur le lac Erié jusqu'aux limites orientales de la Pensylvanie ».

« Mais combien les choses ont changé depuis que je suis ici ! Avec quelle rapidité tout s'accroît et s'améliore ! D'un côté la population du Canada est parvenue jusqu'à Katarakouy, où les Anglais ont construit depuis quelques années une ville à laquelle ils ont donné le nom de Kingston. Ils parlent d'en fonder une autre entre les lacs Huron, Erié et Ontario (8). Le haut Canada dont cette première ville est la capitale, vient de recevoir un gouvernement

particulier. De l'autre côté, les habitans des Etats-Unis commencent à former des établissemens dans les pays limitrophes connus sous le nom de Jénezee (9). Au lieu d'être isolés au centre du continent, nous allons jouir des avantages de la grande société; les ouvriers et les artisans ne seront plus aussi rares. Encore quelque temps, et le commerce et l'industrie naîtront; car, jusqu'ici, on n'a pu s'occuper que de se loger et de se procurer des subsistances en défrichant la terre : les communications seront perfectionnées, les ponts construits, les marais desséchés, le pays assaini ».

« Voici la septième année que j'emploie à nettoyer ce sol agreste, à renverser et brûler les arbres et les buissons dont il étoit encombré, à augmenter la quantité de mes herbages dont le produit vous étonneroit, et, si j'ose le dire, à embellir ce séjour, quoique, dans le vrai, je m'attache beaucoup moins à ce qui décore qu'à ce qui est utile, la main-d'œuvre étant trop chère; ce sera l'ouvrage des générations futures. Un jour, lorsque les forêts du voisinage seront remplacées par des prairies et par des champs fertiles, de cette maison on jouira à la fois de tous les accidens des terreins qui environnent la chute, dont quelques-uns présentent des masses extrêmement bizarres et capricieuses; les yeux se

promèneront avec intérêt sur toute l'étendue du lac Rapide, sur les deux rivières Erié, sur le mouillage des vaisseaux de ce lac, sur les moulins, les habitations et les vergers, contempleront avec délices les beautés d'un paysage aussi étendu que varié, enrichi d'un côté par les beautés de l'agriculture; de l'autre, par le bruit, les vapeurs et quelques parties de la cataracte. Peu de sites sur la terre offriront un ensemble aussi frappant et aussi pittoresque ».

Dans l'espérance que le lendemain seroit un jour favorable, et que conformément à sa promesse, M. E..... nous conduiroit enfin à la chute, nous passâmes le reste de cette longue et intéressante soirée à nous entretenir d'objets divers; nous parlâmes des nuages qui paroissoient s'élever sur l'horizon de l'Europe, dont les teintes annonçoient des orages funestes (alors chacun de nous, les regards tournés vers l'obscur avenir, cherchoit à en pénétrer les mystères); de l'espoir que la distance en préserveroit ce nouvel hémisphère; des principes sur lesquels les Grecs avoient fondé leurs colonies dans l'Asie mineure, la Calabre et la Sicile; de la navigation intérieure du continent; des pêcheries qui un jour s'établiroient sur les lacs; des mines nouvellement découvertes, etc.

Il étoit minuit lorsque M. Herman et moi

entrâmes dans notre appartement: l'air, le ciel, la nature, tout étoit calme et serein; la lune, voisine des forêts d'Erié, inondoit de sa douce et timide splendeur, les différens objets qui se présentoient à nos yeux, tels que les rochers dont le lac Rapide est parsemé, l'île qui partage la chute, la colonne de vapeurs, les deux rivières Erié coulant à plein bord, les moulins et les rivages de l'ouest.

« Quelle source féconde d'illusions, me dit-il, que l'apparence incertaine et douteuse de tout ce qui se présente à mes yeux! c'est un spectacle de féerie, dans lequel ce que je vois ne ressemble point à ce que j'ai vu auparavant, privé comme je le suis de la puissance des rapprochemens, des ressources de l'optique et du jugement des distances que la lumière seule du jour peut nous donner. Comme pour embellir la nudité de ce lac et rendre plus frappantes encore les approches de la cataracte, la nature l'a orné de ce grand nombre de rochers, dont les pointes plus ou moins aiguës ou arrondies, plus ou moins élevées, ont des formes si différentes. Eclairée de cette lumière vaporeuse, qui voile plus qu'elle ne cache les objets, la projection de leurs ombres tremblantes sur la surface onduleuse de ce lac, fait naître l'idée d'une troupe de géans luttant contre la violence de

son courant. Et ces gerbes d'une lumière argentine ! Et ces milliers de reflets, que le soulévement des flots et leurs innombrables facettes modifient à l'infini ! Comment saisir ces images fugitives si promptement effacées par celles qui leur succèdent ? Et cette île, placée sur les bords effrayans du précipice, inaccessible quoiqu'au sein des eaux, dont le silence et la solitude n'ont jamais, je le crois, été interrompus par la présence de l'homme, ni même par le chant des oiseaux ! Qui nous dira depuis combien de siècles elle résiste aux efforts et à la violence d'un torrent, qu'on estime avoir de six à sept mille pieds de largeur, dont la profondeur et l'impétuosité ne seront jamais connues ? Et ce nuage pyramidal, qui du fond de l'abyme s'élève à une si grande hauteur, source de rosées fécondantes, phase des pilotes qui naviguent sur l'Erié et l'Ontario, combien n'est-il pas plus imposant au milieu de la sérénité et du profond azur de cette belle nuit, que pendant l'éclat éblouissant du jour ! Et ces ténèbres mystérieuses qui enveloppent l'île du milieu, éclairée en partie par cette lune de minuit, voyez-vous comme elles sont sillonnées par ces bandes plus ou moins lumineuses, transparentes ou obscures ? Car la nature est sublime jusques dans les teintes et les modifications de ses ombres ».

« Entendez-vous, continua-t-il, le bruit des eaux du lac, que nous apporte la brise ? Quel contraste avec celui de la cataracte plus grave et plus plein, qui, pendant un moment, ressemble aux profonds roulemens du tonnerre au milieu des montagnes, et un instant après, aux sombres modulations d'un mugissement souterrain » !

« Remettez, lui dis-je, au retour du jour, à terminer l'élégant tableau que vous venez d'esquisser ; car au milieu de l'effervescence de tant d'idées nouvelles, comment solliciter et obtenir les bienfaisans pavots du sommeil ? Oublions ce que nous avons vu et ce qui nous reste encore à voir, pour pouvoir jouir du repos salutaire de la nuit ».

## CHAPITRE IX.

Le lendemain, un violent orage nous ayant empêchés de voir la chute, M. E...., comme pour nous dédommager de cette privation, nous lut le morceau suivant, dont il me permit de prendre copie.

« C'est pendant les beaux jours de l'hiver, lorsque le soleil parvenu à sa hauteur méridienne, couvre cette cataracte de ses rayons, qu'elle offre aux yeux et à l'imagination du spectateur, un des plus rares, et, je crois, un des plus magnifiques spectacles qu'il soit possible de voir sur la terre. Les arbres, les buissons, les rochers et les crêtes des rivages, et les géans du lac, tout ce qu'on voit durant l'été disparoît, et est remplacé par des objets dont les formes et les apparences sont entièrement différentes. C'est comme une création nouvelle. Les exhalaisons de la chute, que les vents dispersent au loin, condensées par le froid rigoureux, s'attachent à toutes ces surfaces, les couvrent de robes d'une blancheur resplendissante, de cristaux et de ciselures élégantes, de glaçons et de verglas, dont les agrégations innombrables et bizarres sont indescriptibles, comme ces beaux

songes, enfans de la santé, de la jeunesse et du bonheur. Quelquefois, on croit voir des édifices gothiques, des colonnades placées d'après les principes d'une perspective aérienne, des châteaux antiques, des ruines ou des masses groupées, taillées avec un art et une précision merveilleuse ».

« Les parois des promontoires, si lugubres et si sombres pendant l'été, sont alors revêtus de lames brillantes, et les arbres de leurs sommets convertis en obélisques transparens ; les rochers du lac ressemblent à des piédestaux surmontés de blocs d'albâtre, dont un habile sculpteur auroit fait des statues, des êtres surnaturels, ou des oiseaux gigantesques ; les débris et les rochers qui environnent le bassin dans une circonférence de quinze mille pieds, ne paroissent plus que comme une vaste enceinte de glaces, formées par le rejaillissement des eaux que le froid arrête et consolide à chaque instant. Ici, on croit voir des stalactites qui s'élèvent jusqu'à quarante pieds de hauteur ; là, des colonnes cannelées ou tronquées ; plus loin, des termes, des cariatides, des bustes, ou tout ce qu'une belle et féconde imagination peut enfanter de plus riche et de plus somptueux ».

« Les cèdres séculaires, les vieilles et mousseuses sapinettes, les antiques mélèzes, les pins

gigantesques, tous ces arbres et ces buissons cristallisés qui croissent au milieu des rochers ou sur l'escarpement des rivages, semblables aux candelabres d'un vaste sanctuaire, embellissent encore cette magnifique scène hyperboréenne. Souvent aussi, succombant sous le poids de leurs parures, ils disparoissent et tombent dans l'abîme ».

« L'île du milieu, dont la largeur sur le bord du précipice est de 900 pieds, et la longueur estimée d'un mille, cette île si fraîche et si verte pendant l'été, comme tous les objets environnans, prend alors un tout autre aspect; les tiges, les branches et les têtes des arbres dont elle est couverte, les buissons et les mousses, le sol même, tout a changé; les rigueurs de la saison les ont revêtues, embellies d'efflorescences, de congélations aussi variées dans leurs formes que dans leurs grandeurs. Les arbres ressemblent à d'énormes pyramides, dont les sommets argentés et brillans contrastent merveilleusement avec l'azur des cieux. La richesse des écrins et des lustres étincelans de lumière, suspendus à presque toutes les extrémités de leurs branches, produit sur l'imagination un effet magique, sur-tout lorsqu'elles se balancent légèrement au gré de la brise. Que la chute de leurs débris, malgré les regrets qu'elle inspire,

est intéressante à voir, lorsqu'ils en sont détachés par leur poids ou par la violence du vent » !

« On ne sait à quoi comparer cette île, toute entière resplendissante de gloire, de lumière et de transparence. Quelquefois, elle me rappeloit le souvenir de ces belles conceptions de l'imagination des Arabes, celui des palais enchantés, ouvrages des fées les plus ingénieuses, ou l'idée du séjour de quelque divinité inconnue, qui, pour se soustraire à l'encens importun des hommes, auroit choisi les bords de cet effrayant précipice, comme leur étant à jamais inaccessible ».

« Cette colonne, qui, pendant l'été, n'est qu'une masse de vapeurs transparentes et légères, ne paroît plus, dans cette saison, que comme un vaste tourbillon de cristaux ailés, de météores microscopiques et d'atomes scintillans; aussi légers que l'air, ils obéissent à ses impulsions, s'abaissent, s'élèvent, ou sont dispersés au loin, suivant la force et la direction des vents. Telle est la source intarissable de toutes les richesses boréales des environs ».

« Ce n'est ni de l'égarement, ni des illusions de l'imagination que ces objets empruntent leurs beautés; non, cette beauté est l'effet réel qui résulte de l'étendue, de la magnificence, de

l'éclat de ce vaste ensemble d'obélisques, de pyramides et d'accessoires à-la-fois brillans, sauvages et pittoresques, au centre duquel tombent deux nappes d'eau, dont les surfaces sont estimées avoir 491,400 pieds quarrés. Comment peindre la profonde impression occasionnée par l'immensité et la variété de tant d'objets ? La largeur de ces torrens, dont l'élan forme deux voûtes majestueuses, la hauteur d'où ils se précipitent, le tumulte, le mouvement circulaire et impétueux, ainsi que le rejaillissement des flots écumans qui remplissent cette vaste enceinte ? Comment exprimer la terreur et l'effroi qu'inspire le bruit déchirant de cet épouvantable chaos, au milieu duquel on voit souvent surnager des arbres ou des fragmens de glaçons » ?

« En contemplant ces productions si nombreuses et si fragiles, on croiroit que la nature tient dans ces lieux le magasin des moules, des matrices et des types variés à l'infini, dont elle ne fait usage qu'à cette époque de l'année, pour empreindre ces cristallisations de toute la richesse de la ciselure et de la sculpture, et en former ces chefs-d'œuvre qui ont l'apparence et le prestige des chefs-d'œuvre de l'art ».

« C'est là que l'imagination, devenue faculté créatrice, s'accroît, s'élève et plane dans le

vague d'objets nouveaux, qu'elle décore de ses plus brillantes couleurs. Comme cette scène éclatante et magnifique est contrastée par la nudité des forêts, par la sombre tristesse des rivages escarpés, au fond desquels la rivière de Niagara précipite ses torrens, ainsi que par l'âpreté de la saison ! Car plus le froid est vif, et plus ces cristallisations sont nombreuses et ces vastes enceintes de glaces, resplendissantes, surtout lorsque le soleil les inonde de ses rayons ».

« Puisque vous parlez de contrastes, lui dis-je, pouvons-nous oublier combien votre famille, votre maison et tout ce qui l'environne en offrent de vrais ? Tout ici est calme et tranquille, c'est le séjour du repos et de la paix : trois milles vers le nord, tout n'est, au contraire, qu'impétuosité, tumulte et fracas ; la nuit même n'y connoît point le silence. Ici la nature est riante, animée ; sous ce toît, comme dans les champs voisins, tout croît et mûrit ; à peine l'œil suffit-il à contempler le luxe de la fécondité ; plus bas, tout ce qui vient des lacs et s'abandonne aux eaux de l'Erié, est irrésistiblement entraîné et réduit en atômes dans ce vaste abîme de la destruction. Ici, tout est l'image de l'ordre, de la vie et du perfectionnement : là, au contraire, tout peint le chaos et la mort. Ici, tout respire le repos, l'aisance et le bonheur : là, tout

appelle, excite l'étonnement, la terreur et l'effroi. Le poète et le peintre ne pourront jamais rapprocher aussi éloquemment, dans le même tableau, les deux périodes de l'existence : le contraste de la naissance et de la mort (*) ».

---

(*) Ce riche tableau, que l'on pourroit croire l'ouvrage de l'imagination de l'auteur, si les récits de tous les voyageurs n'attestoient la magnificence du spectacle qu'il vient de nous offrir, donne une idée bien sublime de la majesté de la Nature, et de la puissance du Créateur. Qui nous dira pourquoi un pareil monument de grandeur est entré dans le plan de ses œuvres? Pourquoi il a été placé, en quelque sorte, loin des regards des nations civilisées, c'est-à-dire, de celles dont les lumières de la religion et de la philosophie ont rendu l'admiration et les hommages plus dignes du Créateur? *O altitudo!* (*Note communiquée à l'éditeur par le cit. B....*)

# CHAPITRE X.

Au moment où nous allions partir pour voir la cataracte, une brume venant de l'Erié ayant tout-à-coup obscurci le soleil, notre hôte, qui ne vouloit nous faire jouir de ce grand spectacle que par un beau jour, proposa une excursion à travers ses champs, jusqu'à son moulin à scie, situé sur le Beaver-Creek, branche orientale du Tonnawanda, qui traverse un marais de cèdres blancs (white cedar swamp) (1). — « Voici, dit M. Herman, la forêt la plus épaisse et la plus sombre que j'aie encore vue depuis que je suis sur le continent; il est midi, et à peine peut-on y voir. — Elle est aussi une des plus précieuses, reprit M. E....; les clôtures faites avec ce bois sont éternelles : il sert à couvrir nos maisons et nos granges, ainsi qu'à l'élégante tonnellerie de tous les vases dont nous faisons usage dans nos laiteries. Ce bois est aussi léger que durable. Je dois cette belle acquisition aux informations que me donna un vieil indigène, peu après mon arrivée dans ce pays, en revenant du haut de la rivière Chippaway, où je l'avois conduit dans mon canot, pour y revoir le site de son ancien village ».

« Ne seroit-ce pas, lui demanda mon compagnon, le vénérable Agouéhghon dont vous voulez parler ? — Et par quel hasard, répliqua M. E...., ce vieillard vous seroit-il connu, à vous, Messieurs, qui arrivez de New-York ? — Excités par ce que nous en avoit dit le commandant de Niagara, nous avons été passer vingt-quatre heures avec lui sur le bord du torrent, et jamais visite n'a été plus intéressante, et ne nous a paru plus courte. — Cela ne m'étonne point; quand on pense que son éducation n'a été que celle d'un simple indigène, on ne peut s'empêcher de l'admirer, et de desirer de l'avoir connu dans la vigueur de l'âge ».

« Semblable aux dernières lueurs d'un beau jour, continua M. E.... son imagination, au milieu du déclin des ans, laisse encore appercevoir quelques traits de son ancienne splendeur. Quelles belles fleurs n'auroit-elle pas produites, cette imagination, si, dès son printemps, une main habile eût greffé sur ce vigoureux sauvageon quelques-unes de nos connoissances ! peut-être seroit-il devenu le poète de ces nations. Voici ce qu'il me disoit en parcourant ensemble les lieux où fut ce village, dont il ne reste plus aucunes traces » :

« Pourquoi les années adoucissent-elles le souvenir de nos pertes et de nos malheurs,

quoiqu'elles ne puissent jamais les faire entièrement oublier, comme un grand éloignement adoucit l'âpre aspect des montagnes et des rochers dont on ne peut approcher? C'est ce que que je n'ai jamais pu comprendre dans ma trop longue vie. Les souvenirs que rappelle à mon esprit la vue de ces lieux, aujourd'hui si tristes et solitaires, jadis couverts de wigwhams, animés d'une nombreuse population, remplissent mes yeux de larmes, mais elles sont moins brûlantes. Les cuisantes et douloureuses angoisses de ces temps passés, quoiqu'encore si amères, ne sont plus que de silencieux et profonds soupirs : ma poitrine en est gonflée ».

« Comme tout a changé! les buissons que je foulois aux pieds sont devenus des arbres à hautes cimes; et parmi ces vieux chênes, jadis superbes, à l'ombre desquels je folâtrois pendant mes premières lunes, les uns sont brisés de vétusté, les autres, comme nos guerriers, réduits en poussière, couverts de terre et de feuilles. Vois-tu ces jeunes tiges qui croissent sur leurs débris? Eh bien! les plus forts, après avoir étouffé les plus foibles, s'élèveront à l'égal de leurs prédécesseurs, et périront à leur tour. Ainsi naissent, ainsi se nuisent et passent les générations humaines ».

« Et ce cèdre mutilé! Vieux dès ma tendre

jeunesse, contre lequel j'appris à lancer le toméhawk et à décocher la flèche, comme moi il a survécu à ses nombreuses blessures; ainsi que moi, il a perdu ses rameaux; comme la mienne, sa tête mousseuse ne reverdira plus, la source d'où il pompoit sa sève est tarie ».

« Puis, tout à coup, devenu immobile, comme quelqu'un qui croit voir un fantôme, il me dit avec l'accent d'une profonde douleur: — « Tiens, mon frère, voici le lieu où j'élevai ma wigwham; mes pieds tremblans viennent de rencontrer sous l'herbe épaisse les débris de l'âtre sur lequel mon feu brûla, et à la chaleur duquel, dans la joie et le plaisir, je vis croître mes enfans. L'hiver a cinquante-trois fois blanchi la terre, et autant de fois durci la surface de nos lacs, depuis ces temps de bonheur; et ce vaste intervalle ne me paroît que comme un long jour dont le soleil vient de se coucher: et ces pierres et les mains qui les placèrent existent encore sur la terre! Passons! mon visage se couvre d'une sueur froide; une émotion semblable au frisson de la mort pendant les ténèbres de la nuit, me glace et m'agite; mon cœur se briseroit, si je restois ici plus long-temps; tu serois obligé de couvrir mon corps de terre, pour en éloigner les mouches ».

« Vois-tu cette chute écumante, dans le cou-

rant impétueux de laquelle la jeunesse du village se laissoit autrefois entraîner? Elle précipite encore ses eaux avec le même fracas, et de tous ces anciens nageurs, je suis le seul qui respire! Les feuilles du printemps remplacent celles de l'automne ; les oiseaux voyageurs partent et reviennent aux époques ordinaires; les saisons se succèdent; et les générations Chippaway sont passées, ont disparu pour toujours! La race des fauves qu'elles poursuivoient traverse encore ces bois; et celle de nos chasseurs a été renversée sur la terre, comme les roseaux des savannes devant le souffle de la tempête, comme les arbres des forêts assaillis par le feu et la cognée des blancs! Les échos de ces lieux, qui, si souvent, répétèrent les cris du Warhoop et les chansons de la victoire, sont encore perchés sur les mêmes arbres (entends-tu comme ils me répondent?), et la voix de nos guerriers est perdue dans le vague du silence éternel, le souffle de leur vie, confondu avec l'air de la nature »!

« L'oiseau qui traverse les airs, le poisson luisant qui nage sous les eaux, le moucheron qui me pique, la cigale qui chante, sont quelque chose ; et ces hommes jadis si forts, si braves, ne sont plus rien. Qu'est-ce donc que la vie, qui nous vient je ne sais d'où; qui nous a été prêtée je ne sais pourquoi ; que la dent d'un

serpent, la branche d'un arbre, l'eau du torrent peuvent nous enlever? Qu'est-ce donc que cette vie, demandai-je un jour à Kouétatègen, ancien chef de guerre de la tribu de Nassàkoohasset»?

« La vie, répondit-il, n'est qu'une succession de peines et de fatigues, de disette et d'abondance, de guerre et de repos, de saisons rigoureuses et brûlantes. C'est comme un voyage à travers une forêt foiblement éclairée, au milieu des sentiers de laquelle les hommes s'égarent en raisonnant sur les objets dont ils sont environnés: ce n'est qu'après en être sortis, qu'ils sentiront combien les lueurs et les ombres de cette forêt étoient trompeuses, qu'ils pourront marcher la tête haute, et contempler le soleil dans son plein ».

« Que t'importe ce qu'est la vie, poursuivit-il, puisque la tienne ne t'appartient pas? Tu la dois à ta tribu, à ta nation (qui est pour toi, comme la rosée pour les plantes), toutes les fois que son honneur ou son indépendance l'exige».

«D'où ces forêts et les hommes sont-ils venus? lui demandai-je. — L'insecte peut-il savoir de quel pays vient l'hirondelle qui le poursuit et le dévore? Les roseaux de nos plaines peuvent-ils connoître l'origine de la première étincelle du feu qui les consume et les réduit en cen-

dres ? Ou le chêne, celle des orages dont sa cime est si fréquemment assaillie ? — Tu as raison, lui dis-je ; ces questions sont comme une montagne ou un précipice qu'on rencontre sur son chemin ; il est plus sage de faire un détour que de les franchir ».

« Vois-tu ces monceaux de pierres, continua le vieil Agouéghon, sous le poids desquelles, à l'abri de la dent des loups, reposent les os de tant de générations Chippaways ? Si jamais le pied des blancs foule ces vénérables restes ; si jamais leurs charrues les exposent à être blanchis par la pluie et par la rosée ; puissent la santé, la paix et le bonheur s'enfuir de leurs habitations, comme la flèche s'éloigne de l'arc du guerrier, comme les eaux s'élancent du haut de cette chute ; puissent leurs dépouilles devenir la pâture des animaux carnassiers » !

« Seroit-ce donc là tout ce qui resteroit de ces chefs audacieux, de ces guerriers intrépides qui firent trembler la puissante ligue Mohawk, subjuguèrent les tribus du Hopponiarè, du Yàmànee, du Tawatongo et tant d'autres, et portèrent le Toméhawk de la guerre, jusqu'aux extrémités du Cayung Gamineck, grand lac ou lac Supérieur ? Que la durée de ces triomphes, de cette gloire a été courte et fugitive ! Je l'ai vu passer comme l'ombre des nuages chassés

par la tempête, comme les beaux jours du printemps aux approches de l'ardente canicule ».

« Qu'est-il resté de ces combats sanguinaires, de ces entreprises destructives, si long-temps méditées, discutées aux feux de leurs conseils? Rien ! De tant de hasards, de pertes et de dangers? Rien ! Qu'est-ce donc que ce rien, me suis-je souvent demandé? Ne seroit-ce que le commencement et la fin de la vie et des choses ; et ce rêve de quelques instans, qu'un intermédiaire entre ces deux riens? Ce présent du grand Manitou ne vaudroit pas les peines et les angoisses, les chagrins et les malheurs qu'on éprouve en rêvant ».

« Mais peut-être nos guerriers dorment-ils ; peut-être leur sommeil ne sera-t-il pas éternel ; peut-être, comme le disoit autrefois Kouètatégen, existe-t-il une autre terre à l'ouest de celle-ci, dont les forêts abondent en gibier et les rivières en poissons, éclairée d'un soleil moins capricieux que le nôtre, où, à l'ombre du grand arbre de la paix, nous pourrons aller vivre de nos chasses et de nos pêches, et jouir du repos après les fatigues de la vie. Si je ne l'espérois pas, continua-t-il, j'aimerois mieux être loup, castor, élan ou vautour, que Nishynorbay ».

« Quand je vois des canots navigant sur nos lacs, je pense moins aux hommes qui les con-

duisent qu'à ceux qui les ont construits; de même, quand je vois l'astre du jour qui se lève, monte et descend pour reparoître encore; la lune, à-la-fois si constante et régulière dans ses voyages; l'immuable succession des saisons, des êtres, des végétaux, et tant d'autres phénomènes dont je suis environné; comme le soleil du matin élève la rosée de la nuit jusqu'aux nuages, de même la vue de ces magnifiques ouvrages élève mes foibles pensées jusqu'à l'ouvrier qui a pu exécuter d'aussi grandes choses. Où réside-t-il? Pourquoi ne pouvons-nous pas le connoître et lui prodiguer notre admiration ainsi que notre reconnoissance? S'intéresse-t-il à notre sort? Est-il impassible ou connoît-il la pitié? Aveugle que je suis! je cherche, je tâtonne; mais mon bâton, aussi aveugle que moi, ne m'indique rien ».

« Ainsi il m'entretenoit en parcourant ces lieux, aujourd'hui couverts de buissons, de roseaux, d'herbes épaisses, emblêmes de l'abandon et de la solitude.

« Après avoir, pour la dernière fois, foulé cette terre natale, reprit le vieil Agouéhghon, et respiré l'air qui donna la vie à tant de générations, et qui, peut-être, contient encore les germes d'un grand nombre d'autres, semblable au limaçon, qui, aux approches de l'hiver,

s'attache aux parois du rocher, et, concentré en lui-même, attend avec indifférence les événemens de l'avenir, je vais rentrer dans ma solitude, et y attendre avec une douce patience le moment de sortir de la forêt, et d'aller enfin rejoindre ma femme, mes enfans, mes ancêtres ».

« Après avoir porté en silence quelques pierres à ces anciens tombeaux, devoir sacré que je m'empressai de partager, il me conduisit à quatre milles plus loin, pour me faire voir une des plus belles fontaines de ce pays. Elle sort avec impétuosité d'une profonde et vaste caverne formée de pierres calcaires, sous la voûte de laquelle on peut facilement entrer et s'asseoir. Ses eaux limpides, après avoir, à 400 pas de-là, formé une chute de onze pieds de hauteur, vont se reposer et s'écouler en une petite rivière, qui est une des branches de la Chippaway, appelée par les anciens indigènes, Canawasco ».

« Les forêts des environs étoient composées principalement de chênes, de châtaigniers, et de bouleaux noirs, dont les cimes touffues répandoient une ombre que les rayons du midi pouvoient à peine dissiper. Semblables aux puissans de la terre, ces arbres avoient étouffé leurs voisins; on n'y voyoit ni arbustes, ni buissons,

En vain j'invoquai les nymphes de ces sombres et épais bocages ; ainsi que les naïades de cette superbe fontaine, nul autre bruit ne se fit entendre, que le retentissement de la chute. Ces divinités champêtres ne viendront les habiter qu'à l'époque où le travail et l'industrie auront converti ces lieux, aujourd'hui incultes et solitaires, en campagnes riantes de verdure et riches en moissons. Alors naîtront peut-être des troubadours qui chanteront ses ondes poétiques ; alors paroîtra peut-être un nouveau Pétrarque, dont les amours et les vers rendront cette fontaine aussi célèbre que l'ancienne Vaucluse, nom que je lui ai donné dans le rapport que j'en ai fait à l'arpenteur général du Canada, comme étant le premier Européen qui l'ait vue et qui l'en ait instruit (2).

## CHAPITRE XI.

Desirant nous trouver dans le voisinage de la cataracte avant le lever du soleil, pour jouir pleinement de l'effet de ses premiers rayons sur la surface agitée d'une masse d'eau aussi considérable, nous partîmes de très-bonne heure, précédés de notre guide, M. E...., et nous entrâmes dans ses forêts. Qu'elles sont imposantes, lorsqu'on les traverse pendant la fraîcheur, et au milieu des teintes demi-obscures d'une belle nuit d'été ! Comme la voix, les pas du voyageur, le jet d'une pierre, l'effraction de la plus petite branche, ou les sons les moins articulés retentissent, avant que le souffle léger qui devance et accompagne l'aurore, se soit fait sentir ! Tout reposoit encore, les échos solitaires, les insectes bourdonnans, les fauves et les oiseaux forestiers ; ce silence universel n'étoit de temps à autre interrompu que par un bruit vague, presqu'indistinct, semblable au mugissement de la mer sur une plage éloignée ; c'étoit celui de la cataracte, qui, pendant la nuit, s'élève rarement au-dessus de son profond encaissement.

Mais bientôt nous arrivâmes au moulin à scie de M. E...., dont il nous dit qu'il venoit

d'augmenter la puissance, en introduisant des cylindres de cuivre dans tous les mouvemens, pour en diminuer les frottemens. Où ce moulin pouvoit-il être plus avantageusement situé que sur cette belle chute de dix-neuf pieds, et au milieu de ces forêts primitives, composées de châtaigniers, de chênes, d'hycoris et de platanes ?

Après trois quarts-d'heure de marche, nous commençâmes enfin à découvrir les courans tumultueux du lac Rapide, et l'immense colonne de vapeurs, qui, durant la nuit, s'élève à une hauteur prodigieuse, et à entendre plus distinctement le bruit de la cataracte.

« Elle doit être aussi ancienne que Saturne, nous dit M. E.... puisque les hauteurs de cet isthme sont une branche des Alléghénis, qui, après avoir côtoyé le rivage méridional de l'Ontario jusqu'à Toronto, traverse le pays des Missisagès, la fougueuse rivière des Outawas (1), et va se perdre dans les montagnes, couvertes de neiges éternelles, de la baie de Hudson. C'est à cette disposition, aussi ancienne que la création, que nous devons la plus grande retenue d'eau qu'il y ait peut-être sur la terre, et l'avantage inappréciable de la navigation intérieure de ce continent ; car il n'est pas rare de voir au mouillage de l'Erié, des goëlettes et des brigantins

venant de Chikago, situé au fond du lac Michigan, ainsi que du pays des Winébagos, de la Baie-Verte, du Détroit et de Michillimakinack, à plus de 240 lieues de distance. Sans ces communications, que deviendroit l'intérieur de ce continent? Semblable à celui de l'Afrique, il est vraisemblable qu'il resteroit inculte, ou ne seroit habité que par des peuplades chez lesquelles les lumières des Etats Atlantiques ne pénétreroient que difficilement; car les eaux navigables sont une des premières causes, non-seulement de la prospérité, mais aussi de la civilisation. Loin donc de me plaindre, comme tant d'autres, des inconvéniens de ce portage, je le considère comme un grand bienfait. Quoiqu'avec de la prudence on puisse examiner cette chute de très-près, et même descendre dans l'abîme, cependant, je vous en préviens, il faut du courage pour vaincre la répugnance et l'effroi dont on est involontairement saisi en approchant de l'escarpement. Au surplus, vous ne tarderez pas à éprouver combien les échelles que j'y fis placer il y a deux ans, en rendent l'accès moins dangereux ».

Nous parvînmes au point O. Ce n'est qu'un amas de rochers entassés les uns sur les autres, couverts de hauts cèdres qui croissent dans leurs crevasses, ainsi que de buissons épineux. M. Her-

man, impatient et avide, eut bientôt escaladé le plus élevé de ces arbres, d'où, après quelques momens passés dans l'immobilité de l'étonnement et de l'admiration, que d'aussi grands objets inspirent à ceux qui les considèrent pour la première fois, il redescendit et nous dit :

« Que sont les cataractes dont parlent les voyageurs, comparées à ce que je vois? Qu'est-ce que la Passaick du Jersey (2), les chutes du Jénèzee (3), le cohos du Mohawk (4), les sauts de Montmorenci et de la Chaudière, dans le Canada (5), le passage du Ténézee à travers la montagne de Cumberland (6) ? Ce magnifique ensemble paroît avoir ses régularités, et n'être pas l'ouvrage du hasard. Comme cette superbe nappe de mille pieds de largeur (l'orientale), formée des eaux écumantes et tumultueuses du lac Rapide, devient tout-à-coup, par son prodigieux élan, une arche solide, uniforme, sans secousses, sans intervalles! J'ai cru voir une voûte de cristal suspendue dans les airs : si le fracas et le bruit dont les oreilles sont assourdies, n'effrayoient pas la méditation, c'est ici, c'est à l'ombre de ces beaux cèdres qu'elle fixeroit son séjour. Combien il est à regretter que la position de l'île du milieu, qui sépare les deux branches de cette cataracte, empêche qu'on ne puisse en contempler à-la-fois toute l'étendue, qu'on dit

être de 4500 pieds ! Et ces magnifiques accessoires, et ces rochers mousseux, témoins des premiers bouleversemens, dont les formes fantastiques présentent des imitations de ce qu'on croit avoir vu ailleurs ; et les sombres forêts des environs, et cette colonne qui, du fond de l'abîme, s'élève au-dessus de nos têtes ! La réunion de tous ces objets porte l'empreinte d'une grandeur à-la-fois imposante et sublime. Mais approchons, et contemplons d'aussi près que possible cette cataracte, dont la Hontan et Charlevoix ne m'avoient donné que des idées bien imparfaites ».

Après avoir, avec peine, pénétré à travers des buissons épais, surchargés de liannes et de vignes traînantes, après avoir descendu ou glissé sur des surfaces humides et couvertes de mousses, nous parvînmes à une espèce de plateau encombré de débris de hemlocs, de sapinettes, d'érables veinées et de frênes aquatiques, sur lesquels croissoient de jeunes arbres de la même espèce. Ailleurs, notre attention se seroit peut-être fixée quelques instans sur ce singulier spectacle ; mais si près de la chute, elle étoit toute entière absorbée par des objets bien autrement intéressans.

Dans ce moment, le plus beau ciel succéda aux ombres de la nuit ; le soleil parut ; ses

rayons, après avoir illuminé le sommet des montagnes, les collines et les objets environnans, vinrent sous différens angles frapper cette colonne, qu'ils rendirent tout-à-coup transparente, embellir de leur splendeur les vagues écumantes du lac Rapide, et donner à cette immense nappe la couleur cristalline du verre. Ce fut alors que nous distinguâmes trois iris : la première, sur les eaux du gouffre ; la seconde, plus près de nous, et la troisième au-dessus de nos têtes.

« Quelle magnificence! dit M. Herman. Comment ces faisceaux de couleurs si vives paroissent-ils immobiles, quoique réfléchis par des surfaces qui tombent avec tant de vélocité » ?

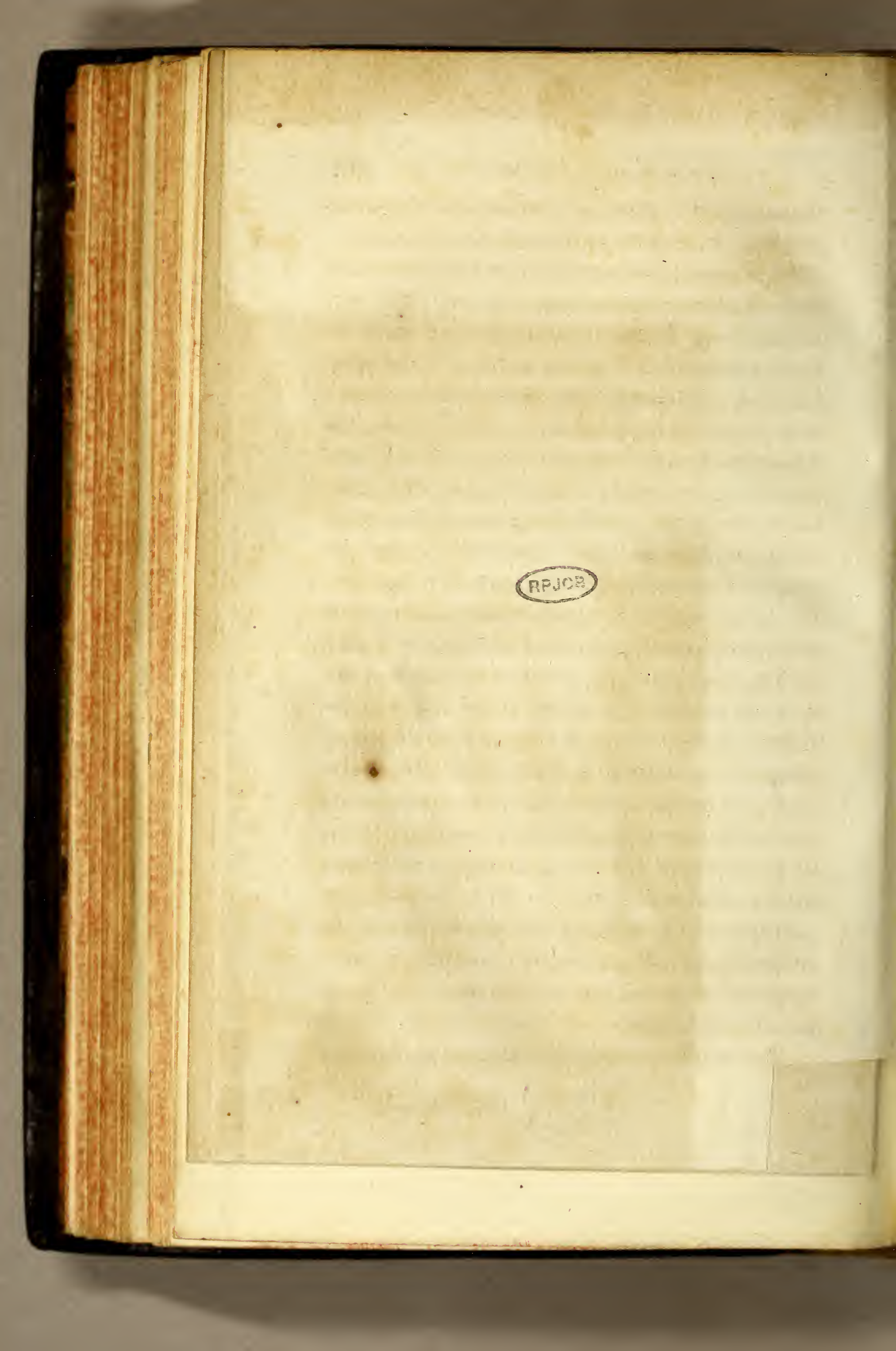
Sur la gauche, nous n'étions qu'à une petite distance des forêts de Tonnawanda, dont les arbres, constamment humectés par les vapeurs de la chute, croissent avec une vigueur extraordinaire jusques dans les fentes des derniers rochers de l'escarpement. Sur la droite, on voyoit, à deux cents pieds plus bas, l'immense bassin, ou plutôt le gouffre dont les eaux, soulevées comme les flots de la mer pendant la tempête, en parcouroient plusieurs fois la circonférence avant de pouvoir s'échapper pour aller former les rapides et les cascades fougueuses de la rivière Niagara. Le bruit sans cesse reten-

Pl. VII. Tom. II. Pag. 182.



Bonfils delineavit. Dirigé par P. F. Tardieu, Place de l'Estrapade N.° 18. Terminé par Duparc.

Vue d'une partie de la Branche Occidentale de la Cataracte de Niagara.


RPJCB

tissant de cette immense chute et de ces courans impétueux, ne nous permettoit plus de parler.

M. Herman, préoccupé, absorbé, pouvoit à peine comprendre les signes que nous faisions. Enfin, après nous être fortifiés d'un verre de rhum, nous suivîmes notre guide, et à l'aide des échelles, nous descendîmes de reposoirs en reposoirs jusqu'au dernier terme où il soit possible de parvenir sans manquer à la prudence. Là, assis, et nous tenant à une branche de cèdre, nous considérions attentivement, et non sans effroi, cette prodigieuse masse d'eau, se précipitant avec une inconcevable vîtesse d'un point de 142 pieds plus élevé que nos têtes, et estimée verser dans une minute 982,800 pieds cubes. A sept toises plus bas, nous avions sous les yeux un vaste conflit de flots sans cesse roulans, circulans, bouillonnans à travers les débris qui remplissent le fond de l'abîme, dont le rejaillissement menaçoit quelquefois de nous entraîner : mais repoussés par l'obliquité des rochers, ils retomboient dans cet abîme avec un fracas dont on ne peut se faire une idée, pour être de nouveau soulevés jusqu'à la même hauteur. Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre un autre phénomène aussi capable d'enchaîner toutes les facultés de l'ame.

Mais comment décrire l'effet que produit sur

la pensée une longue contemplation de ce mouvement, de cette lutte éternelle, et sur les sens, la continuité d'un retentissement aussi violent, image du chaos ? Comment analyser les impressions qui résultent de la vue de ces objets gigantesques et menaçans, dont l'immensité est si disproportionnée à la foiblesse de nos organes ? Ce n'est que dans le calme du cabinet, et non sur les lieux, qu'il est possible d'en tracer quelques dessins : mais alors il faudroit avoir la palette de Vernet, le pinceau de Thompson, ou la plume de Rousseau. Que dis-je? les tableaux du peintre le plus habile ne pourroient offrir aux yeux que la muette et stérile représentation des grandeurs relatives, et non l'image vivante et sublime du mouvement, de l'éclat et du bruit de ce majestueux ensemble.

Quelle que pût être la vivacité du coloris, la vérité, la beauté magique des descriptions du poète, pourroit-il transmettre à l'ame du lecteur, assis sur son sofa, les nombreuses, les profondes impressions qu'éprouve le spectateur, et sur-tout ce sentiment involontaire de respect et d'humilité qui s'empare irrésistiblement de lui, lorsqu'élevé sur la cime d'un arbre, appuyé contre celle d'un rocher escarpé, ou penché entre l'existence et l'éternité sur les bords du Table-Rock (B), il contemple, en fris-

sonnant d'effroi et d'admiration, les différentes parties de ce grand phénomène, et particulièrement cette vaste nappe elliptique et cristalline dont il n'est pas à trois pieds, et qui, depuis la naissance du monde, précipite en mugissant ses incalculables torrens dans un abîme de flots, que son poids énorme soulève sans cesse jusqu'à une hauteur prodigieuse.

Fatigués enfin de voir, d'entendre et d'admirer, plus fatigués encore d'avoir cent fois essayé, mais en vain, de nous communiquer nos réflexions, nous desirions revoir la lumière du jour pure et dégagée des vapeurs dont nous étions environnés, et sortir de ce gouffre profond, ténébreux et humide. Il étoit midi, lorsque nous revînmes sains et saufs au point O, où nous changeâmes de vêtemens, et, assis à l'ombre d'un rocher incliné, nous jouîmes avec délices du repos et du recueillement dont nous avions le plus pressant besoin. Momens uniques et précieux, lorsqu'épuisé, anéanti, on sent le bonheur de renaître, en se rappelant insensiblement à soi-même, après s'être égaré et perdu au milieu d'impressions, de contemplations et d'idées aussi frappantes que nouvelles !

Nous reprîmes le chemin de la forêt de Tonnawanda ; mais au lieu de suivre celui du matin, M. E.... nous conduisit à un pont et à une

cabane construite un mille au-dessous de son moulin à scie. Un arbre renversé, auquel on avoit attaché un porte-main, formoit ce pont naturel ; la chaumière étoit d'une construction aussi simple. Nous y trouvâmes, à notre grand étonnement, sa femme, M. Stedman, les capitaines Goldworthy et Delancey, qui arrivoient de Niagara, et M. de Beaubassin, jeune homme de Québec, venu pour voir la cataracte.

« Quel contraste, me dit mon compagnon, entre la tranquillité, la fraîcheur et le calme de cet asyle, élevé sur les bords de ce beau ruisseau, et le fracas, le danger, l'humidité, la chaleur étouffante de l'abîme d'où nous sortons ! Quel contraste entre le spectacle que nous offroient ces grandes et terribles images, et ce tableau si doux, si riant, du bonheur, de l'hospitalité, de l'industrie qui prospère ! Je l'avoue, mon ame, rassasiée de ces scènes bruyantes, avoit besoin de repos : je sais un gré infini à cette charmante Américaine, de nous avoir surpris aussi agréablement. Quelle reconnoissance ne devons-nous pas au colonel Hunter, qui nous procure l'amitié d'une famille chez laquelle on trouve tant de bonté, d'aisance et d'instruction, et tout cela dans un canton encore si agreste ! Je suis persuadé que d'ici au

fort Stanwick, on n'en rencontreroit pas une autre comme celle-ci. — Cela est très-vraisemblable, lui dis-je ».

« Eh bien ! lui demanda madame E...., mon mari vous a-t-il bien conduit, êtes-vous satisfait de votre course ? Ce que vous avez vu est-il au-dessus ou au-dessous de l'idée que vous vous en étiez formée ? Ce spectacle vous a-t-il dédommagé des fatigues et du danger auquel vous vous êtes exposé ? Car ici, comme ailleurs, la nature exige toujours quelque compensation pour les plaisirs et les jouissances qu'elle nous donne ».

« Si d'abord, répondit-il, j'avois pu contempler sans guide cette grande merveille, pour user ma première impatience, je serois plus en état de vous répondre. J'ai été trop ému ; mes yeux se sont égarés dans la variété, mon imagination dans l'étendue et la grandeur des objets : tout est à-la-fois si effrayant et si sublime, si imposant et si nouveau, que j'ai besoin de méditer sur ce que j'ai vu, et même de le revoir encore. Les impressions qui me restent, ressemblent à celles de ces rêves gigantesques et fantastiques, dont le souvenir, au moment du réveil, exige quelques instans de recueillement, ou plutôt dont les traits et les nuances échappent, lorsqu'on veut les faire revivre.

Peut-être après-dîner pourrai-je répondre plus facilement à votre question ».

« Je ne puis concevoir, dit le capitaine Delancey, comment ces rochers et ces fragmens ont, jusqu'ici, triomphé du temps et des siècles, et résisté au poids continuel de ces deux torrens, qu'on estime verser, dans une minute, 2,948,400 pieds cubes d'eau, pesant 206,588,000 liv. Comment cette énorme masse n'a-t-elle pas creusé le fond de l'abîme jusqu'au centre de la terre? Ces rochers existoient donc avant que cette cataracte eût commencé à épancher son urne immense? Il y a donc eu une époque antérieure à la formation des grands lacs? Rien ne paroît plus évident, lorsqu'on considère attentivement les empreintes ineffaçables de fractures et de bouleversemens qu'offrent de toutes parts les rochers du voisinage, ainsi que les rivages profonds et effrayans de la rivière Niagara. Peut-être même que, long-temps avant de couler dans l'Ontario, les eaux des grands lacs se rendoient à la mer par le canal du Mississipi, dont les plaines immenses et les savannes attestent l'ouvrage et le séjour ».

« Tout annonce, en effet, répondit M. Stedman, que la surface de ce continent a subi de grands changemens dans le long cours des siècles : ce seroit une chose bien intéressante à

connoître que l'état de cette surface avant que le Potawmack et le Shénando eussent percé les montagnes Bleues et le Ténèzee, celles de Cumberland, avant que le grand Kanhawa eût franchi la chaîne du Laurier et d'Ouasioto ; la Delaware et le Hudson, celle de Kittatiny (7). Malheureusement, les vestiges de cet état primitif, ces archives des temps, semblables aux hiéroglyphes égyptiens, sont devenus inintelligibles. Il est très-probable qu'avant la rupture du détroit de Sainte-Marie (8), les eaux du lac Supérieur ont pu couler dans le Mississipi, dont plusieurs branches ne sont pas éloignées, et que celles du Michigan communiquoient, à la même époque, avec l'Illinois par le Chikago et le Théakiky. Mais que nous importe! bénissons l'ordre actuel des choses, auquel nous devons les avantages d'une navigation intérieure de plus de 500 lieues, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'au fond de la Baie-Verte, et dans le cours de laquelle on ne rencontre d'autre interruption que ce portage. Encore vingt ans, et la population du haut Canada, et les colonies que les Etats-Unis envoient annuellement dans les cantons limitrophes, auront cultivé ces régions nouvelles, ainsi que les rivages de l'Erié et de l'Ontario. Alors, de toutes les parties des Etats atlantiques, on pourra venir ici

admirer cette célèbre cataracte, avec autant de facilité qu'on va aujourd'hui en Virginie voir le pont naturel du comté de Rock-Bridge (9) ».

« Les approches de la branche occidentale, lui demanda mon compagnon, sont-ils aussi dangereux et inaccessibles que ceux de celle-ci »?

« Beaucoup moins, répondit M. Stedman : on peut, non pourtant sans difficultés, parvenir au pied, et même jusques sous la voûte aquatique et ténébreuse de la chute. Cette situation, que la chaleur et l'étouffement rendent extrêmement pénible, est, je crois, une des plus imposantes dont on puisse se former une idée. Imaginez-vous être adossé à un rempart estimé avoir de 172 à 180 pieds de hauteur perpendiculaire, de la crête duquel s'élance avec la plus grande impétuosité et sans interruption, une nappe d'eau de 356 toises de largeur, qui donne 1,965,600 pieds cubes par minute, et qui, s'arrondissant en arc majestueux, tombe et bouillonne dans un vaste abîme de flots mugissans ; figurez-vous ces flots dans une tourmente perpétuelle, brisés, repoussés, dispersés ou convertis en vapeurs, et n'échappant enfin à cet état violent pour former la rivière Niagara, qu'après s'être précipités à travers une multitude de fragmens de rochers fumans et blanchissans d'écume ».

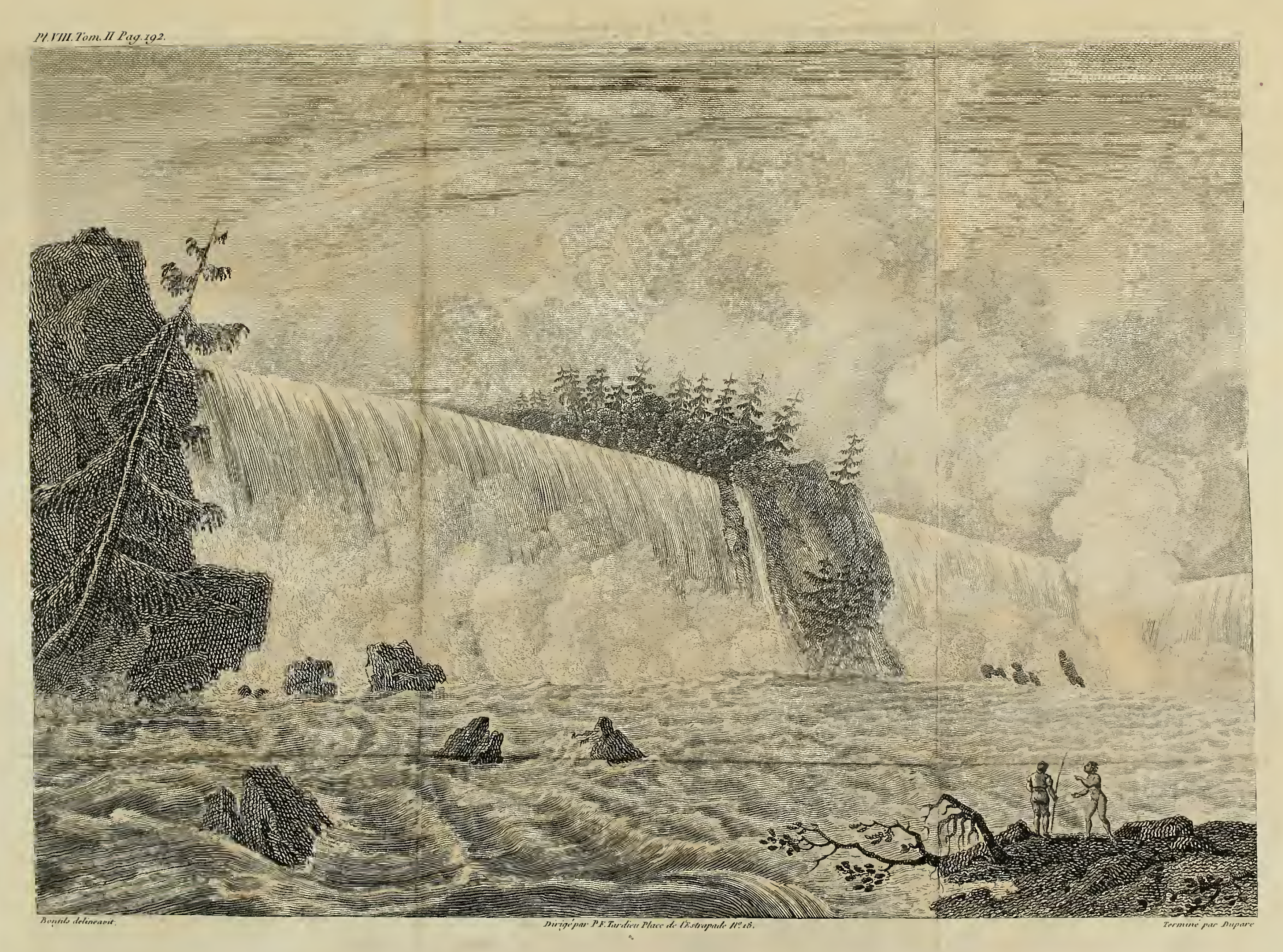
« Il n'existe pas, dans cette énorme masse, une seule goutte d'eau qui ne participe à l'agitation générale; il n'y a pas un seul instant du jour ou de la nuit où l'oreille ne soit blessée et déchirée par le sifflement aigu de ce déluge éternel, qui, souvent, occasionne dans l'air des commotions soudaines, et menace d'entraîner le spectateur saisi d'épouvante ».

« Si on veut, poursuivit-il, contempler la nature terrestre dans toute sa pompe et sa magnificence, ou plutôt dans l'exercice de ses plus grands efforts, c'est ici qu'il faut venir admirer l'ensemble, étudier, considérer à loisir, examiner tous les détails de cette cataracte, la plus considérable, sans doute, qu'il y ait sur la terre, puisqu'on estime à 38,881 lieues la surface des lacs et des rivières dont les eaux non enlevées par l'évaporation, viennent s'y précipiter (10) ».

« D'un autre côté, la descente depuis les points N. N. appelés échelles sauvages (Indian Ladders), jusques au bord du torrent, à travers les innombrables débris et les rochers qu'il faut escalader ou franchir, les difficultés et les obstacles sans nombre qu'il est nécessaire de surmonter avant d'arriver au pied de la chute, en remontant le long des rivages de ce torrent, exigent, il est vrai, moins de courage qu'il ne vous en a fallu aujourd'hui, mais l'exercice de

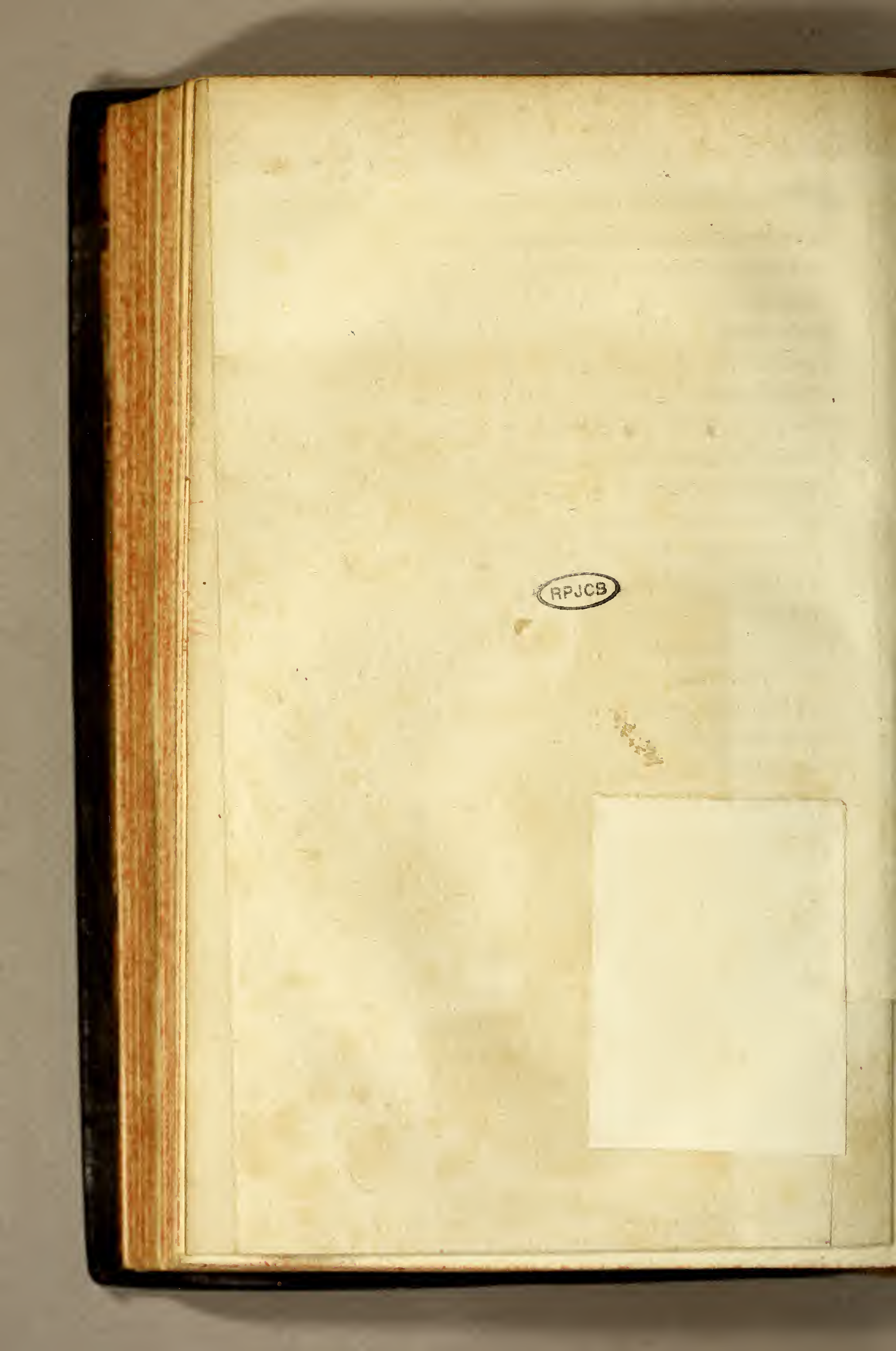
beaucoup plus de force. Il faut s'attendre à payer très-cher, et sa curiosité et le plaisir de pouvoir dire qu'on est parvenu jusque sous la voûte aquatique ».

« Bien différente de la branche orientale, dont la projection est en ligne droite, l'occidentale forme dans le milieu un angle rentrant assez aigu ; moins élevée que la première, la quantité d'eau qu'elle verse dans ce point, est au-delà de toute conception : le contact, que dis-je, l'effroyable conflit d'une partie de ces deux nappes qui se brisent et se confondent avant d'atteindre l'abîme ; le bouillonnement, la blancheur écumante de leurs ondes, la colonne de vapeurs, qui, de ce point s'élève souvent à une prodigieuse hauteur ; l'éclat des iris, qui, suivant la position du soleil, les embellissent ou paroissent les sillonner ; l'éternel fracas, le retentissement dont les oreilles sont fatiguées ; et ce vaste ensemble enfin offre aux yeux une des scènes les plus étonnantes qu'il soit possible de voir. De toutes les parties de la cataracte, c'est celle qui paroît attirer et fixer plus particulièrement les regards des voyageurs. J'en ai vu qu'il falloit entraîner comme malgré eux, au moment du retour. Pâles d'effroi, immobiles d'étonnement, absorbés dans une rêverie profonde, ils ne sortoient qu'à grand'peine de l'extase presque



Bonfils delineavit. Dirigé par P. F. Tardieu Place de l'Estrapade N.º 18. Terminé par Duparc

*Vue d'une partie des deux Branches de la Cataracte de Niagara.*


RPJCB

surnaturelle dans laquelle la contemplation de ces grands et magnifiques objets les avoit plongés ».

« Demain, au lieu de traverser la rivière Erié jusques au fort Chippaway (11), vous irez à l'ancien embarcadère, d'où mon canot vous transportera à Queen's-Town (12); après vous y être rafraîchis au retour de la chute, vous viendrez passer la nuit chez moi à New-Arrk (13), et le lendemain vous passerez la journée chez le commandant du fort, par qui vous êtes invités à une partie de chasse. Vous y verrez aussi un officier suisse, dernièrement arrivé de France, où il a été témoin de scènes sanglantes dont le récit fait frémir. Je desire que le soleil soit aussi brillant qu'il l'est aujourd'hui, car sans le secours de ses rayons, on ne peut pas jouir de toutes les beautés de la chute ».

Après dîner, la compagnie étant allée à la pêche de la truite, dans le voisinage du moulin à scie, M. E.... et moi nous parlâmes du Gouvernement que la Grande-Bretagne venoit de donner aux habitans du haut Canada ; des causes qui avoient retardé et probablement retarderoient encore pendant long-temps la population de ce pays; du projet insensé de fonder une ville entre les lacs Erié, Huron et Ontario; du port de construction dernièrement établi à

Toronto, vers la partie occidentale de ce lac; des différens travaux entrepris pour faciliter la navigation du fleuve Saint-Laurent depuis Katarakouy jusqu'à Montréal; de la cession prochaine des forts Oswégo, Niagara, du détroit Michillimakinack aux Etats-Unis, conformément aux traités. M. Herman étant rentré sur ces entrefaites, dit à notre hôte :

« Possédant une maison aussi ample et aussi commode, pourquoi avez-vous élevé cette cabane sur le bord de ce ruisseau ? — Elle appartient à mon beau-frère le capitaine Gold Worthy, répondit-il; il l'a placée au milieu des 300 acres de terre que je lui vendis l'année dernière. Quoiqu'il soit riche et jeune encore, la retraite, le silence, le séjour des bois ont pour lui des charmes qu'il préfère souvent à ceux de la société et de la dissipation. Il aime passionnément la pêche, l'histoire naturelle et la botanique : son imagination riche en riantes couleurs, lui peint des perspectives charmantes; bien différent en cela de tant d'autres personnes, qui, en considérant les événemens et les germes d'explosion dont nous parlent les gazettes européennes, voudroient enchaîner la leur, comme un ennemi redoutable, parce qu'elle anticipe tous les maux, et n'en prévient aucun ».

« Il n'entre jamais dans les bois, sans croire

entendre une harmonie dont les modulations varient au gré du vent et de la brise ; c'est, dit-il, la nature qui nous parle et nous invite à la méditation. La vue des rochers fait sur son esprit la même impression que celle des vieilles médailles sur celui des antiquaires ; ces impérissables témoins de tous les temps sont en effet ce qu'il y a de plus ancien sur la terre : il en examine avec soin le grain, ainsi que les mousses, les plantes, et les cèdres, dont les racines actives vont puiser dans leurs crevasses une force végétative qui paroît inconcevable, puisque souvent elles ont celle de les faire éclater. Tout est pour lui un objet d'observations instructives ; le moucheron que poursuit l'hirondelle légère, comme la Kéwassa des bois (14), ce phénix des insectes, qui, pour donner la vie à ses petits, se donne la mort la plus prompte ; l'humble agrelle qui rampe sur la terre, comme l'arbre majestueux des forêts ; les pétrifications qu'on trouve au fond des lacs, comme le galet de leurs rivages. Il est à la fois peintre et poète, lorsqu'il décrit la magnificence de la nature dans un beau jour de printemps, lorsqu'il nous parle de l'éclat des toiles de l'industrieuse Progné, embellies des larmes tremblantes de l'Aurore ; du combat et du triomphe de la Lumière naissante sur les Ombres de la nuit ; de la dégrada-

tion insensible des teintes du soir, moment du recueillement et du silence ».

« La vue d'un ruisseau qui coule en serpentant sous l'ombre mystérieuse des aunes et des érables penchés, occupe et fixe son esprit, souvent durant des heures entières: le murmure et le mouvement de leurs ondes limpides à travers les racines des arbres qu'elles désaltèrent dans leur cours, le passage des feuilles et des débris qu'elles entraînent, les groupes voltigeans d'éphémères (15), dont l'existence ne s'étend que du lever au coucher du soleil, les herbes aquatiques dont les ondulations lentes et gracieuses rappellent les mouvemens de la sensibilité ; tous ces objets sont pour lui une source féconde de rêveries et de méditations, qui ne sont le fruit, m'a-t-il souvent assuré, ni d'une volonté, ni d'une étude particulière, mais l'effet d'un attrait irrésistible, d'une espèce d'égarement semblable aux approches vaporeuses et graduelles du sommeil ».

« Frappé, depuis qu'il a parcouru les Etats-Unis, de la douce aisance, de l'indépendance dont jouit un colon qui a les moyens de faire les avances nécessaires pour se bien loger, nettoyer promptement sa terre, et convertir ses marais en prairies, il a formé le projet de résigner sa commission, lorsque son régiment sera rappelé en Europe. D'ailleurs sa femme, pour

laquelle il a la plus tendre affection, ne veut point y retourner jusqu'à ce que les orages dont cette partie du monde est menacée, soient dissipés. Il a engagé pour cinq ans quatre soldats de sa compagnie, excellens travailleurs : aidé de mon expérience, de mes conseils et de mon moulin à scie, ses progrès seront rapides ».

« Comme moi, il est convaincu que plus éloigné du foyer des révolutions et des guerres, qui, si souvent, désolent l'ancien monde, vivant ici sous le Gouvernement le plus paternel qu'il y ait sur la terre, à l'abri d'impositions onéreuses et arbitraires, jouissant de toute la liberté compatible avec l'état social, le bonheur de l'homme estplus assuré ici que par-tout ailleurs, je veux dire moins exposé aux caprices de la destinée. En effet, un colon opulent, exempt d'ennui par des occupations continuelles et des travaux créateurs, ne redoute que l'intempérie des saisons, et les outrages de la nature, et doit se trouver heureux, s'il est assez sage pour préférer une vie industrieuse, frugale et modeste, aux vaines dissipations, aux dangers de l'ambition et de l'oisiveté ».

« Quel avantage inappréciable pour nos deux familles ! Déjà nous avons formé un plan d'union qui, à la fois, ajoutera à notre puissance comme

cultivateurs, et à notre bonheur comme parens, voisins et amis ».

M. E..... me parloit encore de ce charmant projet, lorsque la compagnie arriva de la pêche avec dix-sept belles truites. Après avoir passé une soirée aussi agréable qu'instructive, nous nous séparâmes dans l'intention de visiter le lendemain la branche occidentale, et si le jour n'étoit pas favorable, d'aller à Niagara.

Les deux chapitres suivans se sont trouvés tellement maculés, que le traducteur n'a pu en lire quatre lignes de suite. Il paroît que, long-temps après avoir vu la branche occidentale, les voyageurs s'embarquèrent sur le lac Erié, pour aller au Détroit et à Michillimakinack. (*Note du Traducteur.*)

## CHAPITRE XII.

« C'est, nous dit M. E...., au long séjour que firent ici, il y a trois ans, deux voyageurs russes, dont l'un avoit déjà parcouru l'intérieur du continent, que vous avez dû l'année dernière l'avantage et la possibilité de voir la branche orientale de la chute, avec sûreté et commodité. Ce fut pour eux que je fis placer les échelles (Indian Ladders), qui conduisent au premier reposoir, et de-là au dernier point accessible de l'abîme. Ils débarquèrent à la Nouvelle-Orléans, d'où ils remontèrent le Mississipi et l'Ohio jusqu'à Louis-Ville, située à 508 lieues de cette capitale de la Louisiane : après avoir passé trois mois à parcourir les principaux établissemens du Kentukey, ils parvinrent à Washington, chef-lieu du District de Limestone, de-là à l'embouchure du grand Kanhawa, où une colonie de cinquante-trois familles venoit d'arriver; enfin à la ville de Marietta (1), sur le Muskinghum, où les fondateurs de ce nouvel Etat (2), les généraux Parsons, Putnam et Varnom, leur firent voir le célèbre camp retranché qui, à en juger par la grosseur et l'élévation des arbres dont il est couvert, doit être d'une haute anti-

quité. Des sources de cette rivière, ils parvinrent aisément à celles du Cayahoga, qui n'en sont éloignées que de quatre milles, d'où un canot de Wyandots les conduisit au lac Erié (3). Après être restés quelques jours dans leur village et s'être amusés à chasser et pêcher avec les indigènes, ils allèrent passer l'hiver au Détroit, dont ils parcoururent tous les environs jusqu'au lac Sainte-Claire; vers le printemps, ils s'embarquèrent sur un vaisseau appartenant à cette ville, chargé de pelleteries, de sucre d'érable, et de minerai de cuivre, destiné pour le fort Erié, où ils arrivèrent heureusement, après avoir fait, depuis la Nouvelle-Orléans, 912 lieues dans l'intérieur du continent ».

« Ils étoient l'un et l'autre aussi bons géographes que bons dessinateurs, et je crois qu'ils étoient envoyés par l'impératrice de Russie. C'est d'eux que j'ai reçu ces belles vues des rapides et des rivages pittoresques du grand Kanhawa, celle des deux branches de cette cataracte, ainsi que l'esquisse du pays compris entre la presqu'île de l'Erié et la rivière Jenezee, dont ils dessinèrent aussi les trois chutes, qui ont ensemble 212 pieds de hauteur. Pendant leur séjour à Marietta, le secrétaire de ce nouveau Gouvernement leur donna le plan de l'ancien camp retranché, sur une partie duquel on cons-

truit cette nouvelle ville, qui, si l'on en juge par les noms que messieurs les fondateurs ont donnés aux places et aux rues, ressemblera à une ville romaine ».

« Pendant le séjour de ces voyageurs, vivoit dans les bois, sur les bords de la rivière Prideaux qui tombe dans l'Ontario, une famille d'indigènes, dont le chef mourut peu après leur départ. L'histoire de cet homme, qui, d'Européen étoit devenu Winébago, ainsi que ses fréquentes conversations avec ces messieurs, me parurent si intéressantes que j'en fis un extrait. Quoiqu'il soit mal écrit, (car comme vous voyez, je ne suis qu'un simple colon), je crois qu'il contient des réflexions nouvelles. Si vous y consentez, ma femme va le lire. — Très-volontiers, lui répondîmes-nous ; ce sera ajouter encore quelque chose de plus aux nombreuses obligations que nous vous avons déjà ».

« M. ***, chef de cette famille, fut fait prisonnier par les Winébagos à l'affaire du général Braddock en 1755, et conduit à leur principal village situé sur une île, dans le petit lac de leur nom, à plus de 250 lieues d'ici. Sa famille n'ayant point entendu parler de lui, le crut mort. Long-temps après, son fils conduit par des affaires de commerce, vint à Niagara ; je ne sais comment cela se fit, mais il apprit que, dans ce village éloigné,

il existoit un blanc pris au combat du fort Duquesne, qui y avoit été adopté et s'y étoit marié. Quoique bien éloigné de penser que cette personne pût être son père, il crut devoir s'en assurer, et sur le champ il forma la généreuse résolution d'entreprendre ce long et pénible voyage. Il partit dans un canot d'écorce monté par quatre indigènes de cette nation, dont il ne connoissoit ni la langue, ni les usages ».

« Arrivé au village, ils lui indiquèrent la wigwham dans laquelle habitoit l'homme dont on lui avoit parlé à Niagara. Quoique vêtu d'une robe de castor et considérablement vieilli, il le reconnut après l'avoir attentivement considéré, et l'embrassa en l'appelant son père : celui-ci, qui avoit presque oublié sa langue maternelle, surpris de se sentir serré dans les bras d'un étranger, s'éloigna en balbutiant quelques paroles; mais bientôt revenu de son étonnement, il put s'énoncer assez distinctement pour lui faire quelques questions relatives à ce ténébreux mystère. A peine son fils lui eut-il parlé de sa mère, que ce nom parut retentir dans le cœur du vieillard, et y rappeler l'énergie d'un sentiment que les années n'avoient point éteint. Agité, presqu'incapable de supporter ce premier tumulte d'un bonheur aussi inespéré, ce conflit d'émotions si soudaines, l'œil hagard et avide, il s'approcha

et lui dit d'une voix tremblante : — «Oui, vous êtes l'enfant d'une femme dont j'ai toujours chéri la mémoire ; vos traits me rappellent ceux de son visage que le temps, ni l'absence n'ont pu effacer. Par quel inconcevable hasard avez-vous entendu parler de moi, et avez-vous su que j'habitois ce village situé dans la profondeur du continent, à 600 lieues de la mer ? Comment, sans connoître la langue de vos conducteurs, avez-vous pu parvenir jusqu'ici ? Brave et inestimable jeune homme, que je vous embrasse encore une fois avant que mes forces soient épuisées. Et votre mère vit-elle encore ? — L'Être suprême, répondit-il, l'appela dans son sein trois ans après l'époque à laquelle les gazettes avoient annoncé votre mort ; elle crut, et nous aussi, qu'elle alloit rejoindre celui dont elle parloit sans cesse. Ce vieillard, après avoir élevé vers le ciel ses yeux mouillés de larmes sans proférer une parole, se retira sur sa peau d'ours ».

« Le lendemain, les indigènes que la singularité, la nouveauté de cet événement avoit rassemblés, s'empressèrent de féliciter cet heureux père et son généreux fils, en leur serrant les mains à plusieurs reprises, et leur offrant l'oppoygan de l'amitié. Tel fut, dit-on, l'effet de cette scène si touchante, que leurs paupières sèches et arides en furent humectées, et leurs cœurs de

bronze profondément attendris : triomphe que la nature obtient rarement sur les opiniâtres préjugés de leur éducation ».

«Néanmoins, humilié de l'apparence et du costume de son père, logé comme les autres sous une wigwham enfumée, ce jeune homme fit tous ses efforts pour le persuader de reprendre des habits européens, et d'abandonner sa famille : il s'engagea solemnellement à le placer commodément parmi les blancs, et à avoir le plus grand soin de sa vieillesse. Ce fut en vain. — « Quelqu'heureux que je sois, lui dit son père, d'avoir été aussi miraculeusement retrouvé par l'enfant de ma jeunesse, jamais je ne me séparerai de celle qui m'a délié lorsque j'étois captif, et à qui, par l'adoption, je dois la vie, ni de ceux dont elle m'a rendu père. Je sens toute la force des préjugés qui vous guident, tout le respect que je dois à la mémoire de votre mère ; mais que diroit la nature, si j'osois l'outrager jusqu'à ce point, ainsi que ce sentiment intérieur, cette voix sourde, mais distincte, qui se fait entendre dans les ténèbres de la nuit comme durant la clarté du jour ? Je vous en conjure, ayez quelqu'indulgence pour un acte de reconnoissance dont l'oubli terniroit le bonheur que je vous dois, et pour des habitudes que je ne puis plus changer. Je n'en serai pas moins votre père, votre tendre

père ; vous n'en serez ni moins respecté, ni moins respectable aux yeux du monde entier ».

« Ils partirent ; mais, comme ce vieillard l'avoit prévu, ne pouvant plus habiter une maison close, ni coucher sur un lit, il obtint la permission de s'établir avec sa famille non loin de Niagara, vers les sources de la rivière Prideaux, canton avantageusement situé pour la pêche et la chasse. Il recevoit ses amis avec toute la simplicité d'un véritable indigène, sans chaises ni tables, ne leur offrant qu'une peau d'ours et une couverture, toutes les fois que le mauvais temps ou quelques autres motifs les obligeoient d'y passer la nuit. Son habitation n'étoit qu'une wigwham, construite avec un peu plus de soin que celle dans laquelle il avoit précédemment logé au village Winébago ».

« Avant de partir pour lui faire notre première visite, je dis à ces Russes : — « Ne vous attendez pas à trouver cet Européen plongé dans son ancien état d'ignorance ; il est devenu infiniment intéressant depuis qu'il a appris de nouveau sa langue maternelle, et qu'il passe son temps à lire, pendant que ses enfans pêchent et chassent pour le nourrir. Je vous prie que son vêtement, son apparence et ses manières n'excitent aucunes marques d'étonnement ; cela le mortifieroit, et lui rendroit notre visite impor-

tune. Jamais il n'a été plus évidemment démontré, comme vous le verrez, que la physionomie tient beaucoup à notre genre de vie; car, à l'exception du blanc des yeux dans lesquels il n'y a aucun mélange de jaune, comme parmi les indigènes, il en a toute l'apparence ».

« Cet attachement pour un régime aussi précaire et aussi éloigné de ses anciennes habitudes, me dit M. Worsloff, l'un des voyageurs, est bien étrange; si ce n'étoit pas M. E.... qui me le dît, très-certainement je ne voudrois pas le croire ».

« Voici, dis-je à ce chef, deux voyageurs que je vous présente : ce sont des Russes qui, de la Nouvelle-Orléans, où ils débarquèrent l'année dernière, sont parvenus jusqu'ici en remontant le Mississipi et l'Ohio. — Peu m'importe d'où ils viennent, répondit-il, puisqu'ils sont vos amis. Quels motifs, ajouta-t-il, en s'adressant aux voyageurs, vous ont engagés à entreprendre un aussi long voyage? — La curiosité. — Votre patrie ne vous offroit-elle pas un champ assez vaste pour la satisfaire? Là, comme ici, la terre est couverte de neiges pendant six mois de l'année; là, comme ici, on voit d'épaisses forêts fréquentées par des hordes qui ne vivent que du produit de leurs chasses et de leurs pêches. — Cela est vrai, mais on préfère

souvent les objets éloignés, parce qu'on les croit plus intéressans que ceux qui sont à portée : d'ailleurs nous obéissons aux ordres de nos supérieurs ». — Après avoir répondu avec beaucoup de complaisance à toutes les questions qu'ils lui firent, il nous dit :

« Depuis que la conversation de personnes instruites et la lecture m'ont rappelé à moi-même, et m'ont fait sortir de cet état d'irréflexion, de ce sommeil de l'esprit dans lequel j'avois si long-temps végété, je me sens comme un homme qui, après une longue léthargie, revoit la lumière du jour et ses amis. Que d'événemens ont eu lieu depuis 1755, époque de mon départ de l'Ecosse ! Comme tout a changé dans l'Ancien et le Nouveau-Monde ! Quelle est donc la puissance qui, sans cesse, bouleverse les nations et régit les destinées humaines ? Les Colonies anglaises, que le général Braddock étoit venu protéger contre l'invasion des Canadiens, sont devenues Etats indépendans, et leur ancienne Métropole s'est emparée du Canada. La population de ces mêmes Colonies, qui alors ne s'étendoit qu'à 200 milles de la mer, est parvenue jusqu'ici, et même au-delà de l'Ohio : mais ce qui met le comble à mon étonnement, est la révolution dans les opinions politiques et religieuses d'une des premières nations de l'Europe,

qui, comme un volcan, vient de se manifester d'une manière si violente. N'est-il pas à craindre que cette explosion ne soit le prélude de crises longues et sanglantes? Peut-être même le moment n'est-il pas éloigné où ces secousses, traversant l'Océan, viendront ébranler ce Gouvernement, fondé, à la vérité, sur les bases de la justice et de la liberté, mais jeune et foible encore. Si jamais ce malheur arrivoit, la vie simple et naturelle que je mène, répugneroit moins à ceux qui n'en connoissent pas les charmes; alors le séjour des bois seroit considéré comme un port tranquille à l'abri des orages. Quelle ressource, en effet, pour les victimes des dissentions politiques, que l'étendue de ces forêts, l'indépendance et les moyens de subsistance qu'elles offrent à ceux qui les habitent»!

«Quelque violens que soient les effets d'un changement qui me paroît encore éloigné et douteux, répondit M. Worsloff, peut-on croire qu'ils se fassent sentir à 76 degrés de longitude? — Oui, répliqua le Winébago, parce que ces nouveaux principes sont extrêmement séduisans pour la multitude; parce que les hommes, toujours mécontens de leur sort, espèrent l'améliorer au milieu du tumulte et des bouleversemens; parce que, semblable à la surface de la mer, dont les vagues ne s'amortissent que long-

temps après la tempête, il est impossible de prévoir quand le mouvement imprimé à une aussi grande masse cessera entièrement; parce qu'enfin les nations, comme les individus, ont besoin des lumières qui résultent de longues épreuves, ainsi que des leçons du malheur, avant d'acquérir la sagesse et l'expérience ».

« Après avoir connu, jusqu'à dix-huit ans, reprit M. Worsloff, les avantages de la vie civilisée, comment pouvez-vous préférer encore une cabane d'écorce à une maison bien meublée; une peau d'ours à un lit; à une vie assurée et tranquille, ce régime précaire et pénible, où l'homme isolé, ne connoissant aucuns des principes si doux de l'union et de l'humanité, cherche son bonheur dans sa triste et malheureuse indépendance » ?

« Apprenez, jeune homme, répondit vivement le vieillard, qu'il faut plus de force et de véritable courage, et que peut-être même il y a plus de dignité que vous ne pensez à pouvoir se suffire à soi-même, à ne connoître qu'un petit nombre de besoins, et à savoir supporter les maladies, la faim et la mort, sans appui ni consolation. C'est le premier état de l'homme, le seul dans lequel, pouvant vivre sans rien posséder, il jouit de la sûreté sans le secours oppressif des loix, et de l'indépendance et de

la liberté la plus illimitée, sans nuire à personne ».

« Cette liberté, poussée jusqu'à l'excès, répondit M. Worsloff, me paroît, au contraire, un grand mal, puisqu'elle dessèche les germes de la reproduction, en inspirant à ces nations une aversion invincible pour la vie sédentaire et pour la culture, qui augmenteroient leurs forces et multiplieroient leur nombre. — L'anéantissement rapide de ces tribus, dit le vieillard, n'est venu que de leur commerce avec les blancs, commerce qui a introduit parmi elles le double poison de la petite-vérole et des eaux spiritueuses : le premier en a déjà détruit plus de la moitié ; le second en dégrade et abrutit journellement le reste. Avant la découverte du continent, on ne connoissoit point de rivières dont les sources ne fussent habitées par quelque petite tribu, et elles vivoient dans l'abondance. La civilisation n'est nécessaire qu'à l'époque où les hommes, devenus trop nombreux pour vivre du produit de leurs chasses et de la pêche, sont obligés de se courber vers la terre pour en tirer leur subsistance. C'est alors que les loix, la subordination, les prestiges du Gouvernement, deviennent indispensables. Ici, chaque individu, semblable aux fauves et aux oiseaux, trouvant dans son adresse les moyens de vivre

aux dépens de la nature, ne connoît d'autres sacrifices que ceux de l'impérieuse nécessité ».

« Vous conviendrez cependant, reprit M. Worsloff, que, dans ce premier état, l'homme n'est qu'une plante agreste et sauvage, quoique vigoureuse, dont les branches, faute de culture, sont souvent sans fleurs, et dont les fleurs ne rapportent que rarement du fruit. — Qu'appelez-vous des fleurs sans fruit? répliqua vivement le vieillard. Quel nom donnez-vous donc à ce sentiment sublime qui les excite à exposer leur vie pour la conservation des êtres auxquels ils l'ont donnée? A l'attachement qu'ils ont pour leur tribu? A leur tendre affection pour leurs femmes et leurs enfans? A leurs regrets amers et cuisans, lorsqu'ils les perdent, regrets que ne peuvent surmonter les efforts qu'ils font pour s'élever au-dessus des coups du sort? A leur respect pour le droit des gens, pour la vieillesse, pour les liens de l'adoption, ainsi que pour les cendres et la mémoire de leurs ancêtres »?

« Chez aucun peuple, continua-t-il, on ne trouve des amis plus sûrs, plus constans ni plus généreux. Quoiqu'ils ne connoissent pas cette sensibilité qui n'est que le fruit de la civilisation, combien d'exemples frappans d'affection, de dévouement et de reconnoissance ne pour-

rois-je pas citer? Etrangers aux illusions trompeuses de l'avenir, aux inquiétudes de la prévoyance, ils supportent avec beaucoup plus de courage que les blancs, les malheurs, les revers et les privations; état qui paroît être celui de la nature, comme les arbres constamment exposés aux tempêtes, poussent des racines plus profondes que ceux qui croissent dans les vallons ».

« Ne vous y trompez pas; quoique plongés dans ce que vous appelez un état d'ignorance et de barbarie, combien ne sont-ils pas encore supérieurs au vulgaire des Européens? Quelle distance entre la noble fierté, l'indépendance, la fermeté, le courage de ces chasseurs guerriers, et la dégradation, la bassesse et les vices de la plupart des habitans des frontières? Entre la bonne-foi, la franchise, le désintéressement des premiers, et la cupidité, la perfidie, l'astuce mensongère des seconds? Quoiqu'ils ne connoissent point ce que vous appelez vertus sociales et religieuses, allez dans les villages les plus éloignés du dangereux voisinage des blancs, tels que ceux des Outagamis, des Ménomonis et des Chippaways, situés entre le Cayung-Gawana (*) et le Cayung-Gamineck; vous y

(*) Toutes les fois que les indigènes parlent du Mississipi, ils le désignent sous le nom de Cayung-Gawana,

verrez régner la paix la plus constante, et dans leurs familles, cette douce tranquillité qui forme le principal trait de leur caractère, quoiqu'une fois éloignés de leurs villages, ils soient actifs, audacieux, et quelquefois même turbulens. Ils sont grands et agiles; leurs membres musculeux, robustes et bien proportionnés, et, comme les loups, ils ont l'ouie, l'odorat et la vue d'une finesse extrême. Si la teinte de leur esprit est plus sombre et plus triste que celle des blancs, cela vient des forêts qu'ils habitent, et pour lesquelles ils semblent avoir été formés; cependant la jeunesse aime beaucoup les danses guerrières (4) ».

« Mais d'un autre côté, continua-t-il, ils ne sont pas exempts de défauts ; quelle est la mine dont on puisse extraire un minerai sans mélange? Je sais combien est funeste leur passion pour les chasses lointaines et les guerres, combien sont implacables leurs vengeances, combien est atroce leur barbarie envers les prisonniers qu'ils n'adoptent pas. Je sais que leur imagination est plus vivement excitée par le desir de détruire que par celui de créer; qu'ils n'attachent aucune idée de grandeur et d'importance, sinon à des

---

grande rivière ; ainsi que le lac Supérieur, Cayung-Gamineck, grand lac.

projets de guerre et de ravages ; qu'incapables de cultiver ou d'élever des monumens durables, leur existence et leur passage sur la terre ne laisseront aucunes traces instructives ; que leur genre de vie est aussi nul qu'une flèche qui n'atteint pas le but ».

« Leur esprit paroît vide, et l'est en effet, toutes les fois qu'ils ne s'occupent ni de chasses ni de pêches, ni de guerres. De-là l'imprévoyance, l'inconstance et la légéreté qu'on leur reproche ; de-là leur infériorité dans tous les traités qu'ils font avec les blancs, dont ils ont constamment été, depuis plus d'un siècle, les dupes et les victimes, comme si l'expérience du passé n'avoit aucune prise sur leur ame, ou n'avoit jamais daigné les instruire. Je sais aussi combien est funeste leur penchant insurmontable pour les eaux spiritueuses, ainsi que leur inconcevable aveuglement sur les suites funestes de l'ivresse, source de tant de dissentions, de meurtres et de maladies, aveuglement qui paroît émaner de la destinée ».

« A moins d'admettre, répondit M. Worsloff, que ces indigènes n'ont pas le même degré de perfectibilité que les nations de l'ancien Monde, comment concevoir que l'exemple et la fréquentation des blancs ne les aient pas encore instruits ; qu'ils méprisent tout ce qui tient à la

prévoyance et à l'industrie, comme avant l'arrivée des blancs; qu'ils aiment encore mieux s'exposer aux fatigues de leurs chasses lointaines, aux dangers des disettes meurtrières, que de cultiver la terre et de forger le fer, comme leurs voisins »?

« Rien de plus honteux, répondit le vieillard, ni de plus déshonorant parmi eux, que la vie sédentaire et cultivatrice. Un jeune homme qui, comme les autres, ne passeroit pas les hivers à poursuivre les fauves sur la neige, à attraper des castors (5) et des martres, ne trouveroit point de fille qui voulût souffler sur son tison, ni devant laquelle il pût chanter sa chanson, quelqu'abondante que fût sa récolte de maïs; il ne pourroit paroître aux jeux du village, ni même assister aux conseils nationaux, sans être exposé aux sarcasmes et au mépris des guerriers; sa vie ne seroit remplie que de dégoûts et d'amertumes; il seroit obligé de quitter le village. Quant à l'infériorité de leur intelligence et de leur raison, peut-être ne vient-elle que du manque de culture. C'est un germe, un bouton, qui, faute de chaleur, ne peut se développer ni éclore. Mais qu'ont-ils besoin de ce perfectionnement? L'usage funeste que les grandes nations font journellement de leurs lumières, n'en atteste-t-il pas l'inutilité »?

« Et leurs guerres, reprit M. Worsloff, quels peuvent en être les motifs, puisqu'ils ne connoissent ni la cupidité, ni la soif des conquêtes? Car si la paix pouvoit exister parmi les hommes, c'est dans leurs villages isolés, au sein de ces forêts, que, depuis des siècles, elle auroit dû fixer son séjour ».

« Les causes de ces guerres, répondit-il, ce sont les haines éternelles, les vengeances, dont les plaies ne se ferment jamais; quelquefois des rétaliations, des rêves, ou même le simple desir d'exercer le courage, trop long-temps oisif, de la jeunesse. L'histoire ne nous apprend-elle pas que dans tous les temps, dans tous les pays, le premier usage que les petites ainsi que les grandes nations ont fait de leurs forces, a été employé à s'entre-détruire? Cette funeste et inconcevable disposition, qui paroît tenir à l'instinct, est donc l'ouvrage de la nature, un mal inévitable. Lors de l'établissement de Massachussets, en 1621, l'île de Nantuket, dans le voisinage du cap Cod, contenoit à peine 200 indigènes Ichtyophages: eh bien! cette foible peuplade étoit divisée en deux partis qui se faisoient une guerre implacable, dont on n'a jamais pu découvrir le motif, tant il étoit frivole. Par-tout sur cette planète, la vie est, comme l'Océan, exposée à la fureur et aux ravages des tem-

pêtes : de même que les nations de l'Europe et de l'Asie, ces tribus sont entraînées par l'empire de leurs passions, par le torrent des hasards et des événemens ».

« En lisant l'histoire, continua-t-il, on ne rencontre que quelques intervalles de distance en distance, où la civilisation ait contribué au bonheur des hommes, et ces époques ont passé comme l'éclair. Qu'étoit le sort de la race humaine sous la longue tyrannie des Césars (deux ou trois exceptés) et sous celle de leurs successeurs, jusqu'en 1453 ? Quel a été celui de l'Europe, pendant tant de siècles d'ignorance et de servitude ? Que n'a pas souffert l'Asie sous le glaive destructeur du farouche Tamerlan ? Lequel valoit-il mieux être alors, Tartare ou Européen, Mohawk ou Shawanèse » ?

« Aussi long-temps que ces indigènes pourront vivre de leurs chasses et de leurs pêches, jamais ils ne se soumettront à la culture ; leurs invincibles préjugés s'y opposent trop constamment ; les tribus qui existent encore disparoîtront comme celles qui habitoient les côtes maritimes, ou se retireront dans la profondeur du continent à mesure que les colonies européennes s'approcheront de leurs cantons. Bien différens, en cela, des hommes de l'ancien Monde. Quoique sans goût pour le travail et les occupations

sédentaires, la marche du temps n'est rien pour eux, et cependant ils savent le diviser (6). Revenus de leurs grandes chasses, ils passent souvent des jours, des semaines entières, l'oppoygan à la bouche, les yeux fixés sur la terre, dans un état d'irréflexion et de silence. Ils ne connoissent cependant pas l'ennui, mal si commun parmi les nations civilisées. Aux fatigues de ces chasses, qu'ils se font un point d'honneur de supporter, succède le repos le plus absolu; aux privations qu'un peu de prévoyance adouciroit, succède l'abondance. Tel est le cercle étroit de leurs actions, de leurs desirs, de leur bonheur, fondé, comme vous voyez, sur leur aversion pour tout ce qui est soin, ou inquiétude de l'avenir».

«Il faut en convenir, dit M. Worsloff, ils sont heureux à bien peu de frais; néanmoins il est difficile de concevoir comment tant de générations d'êtres doués d'intelligence et de volonté, ont pu exister depuis des milliers de siècles, sans qu'il ait paru au milieu d'eux quelques individus d'un génie supérieur, qui, instruits par l'expérience ou le hasard, aient cherché à les éclairer, à leur donner quelques habitudes, quelques idées nouvelles; celles, par exemple, d'apprivoiser les buffles de leurs savannes, de cultiver le riz, qui croît sous leurs

yeux, de fondre le fer sur lequel ils marchent, de porter, pendant l'abondance de l'été, les regards de la prévoyance vers la pénurie de l'hiver, anticipation que connoissent les castors, les écureuils, les abeilles et les fourmis; qui leur aient enfin fait connoître quelques-unes des illusions de l'espérance. Qu'est-ce donc que la vie chez vos compatriotes? Une nuit sans le plus foible crépuscule, un sommeil sans rêves, une rivière sans flux ni reflux, dont les eaux stagnantes ne désaltèrent point».

« Bien différent des animaux, répondit le vieillard, qui, invariablement, naissent ce qu'ils doivent être un jour, l'homme, vous le savez, n'est rien avant d'avoir été moulé, façonné par le climat, l'exemple et l'éducation. D'après le genre de vie dont je viens de vous donner une légère idée, quelles peuvent être les facultés actives de ces chasseurs, leurs dispositions habituelles, ainsi que l'exercice de leur intelligence? N'ai-je pas moi-même éprouvé combien ses ressorts s'affoiblissent et se détendent dans cet état d'engourdissement»?

« Eh bien! répliqua M. Worsloff, comment peut-il donc arriver qu'au milieu de cet engourdissement, le même individu, si doux et tranquille dans son village, soit si actif et féroce à la guerre, ainsi que dans l'exercice de ses ven-

geances ? — Peut-être, répliqua l'indigène, l'homme est-il né vindicatif et féroce, ou peut-être l'est-il devenu par l'habitude et la nécessité. Mais comment analyser un être aussi contradictoire, qui tantôt s'élève jusqu'à la sublimité des plus hautes vertus, et tantôt descend jusqu'au dernier degré du vice et jusqu'au crime le plus atroce ; un être dont la nature s'amuse quelquefois à faire un Attila ou un Marc-Aurèle, un imbécille ou un Newton » ?

« De quels moyens, demanda M. Worsloff, les vieillards et les chefs peuvent-ils se servir pour inspirer à leurs guerriers le courage étonnant avec lequel ils supportent les tourmens, quand ils ont le malheur de tomber entre les mains de leurs ennemis ? — De l'exemple et de l'éducation, répondit le Winébago : c'est avec cela que, dans les Indes, on fait des Bramines, et ici, des tigres et des anthropophages ; ils instruisent leurs enfans à fabriquer des filets et des lacs, à harponner le poisson, à tendre des piéges, et faire la guerre à leurs ennemis, comme l'araignée la fait aux mouches ; à considérer comme un devoir sacré, d'étonner leurs ennemis par leur constance et leur courage, et à leur donner ainsi une grande idée de l'héroïsme de la nation. Ce préjugé est si profondément enraciné, qu'ils regardent comme déshonorés ceux qui se sont

laissé adopter. Voilà pourquoi ils n'osent plus revenir dans leurs villages, où ils n'éprouveroient que la honte et le mépris. Un guerrier, disent-ils, doit considérer l'adoption comme une foiblesse; il doit la refuser avec dédain, et préférer de mourir en chantant sa chanson de mort. — Combien doit-elle donc être puissante, reprit M. Worsloff, cette éducation qui peut étouffer la voix de la nature et de l'instinct? — Les anciens martyrs ne nous ont-ils pas donné une foule d'exemples semblables? répliqua le Winébago ».

« A propos d'adoption, lui dit le voyageur, comment se peut-il faire qu'un ennemi qu'on alloit dévorer, devienne tout-à-coup un parent, un ami, et que cet adopté remplisse avec tant de fidélité ses nouveaux devoirs? D'où peut venir cette étonnante contradiction entre la douceur avec laquelle ils traitent les prisonniers destinés au poteau, et la cruauté avec laquelle ils leur font endurer les tourmens de l'enfer (7)? Quelle est la source du plaisir qu'ils paroissent ressentir, quand la voix de leurs malheureux captifs, étouffée par l'excès de la douleur, ne peut plus se faire entendre (8); et celle de leurs hurlemens de triomphe à la vue des mouvemens convulsifs et des dernières agonies de leurs victimes expirantes? Un tel excès

d'aveuglement et de férocité, digne des démons de Milton, peut-il émaner du cœur de l'homme? D'un autre côté, d'où peut venir le courage inflexible que montrent ces infortunés, et la persévérance avec laquelle ils excitent la rage de leurs bourreaux jusqu'à leur dernier soupir (9)? Ce mélange étonnant de magnanimité et de barbarie, de douceur et d'inhumanité, seroit-il donc un attribut nécessaire de la vie primitive, de cet état de chasseur? L'esprit se perd au milieu des idées que ces sombres méditations font naître ».

« Je ne suis point assez savant, répondit le vieillard, pour résoudre ces questions : je crois même que si vous les proposiez aux philosophes de l'ancien Monde, ils seroient aussi embarrassés que moi; car ce n'est ni dans des livres, ni au milieu d'une société depuis long-temps organisée, qu'on peut connoître l'homme tel qu'il est sorti des mains de la nature. Dans les premiers, il arrive souvent que la vérité a été sacrifiée à la théorie, ou que les auteurs n'ont pas eu le temps de bien voir. Quant à l'homme civilisé, semblable à une rivière jadis fangeuse, contenue depuis des siècles par de fortes digues, il n'est que l'ouvrage des loix du Gouvernement et de mille autres prestiges. C'est à la Nouvelle-Hollande qu'ils devroient aller, c'est ici

qu'ils devroient venir pour l'étudier sous toutes ses nuances originelles ; alors leur raison, ou peut-être leur amour-propre, se roidiroit moins contre la forme des institutions et des entraves, sans le secours desquelles les grandes sociétés, comme un torrent sans digues, retomberoient dans le chaos de l'anarchie, vers laquelle elles ont une tendance continuelle ».

« Les croyez-vous, demanda M. Wörsloff, aussi heureux dans cet état primitif que s'ils étoient plus avancés dans la civilisation ? — Oui, je le crois ; peut-être même le sont-ils davantage ; car si, d'un côté, ils ne connoissent qu'un petit nombre de besoins, de plaisirs, de jouissances, de l'autre, ils sont beaucoup moins exposés aux inquiétudes de la prévoyance, aux chagrins, aux revers et aux malheurs réels, ainsi qu'à ceux de l'imagination, dont les illusions et les prestiges, souvent agréables, n'ont jamais entré dans leurs têtes. Ils sont si puissamment attachés à ce genre de vie, que la comparaison qu'ils en ont faite, depuis un siècle, avec celle des blancs, n'a produit aucun effet, et qu'en vain les missionnaires ont essayé de les fixer à la culture par l'espoir de l'abondance et du repos : en vain on a élevé quelques-uns de leurs enfans jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans ; de retour à leurs villages, ils ont bientôt oublié tout ce

qu'ils avoient appris, et abjuré les opinions dans lesquelles ils avoient été élevés (10) ».

« Et l'anthropophagie, demanda M. Worsloff, où ces indigènes en ont-ils puisé la première idée ? Comment celle de dévorer leurs semblables ne leur a-t-elle pas inspiré une horreur insurmontable ? — La source de ce penchant qu'on ne peut concevoir, répondit le vieillard, provient sans doute de notre organisation, puisqu'il a été connu de toutes les nations, et qu'elles n'ont cessé d'être cannibales qu'après avoir découvert les moyens d'apprivoiser les bestiaux et de cultiver la terre. Les uns l'attribuent aux fureurs de la vengeance ; les autres, plus vraisemblablement, à l'aiguillon de la faim. En effet, lorsqu'on considère que les dissentions et la guerre ont dû précéder la découverte et la culture du maïs, fruit d'une lente et tardive expérience, on conçoit que les vainqueurs affamés auront dévoré les vaincus, comme les animaux carnassiers dévorent leur proie. Cependant les anciennes chansons nationales (11) attestent que cet horrible usage n'étoit fondé que sur l'orgueil de la victoire, dont le complément consistoit à dévorer et à engloutir son ennemi ».

« L'homme, répondit M. Worsloff, n'auroit-il donc été destiné qu'au brigandage et à la

guerre ? Hélas ! cela ne paroît que trop vraisemblable. Que celui dont l'amour-propre se refuseroit à le croire, consulte les anciennes archives du monde, qu'il lise l'histoire de ces Colonies et celle du Brésil ; et s'il n'est pas encore convaincu, qu'il aille à Botany-Bay, à la Nouvelle-Zélande, à la terre des Papous, il verra quelle a dû être la grossière origine des nations aujourd'hui si savantes et si policées. Semblable au diamant qui, dans son premier état de caillou opaque et brut, ne peut émettre sa lumière, et ne brille qu'après avoir été façonné, taillé, poli, ce n'est qu'à l'époque de sa civilisation que l'homme a mérité ce nom, qu'il a connu la crainte et l'espérance, qu'il a pu élever ses regards vers le ciel, embellir la terre, faire rapporter, par le moyen de la greffe, au sauvageon des forêts, des fruits délicieux, aux plantes agrestes, les grains dont nous faisons notre nourriture ; ce n'est qu'à cette époque, à jamais mémorable, qu'il a su goûter les douceurs de la paix, sentir l'utilité des loix et de la subordination, et connoître enfin la morale, l'honneur et la probité ».

« Je ne vois pas, répliqua le vieillard, ce qu'il a gagné dans ce nouvel état, puisque, malgré le secours des sciences et des arts, malgré les lumières de ce qu'on appelle philosophie, il n'a

pu réprimer ses penchans ni ses passions funestes, sources éternelles de guerres, de haines et de jalousie. A-t-il joui de la paix et de l'abondance pendant de longs intervalles? Le nombre s'en est prodigieusement accru; alors sa subsistance a été plus difficile à obtenir, il s'est vu plus exposé aux ravages des épidémies et des famines, et aux dangers des révolutions. Je doute que le vulgaire des nations civilisées soit aussi heureux que les habitans des forêts: voyez quel est le triste sort du peuple Chinois »!

« Que devons-nous donc penser de la nature humaine, reprit M. Worsloff? — C'est un problême inexplicable, répondit le Winébago, ainsi que tant d'autres dont nous sommes environnés. Eh bien! continua-t-il, malgré les désastres occasionnés par la guerre, l'anthropophagie et les disettes, ces nations étoient beaucoup plus nombreuses lors de la découverte du continent, qu'elles ne le sont aujourd'hui. Armés du toméhawk, ces hommes étoient, il est vrai, des tigres altérés du sang, affamés de la chair de leurs ennemis; mais revenus dans leurs villages, ils y reprenoient cette douceur, cette tranquillité d'esprit qui leur est naturelle. Si, d'un côté, l'établissement des blancs a fait disparoître la source de leurs guerres; de l'autre, il a introduit parmi elles le fléau de la petite-

vérole et celui des eaux spiritueuses, dont les ravages sont si effrayans aux yeux des personnes qui s'intéressent à leur sort. Rarement en voit-on aujourd'hui parvenir à un âge avancé; ils éprouvent des maladies, des infirmités qui leur avoient été jusqu'alors inconnues : voilà ce que ces nations ont gagné à fréquenter les blancs ».

« Puisqu'enfin, reprit M. Worsloff, elles ont constamment fermé les oreilles et les yeux à tant de conseils et d'exemples, ne vaut-il pas mieux qu'elles soient remplacées par une population d'hommes laborieux, éclairés, qui s'occupent à défricher, à embellir ce continent si long-temps improductif? — Et de quel droit les blancs sont-ils venus empoisonner ces tribus de chasseurs, pour s'emparer de leur héritage? N'en étoient-ils pas séparés par une vaste mer? — De quel droit? demandez-vous. De celui qui régit tout sur la terre et dans l'univers, de celui du plus fort. Cette nouvelle partie du monde n'est-elle pas destinée à devenir un quatrième théâtre sur lequel paroîtra la même suite de guerres, de révolutions, de bonheur, de calamités et de gloire, qui a eu lieu dans les anciens continens? Lorsque la civilisation de celui-ci et de celui de la Nouvelle-Hollande sera complète, peut-être la plénitude des choses étant arrivée, des catastrophes semblables à celles

qui ont précédé l'histoire, et dont il ne nous reste qu'une obscure tradition, bouleverseront les mers, déchireront la surface des continens, et enseveliront sous leurs débris la plus grande partie de l'espèce humaine ».

« De quelques familles échappées à ce naufrage universel, naîtront des nations nouvelles, qui, après avoir croupi dans l'ignorance et la barbarie pendant un grand nombre de siècles, deviendront à leur tour policées, savantes et guerrières. Telle est peut-être la chaîne éternelle de nos destinées, et la succession des grandes époques de la nature, qui a besoin de ces longs intervalles de repos pour former un nouveau sol végétal, concevoir et développer de nouveaux germes ».

## CHAPITRE XIII.

Pendant mon long séjour en Virginie dans les comtés intérieurs de Bath et de Botétour, situés entre la chaîne de montagnes connue sous le nom de Blueridge, et celle d'Alléghény où on a découvert depuis quelques années des eaux salutaires, je fis connoissance avec plusieurs officiers de l'armée continentale, que des blessures honorables reçues en combattant pour l'indépendance de leur patrie, obligeoient de visiter ces bains tous les ans. Ces cantons éloignés de la mer, si intéressans par l'abondance de différens minéraux, par la beauté des fleurs naturelles, ainsi que par la fertilité du sol et la stature gigantesque des habitans, deviendront un jour la plus belle partie de ce grand Etat. On peut aisément croire que dans un pays encore si nouveau, les communications doivent être très-imparfaites et les logemens incommodes : mais quand on considère l'étendue de la Virginie relativement à sa population actuelle et à l'époque de sa première colonisation, il faut moins s'étonner de ce qu'on n'a pas encore fait, qu'admirer ce qui l'est déjà (1).

Ces bains ne sont qu'à 50 milles du pont naturel, merveille qui n'a encore été vue et admirée

que par un très-petit nombre d'Européens, et à 70 milles de la ville de Fincastle, capitale du comté de Botétour, fondée en 1790. Elle est avantageusement située sur la route qui de Virginie conduit au Ténésee par le Holston, et au Kentukey par la vallée de Powel et le Cumberland. Il n'y a pas encore six ans, cette communication à peine tracée, étoit extrêmement dangereuse; on ne pouvoit entreprendre ce voyage qu'en caravannes bien armées, à cause des bandits d'Ouasioto et de ceux des vallées de Cowee et de Chota, alors très-redoutables. Depuis cette époque le progrès des établissemens a été si rapide, qu'aujourd'hui la poste y passe régulièrement; c'est la troisième communication des Etats maritimes avec les pays trans-Alléghéniens.

C'est aussi celle que suivent les nombreux émigrans qui, tous les ans, arrivent des bords de la mer, ainsi que des différens Etats de l'Union. Pendant mon séjour à Fincastle, je conversai avec plusieurs chefs de famille qui me dirent avoir quitté l'Europe dans l'intention de s'y établir : ils avoient débarqué à Alexandrie sur le Potawmack, et conduits par l'espérance, ils voyageoient gaîment, ce qui me surprit un peu en considérant que, comme étrangers, ils ne connoissoient personne dans le pays où ils alloient. Je leur en fis l'observation. Cela est vrai, me

répondirent-ils, mais aussi n'est-il pas le pays de tout le monde, puisqu'il y a encore tant de place, et que les neuf dixièmes des terres ne sont point habités ; sachant d'ailleurs combien les artisans y sont rares, nous sommes sûrs d'y obtenir par notre industrie ce que nous ne pouvions pas espérer en Europe, où tout est plein ; un lieu, un feu, des champs qui nous appartiendront et ne relèveront que du Gouvernement et des loix ; voilà le motif qui nous a fait abandonner le village dans lequel nous avions vu le jour, nos parens, nos amis, et les compagnons de notre enfance ; jugez de sa puissance ; car quelque malheureux qu'on soit, il est impossible de quitter pour toujours sa terre natale et ses voisins, sans un grand et profond déchirement : mais quand on a une femme et des enfans, quand l'impérieuse nécessité l'ordonne, on iroit à Botany-Bay pour leur procurer du pain et l'aisance. Jusqu'ici la divine Providence nous a été propice.

« Voyez-vous, me dit le général Howe (*) dans une de nos courses du matin, ce vieillard dont la voiture vient de passer, descendant lentement la montagne, accompagné de deux jeunes gens? C'est le patriarche du comté d'Orangebourg dans la haute Caroline méridionale : il vient ici tous

(*) De la Caroline septentrionale.

les ans, non pour y chercher la jeunesse, comme à la fontaine de Jouvence, mais pour adoucir les approches de la caducité. En parlant hier des Cherokees, je vous donnai quelques détails sur leur manière de vivre, et sur les abondantes ressources qu'ils trouvent dans les forêts; eh bien! ce vieillard, pour éviter la fureur et la déprédation des Anglais pendant la guerre, a eu le courage de quitter sa belle plantation, et d'aller y habiter aussi sous la conduite d'un de ses nègres, qui avoit été long-temps prisonnier chez ces indigènes, et il a eu le bonheur d'y trouver les mêmes ressources. Semblable aux patriarches de l'antiquité, il abandonna sa maison, ses champs, et, accompagné de tous ses bestiaux et de ses gens, il erra au pied des grandes montagnes d'Alléghény, depuis les frontières de la Géorgie jusqu'à celles de la Virginie. Ce long et singulier pélerinage a été couronné de succès, ni lui, ni aucun membre de sa nombreuse famille n'ayant éprouvé d'accidens pendant ces quatre longues années (2). Les jeunes gens qui l'accompagnent sont ses petits-fils, et naquirent au pied d'un arbre, dans un de ses campemens d'hiver ».

« Abordons-le, continua-t-il, vous ne tarderez pas à vous appercevoir combien il est intéressant, et avec quelle complaisance il répond aux questions qu'on lui fait, sur-tout lors-

qu'elles sont relatives à ce qu'il appelle sa vie patriarchale. Quel dommage qu'il se soit refusé à faire imprimer l'intéressant journal de ce long voyage, rempli, dit-on, d'observations sur la botanique, sur quelques insectes qu'on ne trouve point ailleurs, et sur plusieurs autres objets extrêmement nouveaux : on dit cependant qu'il va le mettre au net, et l'envoyer au général Washington. La figure de ce vénérable colon inspire le respect ; l'harmonie de sa voix, la mellifluence de son langage font naître le plus vif intérêt. Je ne connois personne qui raconte avec autant de précision et d'élégance ; ce qu'il doit à son excellente éducation et à ses anciens voyages en Europe ».

« Voici, lui dit le général Howe, un étranger que je vous présente, venant des Etats du nord où il a résidé plusieurs années avant la révolution. Flatté de l'heureux hasard qui lui procure le plaisir de vous connoître, il desireroit que vous voulussiez bien l'informer des moyens dont vous vous servîtes pour nourrir pendant quatre ans vos bestiaux et votre famille au milieu des forêts, genre de vie dont, comme Européen, il n'a qu'une bien foible idée ».

« Volontiers, répondit-il ; mais arrivons, et dînons ensemble. J'ai besoin de quelque repos ; ma vieille mémoire en deviendra plus fraîche : d'ail-

leurs rien ne rapproche autant les hommes, que de boire et de manger ensemble. Eh puis, vous le dirai-je? j'ai besoin de tout ce qui peut contribuer à rendre mon foible récit intéressant aux yeux d'un étranger ».

« Malgré mon grand âge et les infirmités qui ne me permettoient pas d'unir mes efforts à ceux de mes compatriotes pour les aider à repousser les injustes prétentions de notre orgueilleuse Métropole, je l'avoue, je vis avec un mélange de satisfaction et d'effroi arriver le moment de la lutte sanglante qui devoit décider de notre sort, parce que j'étois persuadé qu'étant unis, et à 1200 lieues de l'Europe, nous serions invincibles, et que l'indépendance de ces Etats, quelque chèrement qu'elle fût acquise, nous récompenseroit de tous nos sacrifices. Aidés des secours généreux de la France, nous avons réussi, et, graces au ciel! j'ai assez vécu pour voir ce beau jour. J'avois deux fils en état de porter les armes; ils furent des premiers sous les drapeaux du continent; je me chargeai du soin de leurs femmes. La guerre s'alluma; vous devez savoir avec quelle fureur et quelle animosité les ennemis la firent dans cet Etat, ainsi que dans la Géorgie. Effrayé dès la seconde année, par les récits de leurs cruelles déprédations, je résolus d'abandonner ma plantation, et d'aller vivre au

pied des Alléghénis, région dont un de mes nègres connoissoit bien la topographie. Pour cet effet je fis construire quatre chariots, que je chargeai de provisions, de hardes, de linge, de sel, de fer, de quelques instrumens aratoires, d'une forge portative, enfin de tout ce que la prudence et la prévoyance m'avoient suggéré. Sachant que dans les solitudes les plus éloignées, on rencontroit quelquefois des familles isolées, riches en maïs et en lard, mais dans un grand dénuement de vêtemens, je me munis de tout ce que je crus pouvoir servir d'objets d'échange ».

« Enfin après nous être recommandés à la protection du Ciel, accompagné de ma famille noire et blanche, au nombre de dix-neuf personnes, emmenant avec moi quatre jumens pleines, autant de poulains, dix-huit vaches, un taureau, quatorze génisses et cinq paires de bœufs, je quittai, le 15 avril 1778, non sans les regrets les plus amers, le bel héritage que j'avois reçu de mon père, situé sur les bords du haut Saluda, et je dirigeai ma route vers les sources du Pacolet, creek considérable qui sort d'une des principales gorges de la chaîne de montagnes connue sous le nom de Chêne-Blanc (White-Oak), où j'espérois arriver avant que la saison de planter le maïs fût expirée. Nous voyagions à petites journées, en suivant autant que possible le cours

des rivières alors très-basses, dont les bords étoient presque toujours herbés et sur lesquels nos bestiaux paissoient. Les chariots ne quittoient jamais les forêts, où nous ne rencontrâmes d'autres difficultés que celles de traverser les creeks et les ruisseaux ; mais avec le secours de nos haches, de nos bœufs et de nos chevaux, nous les surmontâmes facilement. Lorsque l'escarpement de leurs rivages étoit trop considérable, nous construisions des ponts ou des radeaux. Après quatorze jours de marche nous arrivâmes sans accident sur les bords du Pacolet, où nous trouvâmes en abondance des terres d'alluvion (Bottom-Lands), les plus propres à la culture du maïs. Tandis que nous étions occupés à le planter, nos bestiaux paissoient sur les coteaux voisins, où ils trouvoient en abondance des herbes, des bourgeons et des plantes succulentes. Le lait et le beurre que nous faisions me paroissoient même meilleurs que chez moi. Quel superbe établissement n'auroit-on pas pu former dans cette vallée si fraîche, si fertile et si bien arrosée ! On dit que depuis la paix, notre population est parvenue au-delà de ces montagnes : cela ne m'étonne point ».

« Mais à peine eûmes-nous confié à la terre notre maïs, nos patates et nos haricots, que des circonstances extrêmement alarmantes nous obligèrent d'abandonner précipitamment cet asyle.

Je me crus perdu sans ressource : cependant le danger se dissipa, et nous pûmes revenir vers l'automne faire en paix nos récoltes, que l'abondance des mauvaises herbes et les cerfs avoient considérablement endommagées. Nous passâmes cet été, à jamais mémorable pour nous, vers les sources du Catawbaw, au pied des montagnes de Montaigu, où nous trouvâmes de vastes prairies naturelles (Savannas) (2) : elles sont situées à 126 milles du Pacolet, dans une direction nord-est ».

« Seuls, isolés au milieu de ces vastes solitudes, nous n'avions pour témoins de nos travaux, que la douce et harmonieuse alouette des prairies (Meadow-Lark), le geai, le folâtre boblincorn, l'étourneau panaché, l'audacieux king-bird (3), le cat-bird au sifflement aigu, et les grives aux accens suaves et mélodieux (4). Quant au moqueur, ou plutôt imitateur (5), pour le faire chanter, nous n'avions qu'à nous arrêter et lui prodiguer notre admiration. Ces oiseaux, ne connoissant pas la puissance destructive de l'homme, étoient constamment autour de nous et paroissoient nous considérer comme des objets de curiosité plutôt que de terreur. Tous les soirs, aussi-tôt que le soleil avoit disparu, de nombreuses troupes de grues, dont l'œil est aussi perçant que celui de l'aigle, s'élevoient lente-

ment, en spirales régulières et majestueuses, jusqu'à une hauteur prodigieuse, comme pour voir encore cet astre, dont les rayons réfléchis par leurs ailes blanchâtres, parvenoient quelquefois jusqu'à nous. Elles redescendoient ensuite, dans le même ordre et le même silence, sur les lieux qu'elles avoient quittés. Ce spectacle intéressant, et presque journalier lorsque le temps étoit serein, duroit plus d'une demi-heure (6). Ce fut dans cette belle solitude que nous passâmes notre premier hiver. Je fis construire une cabane spacieuse et commode au pied d'un des plus grands chênes que j'aie jamais vus, dans laquelle mes deux filles mirent au monde ces jeunes gens, qui ont bien voulu m'accompagner ici, et auxquels, en mémoire du lieu de leur naissance, j'ai donné les surnoms de Pacolet et de Nawassa, noms des branches au confluent desquelles j'avois fait construire cette cabane ».

« Il faut en convenir, sous un ciel plus sévère, sur un sol moins abondant en terres d'alluvion et en prairies naturelles, je n'aurois jamais osé entreprendre un pareil pélerinage, parce qu'il nous auroit fallu ce que nous ne pouvions pas avoir, des maisons et des hardes plus chaudes, et que nous et nos bestiaux aurions été exposés à beaucoup de besoins, de

souffrances et de misères. Ne croyez pas cependant que nous n'ayons point éprouvé de grandes et de fréquentes difficultés; mais que ne peut-on pas vaincre avec une ferme et courageuse résolution, inspirée par le motif le plus puissant sur le cœur d'un bon père, celui de contribuer au salut et au bonheur de sa famille! Car tous, excepté mes deux aînés, m'avoient accompagné. Notre vie étoit simple et frugale; nous ne connoissions d'autre nourriture que le lard, le maïs préparé de diverses manières, et ce que la pêche et la chasse nous procuroient, quelquefois jusqu'à la surabondance. L'eau du ruisseau, qui désaltéroit mes bestiaux, nous désaltéroit aussi. Combien ne fus-je pas agréablement surpris, lorsqu'au lieu d'aspects tristes et sauvages, j'observai que les gradins de cet immense amphithéâtre n'offroient, au contraire, qu'un sol fertile, à en juger par les plantes et les arbres élevés dont il est couvert, et des retraites douces et fraîches dans lesquelles je me serois volontiers fixé! Combien je sentis mon imagination s'agrandir, lorsque je parcourus des yeux ces vastes prairies naturelles, revêtues des plus beaux roseaux, environnées de forêts majestueuses; et ces innombrables ruisseaux, origine des rivières qui arrosent les Etats méridionaux, dont les pentes, les sinuosités et les cascades,

présentent à chaque instant les accidens les plus bizarres et les plus pittoresques! Ah ! si j'avois été peintre ou poète, quels tableaux n'aurois-je pas pu faire d'après cette charmante nature ! Un jour, et il n'est pas éloigné, cette superbe région qui borde le pied des montagnes, et dont la longueur est de plus de neuf cents milles, deviendra la plus belle comme la plus riche contrée de cet hémisphère : sous un ciel si doux, elle jouit des plus beaux dons que la nature ait pu lui prodiguer, étant également éloignée des plaines brûlantes de la partie maritime de ces Etats, et des rigoureux hivers qu'on éprouve dans ceux du nord ».

« Après avoir planté notre maïs, au printemps, sur les bas-fonds, dont nous détruisions les mauvaises herbes pendant l'hiver, abandonnant nos champs à la nature jusqu'à l'automne, nous partions pour les cantons que je savois être abondans en pâturages : rarement faisions-nous plus de quatre milles par jour ».

« Tandis qu'une partie de mes gens prenoit les devants avec les chariots, pour choisir un emplacement commode et préparer notre camp, l'autre étoit occupée à la chasse ou à la pêche, souvent à des distances considérables. Le soir, après être arrivés au lieu désigné, qui étoit toujours le bord d'un ruisseau, au son de la trompe

mes bestiaux revenoient auprès de notre feu, et y passoient la nuit comme s'ils eussent été enfermés dans un parc; d'heure en heure, deux de mes gens, accompagnés de quelques chiens, faisoient une ronde exacte. Telle étoit la sauvegarde sous laquelle nous dormions d'un sommeil aussi tranquille que si nous eussions été au sein de la ville la mieux policée ».

« Eh bien ! cette vie errante, quoiqu'exposée à tant d'inconvéniens, a cependant des charmes, non-seulement pour les indigènes, mais aussi pour un grand nombre des habitans de nos frontières. L'indépendance absolue de toute espèce de frein ; le petit nombre de desirs, rarement portés au-delà des premiers besoins ; l'imprévoyance, source du bonheur machinal que procure ce genre de vie, et qui, d'ailleurs, paroît être celui pour lequel la nature nous avoit destinés ; l'habitude de trouver dans l'immensité des forêts, et dans notre adresse propre, des ressources intarissables ; telles sont, je crois, quelques-unes des causes de cet attrait irrésistible, qu'à peine j'ai pu entrevoir, mais dont j'ai souvent entendu parler. Les indigènes y sont si fortement attachés, que, depuis plus d'un siècle, l'exemple de notre industrie leur a été inutile, et qu'il nous a été impossible de leur persuader que la culture étoit préférable à la chasse ».

Cet état primitif n'est pas moins attrayant pour les Européens qui ont long-temps vécu parmi eux. La sujétion qu'exigent nos usages et nos loix, cette dépendance qui existe nécessairement entre tous les membres du corps social, leur paroissent des entraves qu'ils ne peuvent plus supporter. Ils sont irrévocablement perdus pour leur canton et leur famille. J'ai entendu parler d'un jeune officier écossois, qui, fait prisonnier par les indigènes en 1755, ne fut rendu qu'en 1763 : n'ayant pas trouvé en Europe les ressources dont il s'étoit flatté, il revint ici, rejoignit ses nouveaux compatriotes, et il a depuis constamment vécu parmi eux. Je tiens ce fait d'un des juges de la Cour suprême de New-York, M. George Ludlow, chez qui cet officier avoit logé deux fois. Je serois curieux de savoir ce que les savans et les philosophes de l'Europe penseroient de cette rétrogradation ».

« Mais dans la crainte de vous ennuyer par des détails plus particuliers, je me contenterai de vous dire que je passai ma seconde année vers les sources du Yadkin, non loin de la ligne de démarcation qui sépare la Virginie de la Caroline du Nord, tracée en 1749, où je n'ai jamais fait cinq cents pas sans rencontrer un beau ruisseau; la troisième vers celles du *Dan*, situées entre les monts *Ararat* et ceux de *la Prairie*,

ainsi nommés, à cause des *savannes* immenses qui les environnent ».

« Cette région est bien connue de nos Géographes, par le passage célèbre du grand *Kanhawa*, grossi des eaux du *Green-Briar*, à travers la chaîne des *Alléghénis* et celle d'*Ouasioto*. Sur quelle immense échelle la nature n'a-t-elle pas travaillé ces ouvertures ! Quels efforts ! quelle puissance, pour parler le langage humain ! Qu'on paroît petit et foible, quand, à l'ombre d'un des cèdres qui couronnent les promontoires du voisinage, on contemple à loisir ces vastes et sublimes travaux ! De combien d'objets de méditation la pensée n'est-elle pas assiégée ! La chute de Niagara, le pont naturel, le passage du Potawmack et du Shénando à travers les montagnes Bleues, celui de la Delaware à travers celles de Kittatiny, la descente de ce premier fleuve du haut de la chaîne d'Ouasioto pendant l'espace de trente milles, sont des monumens qui attestent une grande puissance, et dont la vue seule commande l'admiration et le respect. Lorsque la population et l'agriculture seront parvenues jusqu'à cette belle région, le philosophe, le géologiste, fatigués du tumulte des villes, iront se délasser dans ces retraites éloignées, y contempler à loisir ces grandes merveilles de la nature terrestre ».

« C'est du sein de ces hauteurs, si belles par les forêts majestueuses dont elles sont couvertes, si imposantes par leurs masses, qui ne font point naître l'idée de la stérilité ni celle d'un désert, que sortent un grand nombre de rivières, dont les unes versent leurs eaux dans le golfe du *Mexique*, à 800 lieues de distance ; telles que le *Holston*, le *Clink*, le *Kallamako*, le *Ténézee*, les deux *Kanhawa*, etc. les autres, dans les sondes de la *Caroline* et la baie de *Chésapéak* ; telles que le *Catawbaw*, le *Yadkin*, le *Hawe*, le *Staunton*, le *Roanoke*, la *Fluvana*, le *Potawmack*, etc. Cette belle région est la Tartarie des Etats méridionaux ».

« Nos marches et nos campemens étoient réglés d'après les saisons et d'après les connoissances que nous avions du pays et de la position des ennemis. Lorsque nous apprîmes qu'ils étoient parvenus à Guilford, nous nous retirâmes dans les solitudes du mont Ararat. Ce fut alors que nous éprouvâmes, chez les freres Moraves de Wachovia (7), les effets les plus touchans de la générosité et de l'hospitalité : sans ces secours inattendus, nous aurions été obligés, pour vivre, de tuer quelques-uns de nos bestiaux, auxquels nous étions extrêmement attachés, depuis que l'expérience et les dangers que nous avions partagés, les avoient rendus des êtres infiniment

plus intéressans que lorsqu'ils étoient dans mes champs du Saluda ».

« J'appris, quelque temps après mon retour, que, pendant cette campagne, nous avions souvent été environnés de dangers; mais comme alors ils nous étoient inconnus, nous avions été exempts d'inquiétudes. Chez moi, j'étois chef suprême; mais aussi-tôt que je devins habitant des forêts, j'établis le Gouvernement démocratique; chacun avoit sa voix, les noirs comme les blancs; je n'étois que l'exécuteur des volontés de la majorité, et chacun, en s'y soumettant, croyoit ne faire que la sienne. Mais, je l'avoue, si ma famille eût été plus nombreuse, j'aurois un peu modifié cette forme, ayant eu souvent l'occasion d'observer que la sagesse ne résulte pas toujours du grand nombre des opinans. Si je n'avois pas été en proie aux plus cruelles inquiétudes pour le succès de nos armes, auquel tenoient la liberté et l'indépendance de notre patrie, j'aurois joui d'un bonheur constant, en procurant celui des personnes dont j'étois entouré, et qui m'étoient si chères. Cependant, au milieu de ces alarmes et de ces courses presque journalières, la sérénité, l'union, et quelquefois même la gaîté, régnèrent sous nos tentes ».

« J'avois apporté plusieurs livres d'histoire,

de voyages, de botanique, que nous lisions pendant nos soirées d'hiver, à la lueur de la graisse d'ours. Il y a peu d'arbustes et de plantes dans ces régions que je ne connoisse. Quel champ n'offriront-elles pas un jour aux savans et aux botanistes ! Mon professeur étoit un de mes nègres, qui avoit long-temps vécu parmi les Cherokees de Chota. Je fis un herbier volumineux, et une collection considérable de minéraux, de pierres, et, le croiriez-vous ? de productions marines. Il existe une foule de preuves que toutes les terres, sur-tout dans les Etats méridionaux, depuis les montagnes jusqu'à la mer, ont été couvertes des eaux de la mer ; partout, à vingt ou trente pieds de profondeur, on rencontre un sol dont l'odeur seule décèle l'origine ; et au-dessus de ce sol, des branches, des troncs d'arbres, et même des feuilles. Un de mes voisins conserve des glands de chêne garnis de leurs capsules, qu'il a trouvés en creusant un puits : mais la plus forte preuve du long séjour de la mer sur toute cette surface, jusqu'à 200 milles de ses rivages actuels, est une élévation estimée avoir 70 pieds de hauteur et 7 à 8 milles de largeur, dans une étendue de 60 milles, laquelle est entièrement formée d'écailles d'huîtres. D'où cet immense dépôt est-il venu ? Ce qu'il y a encore de plus étonnant, est la forme et les

dimensions de ces huîtres ; elles ont de 15 à 20 pouces de long, sur 6 à 8 de large, et 2 à 3 d'épaisseur. La chaux qu'on en fait est d'une excellente qualité. Cette éminence se trouve dans la Géorgie, non loin d'Augusta ».

« Je savois bien que sans une agriculture florissante, il ne pouvoit y avoir de commerce; mais jamais, auparavant, je n'avois observé d'une manière aussi évidente combien une exportation libre est nécessaire pour exciter, animer l'industrie agricole, et combien les progrès rapides de nos nouveaux établissemens sont en partie dus à l'état prospère de notre commerce maritime. Nous rencontrâmes souvent, comme je l'avois prévu, des familles entièrement isolées, que les mauvaises mœurs, le hasard, ou l'insatiable desir d'être mieux, avoient conduites dans la profondeur des bois. Quoiqu'établies sur le sol le plus fertile, quoiqu'environnées de bestiaux, jouissant à-la-fois des trésors de la nature et des ressources de l'agriculture, elles n'offroient que l'image du découragement, de la misère et de l'abandon, parce qu'il leur étoit impossible de changer leur superflu pour les choses dont elles avoient le plus grand besoin. De tous les objets que nous avions apportés, quelques bouteilles vides excitèrent le plus vivement leur attention et leurs desirs. En effet, une

chose n'est précieuse qu'autant qu'on en a un besoin pressant, et qu'il est difficile de se la procurer. Je les échangeai, ainsi que beaucoup d'autres objets, pour du maïs et du lard. Je n'ose vous dire ce que j'obtins pour une seule bouteille ou pour une épingle; nous y gagnâmes cependant réciproquement ».

« Durant les quatre années de mon pélerinage, je crois avoir parcouru près de 600 milles, sans qu'aucune personne de ma famille ait été un instant malade, tant le séjour des montagnes est sain ! Il étoit temps néanmoins que la paix se fît; notre patience, notre courage et nos hardes étoient épuisés. Enfin, au mois de mai 1782, je rentrai, avec un plaisir indicible, dans mes foyers, dont deux vieux serviteurs n'avoient pu empêcher le pillage et la dévastation. Quelle fut leur joie en nous revoyant tous bien portans, et observant que la famille étoit augmentée de sept enfans, deux blancs et cinq noirs, ainsi que de cinquante-quatre élèves »!

« Mais comment faisiez-vous, lui dis-je, pour contenir vos bestiaux et vos chevaux, et empêcher qu'ils ne s'égarassent pendant la nuit? Etoient-ils sous la sauve-garde de vos chiens? —Point du tout, me répondit-il, ils étoient sous celle de leur propre instinct, qui, dans les

bois, acquiert un degré de perfection bien extraordinaire. Au premier son de la trompe, tous revenoient au quartier-général. Il en est des animaux comme de l'homme; ils se forment à l'école des dangers et de l'expérience. — Je ne conçois pas, après tout, lui dis-je, comment des animaux qui paissent la nuit et le jour dans des forêts immenses, peuvent ne pas s'égarer, quelque perfectionné que soit leur instinct. — Nous avons un moyen particulier pour nous les attacher, nous en faire aimer et suivre. — Quel est-il? — Celui de contribuer à leur bonheur. — Que pouvez-vous faire de plus que de les conduire dans de bons pâturages? — Leur donner quelque chose qui agit sur eux comme si c'étoit un charme. — Êtes-vous le seul qui connoissiez ce charme? — Il n'y a pas un colon qui l'ignore. — Puisque tout le monde le sait, il n'y aura pas d'indiscrétion à vous demander en quoi il consiste. — Très-certainement non; je me ferai un vrai plaisir de vous l'expliquer : mais pour être plus précis, et pouvoir tout vous dire, demain je vous communiquerai ce que j'écrivis sur ce sujet dans le cours de ma vie errante; car ce fut alors que l'expérience mit le sceau aux instructions qu'elle me donna. Si ce petit recueil d'observations paroissoit assez

intéressant pour que vous croyiez devoir prendre la peine d'en faire une copie, j'y consens : mais en les lisant, souvenez-vous qu'un chef-pasteur n'est pas un écrivain ».

# CHAPITRE XIV.

De mon camp sur la branche méridionale du Roanok, le 24 mai 1779.

« L'USAGE de donner de temps en temps du sel aux bestiaux, usage connu depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'au Mississipi, est aussi ancien que l'établissement de ces Etats. Le besoin, que dis-je? le desir d'en manger paroît irrésistible. C'est avec cet appât que les colons prennent dans les pâturages les chevaux et les bœufs qui leur sont nécessaires, qu'ils les font revenir des bois, qu'ils apprivoisent ceux qui y ont long-temps vécu, qu'ils s'en font aimer, suivre, et commandent enfin à toutes leurs volontés ».

« Au milieu des forêts, au sein des montagnes, il supplée aux clôtures, en attirant ces animaux régulièrement vers les lieux habités. Non-seulement le sel préserve leur santé, mais il les égaie quand ils sont tristes ou mornes. Quelle que soit la distance où ils se trouvent, dès que ce desir ardent, ou plutôt cette soif les saisit, guidés par l'infaillibilité de l'instinct, ils savent retrouver l'habitation d'où ils étoient partis, et ce chemin est toujours le plus court. Cela est si vrai, qu'une grande partie des routes

qui traversent et lient aujourd'hui les différens districts du Comté dans lequel je demeure, n'étoient originairement (c'est-à-dire, il y a quarante ans) que des sentiers formés par les bestiaux, dont les forêts étoient alors remplies ».

« Ce besoin est commun aux animaux d'origine européenne, ainsi qu'aux fauves de nos forêts. Peu de temps après leur arrivée, les premiers colons découvrirent des terreins salés (salt-licks), dont les cerfs et les ours, l'orignal et l'elk, venoient souvent lécher la surface : ils remarquèrent aussi qu'en satisfaisant à ce besoin commun, ils oublioient leur antipathie naturelle, comme cela arrive souvent parmi les différentes espèces de poissons et de crocodiles, toutes les fois qu'ils se rencontrent dans les eaux transparentes des lacs de la Floride orientale (1). C'est à leur sagacité sur ce point qu'on doit la découverte de plusieurs sources dont on fait aujourd'hui tout le sel nécessaire aux habitans des nouveaux Etats trans-Allégheniens (2) ».

« Cet appétit pour le sel ne se manifeste pas seulement parmi les quadrupèdes ; des multitudes innombrables de ramiers viennent deux fois l'an inonder nos campagnes et remplir nos forêts, dans leur passage de l'intérieur du continent vers les rivages de la mer, où ils vont s'en

rassasier. Qu'on juge de la puissance de l'attrait qui leur fait entreprendre un voyage de plus de mille lieues » !

« Quoique nos bestiaux, qui vivent presque toute l'année en liberté, soient rarement malades, ils sont quelquefois sujets à des incommodités et à ce que nous appelons tristesse : alors il faut leur en donner un peu plus souvent, et y mêler du soufre broyé avec de l'antimoine. Ma panacée préservatrice, sur-tout pour mes chevaux, est l'assa-fétida, qu'une longue expérience m'a appris leur être très-salutaire. C'est du propriétaire des grosses forges de Ring-Wood, qui en employoit un grand nombre, que je tiens ce remède ».

« Pour pouvoir juger de l'indispensable nécessité de donner du sel aux bestiaux, il faut observer combien leur caractère change, lorsqu'ils en ont été long-temps privés; c'est une chose étonnante. J'ai vu des vaches douces et paisibles, qu'alors aucunes clôtures ne pouvoient retenir ; semblables à des taureaux, elles mugissoient, franchissoient palissades et fossés, paroissoient avoir perdu toute idée d'obéissance et de soumission ; et, chose très-remarquable ! leur lait ne donnoit plus de beurre, c'est-à-dire, qu'il étoit impossible de le faire, quelque long-temps qu'on le battît ».

« Quant aux chevaux, ils s'arrêtent souven au milieu de leur travail, ont l'air agité, inquiet, regardent leur conducteur avec des yeux fixes; il est impossible de ne pas deviner ce qu'ils desirent. Les moutons, plus timides et plus foibles, bêlent d'un ton plaintif, refusent d'aller aux champs, et perdent leurs toisons. Rien de plus pitoyable à voir qu'un troupeau qui a été long-temps privé de sel ».

« Le cochon est le seul animal qui soit insensible à cet attrait; cependant, à l'époque de sa graisse, il est indispensable d'en assaisonner ses alimens, sans quoi il s'ennuie de ce qu'on lui donne, mange moins, et conséquemment engraisse lentement ».

« Le samedi est ordinairement le jour de ces salaisons. Quelqu'éloignés que soient les cochons dans les bois, il est rare qu'ils ne paroissent pas ce jour-là. Quelques colons mettent le sel par poignée, de distance en distance, sur des endroits herbés; les autres sur des pierres plates. La meilleure manière est d'avoir des arbres équarris, sur la surface supérieure desquels on pratique de petites excavations, à un pied ou deux les unes des autres, et on les remplit de sel; mais il faut avoir soin de placer ces arbres ou ces pierres dans un lieu spacieux, parce qu'au moment de la première effervescence des desirs,

il seroit à craindre que les plus forts ne blessassent les plus foibles. Telle est la vivacité de cet appétit, que malgré le sentiment qui indique à chacun des membres d'un grand troupeau le degré de sa force, et conséquemment la distance à laquelle il doit se tenir de ses supérieurs, les plus jeunes étant les plus légers, osent quelquefois arriver au sel les premiers : c'est alors que le droit du plus fort, arbitre des petits comme des grands événemens, s'exerce dans toute sa plénitude. Quant à la salaison des moutons, elle doit toujours être faite dans un endroit séparé, à moins qu'après avoir chassé les gros bestiaux, ce qu'ils ont laissé ne soit abandonné aux moutons. Heureux et contens, ceux-ci y passent des heures entières avant de vouloir aller aux champs.

Le sel, sur-tout dans les saisons chaudes, semble être nécessaire à tout ce qui respire. Un jour, ayant remarqué que mes abeilles s'arrêtoient souvent sur des endroits où de vieilles saumures avoient été répandues, j'en plaçai quelques grains devant leurs ruches ; quel fut mon étonnement, lorsque je vis qu'elles le savouroient à plusieurs reprises, et l'emportoient avec elles ! Je n'aurois jamais pu croire, avant cette observation, que des manufacturières de miel eussent goûté avec plaisir un ingrédient si différent de l'étamine des fleurs ».

Il faut avoir vécu aussi long-temps que moi, isolé au milieu des bois, entouré d'un grand nombre de bestiaux de tous les âges, comme leur maître et leur ami, pour bien connoître les nuances de caractère résultantes de l'habitude ou de la privation du sel; c'est alors qu'ils se montrent dans leur état naturel, et qu'il est facile de les bien étudier. Je ne saurois dire combien il est amusant et instructif de les voir journellement, de vivre, et, pour ainsi dire, de converser avec eux, de les gouverner, enfin, en s'en faisant aimer et craindre. L'esclavage, la solitude, la dureté avec laquelle on les traite en Europe, les ont tellement abrutis, dégradés, que ce ne sont plus les mêmes êtres intéressans, qu'ils n'ont plus la même intelligence. Ils ont perdu ce caractère originel, et cette perfectibilité qui est si frappante ici. Il faut les voir libres dans nos champs, plus libres encore dans nos forêts, où ils passent une partie de leur vie; c'est là que l'expérience développe leurs facultés, et que, dans plusieurs circonstances, l'instinct m'a paru s'élever au niveau de la raison ».

« Ainsi que nous, les êtres doués de cette première faculté ont des passions, c'est-à-dire, des appétits qui les excitent, des desirs, des rapports entr'eux, sur-tout dans un grand troupeau; conséquemment, des nuances dans leurs

caractères ; de même que les hommes, ils connoissent la rancune, la jalousie, le plaisir de la domination ; les plus forts sentent leur supériorité et en abusent ; les plus foibles sont rusés, timides et craintifs : les premiers sont arrogans et impérieux ; les autres, lents, astucieux, continuellement sur leurs gardes. Sans une surveillance particulière, ou l'usage des subdivisions dans les basses-cours, ces derniers mourroient de faim. Les chevaux, plus généreux et plus susceptibles de raison, sont beaucoup moins sujets à envahir la propriété de leurs voisins : d'ailleurs, chacun d'eux connoissant son nom, il est aisé de les contenir en leur parlant ».

« Six chiens m'accompagnèrent dans le cours de ma vie errante. On douteroit de ma véracité, si j'osois dire jusqu'à quel degré de perfection ce nouveau genre d'existence avoit élevé leurs connoissances. Tour à tour, deux d'entr'eux montoient la garde toutes les nuits avec un de mes gens. Quand mes enfans alloient dans les bois, mes chiens ne manquoient jamais de les y accompagner, dans la crainte qu'ils ne s'égarassent. Un cerf que nous avions blessé, alla mourir à 17 milles de notre camp ; ils le suivirent, vinrent nous informer de sa mort, et nous conduisirent au lieu où il étoit tombé (3). Un animal aussi parfait et aussi utile, n'est-il

pas un être plus respectable qu'un homme méchant ? Le don d'une intelligence aussi sûre, aussi infaillible, n'est-il pas une preuve plus frappante de la bonté et de la puissance créatrice, que celui de la raison, qui a tant occasionné de mal sur la terre, par l'horrible abus qu'on en a fait » ?

« Le sel est d'une nécessité absolue pour gouverner les bestiaux. Que fait le colon qui, faute de pâturages enclos, a confié, la veille, ses chevaux et ses bœufs de trait à la vaste étendue des bois voisins ? Guidé par leurs traces, il prête l'oreille la plus attentive jusqu'à ce qu'il entende le bruit de la cloche du conducteur. Dès qu'il les apperçoit, il les appelle en leur tendant la main ; excités par l'idée du sel, ils obéissent à sa voix, s'approchent et le suivent à son habitation, où, pendant qu'ils lèchent l'auge salée, les uns sont attelés, les autres mis sous le joug. Et lorsque, quelques années après, ce même colon est parvenu à posséder des champs palissadés, comment, parmi un grand nombre de bestiaux et d'élèves, pourra-t-il arrêter ceux dont il a besoin ? car souvent il n'en faut qu'un seul, ou plus méfiant, ou plus indocile que les autres, pour donner l'alarme et les mettre tous en fuite. Sera-t-il obligé d'appeler sa famille à son secours ? Non : muni d'une poignée de sel

ou d'un épi de maïs, il entre dans son champ, reste immobile et les appelle ; tous s'empressent d'accourir et de l'entourer ; alors il dirige son appât vers celui dont il a besoin, qu'il saisit doucement tandis qu'il mange ; et ce qui vous paroîtra peut-être extraordinaire, les enfans seuls sont souvent chargés de cette opération ».

« Il arrive cependant quelquefois, qu'instruits par l'expérience, les vieux chevaux et les bœufs n'en sont pas la dupe, sur-tout lorsqu'ils voient le joug ou la bride : alors il faut parler en maître qui commande, et non en ami qui sollicite. Si cela ne suffit pas, on met aux jambes des plus obstinés, des entraves de cuir. C'est donc à l'usage du sel que nous devons, et le bonheur de ne point connoître les épizooties, et le moyen de retenir les bestiaux auprès de nous, sans clôtures, et de maîtriser leurs volontés. Les détails suivans le prouveront d'une manière encore plus frappante ».

## *Les Montagnes.*

« Dans l'origine de cet établissement, c'est-à-dire, vers l'an 1745, nos prédécesseurs, en achetant du Gouvernement colonial ou des indigènes les terres cultivables de la province que j'habite, acquirent aussi la chaîne de mon-

tagnes qui la traverse vers le nord, pour en faire une *réserve*, qui devoit à jamais rester indivise; où, pendant les chaleurs de l'été, leurs bestiaux trouveroient l'ombre, la fraîcheur, des eaux et des pâturages abondans (4). Les habitans de chaque District de ce Comté construisirent ensuite, à frais communs, plusieurs petites maisons sur le bord des ruisseaux, dans le voisinage desquels on trouvoit assez de terres d'alluvion pour en faire un champ, qu'ils défrichèrent et entourèrent de palissades. Dans la suite, ces droits de réserve se sont étendus à un très-grand nombre de familles: mais cette chaîne, qui a 64 milles de longueur sur près de 30 de largeur, offre de quoi nourrir, durant les six mois d'été, plus de 20,000 têtes de bestiaux. Tous les ans, chacune de ces associations se procure un pâtre, à qui, outre le privilége de cultiver ce champ et les provisions nécessaires, on donne le quart d'une piastre par tête, non pour les surveiller, ce qui seroit impossible, mais pour leur donner du sel une fois la semaine ».

« Les dispositions de ces hommes, qui, en même temps tiennent et à la vie civilisée et à la vie sauvage, en forment une classe très-particulière. Quoiqu'ils n'aient point assez d'industrie pour entreprendre un métier lucratif ou cultiver la terre, ils savent attraper les loups, les panthères

et les chats de montagnes, dont le Gouvernement encourage la destruction par des primes considérables. Le croiroit-on? ce sont presque tous des Européens ».

« Le passage subit d'un pays extrêmement peuplé à un vaste désert; celui de l'état de dépendance et de compression à la liberté la plus indéfinie; de la pénurie à la facilité de vivre presque sans aucun travail; de l'espace limité des villages à l'immensité des forêts; l'air qu'on y respire, et sur-tout le séjour des bois, qui paroît être si naturel à l'homme, toutes ces causes produisent sur l'esprit de ces nouveaux habitans, sur-tout pendant la première année, une espèce d'exaltation que je ne puis définir ».

« Tels sont les hommes qu'on emploie communément chez nous à surveiller les bestiaux, durant leur séjour dans les bois, et à leur donner du sel. Quelques semaines avant de les y conduire, il est nécessaire de les en priver, et de mettre une clochette au cou de l'animal le plus fort et le plus intelligent du troupeau. Bientôt, accoutumés à ce son, ils savent le distinguer de tous ceux qu'ils rencontrent journellement dans les forêts. Dès ce moment, le porte-cloche devient le chef de file pendant toute la saison ».

« Le jour du départ étant fixé (c'est en géné-

ral dans le mois d'avril), le colon, à cheval, offre du sel à ce chef, ayant soin de s'éloigner à mesure qu'il approche, et il continue cette manœuvre jusqu'à ce qu'il soit parvenu à une distance considérable de son habitation ; alors le troupeau le suit sans difficulté. Arrivé à la cabane des bois, on les abandonne à eux-mêmes, après leur en avoir donné à chacun une bonne poignée ».

« Rarement s'écartent-ils, les premiers jours, de cette habitation ; l'abondance des pâturages, la timidité de l'inexpérience, les retiennent long-temps dans ce voisinage, jusqu'à ce que, enhardis par l'habitude et la connoissance des lieux, ils s'enfoncent dans les vallées, dans les gorges, souvent à de grandes distances de la cabane du pâtre. Rien ne leur manque : ombre, fraîcheur, plantes extrêmement nutritives, bourgeons, eaux claires et limpides. Pourvu qu'ils aient du sel tous les huit à dix jours, ils sont heureux, et ne tardent pas à engraisser ».

« Dans l'automne, on les ramène à la plantation par le moyen du même appât, et pendant cette longue campagne, il est très-rare qu'il s'en perde. Un pâtre peut en saler jusqu'à 1500, pourvu qu'ils soient divisés en plusieurs compagnies. Quelque nombreuses qu'elles soient, chacune d'elles suit invariablement son chef de

file, sans jamais se mêler avec les autres. Ces tribus errantes, paisibles et heureuses, se rencontrent sans rancune ni jalousie, sans se faire ni se vouloir de mal. Quant aux accidens à craindre de la part des loups et des panthères, ils deviennent extrêmement rares; les forts protègent les foibles avec un courage et une intelligence dignes d'admiration. La gratification de dix piastres par tête (52 liv. 10 s.) que le Gouvernement accorde, excite l'émulation des pâtres et des chasseurs, qui ont presqu'entièrement purgé de ces animaux carnassiers, les montagnes de Tugeloo ».

« Huit ou dix jours avant l'époque fixée pour le retour de mes bestiaux, je ne manque jamais d'aller passer quelque temps dans les bois. Outre le plaisir de les revoir sains, gras, luisans, j'aime à errer seul dans ces vastes et profondes solitudes, sanctuaire de la nature, que le feu et le fer destructeur de l'homme n'ont pas encore profané; j'aime à contempler la surface de ce globe dans son état primitif, si agreste aux yeux vulgaires, mais si intéressante et si instructive pour l'observateur. J'aime à passer subitement de l'éclat de la lumière dans une région sombre et obscure; d'un pays cultivé, dans des forêts majestueuses et imposantes par leur étendue presque sans limites, ainsi que par le nombre, la grosseur et le port magnifique des arbres; de

l'observation des travaux de l'art et de l'industrie, à celle de ce nouvel ordre de choses. J'aime à contempler ces éminences jusques sur le sommet desquelles la végétation exerce son empire. Le séjour des montagnes a pour moi un charme qu'il m'est impossible d'analyser; jamais je ne m'égare dans ces vénérables retraites, sans être involontairement ému, saisi de respect et d'admiration; ma gaîté ordinaire est remplacée par un genre de mélancolie douce et rêveuse, que je n'éprouve point dans les champs cultivés; d'ailleurs c'est pour moi un soulagement utile de passer quelques jours exempt des soins et des travaux qu'exige une famille nombreuse et l'inspection d'une grande culture ».

« La nuit, une peau d'ours étendue à côté de celle de mon pâtre, me sert de lit. Devenu mon compagnon, cet homme me raconte l'histoire de ses anciens malheurs, de ces jours où les privations, l'infortune et la misère sembloient attachées à ses pas. Aux récits de ses malheurs, il joint le détail des circonstances, des hasards qui, des villages trop peuplés de l'ancien Monde, l'ont conduit dans les forêts de l'Amérique, pour y devenir, sinon un colon opulent, du moins un être libre et indépendant, obtenant le nécessaire sans fatigues excessives, et sans être exposé aux inquiétudes de la prévoyance. Je partage

avec lui son régime simple et frugal : connoissant l'art de faire des mouches artificielles, nous nous amusons à tromper le poisson le plus fin (la truite saumonée), qui abonde dans les ruisseaux et les creeks écumans, dont toutes les vallées sont arrosées ».

« Quand cet exercice m'ennuie, je gravis les éminences du voisinage les plus accessibles, la plupart couvertes de cèdres, emblêmes de l'immortalité végétale, ou de chênes-châtaigniers, non moins anciens, dont les racines, comme si elles étoient douées d'une intelligence particulière, parcourent des espaces considérables sur des rochers nus, pour s'emparer de la terre et des sucs dont leurs fentes et leurs crevasses sont remplies. De-là, je contemple les vallons, les coteaux qui m'environnent, ombragés de hemlocs vénérables par leurs longues mousses, symbole de la vieillesse et de la décrépitude ; de pins d'une hauteur prodigieuse ; de chênes antiques, dont les vastes rameaux et l'ombre épaisse ont étouffé tout ce qui croissoit autour d'eux ».

« De tous les momens que je passe dans les bois, ce sont ceux qui précèdent l'aurore dont je jouis avec le plus d'empressement, lorsque le temps est calme et serein. C'est alors que j'ose m'élever par la pensée jusqu'au principe éternel des

choses, conservateur de cet univers dont je ne suis qu'un atome, et lui adresser mes humbles prières ».

« Combien le silence, combien l'obscurité mystérieuse des forêts n'est-elle pas imposante et solemnelle pendant cette lutte entre les ombres de la nuit et la lumière naissante ! C'est celle d'un temple dont, par pitié pour ma foiblesse, l'auguste divinité se cache à mes yeux, mais dont les magnifiques ouvrages annoncent la puissance et la bonté, puisque tout ce qui m'entoure respire l'existence et la vie ».

« Mais la lueur du crépuscule augmente insensiblement ; les étoiles disparoissent, les teintes de l'atmosphère changent, l'œil commence à distinguer les objets, l'horizon s'illumine, l'aurore paroît ; c'est alors que la brise du matin, enchaînée pendant les ténèbres de la nuit, arrive et résonne en passant à travers les branches et les feuilles aiguës des pins et des cèdres. C'est l'hymne de la nature qui salue son père et son roi, au moment où ses premiers rayons dorent le front des montagnes et se prolongent dans les vallons. C'est aussi celui où les êtres que sa lumière rappelle à la vie, expriment leur bonheur et leurs plaisirs dans un concert universel ».

« Un autre objet de mes promenades solitaires est la contemplation des cascades, des rapides

et des chutes dont les retentissemens se rapprochent ou s'éloignent au gré des vents qui les propagent, ou du caprice des échos qui les répètent. Quelle variété dans leurs apparences, ainsi que dans la bizarrerie des accessoires qui les accompagnent ! Car l'élégance et la combinaison des formes de la nature est inépuisable : les unes se précipitent avec un bruit sourd ou mugissant à travers les anfractuosités des rochers, dont la couleur noire fait un contraste frappant avec la blancheur de leurs flots écumans ; les autres, après avoir long-temps combattu et surmonté mille obstacles, offrent aux yeux des nappes argentines et sans bouillonnemens, au milieu desquelles on distingue quelquefois des points isolés, tapissés de verdure. Souvent on rencontre des torrens qui mugissent au fond des ravins, dont les arbres touffus et inclinés sur leurs bords, cachent la profondeur et les eaux tumultueuses ; on les devine, on les entend, on les suit sans les appercevoir, jusqu'au moment où, brisées, fatiguées, elles viennent enfin se reposer dans le lit de petites rivières, quelquefois navigables l'espace de plusieurs milles ».

« Plusieurs de ces rivières renferment des îles dont la végétation, la fraîcheur et la beauté contrastent merveilleusement avec la stérilité, la rudesse et l'âpreté des rivages. J'en connois qui

ont huit ou dix acres d'étendue, sur lesquelles on pourroit former des jardins et cultiver les fruits les plus rares; car pendant l'été, les rayons solaires y ont une grande puissance ; les unes sont couvertes d'ormes pleureurs (5), de frênes aquatiques (6), d'érables blancs et veinés (7) dont les teintes délicates et inimitablement variées, offrent aux yeux un des plus beaux tableaux de l'automne ; les autres le sont de chênes épineux (8), de sassafras, de platanes et de toutes les varietés de saules et d'aunes. Je me rappelle une de ces îles, située au pied d'une très-longue cascade qui descendoit du flanc d'une montagne ; en la voyant, on ne pouvoit s'empêcher de croire qu'elle eût été formée et plantée par les mains du goût : ce fond, semblable à un beau tapis verd, étoit émaillé de quelques fleurs, inodores à la vérité, mais de couleurs vives, orné de hauts cèdres, au milieu desquels on voyoit croître ces beaux buissons, connus sous le nom de kalmias-pourprés. Un Européen que le hasard a conduit dans ces montagnes, frappé comme moi de la beauté, de la fertilité de ce lieu presqu'inaccessible, se l'est approprié, et y a construit une jolie cabane. Quoique jeune encore, et paroissant avoir reçu une bonne éducation, rarement le voit-on quitter ce désert : l'été, il cultive les légumes et le maïs ; l'hiver, il chasse. Nulle part

ailleurs que dans son petit jardin, je n'ai vu d'aussi beaux melons; ses vignes commencent à rapporter : les deux bras de la rivière dont son île est environnée, lui fournissent du poisson : la peau des fauves ainsi que les gratifications du Gouvernement lui procurent de quoi se vêtir. Semblable à Robinson Crusoé, il se suffit à lui-même et n'est jamais oisif».

« Jeune comme vous êtes, pourquoi vivez-vous ici seul, lui demandai-je un jour ? Pourquoi préférez-vous cette lugubre retraite à toutes les autres parties de la Caroline? — Les hommes sont des tigres, me répondit-il avec une contenance agitée; j'ai vu la nature humaine sous ses plus hideuses couleurs; j'ai vu la vertu proscrite et le crime triomphant; peut-être même le règne de celui-ci n'est-il pas encore passé (*). Après avoir perdu mes amis, ma fortune, au milieu des orages convulsifs d'une société désorganisée, je ne puis plus trouver de repos que dans la solitude de ces montagnes. J'espère que votre Gouvernement si doux et si juste ne m'enlevera pas cette petite île, d'où je tire ma subsistance ».

« Parmi cette variété et ce grand nombre d'arbres dont nos forêts sont remplies, les chênes attirent plus particulièrement mes regards; rien

(*) Ceci a été écrit en 1796.

en effet n'est plus frappant que quelques-uns de ces géans de la terre, dont l'existence est antérieure de plusieurs siècles à la découverte du continent; leur grandeur colossale, l'étendue de leurs rameaux, leur durée, tout en est imposant, tout, jusqu'aux cicatrices des coups de la foudre, auxquels, comme des êtres immortels, ils ont résisté; et souvent lorsque la sève affoiblie ne peut plus vivifier les dernières branches, la nature, comme pour rendre leur vieillesse et leur décadence plus vénérables, y fait croître ces énormes guirlandes de mousse qui flottent au gré des vents : j'en ai vu qui avoient plus de trente pieds de longueur (9) ».

« Une des circonstances les plus intéressantes de ces excursions annuelles, est d'adoucir le caractère sauvage que mes jeunes poulains ont contracté dans les bois. Il est difficile de peindre leur effroi à la première vue de l'homme : inquiets et farouches, ils ne suivent leurs mères qu'à une grande distance, et souvent même, refusent d'obéir à leurs hennissemens : en vain les appelleroit-on; ces étrangers ne connoissent pas encore la voix qui doit un jour les commander et leur inspirer la confiance. Cependant après plusieurs essais, ils osent enfin les suivre : c'est le moment de donner du sel à ces dernières. Je ne sais comment, ni par quelle magie, elles ont

l'art de leur communiquer le plaisir qu'elles ressentent, ou plutôt le bonheur dont elles jouissent. Si leurs poulains ne sont pas sourds à ces premières invitations, c'est un signe favorable; mais il faut être immobile comme une souche; car le plus léger mouvement de la main, leur feroit prendre la fuite, et on seroit obligé de remettre cette expérience au lendemain. Insensiblement encouragés par de nouveaux hennissemens, enhardis par un commencement d'habitude, ils font un pas et puis s'arrêtent, les jambes de derrière pliées comme des ressorts prêts à se détendre. Ils en font un second, et s'arrêtent encore. Enfin, après un intervalle plus ou moins long, passé dans la crainte et l'effroi, tout-à-coup paroissant demander ce qu'ils ne connoissent pourtant pas encore, ils s'approchent en tremblant, s'arrêtent de nouveau, jusqu'à ce que, rassurés par l'immobilité de la main qui leur offre du sel, ainsi que par la présence et par les invitations de leurs mères qui en mangent, ils alongent le cou et la tête, leurs yeux saillans brillent et s'enflamment; ils tirent la langue, et insensiblement parviennent jusqu'au sel. C'est alors qu'on voit l'expression de la jouissance et du plaisir: comme ils savourent ce nouvel aliment! comme la salive leur vient à la bouche! Dès ce moment, leur caractère sauvage et farouche s'adoucit,

et la vue de l'homme les épouvante moins ».

« Tels sont leurs premiers pas vers la civilisation : cette opération une fois terminée ( ce qui souvent exige plusieurs jours ), le troupeau est ramené à la plantation par les mêmes moyens qui l'ont conduit aux montagnes. Dès leur arrivée, on les régale avec la pitance promise, et le lendemain, on les met dans les regains et les pâturages. Telles sont les ressources que nous offrent les montagnes de Tugeloo, et les moyens dont on se sert pour y conduire, y retenir et en ramener nos nombreux bestiaux : que ferions-nous sans le secours du sel » ?

*Incendie des montagnes.*

« Pour que le pâturage de ces montagnes devienne plus abondant et plus nutritif, il est nécessaire d'en brûler les feuilles tous les ans vers la fin de mars : cette conflagration ranime, accélère la végétation, détruit les tiges desséchées, en fait naître de nouvelles ; dont les bourgeons donnent au beurre et au fromage une qualité bien supérieure à celle que leur procurent les meilleurs herbages ».

« Pour ne point endommager les clôtures des plantations qui avoisinent les montagnes, les propriétaires s'assemblent au jour marqué par la loi : après s'être divisés en compagnies aux-

quelles on assigne de certaines distances, ils embrasent les feuilles que le vent avoit accumulées le long des clôtures. D'abord, elles brûlent lentement, ce feu léger, dans son passage rapide, n'effleurant que la surface; aussi-tôt que la lisière extérieure est nette, et qu'il n'y a plus de danger deretour, on en transporte des étincelles dans différens endroits des montagnes; bientôt après, ces feux séparés se réunissent en nappes d'une grande étendue, qui roulent sur elles-mêmes en suivant des directions différentes, et dans un court espace de temps, les flancs des montagnes, les vallons et les cimes les plus élevées en sont inondés; dans moins de douze à quinze heures, cette grande chaîne ne présente plus qu'une surface noire et brûlée; mais ces feuilles ont si peu de consistance, la marche du feu est si rapide, que, non-seulement les arbres ordinaires, mais même les buissons, les cèdres et les ciriers, n'en sont point endommagés ».

« C'est la nuit sur-tout que ces conflagrations passagères offrent un spectacle vraiment intéressant et curieux, vues à travers les arbres, à la distance de quelques milles; tantôt elles paroissent permanentes, tantôt rétrogrades, tantôt parcourant de grands espaces dans un clin-d'œil, suivant la force ou la direction du vent. Cette opération, prescrite par les loix,

nous procure les moyens de nourrir pendant les chaleurs de l'été un grand nombre de bestiaux, et a rendu cette chaîne infiniment utile à tous les cantons du voisinage. Qui sait combien les beaux ruisseaux, les chutes et les belles forêts dont elles sont couvertes depuis leurs bases jusques à leurs sommets, le deviendront un jour à notre postérité» ?

« Nous nous servons aussi du sel pour améliorer nos fumiers et nos terres. Si pendant la fenaison il survient des pluies, et que le foin soit endommagé, on en met quelques poignées sur toutes les couches dont les meulons sont composés : bientôt il se fond, s'incorpore avec la masse entière, lui rend en partie sa couleur primitive, et devient pour les bestiaux une nourriture qu'ils préfèrent souvent à celui qui n'a pas été mouillé : il en est de même pour les pailles ; quand ils refusent d'en manger, on les arrose avec une légère saumure ».

« Tels sont les différens usages qu'on fait du sel dans les Etats-Unis ».

## CHAPITRE XV.

... (*) ... « Après ce cruel naufrage, je me trouvai sans ressources; il me restoit cependant encore un ami; c'étoit un jardinier des environs de Rotterdam, à qui j'ai dû le bonheur de retrouver à Lisbonne, en 1763, un père dont je n'avois jamais entendu parler, et que les circonstances les plus extraordinaires avoient obligé de se faire moine. Ainsi se joue de nous la destinée dans ses caprices ».

« Pourvu d'un assortiment d'oignons, de griffes et de graines des plus belles fleurs qu'on cultivât alors en Hollande, recommandé à la maison Guildemeister, je m'embarquai pour cette capitale. Quel contraste entre ces deux climats! entre le teint fleuri, l'habillement, la physionomie des hommes que je venois de quitter, et les figures haves, basanées et noires des habitans de cette ville! Le jour de mon arrivée, l'air étoit extrêmement chaud, le ciel sans nuages; le soir, les étoiles brilloient d'un lustre

(*) La date, ainsi que plusieurs des premières feuilles de ce chapitre, se sont trouvées entièrement illisibles. (*Note du Traducteur.*)

que je ne leur avois jamais vu ; le firmament ressembloit à une voûte d'azur parsemée de rubis, de brillans, de saphirs, dont la splendeur étoit la même depuis le zénith jusqu'à l'horizon. C'étoit la première fois de ma vie que je contemplois un ciel aussi riche et aussi pur ; assis sur le balcon de ma fenêtre, j'admirois la gloire étincelante de ces soleils qui donnent la vie et le mouvement aux systêmes planétaires dont ils sont le centre ; l'air que je respirois me paroissoit embaumé. Il étoit minuit avant que j'eusse pu abandonner un spectacle si nouveau et si enchanteur ».

« La première personne à laquelle on me recommanda, pour la vente de mes fleurs, fut le prince don Emmanuel, oncle du roi Joseph, qui, ayant long-temps servi dans les troupes de l'Empereur, et beaucoup voyagé, bien différent des autres Seigneurs portugais, aimoit les étrangers. Je le trouvai dans son jardin. Satisfait des fleurs que je lui offris, d'après l'inspection du livre dans lequel je les avois dessinées en Hollande, il prit ce qui lui convint, et me paya généreusement. J'allois me retirer, lorsqu'il me dit : — Assistez à mon dîner ; je veux m'entretenir avec vous du pays d'où vous venez ».

« Il faut connoître toute l'énergie dont la végé-

tation est susceptible sous un climat aussi chaud; la perfection que le soleil donne au coloris des fleurs, à la saveur des fruits; les merveilles que produisent ses rayons bienfaisans, pour se former une idée de l'impression que fit sur moi l'ensemble de ce beau jardin. Cet aspect m'attestoit plus hautement que les régions brumeuses et septentrionales d'où je venois, que le soleil est le soutien de la nature et l'ame de tous les êtres. La journée étoit brûlante; mais à peine me fus-je retiré sous les bosquets, que mes yeux fatigués de l'éclat de la lumière, purent s'ouvrir et s'étendre, je ne craignois plus de promener mes reg ards au loin; les superbes treillages sous lesquels je marchois, semblables à des nuages protecteurs, tempérèrent tout-à-coup l'ardeur du jour; plus elle étoit vive, et plus ils me parurent frais et délicieux, plus je trouvai les eaux rafraîchissantes et limpides. Jamais auparavant la puissance des contrastes ne m'avoit autant frappé. C'est-là que l'on sent tout le prix d'un arbre touffu et bien feuillu; assis sous ses ombres salutaires, avec quelle volupté on y respire, on s'y rassasie d'une nouvelle existence! Avec quelles délices on contemple un bassin, une cascade, dont le murmure et la vue seule rafraîchissent et désaltèrent! Dans les climats froids et nébuleux, on fuit l'ombre et l'humi-

dité ; dans ceux du midi, on les recherche comme la source du bonheur et de la vie. Les orangers, les palmiers, les amandiers et mille autres arbres étoient à-la-fois couverts de fleurs et de fruits. En Hollande, la nature, avare de ses dons, ne présente qu'une fois l'an le symbole d'espérances souvent trompeuses : ici plus généreuse et plus riche, elle prodigue les fleurs et les fruits pendant neuf mois de l'année. Tout ce qu'elle exige est que l'homme entretienne la fraîcheur au pied des arbres et des plantes ».

« L'heure du dîner étant venue, je suivis le prince. Après avoir monté un superbe escalier et traversé plusieurs grands appartemens, nous entrâmes dans une salle à manger, fraîche comme les bosquets que je venois de quitter : le pavé en étoit de marbre, ainsi que les murailles jusqu'à hauteur d'appui ; le reste, en stuc du plus beau poli. A peine le prince eut-il porté la première cuillerée à sa bouche, que tout-à-coup mes oreilles, ou plutôt mon ame toute entière fut assaillie d'un plaisir nouveau et inattendu ; c'étoit un concert exécuté par une troupe qu'il avoit amenée de Vienne. Frappé pour la première fois de l'effet et de la puissance des sons réunis, je me sentis animé, transporté au-delà des bornes ordinaires de mes jouissances ; je ne respirois plus ; j'étois tout oreilles. D'où provient cet

empire étonnant que la musique exerce sur nos ames? Ce qui ajoutoit encore aux charmes de ce concert, c'étoit l'illusion causée par l'éloignement, ainsi que par la répétition des timides échos de ce vaste palais. Cette harmonie séraphique me parut comme un chœur d'instrumens célestes, soufflés ou touchés par des anges. Je jouissois à la fois du plaisir d'habiter, pendant l'heure la plus brûlante du jour, un appartement aussi frais que s'il eût eté élevé à 500 pieds au-dessus de la terre, d'entendre le murmure d'eaux limpides tombant de bassins en bassins, d'en sentir la moiteur, et enfin de jouir d'un concert ravissant au milieu d'un palais sonore. Au signal usité, il cessa; alors le prince, derrière lequel j'étois constamment resté, me fit plusieurs questions relatives à l'éducation, au Gouvernement et au commerce de la Hollande ».

« Le lendemain, je fus invité à passer la nuit sur le Tage, au milieu de cette multitude de vaisseaux dont le port est continuellement rempli; amusement très-fréquent dans un pays où il n'y a point de promenades publiques, et dont la chaleur est quelquefois accablante. Sous des climats nébuleux et froids, la nuit n'offre que l'image du néant, du silence, et n'inspire que la tristesse: à Lisbonne, elle a des charmes qu'on préfère souvent à la clarté du jour. Combien la lune me

parut belle et resplendissante ! Sa lumière, plus analogue à la foiblesse de notre vue, éclaire parfaitement tous les objets, sans éblouir; mais comment peindre l'effet magique et gracieux de ses reflets, lorsque le sillage du canot et le souffle léger des brises rafraîchissantes, imprimoient à la surface des eaux ces ondulations lentes et douces, qui, foible image des vagues de la mer, sans cesse se poursuivent comme elles, sans jamais s'atteindre, et viennent tour à tour expirer sur le rivage. Si la chaleur des jours est quelquefois pénible à supporter, les nuits sont toujours délicieuses et fraîches : tant que le soleil luit sur l'horizon, on languit; aussi-tôt qu'il a disparu, on respire ».

« Avant 1701, il étoit beaucoup plus aisé aux protestans de vivre que de mourir à Lisbonne. L'asyle de leurs morts étoit exposé aux recherches d'un peuple superstitieux et ignorant, qui croyoit que les cendres des hérétiques empêcheroient les moissons de croître ; leurs dépouilles ne pouvoient être couvertes de terre qu'avec beaucoup de difficulté et de protection ; ce premier droit de la nature étoit refusé à des hommes respectables, qui pendant, le cours de leur vie, avoient assisté ce grand nombre d'indigens dont les rues de cette ville sont remplies. Un terrein leur fut accordé : mais, qui le croiroit ! malgré

les ordres de la cour, le patriarche osa opposer sa volonté à une concession aussi sage que politique, et pendant long-temps, les protestans furent obligés de faire escorter leurs morts, pour les mettre à l'abri des insultes. Ceci me rappelle la déplorable histoire du docteur Young, ministre de l'église anglicane, dont la fille mourut à Montpellier; les prêtres de cette ville, aussi intolérans que ceux de Lisbonne, ayant eu la barbarie de refuser à ce malheureux père la permission de la faire inhumer dans leur cimetière, il fut réduit à la déplorable nécessité d'ouvrir lui-même la terre d'un jardin, et d'y déposer les restes de sa fille chérie ».

« L'emplacement accordé aux factoreries étrangères est devenu depuis, non-seulement la retraite paisible des morts, mais aussi une promenade où les vivans viennent apprendre à supporter, et souvent même à pardonner les crimes et les injustices des hommes, puisqu'enfin le mal est un attribut inévitable de la condition humaine. Il est divisé par des allées plantées d'arbres d'une grande élévation, à l'ombre desquels reposent les non-catholiques morts depuis 1701. Presque tous les monumens qu'on y voit, sont en marbre blanc et d'une simplicité touchante. Qu'ils sont éloquens, ces accens plaintifs de l'affection, des regrets et de la reconnoissance ! Sous com-

bien de rapports ce respect pour les cendres de nos ancêtres n'est-il pas utile et édifiant ! Puisse cette belle enceinte être long-temps à l'abri de ces révolutions qui, en bouleversant la terre, portent leurs aveugles fureurs jusques dans l'asyle des morts » !

« Ayant été informé que M. Joseph May, vieillard retiré depuis plusieurs années dans le village de Cyntra, où il consacroit les derniers jours de sa vie à cultiver les fleurs les plus rares, desiroit voir mon assortiment, je le lui envoyai : et afin de mieux connoître l'intérieur de ce pays si nouveau pour moi, je partis à pied. Rien n'est plus aride que les parties du Portugal qui manquent d'eau : tels sont les environs de Lisbonne jusqu'au-delà de Maffra, où je m'arrêtai pour me rafraîchir. C'est un couvent d'une étendue immense, situé dans le milieu d'un désert; mais les jouissances des moines n'en sont que plus délicieuses. Tout ce que le zèle et l'art ont pu imaginer de propre à procurer l'aisance et la commodité de ces reclus, y a été exécuté. C'est une fondation royale, et le fruit d'un rêve de Jean V. Jamais l'oisiveté monacale n'a été plus superbement logée. Le service de l'église s'y faisoit avec une pompe théâtrale. Ce culte si dispendieux, est cependant celui d'un pays qui ne produit pas la moitié du pain nécessaire

aux habitans. Vers le soir, j'arrivai à Cyntra ».

« Long-temps avant le règne des rois maures, ce lieu étoit connu et remarquable par la fraîcheur et la salubrité de l'air. Du côté de l'Océan, il est défendu par les bases de deux pyramides naturelles, bien connues des navigateurs, sous le nom de rocher de Lisbonne. L'élévation de l'une est estimée de 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer; et celle de l'autre, de 1800 pieds. De la moyenne région du plus élevé de ces promontoires, coule un gros ruisseau, dont les eaux fertilisent les terreins où on peut les conduire. Les clos, les vergers et les jardins de ce village, sont entourés de myrtes et d'aloës : de tous côtés, les bizarreries du sol, la variété des bosquets, l'élégante simplicité des maisons, offrent aux yeux les sites les plus pittoresques, et à l'imagination, les tableaux les plus frais et les plus rians; c'est le séjour de la santé, de Flore et de Pomone : les fruits y sont délicieux, les pampres, d'une grosseur et d'un goût exquis, et les fleurs, enrichies de tous les parfums, embellies de tout l'émail que puissent leur prodiguer les rayons du soleil. Tels sont les avantages des pays chauds, où souvent on trouve la fertilité, la beauté, l'abondance, à côté de déserts incultes, sauvages et repoussans ».

« Cyntra doit donc tout ce qu'il est à ces deux

promontoires ; il leur doit l'abri des vents de la mer, l'ombre rafraîchissante, et des sources intarissables. Sans ces avantages, tout y seroit aussi aride qu'à Maffra, et la richesse et le goût des négocians étrangers n'y auroient jamais élevé ces maisons ni planté ces bosquets qu'on y voit aujourd'hui. Le voisinage de la capitale, l'excellence et l'abondance du poisson, l'égalité presque constante des saisons, le charme d'un climat qui ne connoît ni les aquilons ni les frimats du nord, la salubrité de l'air embaumé qu'on y respire ; tels sont les motifs qui y ont fixé, depuis long-temps, un si grand nombre de vieillards, et qui y attirent les convalescens ».

« Après avoir acquis une fortune considérable, et être parvenu à l'âge de soixante ans, M. Joseph May, membre de la factorerie anglaise, épris des beautés de ce lieu, abandonna son commerce à ses enfans, et vint s'y fixer pour le reste de ses jours. Ce vénérable patriarche voyoit la cinquième génération ; ses facultés n'étoient point affoiblies. Semblable au Vénitien Cornaro, il avoit su prolonger ses jours jusqu'à sa 103^e^ année, par l'uniformité de son régime, l'excellence des fruits qu'il mangeoit, l'exercice modéré qu'il s'étoit prescrit, et la lecture dont il fortifioit son esprit. Quel beau et rare spectacle

que celui d'un homme encore frais et dispos à son vingt-unième lustre ! Qu'il me parut digne de respect et d'admiration ! Sa vue, un peu affoiblie, étoit cependant encore suffisante pour le faire jouir des beautés de la nature ; et plus d'une fois nous avons été ensemble, sur un lieu élevé, admirer la pompe du lever et du coucher du soleil, lorsque ses rayons traversent les amas flottans de vapeurs condensées ou de nuages transparens. Sa mémoire étoit comme un registre volumineux, dont l'écriture avoit un peu pâli, mais sur lequel il n'y avoit encore rien d'illisible ni d'effacé. La plupart des fleurs qu'il cultivoit lui-même, étoient venues de pays éloignés ; car presque tous les navigateurs s'étoient fait un plaisir de lui apporter ce que la Chine et les Indes produisent de plus rare. Son jardin étoit un paradis terrestre, où, à l'ombre des plus beaux arbres et environné des plus belles eaux, on respiroit le bonheur ».

« Le bonheur existe donc sur la terre? lui dis-je. Vous me paroissez comme un être privilégié, sur lequel la nature, qui en est si avare, semble l'avoir versé à pleines mains. — Oui, j'en conviens, me répondit-il, j'ai toujours été assez heureux ; et, quoique parvenu au-delà des bornes ordinaires de la vie, je sens que je le suis encore. Néanmoins, quand j'y pense, j'ai

honte de vivre aussi long-temps ; non que je sois las de voir la lumière, mais parce que chacun doit paroître à son tour sur ce grand théâtre. Et que diroient les spectateurs, si les ombres chinoises, au lieu de les amuser par leur passage rapide et varié, restoient tout-à-coup immobiles ? N'auroient-ils pas raison de se plaindre ? Le passage des générations humaines est-il quelque chose de plus important » ?

« Mais que le bonheur des vieillards est différent de celui de la jeunesse ! Il y a près de quarante ans qu'au sein du repos, je sens combien mes opinions, mes jouissances et mes goûts sont changés ; et cependant je suis le même individu. C'est au moyen du calme de l'esprit, de l'uniformité de mon régime, et d'une gaîté douce, que j'ai prolongé ma vie ; et voilà pourquoi j'évite avec le plus grand soin tout ce qui pourroit l'interrompre et me remplir d'idées tristes et lugubres. Quand je reçois des gazettes, j'ai toujours soin de les faire lire par mon secrétaire, afin qu'il ne me communique que ce qui peut m'être agréable, n'ayant plus assez de force pour entendre de sang-froid le récit des guerres, des crimes et des désastres, dont notre malheureuse race est sans cesse la victime. D'un autre côté, dans la crainte que l'oisiveté et l'inaction n'amenassent la langueur et la mort,

je me formai, jadis, un petit systême de conduite, que j'ai religieusement suivi depuis. Je me jetai tout entier dans les bras de la nature; mais en entrant dans son sanctuaire, je le trouvai si vaste, que je m'attachai exclusivement à l'étude de la végétation : je fis un grand nombre d'expériences curieuses, dont j'envoyai le résultat à M. Collisson, alors secrétaire de notre Société royale. Présomptueux que j'étois ! je cherchois à découvrir le mécanisme de cette puissance secrète et invisible qui, par le moyen de la sève que pompent les racines, anime les plantes et les arbres, produit l'émail éclatant des fleurs, la saveur, le goût des fruits, et le parfum des aromates; et pourtant, ô mystère incompréhensible ! cette sève n'est qu'une liqueur inodore et prompte à s'évaporer. Ces études excitent, entretiennent l'admiration et le respect. Oui, je le sens, je vivrai tant que mon cœur sera assez actif et assez pourvu de chaleur pour nourrir ces sentimens, ainsi que l'affection pour mes proches et la reconnoissance envers l'Être suprême. Je travaille de mes mains autant que mes forces me le permettent; je soigne et j'élève un grand nombre d'oiseaux, dont le ramage est si doux et les mœurs si intéressantes; ils me connoissent, et me voient toujours avec le même plaisir : il est bien réci-

proque, et, à mon âge, il ne faut pas en négliger les sources, quelque foibles qu'elles soient. Par ce moyen, je connois peu l'ennui qui s'attache à la vieillesse, comme la rouille au fer et la mousse aux anciens monumens. Tous les soirs, je me couche à-peu-près tel que je me suis levé, quelquefois même plus riche en idées et en sensations agréables, sur-tout lorsque les lettres de mes amis ou les gazettes m'ont appris quelques heureuses nouvelles. Une autre source de mon bonheur, est ma nombreuse postérité, qui, par pitié ou par respect pour mon âge, me cache ses pertes ou ses chagrins. Il y a plus de vingt ans que mon cœur n'a ressenti de commotions violentes ; les orages de l'été, dont le bruit est répercuté par les puissans échos des promontoires, étoient jadis mes seules causes d'inquiétudes et de crainte : mais depuis qu'un Philadelphien célèbre nous a enseigné l'art d'en préserver nos maisons, j'admire avec sang-froid ces bruits majestueux et sublimes, ces roulemens profonds et sonores, qui, semblables aux vagues de la mer que les vents chassent jusqu'aux rivages les plus éloignés, vont se perdre dans le lointain des airs. Eh puis ! sans tonnerre, me disois-je, d'où nous viendroient ces pluies rafraîchissantes, cause première de la fécondité de nos jardins et de la salubrité de

l'air? Sans ces commotions de l'atmosphère, qui condensent et nous apportent les vapeurs de l'Océan, les sources du promontoire tariroient, et cette belle verdure dont je suis environné, se faneroit pour toujours. Que vous dirai-je? les douces et salutaires exhalaisons des arbustes et des fleurs, donnent à l'air que je respire une qualité vivifiante dont je sens journellement le précieux avantage. J'ai encore la présomption d'espérer que mes yeux se fermeront au milieu des scènes riantes du printemps : plein de reconnoissance pour le passé, peu inquiet de l'avenir, j'attends sans crainte la clôture d'une aussi longue vie. Qui m'auroit dit dans ma jeunesse que, déjà vieux à 60 ans, j'aurois encore à voir quarante-trois fois le soleil commencer et finir sa révolution annuelle »?

« Le moins élevé de ces deux promontoires, couronné d'un ancien château, construit par les rois maures, devenu inaccessible par le dépérissement des rampes et des marches qu'on avoit taillées dans le roc, c'est aujourd'hui l'asyle des vautours. Sur la cime de l'autre, la religion du pays éleva, dans le treizième siècle, un petit monastère, une église et un hospice. En considérant les dépenses que ces édifices ont exigées, la témérité des ouvriers qui osèrent placer le clocher sur les bords même de ce pré-

cipice effrayant, on cherche à en deviner le motif. N'y avoit-il pas assez de place sur la terre, sans escalader cette aiguille? Oui, sans doute; mais les opinions bizarres d'alors, attachoient à cette grande élévation quelque chose de mystique; comme si, en s'éloignant du séjour ordinaire des hommes, ces moines s'étoient rapprochés de ce qu'ils appeloient le ciel ».

« Si ces éminences sont intéressantes à voir, sur-tout dans les temps nébuleux, combien ne le sont-elles pas encore davantage après plusieurs jours de grandes chaleurs! Alors des vapeurs légères, semblables aux exhalaisons des prairies, sortent de leur moyenne région; et, comme si elles possédoient une force attractive, celles qui nagent invisibles dans l'atmosphère, arrivent insensiblement, s'y incorporent, et bientôt deviennent des nuages noirs et épais, qui amènent les ténèbres de la nuit. Quelle variété dans les formes, les plis, les contours et les apparences, occasionnés par la violence des vents, qui ne peuvent néanmoins les détacher de ces pyramides, autour desquelles on les voit circuler! Quoiqu'alors les éclairs du rouge le plus foncé les sillonnent et les illuminent, on n'entend point encore le tonnerre; le silence imposant de cette scène, quelquefois interrompu par le mugissement de l'Océan,

continue jusqu'au moment où, cédant enfin à l'impétuositéredoublée de la tempête, ces masses flottantes s'éloignent des promontoires, qui les divisent dans leur passage; alors les traits de la plus vive lumière éclairent le noir le plus profond; alors ces subdivisions, différemment électrisées, reçoivent et déchargent, avec des éclats terribles, le feu qu'elles contiennent; souvent même les rayons solaires, pénétrant les parties les moins denses, les embellissent de toutes les teintes de l'iris, de reflets, de jets de lumières extrêmement frappans; et, comme si ces nuages étoient devenus plus pesans par leur division, tout-à-coup ils s'abaissent, et semblent prêts à fondre sur le village; mais invinciblement attirés par ces hauteurs, ils rétrogradent vers leurs bases, qu'ils environnent de nouveau, et inondent de leurs torrens. C'est alors qu'on découvre le couvent et le château maure, comme deux îles tranquilles au milieu des flots d'une mer en courroux. J'avois vu bien des orages sur terre et sur mer, mais jamais auparavant il ne m'étoit arrivé d'en saisir et suivre aussi distinctement l'origine, le progrès et la fin ».

« Un jour qu'il faisoit très-chaud, j'étois occupé à détacher un pampre dont je desirois connoître le poids, lorsque M. May appercevant un petit médaillon d'or sur ma poitrine, me de-

manda d'un ton grave et sérieux, qui me l'avoit donné, depuis quand je le portois, et ce qu'il contenoit. — « J'ignore de qui je le tiens, lui dis-je; je le porte depuis ma plus tendre enfance, et n'ayant jamais pu l'ouvrir, je ne puis vous dire ce qu'il contient. — Êtes-vous Hollandais? — Je le crois, sans cependant en être sûr, parce que je me rappelle avoir parlé anglais lorsque j'étois très-jeune. — Dans quelle ville avez-vous été élevé? — A Leyde. — Chez qui? — Dans la famille Brinker. — Votre nom est donc Brinker? — Non; je m'appelle et suis connu sous celui de Jean de Bragansa. — Qui croyez-vous donc être? — Je l'ignore, puisque, comme je vous le disois hier, je n'ai jamais eu le bonheur de connoître ni mon père ni ma mère. — Voudriez-vous me confier ce médaillon jusqu'à demain soir? — Volontiers; mais oserai-je vous demander quel peut être le motif de votre curiosité? — Jeune homme, à mon âge il est rare qu'on soit curieux sans cause : mais avant d'entrer dans de plus grands détails, j'exige que vous juriez devant Dieu d'être prudent et discret; vous devez savoir dans quel pays et sous quel gouvernement nous vivons ici. — Je le jure sur son saint nom en vous prenant par la main, respectable vieillard. — Non loin d'ici, me dit-il, habite un homme que j'aime et que j'estime depuis un grand nombre

d'années ; il s'est long-temps intéressé au sort d'un enfant qui, comme vous, avoit été élevé à Leyde, mais dont il n'a pas entendu parler depuis sept ans. Quoique je ne sois pas sûr que vous soyez la personne dont il regrette la perte, je crois convenable de l'informer que vous êtes ici ; lui seul peut développer ce mystère. Il a lui-même éprouvé une destinée bien singulière et bien cruelle : après avoir reçu une éducation anglaise et avoir servi long-temps dans la marine royale de la Grande-Bretagne, les circonstances les plus extraordinaires l'ont forcé de devenir moine. Quel est le systême religieux ou philosophique qui puisse nous donner la résignation et le courage nécessaires pour supporter un pareil revers ? Il ne doit la vie qu'à son goût pour l'astronomie et à la permission de choisir le lieu de sa retraite, et il n'y en a point en Europe de plus favorable à l'étude de cette science, que celui qu'il habite. Nous nous voyions souvent autrefois ; mais depuis qu'il est devenu infirme et moi plus que vieux, nous nous écrivons une fois la semaine. Jeune homme, je vous le répète encore ; soyez muet comme la tombe ; remerciez le ciel d'avoir dirigé vos pas incertains vers ce pays. Demain, accompagné de mon fils, vous gravirez la montagne. Puissent mes yeux ne m'avoir pas trompé, mes conjectures se réaliser, et vous,

par votre conduite, mériter le bonheur qui vous attend ! C'est ici une des grandes époques de votre vie ».

« Le soir, lorsque je me trouvai seul, mon imagination se livra à mille conjectures ; quelquefois elles me sembloient incertaines, mais plus souvent elles flattoient mes ardens desirs, et me sembloient sûres. Je croyois voir l'espérance au teint fleuri qui m'appeloit du haut de ce promontoire ; et cependant je ne concevois pas quels rapports pourroient jamais me rapprocher d'un moine portugais, moi qui me croyois né Hollandais. Dès le lendemain nous partîmes. Mon guide, qui connoissoit bien toutes les parties, dirigea sa course de manière à me faire voir ces sources miraculeuses, qui, depuis des siècles, fournissoient de l'eau aux cantons voisins ; elles sortoient à gros bouillons de la base d'un rocher perpendiculaire qui avoit trente pieds de hauteur sur quarante de largeur et qu'il me dit être élevé de plus de neuf cents pieds au dessus du niveau de la mer. Arrivés à ce qu'on appelle l'esplanade, nous nous reposâmes à l'ombre d'un buisson de myrte, d'où nous pouvions voir d'un seul coup-d'œil l'Océan, la ville, le Tage, un horizon illimité. D'un côté, il me sembloit distinguer les Açores ; de l'autre, les montagnes neigeuses de la Galice. Enfin, après trois heures et demie de marche,

nous arrivâmes à la porte de ce couvent aérien, et peu après nous vîmes venir vers nous, à pas graves et mesurés, un homme d'une grande taille et qui, quoique revêtu de l'habit monacal, inspiroit le respect. Sa tête chauve auroit pu servir de modèle à un peintre; ses yeux étoient bleus, son visage encore frais, son aspect et sa démarche avoient quelque chose de frappant, bien supérieur au vulgaire des moines portugais : ses mains blanches, sur-tout, déceloient une origine étrangère».

« Voici un jeune homme que je vous présente de la part de mon père, lui dit M. May; il a connu l'infortune. — Entrez, répondit-il, les malheureux sont mes frères plus encore que les autres hommes; ici vous trouverez hospitalité, amitié, sympathie. — Mais quel fut mon étonnement à la vue d'un appartement bien meublé et proprement arrangé, d'où, comme d'un observatoire, on découvroit à la fois la terre, la mer et les cieux! Plusieurs instrumens suspendus contre les murailles annonçoient le goût du maître pour l'astronomie. Un instant après on nous servit du café. — Voilà, nous dit-il, le seul luxe que je me permets; plus j'avance en âge, et plus il me devient nécessaire. Ce breuvage m'égaie et quelquefois dissipe la tristesse qui m'accable, et qui est bien naturelle à un homme aussi mal-

traité par le sort. Mais passons dans une autre chambre, afin que Dieu seul entende ce que nous allons dire ».

« On m'a informé que vous arriviez de Hollande avec un assortiment de fleurs, et que vous étiez recommandé à la maison Guilde Meister. Cela est-il vrai ? — Oui. — Que vous aviez été élevé dans la famille Brinker de Leyde ? — Oui ; voilà une copie des comptes qu'ils me faisoient signer annuellement, et celle des quittances pour les cent guinées que la maison Orde et compagnie de Londres leur remettoit tous les ans. — Avez-vous jamais su de qui cet argent venoit ? — Non. — Depuis combien d'années avez-vous quitté cette famille ? — Depuis sept ans. — Qu'avez-vous fait pendant ce long intervalle ? — Hélas ! privé des conseils d'un père, je me suis égaré dans les sentiers de l'inconduite ; aveuglé par les passions de la jeunesse, j'ai été séduit, trompé. Ces égaremens m'ont coûté bien cher ; j'ai passé par toutes les filières de l'infortune ; je connois toutes les nuances du malheur. J'ai servi sous le roi de Prusse ; j'ai navigué jusqu'au-delà du Spitzberg à la poursuite des baleines, et la mer ne m'a pas été plus favorable que la terre ; j'ai fait naufrage. Revenu à Rotterdam, j'ai eu le bonheur de travailler sous un jardinier fleuriste. C'est à ses conseils que je dois la première

idée de venir ici, et à sa générosité, le bel assortiment d'oignons, ainsi que l'honorable recommandation qu'il m'a procurée. — Pourquoi avez-vous cessé de correspondre avec les Brinker, et avez-vous plongé dans les plus cruelles inquiétudes ceux qui s'intéressoient à votre sort? — Persuadé que mon inconduite avoit mérité l'indifférence et l'oubli de cette famille, je cessai de les importuner, et je ne croyois pas être assez heureux pour que quelqu'autre personne au monde daignât s'intéresser à mon sort. — Quel âge avez-vous? — J'ai su par la famille Brinker que j'étois né le 27 avril 1740. — Reconnoissez-vous ce médaillon? — Si je le reconnois! je le porte depuis que je me ressouviens de quelque chose. — De qui le tenez-vous? — Je l'ignore. — Avez-vous jamais essayé de l'ouvrir? — Plusieurs fois; mais n'ayant pu y réussir, je l'ai conservé intact, par respect pour la personne inconnue qui me l'avoit donné ».

« Le temps du doute et de la perplexité cruelle est passé : oui, me dit-il avec un visage agité, les yeux baignés de larmes, et tenant dans sa main un petit ovale en parchemin qu'il venoit d'ôter du médaillon dont il avoit limé la soudure, oui, vous naquîtes à Londres, le 27 avril 1740, d'Ulrica Stamford et de Juan de Bragansa, et vous fûtes baptisé sous le nom de John dans

l'église de Saint-Clément le 29 du même mois. Lisez, et bénissons ensemble le hasard, ou plutôt l'impénétrable Providence qui vous a conduit à Lisbonne, à Cyntra, et enfin sur ce promontoire où vous retrouvez un père, qui compte, en vous comblant de bienfaits, vous faire oublier vos malheurs et vous forcer de lui pardonner votre naissance. Quoique déguisé sous cette livrée, il n'en est pas moins un homme plein d'honneur, de vertus et de connoissances, bien supérieur à l'état dans lequel vous le voyez. La dégradation à laquelle il a été obligé de se soumettre, n'est qu'extérieure ; quand vous connoîtrez mieux ce qu'il est, quand vous connoîtrez mieux ce cœur qui a tant palpité pour vous de tendresse et d'affection, vous ne rougirez pas de l'avouer et de le considérer comme l'auteur de vos jours et votre meilleur ami. Vous saurez dans la suite quelle a été sa naissance et son éducation. Je possède dans les fonds d'Angleterre 4700 liv. sterling qui me furent léguées par la plus tendre et la meilleure des mères, et 7000 crusades que ma respectable nourrice, Dona Térésa H.... me laissa à sa mort. La pension de 500 crusados novos que le roi Joseph me fait passer annuellement, étant plus que suffisante pour subvenir à mes besoins, je vous donne les deux premières sommes, dont messieurs Coppendal

et May, au nom desquels elles ont été placées, vous transmettront la propriété : mais j'exige que vous entriez dans leur maison, que vous écriviez au bon fleuriste de Rotterdam, à qui vous remettrez non-seulement ce que vous lui devez, mais encore un présent de 200 crusades que voici. En réparant mes torts vis-à-vis de vous, je vous demande de réparer aussi les vôtres, et, riche d'une expérience qui vous a coûté si cher, de devenir sage, prudent, actif et laborieux dans cette nouvelle carrière. Pendant le dîner, nous parlerons astronomie, géographie, etc. afin que le frère-lai qui me sert, et mon domestique, vous prennent pour un élève que je forme, et que vos visites n'éveillent aucun soupçon. La plus légère indiscrétion me perdroit et vous aussi; mon tombeau seroit un des souterrains de l'inquisition. Quittez le nom de Bragansa pour tout le temps que vous serez dans ce pays, et prenez celui de Brinker : un jour vous saurez combien ce nom m'a été funeste. Il me sera très-agréable de vous voir aussi souvent que vos nouvelles occupations vous le permettront ».

« Mon père vécut encore cinq ans, et ne fut précédé au tombeau que de dix-huit mois par son respectable ami Joseph May, qui atteignit sa 106<sup>e</sup> année et demie. La mort de ce dernier occasionna des changemens si considérables dans

la maison Coppendal et May, que je jugeai convenable de la quitter pour aller m'établir dans le Brésil, où j'arrivai muni de bonnes recommandations ».

« Quel superbe et magnifique pays ! Quelle richesse de sol, quelle variété de productions ! Nulle part la nature n'a été plus prodigue de ses dons, et n'a fait plus d'avances pour le bonheur des hommes. Le voisinage de l'Afrique leur fournit abondamment les nègres dont ils ont besoin ; on estime à quarante mille les recrues annuelles qu'ils en tirent. Mais, d'un autre côté, la superstition, mère de l'ignorance, couvrant de ses voiles ces fertiles contrées, y retarde le progrès de la culture et des améliorations. On y voit croître à-la-fois le froment, le sucre, l'indigo, le riz et toutes les productions tropicales. Je ne parle pas des mines d'or et de diamans : si elles ont enrichi la métropole, elles ont corrompu les mœurs, et détérioré l'industrie d'une partie des colons ».

« Dans aucun pays, le clergé et les avocats ne jouissent d'autant de considération, et n'exercent une plus grande influence ; ils partagent entr'eux le monopole exclusif de tout ce qui a rapport aux intérêts de ce monde et de l'autre ; et jamais monopole n'a été plus productif ».

« Si le hasard m'eût fait naître roi de Por-

tugal, j'aurois bien vîte abandonné la stérile Lusitanie et son trône vacillant, pour en établir un plus solide, plus respectable et plus brillant dans le Brésil. Au lieu d'envoyer leurs marchandises à Lisbonne, les nations européennes les porteroient dans les ports de ce nouveau royaume, dont, avec des loix sages, on pourroit faire, dans dix ans, un des pays les plus florissans de la terre. Ce que la prévoyance et la politique n'a pas encore inspiré à la maison de Bragance, la nécessité la forcera peut-être d'y penser un jour ».

« J'achetai, dans la capitainerie de Rio-Grande, une plantation dont la situation étoit charmante ; deux beaux ruisseaux la traversoient, et au moyen de quelques accidens de terrein, je pouvois en arroser une grande partie ; ce que je fis avec beaucoup de succès. Je ne fus pas peu étonné en m'appercevant combien ces innovations, ainsi que les instrumens aratoires dont j'avois apporté les modèles avec moi, déplaisoient à mes voisins. J'avois des cartes, deux globes, un télescope ; on me fit cent questions relatives à ces objets si étranges ; et malgré mon desir de me conformer au culte du pays, mon indifférence perça ; on soupçonna la pureté de ma croyance, quelques-uns même des plus ignorans m'appelèrent hérétique. A ce cri, la haine,

la médisance et la calomnie aiguisèrent leurs traits; ceux de mes voisins que j'avois le plus constamment obligés, cessèrent de me voir, et devinrent mes ennemis. Qui le croiroit? on attribua le succès de mes récoltes à la coopération du malin esprit. Hélas! il leur auroit été cependant aisé de voir qu'il ne venoit que de mes soins, et de mon habileté dans l'art de l'irrigation. Je fus dénoncé au redoutable tribunal, qui, à la vérité, n'a pas, au Brésil, le pouvoir de brûler, mais bien d'incarcérer, de ruiner. Je vins à San-Salvador, implorer la protection du vice-roi. Il me fit sentir, avec beaucoup de politesse, qu'il seroit plus prudent d'abandonner un pays, aux mœurs et à la religion duquel je ne pourrois jamais me conformer. Enfin, après avoir disposé de mes propriétés, je m'embarquai sur un vaisseau côtier, destiné pour Nicaragua ».

« Là, je trouvai le même système religieux parmi le peuple, la même intolérance parmi le clergé, mais cependant des mœurs un peu plus douces. J'y fus frappé de l'étendue, de la beauté du lac de ce nom, qui, d'un côté, à quelques milles près, touche à la mer du Sud, de l'autre, verse ses eaux dans l'Océan par la rivière San-Joan. Quoique privé d'instrumens, car on ne m'avoit pas permis d'emporter les miens de Rio-Grande,

je m'occupai à en étudier le niveau relativement à ces deux mers, et à lever la carte des pays voisins, dans le dessein de tracer le projet d'une communication qui me paroissoit pouvoir un jour devenir si utile au commerce, et n'être pas très-dispendieux. Croyant faire une chose louable, je montrai mes travaux à quelques personnes instruites de la ville; mais bientôt après, on inventa des histoires, on m'attribua des propos que je n'avois jamais tenus: mon nom de Brinker fit naître des soupçons; on les fit parvenir au gouvernement de la province, qui, sans m'entendre, me condamna à livrer tous mes papiers, et à quitter le pays dans quarante-huit heures. Je partis pour la baie de Honduras, où j'arrivai sous mon véritable nom. Les habitans de cette colonie anglaise, bien différens de ceux que je quittois, ne s'occupent que de l'exploitation des bois de teinture et de marqueterie. A l'époque des inondations, auxquelles ce vaste pays est périodiquement sujet, ils vont en bateau à travers les forêts, souvent jusqu'à des distances considérables de la mer, pour réunir et former des trains avec les arbres qu'ils ont abattus pendant la saison sèche, et les amener au port, où ils sont échangés contre des marchandises et des comestibles; car ces habitans ne cultivent point ».

« Un mois après, je m'embarquai sur un vaisseau chargé d'acajou pour Alexandrie, où, après quatorze jours de traversée, j'arrivai heureusement. Cette ville, anciennement connue sous le nom de Belhaven, est située sur le rivage méridional du Potawmack, à peu de distance de ses chutes, à 136 milles de son embouchure dans la baie de Chésapeak, et à 426 de la mer. C'est le dernier terme de la navigation maritime de ce beau fleuve ».

« Les rues de cette ville sont alignées, les quais bien construits et commodes; elle compte déjà 490 maisons, et près de 3000 habitans. Sa prospérité augmente rapidement, sur-tout depuis que les canaux, et les écluses élevées pour éviter les chutes de ce fleuve, sont terminées. Elle a cependant deux rivales sur le rivage opposé, George-Town et la nouvelle ville de Washington (*) ».

« Enfin je respirai, après être devenu citoyen d'un pays dont le Gouvernement, en protégeant également tous les cultes, ne reconnoît aucune église dominante; où l'industrie est éclairée; où chaque individu, dès le jour même de son arrivée, peut exercer ses talens; où les actes de naturalisation sont facilement obtenus;

(*) La ville fédérale.

où l'état de cultivateur est un des plus respectables ; dont enfin les loix sont fondées sur les bases éternelles de la raison, de la justice et de la liberté. Combien je regrettai de n'y être pas venu plutôt ! Guidé par les conseils de quelques amis, je passai les montagnes pour parcourir la province d'Indiana, dépendante de la Virginie. Le grand nombre de ruisseaux, le voisinage de l'Ohio, la fécondité du sol, cet esprit fraternel et humain, qu'on trouve plus communément dans les sociétés naissantes, où les hommes ont besoin les uns des autres ; tous ces motifs me déterminèrent à faire l'acquisition de la neuvième partie d'un district, égale à 2600 acres, située sur la rivière Junius (une des branches du Petit-Kanhawa). J'eus le bonheur de trouver, dans un de mes marais, les restes d'une colonie de castors, auxquels je promis la plus inviolable hospitalité. Ces familles y sont encore ; et, sans les effrayer, j'ai souvent le plaisir de les voir travailler. Tant que je vivrai, la digue sur laquelle ils ont construit leurs habitations sera respectée, et ce marais ne sera point desséché ».

« En parcourant ce pays, je fus bien étonné de voir que presque toutes les hauteurs situées dans le voisinage des eaux, étoient couvertes de retranchemens et de fortifications en terre,

d'une forme très-différente de ceux qu'on connoît en Europe. A en juger par le diamètre des arbres qui croissent dans les terre-pleins, ils doivent être d'une haute antiquité. J'ai ouï dire qu'on en voyoit de semblables dans quelques-unes des provinces ultramontaines de la Pensylvanie, ainsi qu'au Ténézée, à Kentukey, sur les bords du Shawanèse et du Tiogo, et que la ville de Marietta, sur le Muskinghum, étoit construite sur l'emplacement d'un camp retranché très-vaste, dont le major Sergent avoit fait un plan en relief, destiné au président des Etats-Unis ».

« Indiana est bornée d'un côté par l'Ohio, de l'autre par le petit Kanhawa, la chaîne du Laurier, la Monongahéla et la Pensylvanie, et est située à 70 lieues de Pitt'sbourg, et à 150 de Philadelphie. Cette petite province virginienne fut cédée, en 1768, par les Shawanèse et la confédération Mohawk, à une compagnie de négocians, en réparation d'une perte de 214,791 piastres en marchandises, qui avoient été pillées par quelques-uns de leurs guerriers. Elle contient trois millions et demi d'acres, traversés par un grand nombre de ruisseaux et de petites rivières: le sol en est bon, et les arbres des forêts sont de la plus grande beauté. Les hivers y sont moins rigoureux que dans la Pensylvanie. On feroit

un recueil bien intéressant des fleurs qui y croissent spontanément. Tout cultivateur que je suis, je travaille à une *Flora Indianica*, dont peut-être vous entendrez parler un jour ».

« Après avoir partagé, avec mes nouveaux compatriotes, les dangers de la révolution qui a émancipé ce grand pays, je jouis de l'intéressant spectacle que présente l'accroissement prodigieux de sa population et celui des colonies ultramontaines, dont les deux principales, devenues des Etats (le Kentukey et le Ténèzée), sont entrées dans la confédération. Je suis Juge-de-paix de mon Canton, ou plutôt j'en suis l'arbitre et le conciliateur, ce qui est le véritable esprit de cette belle institution. J'oblige aussi souvent que je le puis les jeunes colons de mon voisinage, parce que je sais combien les premières années d'un établissement sont difficiles et dispendieuses. J'encourage celui des écoles. Il n'y a point de Districts dans toute l'étendue des Etats-Unis, où on en trouve un plus grand nombre relativement à la population, et qui soient présidées par de meilleurs instituteurs. L'éducation de la jeunesse est la première base de la paix et de la prospérité publique, ainsi que du bonheur des familles : déjà nous avons deux académies, auxquelles le Gouvernement vient d'accorder des chartes d'incorporation.

Le bien que je peux faire est, pour moi, un champ dans lequel j'aime à semer, et à voir croître les fleurs et les fruits, dût l'ingratitude m'empêcher même d'y glaner, comme cela arrive quelquefois. Pourvu que j'aie le plaisir de le fertiliser, je suis satisfait : d'ailleurs, n'ayant ni femme ni enfans, je puis être généreux sans faire tort à personne. On ne comptoit que 317 familles lorsque je m'établis dans cette petite province, en 1773 ; aujourd'hui, il y en a plus de cinq mille inscrites sur le rôle des Colonels de la milice. D'un autre côté, il faut convenir que jamais circonstances locales, gouvernement, loix, administration, n'ont été plus favorables à la multiplication ainsi qu'à l'industrie des hommes. Au lieu d'aller à Philadelphie, nos denrées descendent l'Ohio, et vont à Lime-Stone, Kentukey, Colombia, et quelquefois même à la Nouvelle-Orléans, quoiqu'à 691 lieues de distance. Rien ne peut être plus favorable à cette belle et longue navigation, que les deux crues annuelles de ce fleuve : la première arrive à l'époque de la fonte des glaces, qui commence en février ; la seconde, aux pluies de la fin de l'automne. Alors une frégate de 36 canons, tirant 18 pieds d'eau, descendroit facilement jusqu'au golfe du Mexique ; elle seroit huit à neuf jours dans son passage de Pitt'sbourg à

Louisville, à raison de 80 milles par vingt-quatre heures ; de dix-huit à vingt depuis cette dernière ville jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Nulle part sur le globe, si l'on en excepte l'Amazone, où ne voit une navigation intérieure aussi considérable sans rencontrer d'obstacles. La largeur de l'Ohio est en général depuis 500 jusqu'à 650 toises ; sa profondeur, pendant les crues, de 24 à 28 pieds ».

« Tel est, messieurs, aussi laconiquement qu'il m'a été possible de le faire, le précis que vous aviez exigé. Mais pour vous dédommager du peu d'intérêt qu'il a dû exciter, je vais vous lire l'histoire des malheurs de mon père, que j'ai trouvée parmi ses papiers, et qu'il avoit écrite pour son respectable ami M. J. May. Alors vous verrez que, quoique le colon d'Indiana tienne à la maison de Bragance, il n'en améliore pas moins ses champs avec soin et industrie ; car si la nécessité a fait les rois, la nature a créé l'homme, et pour obéir à ses injonctions, je travaille (*) ».

---

(*) Voyez le chapitre premier du tome III.

## CHAPITRE XVI

Me voici à New-Haven, d'où, conformément à ma promesse, je vous envoie les détails de ce petit voyage maritime, ainsi que ceux du séjour que j'ai fait dans cette ville : mon éducation n'ayant été, comme vous le savez, que celle d'un homme destiné au commerce, vous ne devez vous attendre qu'à de simples récits. Je ne connois point de navigation sur ce continent plus agréable que celle du Sond, particulièrement depuis New-York jusqu'à New-Haven. Les rivages de ce beau canal, plus rapprochés dans la partie que je viens de traverser que vers l'est, ornés de bonnes habitations, de granges, de vergers, de champs bien enclos, ainsi que de quelques restes de forêts primitives, offrent aux yeux du voyageur une suite d'objets à-la-fois variés, pittoresques et intéressans. Depuis New-York jusqu'à Hellgate, on pourroit, dans beaucoup d'endroits, s'entretenir avec les colons des deux rives; mais ce qui m'a le plus frappé avant d'arriver à ce célèbre détroit, est le contraste que présente la nature de ces rivages. Ceux de la gauche, ou de l'île de New-York, ne sont qu'une chaîne de rochers, nus, âpres, agrestes, et presque per-

pendiculaires, au pied desquels souvent les vaisseaux viennent mouiller, lorsque le vent et la marée leur sont contraires : ceux de la droite, au contraire, ou de l'île Longue, ne consistent que dans un agréable mélange de prairies, de terres cultivées ou boisées, d'enclos et de vergers. A cent pas du lieu où le colon a coupé sa dernière gerbe de bled, ou fauché sa dernière botte de foin, il peut prendre du poisson; car les eaux de ce bras de mer sont aussi fécondes que la terre des rivages. Les maisons que l'on voit sur la gauche ont été élevées par le luxe et la richesse; celles de la droite, au contraire, par l'industrie des colons, dont les granges, les hangards et les basse-cours, attestent la prospérité et l'aisance. Au lieu d'avenues fastueuses de platanes, de tulipiers ou de sicomores, on ne voit, auprès de ces dernières, que quelques acacias solitaires, sous l'ombre desquels le voyageur attache son cheval, ou quelques chênes antiques et mutilés, reste des forêts primitives, dont ces rivages étoient autrefois couverts.

Combien les dépenses nécessaires pour applanir les rochers de la gauche, en rendre l'accès facile du côté de la terre, y asseoir des maisons spacieuses, élégantes et commodes, n'ont-elles pas dû être considérables; et, chose extraordinaire, me dit un des passagers, on y a trouvé

des sources, avec les eaux desquelles, et les fumiers de la ville, les propriétaires ont pu former de petites prairies et fertiliser ces coteaux. Quels travaux n'a-t-il pas fallu entreprendre pour adoucir la pente et remplir une partie des vallons ? Quels rapports de terre, ainsi que de débris de ces rochers, pour former des communications avec la grande route, clore les propriétés, soutenir des terrasses, établir des barrières, et faire rouler des phaétons là où un cheval pouvoit à peine passer il y a 50 ans ? La beauté, la vigueur des platanes et des cèdres, dont ces maisons sont précédées ou environnées, attestent les soins, la persévérance que ces créations ont exigés. L'ancienne et respectable famille hollandaise de Beckman, possédoit jadis les trois maisons principales de ces hauteurs, ainsi que des terreins considérables.

Cette chaîne de rochers est quelquefois interrompue par des anses ou des petites baies, qui servent d'asyle aux pirogues des propriétaires, ainsi que d'emplacemens favorables à la pêche ; mais quelques milles avant d'arriver à Hellgate, tout-à-coup ces rochers s'abaissent, ou plutôt s'éloignent des rivages : quoique les formes de ces mêmes rivages soient moins âpres, ils continuent d'offrir des sites très-agréables et pittoresques, sur lesquels on a ausi élevé des maisons élégantes,

presque toutes peintes en blanc et ornées de piazzas, environnées d'arbres modernes ou d'anciens vergers hollandais. Celle qui est la plus proche du détroit, et dont les eaux baignent la dernière terrasse du jardin, est une des plus considérables. Elle a long-temps appartenu à une famille opulente, originaire de Roterdam : du salon de cette maison les yeux plongent à-la-fois sur les jolies habitations des rivages de l'île Longue, sur le Goulet, la grande péninsule, les rochers des deux rives de Hellgate, ainsi que sur la partie la plus dangereuse de ce passage. J'ai oui dire qu'il n'est pas rare de voir 40 à 50 voiles le traverser, pendant la dernière heure du flux, et pendant la première du reflux.

Mais la marée n'étant point encore assez haute, nous vînmes mouiller dans une baie de l'île Longue, connue sous le nom de Hallet's-cove, où il y a une réunion de maisons et un bon bac. Espérant voir plus à mon aise cette célèbre Porte-d'Enfer ( car c'est ce que veut dire Hellgate), je descendis à terre, et, à l'aide d'un habitant de ce voisinage, ancien navigateur, j'en parcourus le rivage méridional jusqu'au premier coude.

Comme presque tous les détroits, celui-ci paroît avoir été l'ouvrage des eaux : si on en croit la tradition des indigènes du commence-

ment du 17e siècle, il n'est pas d'une haute antiquité, puisqu'ils se rappeloient, dirent-ils aux premiers colons hollandais, d'avoir entendu dire à leurs pères, que leurs bisaïeuls passoient à pied sec d'une île à l'autre, et que, dans les hautes mers de l'équinoxe, on n'y voyoit qu'un gros ruisseau. En effet, les rivages de ces deux îles, séparés depuis la ville de New-York, à 12 milles de distance, par un bras de mer de 3 à 400 toises de largeur, insensiblement se rapprochent et forment ce qu'on appelle le Goulet, qui n'en a pas plus de 70. La longue péninsule que l'on voit un demi-mille plus bas, ayant pu résister à l'irruption des eaux, elles se frayèrent un passage sur la droite, jusqu'au point que j'appelle le Coude, d'où ayant été de nouveau repoussées par ces rivages de granit, elles revinrent sur la gauche. De-là les sinuosités, les contre-courans et les dangers de ce passage, si justement nommé la Porte-de-l'Enfer. Si dès leur première entrée les vaisseaux s'engagent dans les remoux, alors ils tournoyent comme des morceaux de liége et sont bientôt engloutis. La vélocité des eaux de ce détroit est beaucoup plus considérable lorsque l'on va de New-York à New-Haven, qu'en revenant de l'est, parce que les marées qui arrivent de l'Océan par Sandy-Hook n'ont que dix-huit lieues à parcourir,

avant de se faire sentir à Hellgate, et que celles qui viennent de la pointe orientale de l'île Longue, en ont plus de quarante. Quant à la force de cette multitude de remoux, à la direction des principaux courans, aux bouillonnemens, aux soulèvemens des eaux, ces phénomènes proviennent de la lutte des deux marées, suivant leurs différentes époques, ainsi que des infractions, de la forme et du gisement des rochers sous-marins, qui occupent le fond de ce passage, et dont on apperçoit quelques parties, lorsque les eaux sont basses. On voit le long des rivages plusieurs rochers applatis, dans les crevasses desquels croissent des savines et des cèdres, qui lors de la pleine mer deviennent des îles, sur lesquelles cet impétueux torrent rejette presque subitement les bâtimens qu'il a engloutis.

Quant à sa profondeur, elle doit être considérable, puisque le vaisseau anglais *l'Expériment* (*), de 40 canons, le traversa plusieurs fois pendant la guerre de la révolution. Il falloit être bien téméraire pour oser franchir, avec un bâtiment qui tiroit 18 pieds d'eau, ce détroit, dont les flots agités, les contours et le bruit déchirant seul inspire une terreur involontaire. J'observai sur ces rochers deux sloops de 70 ton-

---

(*) Il étoit commandé par le capitaine Walace.

neaux, la quille en haut, qui avoient péri, me dit mon guide, pour avoir eu l'imprudence de conduire quelques mâts à la traîne. Ainsi que je vous l'ai dit, l'entrée du Goulet n'a pas plus de 70 toises; et la longueur de l'espace, pendant lequel il y a le plus de danger, est estimée de 1000 à 1200. La nature des rochers est du grès le plus dur, et, semblables à ceux que l'on voit au-dessous de la grande batterie de New-York, ils paroissent avoir été dans un état de fusion.

Les colons de cette partie de l'île Longue descendent des premières familles wallonnes et hollandaises, qui fondèrent la ville de New-York en 1614. Toutes sont logées dans de bonnes maisons de pierres, couvertes de cèdre, et la plupart jouissent de beaucoup d'aisance; ce qu'elles doivent non-seulement aux profits de leur culture, et à leur extrême économie, mais aussi à la pêche des homars, que l'on trouve en abondance sous ces eaux tumultueuses. Cette pêche est d'autant plus lucrative, que Hellgate est le dernier parage vers le sud que ces poissons habitent; car depuis ce lieu jusqu'en Géorgie, on n'en voit plus. Le bruit des batteries, que les Anglais et les Américains élevèrent sur ces deux rives pendant la guerre, les avoit chassés de ce détroit; ce n'est que depuis un petit nombre d'années qu'ils y sont revenus.

Mais la marée étant assez haute, on leva l'ancre aussi-tôt que je fus à bord; et bientôt après, tenant le milieu du chénal, nous entrâmes dans le Goulet avec une grande vélocité. La vue des objets environnans, qu'à peine avions-nous le temps de considérer, le bruit des eaux, leur extrême agitation en sens contraire, le profond silence qui régnoit à bord, la contenance des passagers, tout cela formoit un spectacle imposant pour un novice comme moi, mais qui cependant ne m'inspira aucune frayeur, tant étoit grande ma confiance dans l'expérience du capitaine, qui avoit traversé ce détroit plus de deux cents fois.

N'importe de quel côté vient le vent, il est nécessaire d'en avoir pour contenir les voiles, rendre le vaisseau plus stable, et plus sensible à son gouvernail. Quoique la vélocité avec laquelle nous fûmes entraînés, ne me permît de voir que bien imparfaitement ce qui m'environnoit, cependant je me rappelle encore distinctement le large et impétueux remoux que nous tînmes à quelque distance sur la droite (*the race*), ainsi qu'un vaste espace sur la gauche, dont les eaux paroissoient être dans l'état de la plus haute ébullition (*the frying pan*) ; nous naviguions au milieu d'une masse d'eau que quelques causes puissantes et inconnues soulevoient en gros

bouillons (*the hogsback*), dont les longues et bruyantes nappes se répandoient au loin avec un déchirement aigu. En moins de temps que je n'ai mis à écrire ces dix dernières lignes, nous parvînmes au premier coude; c'est-à-dire que nous parcourûmes cinq à six cents toises dans cinq à six minutes. De ce coude jusqu'à la sortie de ce détroit, quoique les eaux en soient encore furieuses et très-agitées, elles n'offrent aucun danger, lorsque l'on a soin de se tenir au milieu du chénal. J'ai oui dire que les habitans du voisinage le traversent souvent dans leurs pirogues, en saisissant le moment précis de *l'étal* de la marée; la longue lutte qui avoit subsisté entre celles de l'est et de l'ouest n'existant plus, les courans et les remoux sont moins violens, et il n'y a presque plus de danger, sur-tout pour des pirogues qui tirent aussi peu d'eau.

A peine est-on sorti de Hellgate, que le Sond s'élargit; sur la gauche, on découvre plusieurs îles bien cultivées, l'embouchure de la rivière Harlem, les maisons de Morrissiana, et cette longue suite de belles plantations connues sous le nom de West-Farms. Sur la droite, nous cinglions à peu de distance des rivages de l'île Longue, en partie boisés, en partie cultivés : ils sont découpés de baies larges et profondes, couvertes de prairies salées (*salt-meadows*), et tra-

versées par des rivières qui conduisent à Spring-Hill, Flushing, Newtown, etc. dont les eaux des marées, retenues par des portes-flots, font tourner pendant le jusant plusieurs beaux moulins à bled.

Nous doublions, en louvoyant, le promontoire de Whitestone, sur le haut duquel j'observai une très-belle maison, lorsque nous dépassâmes une barque entièrement chargée de marsouins, destinée pour New-York. Surpris de voir une aussi grande quantité de ces poissons, que l'on ne prend qu'individuellement, et même avec beaucoup de difficulté, j'en exprimois mon étonnement au capitaine. Voici ce qu'il me répondit:

« Ce n'est que depuis quelques années, en effet, que plusieurs habitans des parties maritimes du Connecticut ont imaginé les moyens d'en prendre des centaines à-la-fois. C'est ce qu'on peut appeler une conquête, ou plutôt une nouvelle branche d'industrie, qu'ils perfectionnent tous les ans. Cette pêche ne se fait que pendant le printemps et une partie de l'été, lorsque les allewifes (*) arrivent de la mer, et poursuivis

(*) Ce poisson, dont je ne connois pas le nom scientifique, arrive au printemps, en quantités innombrables, sur les côtes septentrionales, depuis la baie de Fundy, dans la Nouvelle-Ecosse, jusques dans les eaux du Sond:

par les marsouins, entrent dans les baies de cette partie du continent. Ils sont parvenus à les arrêter dans leur retour, avec des seines d'une très-grande étendue, faites de lanières de cuir crud, suspendues à des cordes d'un diamètre considérable : mais aussi-tôt que ces monstres s'apperçoivent de cet obstacle, ils s'en éloignent, se réunissent en escadrons serrés, et s'élancent avec une incroyable vélocité, pour en briser les mailles, ou essayer de franchir la seine. C'est une chose intéressante à voir, que la sagacité et l'audace qu'ils déploient dans ce moment de danger. Vous jugez quel doit être le nombre de bateaux et d'hommes nécessaires, pour réprimer sur une ligne de 6 à 700 pieds, les efforts réunis et souvent redoublés de poissons aussi lestes, quoiqu'ils pèsent de 3 à 400 liv. chacun ».

« Les avances qu'exigent ces opérations ont donné naissance à plusieurs associations, qui, devenues riches, possèdent aujourd'hui des seines, des bâtimens, et vont exercer leur industrie dans les États méridionaux, ainsi que par-tout où ils rencontrent des baies commodes et des marsouins. La quantité qu'ils en ont prise depuis sept à huit ans est très-considérable. Jus-

---

il pèse de 15 à 20 liv. On le sale comme la morue. Le New-Hampshire en envoie beaucoup aux Antilles.

qu'ici on les avoit cru inattaquables, mais aujourd'hui, comme les autres poissons, on est parvenu à les enfermer dans un parc de cuir, qu'on laisse suspendu jusqu'à ce que la marée soit basse; et alors, au moyen de crochets et de harpons, on les enlève facilement ».

« Quel est le but de cette pêche si dispendieuse et si pénible ? lui demandai-je. — Celui d'avoir l'huile que ces poissons contiennent en abondance, relativement à leur grosseur, ainsi que leur peau. On en fait un cuir plus fin et plus imperméable à l'eau, que celui de bœuf ou de cheval. J'en ai vu que l'on étoit parvenu à chamoiser, pour en faire des gants de cavaliers et des vestes. Chaque marsouin de grandeur ordinaire est estimé valoir de 4 à 5 piastres. Cette pêche a été perfectionnée par quelques habitans de Nantuket, qui trouvent beaucoup plus commode de se procurer de l'huile si proche de terre, que d'aller courir les mers à la chasse des baleines. D'ailleurs, ils en ont tant pris depuis vingt ans, que leur nombre est considérablement diminué : la partie de l'océan qu'occupe le courant du golfe (1), en étoit autrefois remplie; aujourd'hui il n'y en a plus; celles qui ont survécu à ce terrible désastre, se sont réfugiées dans les mers septentrionales, au milieu des glaces, qui leur servent de boulevards. Les

pêcheurs de Nantuket vont aujourd'hui poursuivre cet énorme poisson aux îles Malouines, dans la mer du Sud, sur les côtes de Guinée, et même par-delà le cap de Bonne-Espérance».

«Nous cinglions à l'aide de la marée, car le vent étoit contraire, lorsqu'en approchant de la longue péninsule de West-Chester, connue sous le nom de Frog's-point, le capitaine diminua de voile, et se mit en travers pour prendre à bord un passager qu'il nous dit être Virginien, et devoir attendre à Newhaven la diligence de Boston. Notre compagnie étoit composée de deux négocians de New-York, qui alloient assister à la clôture de l'année littéraire du collége de cette première ville, où étoient leurs enfans; d'un ministre de Stockbridge, dans l'État de Connecticut; d'un jeune homme membre de la législature de New-York, et de quelques autres personnes. A peine le dîner fut-il fini, que, remontés sur le pont pour jouir de la sérénité du jour, ainsi que du plaisir de voir les côtes du Connecticut et de l'île Longue, et de sillonner une surface que le vent ridoit à peine, le nouvel arrivé nous entretint de ses opinions politiques, sans avoir débuté par aucuns de ces propos préalables qu'inspirent la prudence et la discrétion, dans un pays où la différence des

opinions divise souvent les hommes, et conséquemment sans connoître celles des personnes parmi lesquelles il se trouvoit. Il nous parla du traité avec l'Angleterre, dont le continent retentissoit depuis quelque temps, et qu'il blâmoit hautement; de la souveraineté du peuple, dont les députés au Congrès n'étoient que les mandataires; de la grande convention de Philadelphie, qui, outre-passant ses pouvoirs, avoit formé une constitution, dont la partie aristocratique absorboit l'influence de ce même peuple; et enfin de toutes ces idées fausses et bannales, mille fois répétées dans les gazettes, et mille fois réfutées par l'expérience. Il poussa même l'indiscrétion jusqu'à inculper les membres du Gouvernement, les sénateurs, dont le patriotisme et les services datoient du commencemeut de la révolution : le premier magistrat de l'union ne fut pas épargné. Le silence général, qui auroit dû lui indiquer la désapprobation de la compagnie, paroissant au contraire l'exciter, il continua encore long-temps à blâmer l'administration des finances, trop dévouée aux caprices du Pouvoir exécutif; les dépenses excessives du Gouvernement; la loi sur les distilleries; celle qui rend les actes de naturalisation plus difficiles à obtenir : il termina sa longue harangue en prédisant la ruine des États-Unis, et la nécessité

d'appeler une nouvelle Convention (*), chargée d'élaguer de la Constitution de 1787 tout ce qu'on y avoit inséré de trop contraire aux intérêts du peuple souverain ».

« La différence dans les opinions, répondit le député de New-York, est aussi naturelle à l'homme que celle des goûts ; c'est de cette différence que, dans les pays libres, naissent les discussions utiles et la lumière : c'est l'aliment de la véritable liberté et de l'esprit public : mais lorsque ces discussions sont inspirées par la rancune et l'aigreur, et poussées à l'excès où nous les voyons aujourd'hui, alors elles tendent à entraver la marche du Gouvernement, à décourager ceux qui l'administrent, et à consterner

(*) Peut-on jamais oublier la conduite de la Virginie à cette époque mémorable ! Sa législature envoya une circulaire à celles des autres Etats, ainsi qu'à l'ancien Congrès, pour leur recommander de concourir à la convocation d'une Convention générale, qui seroit chargée de former une nouvelle constitution, plus favorable aux droits du peuple que celle qui venoit d'être ratifiée. Cette circulaire est du 20 novembre 1788. L'histoire a conservé le souvenir des autres efforts que fit cet Etat pour étouffer, dès sa naissance, ce Gouvernement, à qui les Etats-Unis doivent la paix et la prospérité dont ils jouissent depuis cette époque. Elle révélera aussi sans doute les motifs de ces démarches, inspirées par la jalousie et l'ambition de quelques familles.

cette nombreuse classe d'hommes laborieux, qui ne demandent que la paix et la tranquillité. Qu'étoient-ils ces administrateurs dont vous dites tant de mal, avant qu'ils occupassent ces places? Y étoient-ils destinés par leur naissance? Non, ils y ont été appelés par les suffrages publics, ou par le Pouvoir exécutif. Presque tous tenant à leur patrie par les liens de la fortune, ne sont-ils pas plus attachés à son bonheur, à sa prospérité, que la plupart de ces censeurs éternels, froids cosmopolytes, qui ne possèdent que leurs plumes vénales? Oui, nous aurions pour gouverneurs des anges incarnés, que leur conduite ne pouvant plaire à tous, on les abreuveroit d'insultes et d'outrages ».

« Si cette liberté d'émettre ses opinions a pu quelquefois réprimer, prévenir les malversations des gouvernemens, répandre des lumières; d'un autre côté, elle offre aux esprits inquiets et méchans un asyle ténébreux, une retraite assurée, d'où ils répandent avec impunité le mensonge, le scandale et les dénonciations. Chaque jour ils peuvent sacrifier à leur haine à leurs passions, à la fureur des partis, mérits, talens, services, jeunesse, beauté; ouernier depuis le premier magistrat jusqu'rs invec- fonctionnaire, rien n'est à l'abris ou les Per- tives et de leurs traits. Si les

sans pouvoient lire nos journaux, ils présumeroient, d'après cette lecture, que nous sommes mal gouvernés, sans loix protectrices, et qu'enfin le désordre est à son comble ; et si on leur disoit que depuis dix ans le Gouvernement n'avoit point encore exigé d'impôt territorial, que nous sommes aussi libres et heureux que le comporte la nature humaine ; que jamais, auparavant, les progrès de la population, de la navigation et du commerce n'avoient été aussi rapides ; alors saisis d'un profond étonnement, ils nous considéreroient comme des hommes égarés ou coupables de la plus haute ingratitude ».

« Cette liberté illimitée de la presse, continua-t-il, poussée jusqu'à l'excès où on la voit aujourd'hui, est incompatible avec les principes d'une société bien organisée, dont les loix doivent assurer le repos et la tranquillité de tous ; puisque, d'un côté, ces loix permettent à un anonyme de m'insulter, de me couvrir de ridicule, de flétrir ma réputation, qui m'est aussi chère que la vie, et que, de l'autre, elles me défendent [illegible]'en tirer une juste vengeance ; puisque, sous le pr[illegible]te d'un avantage imaginaire, elles tolèren[illegible] [illegible]délit grave, et s'abstiennent de le punir. A la fav[illegible] dans l'état [illegible] cette liberté, l'anonyme rentre que bon lui sem[illegible]e, qui l'autorise à faire ce [illegible]moi, offensé, moi griève-

ment blessé, ma volonté est enchaînée; je ne puis ni me plaindre, ni me venger; la justice, les tribunaux, tout est muet. Cette liberté indéfinie peut donc devenir une source de désordres, allumer les vengeances, troubler le repos et la paix, qui sont le premier prix des sacrifices que nous faisons en entrant dans l'état social ».

« Ecrivez aussi, dira-t-on. Et si je ne suis pas écrivain, faudra-t-il que je ronge le frein qui me retient? Faudra-t-il que j'étouffe le desir, que je perde l'espoir d'une juste rétaliation? Ce droit à la rétaliation n'est-il pas, après tout, la première base de la justice? En considérant combien il est difficile de contenir les hommes réunis en grandes masses, et de prévenir le crime; en considérant aussi, combien l'abus est voisin de l'usage des choses les plus salutaires; quelqu'admirateur que je sois du noble privilége d'émettre ses idées et ses opinions, je ne puis le considérer que comme un beau idéal, extrêmement flatteur pour notre amour-propre, séduisant dans la théorie, mais, ainsi que tant d'autres principes, dangereux dans la pratique ».

« Comment, en effet, gouverner les hommes, lorsque le soir, le matin, à chaque heure du jour, on peut pervertir, empoisonner leur esprit et leur cœur par la lecture de journaux, de pamphlets, remplis de sophismes, de calomnies contre les

individus, et de satyres contre le chef de l'Union, ses ministres et ses administrateurs? Que fera-t-il, le Gouvernement? Sera-t-il, à la longue, obligé de se justifier ? Alors voilà une lutte qui doit nécessairement entraver sa marche, diminuer ce respect, cette confiance si nécessaires, là surtout où la puissance exécutive est si foible. Peut-on, après tout, exiger qu'une administration puisse être aussi simple que la résolution d'un problême de géométrie, particulièrement dans des temps aussi orageux que ceux-ci ? L'abus que nous faisons de cette liberté est si criminel et si outré, qu'il doit nécessairement nous conduire à un nouvel ordre de choses. Oui, je le dis en tremblant, tôt ou tard il amènera l'anarchie ou la tyrannie, la désorganisation ou l'invasion de la violence ; et ce trop fragile système de liberté, et ces belles espérances de paix, de repos et de prospérité, passeront comme un songe ; ce grand et mémorable exemple de raison, que nous donnâmes à l'Europe, lors de l'acceptation de la nouvelle Constitution, en 1789, comme l'éclair, n'aura brillé qu'un instant : il sera évidemment démontré que, dans le nouveau ainsi que dans l'ancien Monde, l'homme n'est pas fait pour goûter long-temps les bienfaits de la liberté ; régime qui, en effet, exige des vertus et des sacrifices, incompatibles avec

les passions et les imperfections de la nature humaine ».

« Si le desir de faire fortune, si l'avidité avec laquelle chacun de nous poursuit les moyens d'en obtenir les faveurs ; si le bon sens et le flegme national ne me rassuroient pas un peu, je ne sais, en vérité, ce que je penserois de cette démence, de cette fureur qui ressemble à un état de guerre, comme si l'homme étoit condamné à ne jamais connoître le bonheur et le repos, et à être l'artisan de ses propres malheurs, même sous le plus doux et le plus modéré des gouvernemens ».

« Combien cette liberté illimitée de la presse n'étouffe-t-elle pas, parmi beaucoup de personnes, le desir de remplir les places de l'administration ? Car, quel est l'homme assez généreux ou assez impassible pour sacrifier son repos au desir d'être utile, à celui de servir sa Patrie, lorsqu'il voit, en imagination, cette lice remplie d'agresseurs et d'ennemis cachés, prêts à l'attaquer et à le harceler ? Combien de députés ne se sont pas condamnés au silence, n'ont pas trahi leurs devoirs et sacrifié leurs opinions à la crainte d'être traduits dans les journaux ! Le nombre en est plus grand qu'on ne le pense ».

« D'un autre côté, combien vos chefs de par-

tis ne doivent-ils pas rougir, en se voyant préconisés, élevés sur le pinacle d'une popularité inconstante et capricieuse? Car qui peut se flatter d'être long-temps idole, quand on a vu le souffle de la calomnie vouloir flétrir le respectable nom de Washington, naguère encore considéré comme le fondateur de ce nouvel empire, comme le père de la Patrie, l'homme par excellence, et très-certainement celui à la sagesse, à la modération duquel nous avons tant d'obligation, mais qui, comme tant d'autres grands hommes, ne sera apprécié que par nos arrière-neveux » ?

« Vous vous plaignez du Gouvernement, continua ce jeune homme, ne parlons pas de l'état des choses avant l'époque de sa naissance, et voyons ce qu'il a fait depuis. Il a porté la sonde et la lumière dans le ténébreux chaos de nos finances; il a sondé la dette publique, mérité la confiance par sa ponctualité à remplir ses engagemens; il a rempli aussi ceux de l'ancien Congrès, en concédant toutes les terres militaires promises; il a étendu et protégé les colonies ultramontaines, terminé la guerre contre les indigènes, établi des forts, fixé les limites de leurs frontières, promulgué des loix pour prévenir l'envahissement de leurs terreins de chasse. Il a conclu des traités avec les puissances barbares-

ques, racheté les prisonniers qui gémissoient depuis long-temps à Alger; il a protégé le commerce, qui s'est étendu dans les deux Indes, obtenu la libre navigation du Mississipi, ainsi que le poste des Natchées. Au milieu des orages, il a pu préserver la neutralité, commencer une marine, préparer un arsenal, ainsi que les fortifications des ports et des havres; il a élevé des fanaux, obtenu la reddition des forts de Niagara, d'Oswégo, du Détroit et de Michillimakinack. Sous l'influence de ce Gouvernement, les villes se sont augmentées et embellies; on en a fondé de nouvelles; le commerce, le grand cabotage, les pêcheries, l'agriculture, les colonies intérieures, la population, tout a augmenté avec une rapidité incroyable. Nos progrès étonnent même l'Europe. Le tonnage de nos vaisseaux, qui, en 1790 (*), époque de la naissance de ce Gouvernement, n'étoit que de 500,000 tonneaux, est aujourd'hui estimé être de plus de 900,000 : tel a été cependant le progrès des choses sous l'administration des

(*) Le tonnage de l'Angleterre n'étoit, en 1660, que de 96,000 tonneaux; en 1774, de 800,000. Celui des colonies (aujourd'hui les Etats-Unis) étoit déjà, en 1770, de 309,534 On se plaignoit alors comme on se plaint aujourd'hui; c'est une maladie incurable.

Présidens Washington et Adams ; et vous les calomniez ! et vous vous plaignez !

« Vous vous plaignez aussi de l'impôt territorial que le Gouvernement vient d'exiger pour la première fois : eh quoi ! voudriez-vous que nos côtes fussent défendues, nos vaisseaux convoyés, nos frontières protégées, sans qu'il nous en coutât rien ? Voudriez-vous que nous possédassions tous ces bienfaits, sans être tenus à aucun sacrifice ? Soyez cependant bien sûrs que nous jouissons des avantages de la paix, de ceux d'une bonne administration, de la dispensation de loix impartiales et justes, à meilleur marché qu'aucun autre peuple. Le poids excessif des impôts flétrit, paralyse l'industrie, j'en conviens ; mais d'un autre côté, vous conviendrez aussi que l'homme ne devenant véritablement industrieux qu'autant que la nécessité l'aiguillonne, loin d'être nuisible, cette taxe sera très-salutaire ; oui, elle le sera, si elle contribue à diminuer cette propension à la dissipation et au luxe, cette passion pour les marchandises européennes qu'on observe dans plusieurs Etats ; elle le sera, si elle contribue à éteindre dans le vôtre (*) ce penchant pour le jeu, l'intempérance et les courses de chevaux, ainsi

(*) La Virginie.

que pour les combats de coqs, passe-temps puérile et barbare, si peu digne d'hommes raisonnables ».

« Vous regrettez que la Convention de 1787 ait formé une Constitution dans laquelle il se trouve des principes trop aristocratiques! Auriez-vous donc desiré qu'aux fléaux de la guerre, d'où nous sortions alors, eussent succédé les tempêtes de l'anarchie, qui déjà commençoient à nous dévorer? n'avons-nous pas, au contraire, le plus grand besoin de paix et de repos? Cette paix, ce repos seroient même beaucoup plus assurés et plus durables, si à cette époque les esprits eussent été moins portés vers l'extrême démocratie. Après sept ans de dangers et de combats livrés pour obtenir la liberté, faute d'en connoître tous les dangers et la juste mesure, on craignoit de n'en point avoir assez; mais un peuple qui jouit de 500 lieues de côtes, remplies de rivières, de havres, de baies spacieuses; dont les vaisseaux parcourent toutes les mers à la poursuite de la fortune; un peuple qui, d'un trait de plume, peut obtenir de quelques indigènes, des provinces entières de terres neuves; qui ne rêve et ne s'occupe que d'entreprises maritimes, de spéculations et de commerce, ce peuple, dis-je, est-il fait pour vivre sous une Constitution athénienne »?

« Hélas! je le crains, tôt ou tard nous paierons bien cher la contradiction qui existe entre nos mœurs et l'esprit de notre Gouvernement, contradiction qui augmente avec l'accroissement de nos richesses et de nos succès. Voyez le mal que ce délire de la démocratie fit, en peu d'années, à la Géorgie, à Rhode-Island, et même à la Pensylvanie. Si déjà, quoiqu'encore peu nombreux, on commence à s'appercevoir que les élections amènent des secousses, que sera-ce donc dans trente ans? Ces secousses devenues plus violentes, produiront des ébranlemens, des convulsions extrêmement dangereuses ».

« Nous ne valons certainement pas mieux que ces peuples, qui ont aussi voulu adopter des constitutions fondées sur des idées trop exaltées de la sagesse et de la raison humaine: eh bien ! ces colosses, fragiles comme le verre, ont disparu devant le souffle impétueux des passions, et leurs débris ont couvert la terre de ruines et de malheurs. Et nous négligerions de profiter de ces mémorables leçons, et de celles, plus instructives encore, qu'ils nous donnent aujourd'hui ! Eh bien ! si le Gouvernement que la Convention de Philadelphie forma en 1787, tout imparfait, tout foible qu'il est, n'eût pas été accepté, je vous le demande, quelle auroit été la conséquence de ce refus? Après quelques

années, que dis-je, quelques mois peut-être, de discorde, d'anarchie et de guerre, dont le glaive étoit déjà préparé dans plus d'un Etat, ou bien nous aurions été obligés de nous réfugier dans les bras de notre ancienne métropole (on s'y attendoit en Angleterre), ou ces Etats auroient formé deux, et peut-être même trois confédérations. L'un ou l'autre de ces événemens auroit très-certainement eu lieu, si alors un homme n'eût pas existé, qui réussit à calmer les passions, par la confiance qu'inspirèrent sa modération et ses vertus, à concilier, à réunir les suffrages, et à donner quelque consistance à ce nouveau Gouvernement, pendant les quatre premières années de son administration. Et vous le calomniez ! et vous oubliez les services qu'il nous a rendus pendant vingt-trois années de sa vie ! Que doit-on donc penser des hommes, lorsqu'on les voit aujourd'hui insulter celui qu'ils combloient d'éloges et de bénédictions il n'y a encore que quelques années » ?

« Après avoir été, depuis notre berceau, les enfans gâtés de la fortune et des hasards, tremblons, en considérant les effets qui, tôt ou tard, résulteront de la foiblesse d'un Gouvernement que l'on ne cesse d'attaquer ! Quel malheur que la construction de ce vaisseau n'ait pas été mieux

calculée pour résister aux orages inévitables de notre âge mûr, lorsqu'il voguera sur une mer encore plus agitée ! Quel malheur que les Athéniens de 1787 aient pu lier les mains de ceux qui, dès-lors, voyant dans un avenir rapproché ces orages, ces écueils et ces dangers, vouloient lui donner une plus grande longueur de quille, plus de largeur et de stabilité ! Ce sont cependant ces mêmes Athéniens, dont les voyageurs célèbrent aujourd'hui les vertus et le patriotisme! Dans quelle source auroient-ils donc puisé leurs éloges, si ces mêmes personnes eussent réussi à empêcher l'union de ces Etats » ?

« Ne desirant répondre dans ce moment, reprit le Virginien, qu'à ce que vous venez de dire relativement à la liberté de la presse, je vous demande ce que nous devons faire, alors que le Gouvernement se permet des actes arbitraires, si vous ôtez à tout un peuple la faculté d'élever sa voix contre l'oppression ou les abus? Quel frein imposerez-vous donc à l'ambition du chef et aux malversations de ses ministres ? Ne conviendrez-vous pas que la force de cette opinion publique est le dernier rempart qui reste à une nation pour défendre sa liberté et ses droits » ?

« Si cette opinion étoit véritablement l'expression de la pensée de tous; si, lorsqu'il existe

un sujet réel de plainte ou de censure, l'homme ou la corporation envers laquelle le tort a été commis ne paroissoit que la preuve à la main ; si l'intérêt personnel ne prenoit jamais la place de l'intérêt public ; si l'amour-propre humilié, la haine, la vengeance aveugle n'empruntoient pas le langage de la justice ; alors vous auriez raison d'invoquer la liberté de la presse, la liberté la plus illimitée, et je joindrois moi-même mes réclamations aux vôtres. Mais les cris d'une foule de mécontens, de factieux, qui, comme les alcyons, ne vivent qu'au milieu des tempêtes ; mais les déclamations mensongères ou sophistiques de ces écrivains anonymes, dont la plume vénale flétrit également l'homme de bien, et par ses accusations, et par ses éloges ; tout cela peut-il être considéré comme la voix du peuple Américain ? Ne savez-vous pas aussi bien que moi, que les trois quarts et demi de ce peuple ne sont pour rien dans toutes ces œuvres d'injustice, d'ingratitude et de scandale ? Ignorez-vous que ce qui fait réellement une nation, propriétaires, cultivateurs, artisans, marins, manufacturiers, tous ceux qui vivent du produit d'un travail constant et régulier, n'ont besoin que de bonnes loix civiles, de tribunaux bien composés, d'une police protectrice, et ne demandent que sécurité, repos et confiance » ?

« Vous vantez les avantages de la liberté illimitée de la presse, et moi je me plains de ses excès : cette licence, loin d'être un bien pour l'Etat, est un délire, qui, à la longue, fait naître les mécontentemens, l'insubordination, les bouleversemens et la mort ; c'est un levier, à la force duquel il est impossible qu'un Gouvernement tel que le nôtre puisse long-temps résister ; elle donne à l'opposition toute l'énergie et le fanatisme d'une secte nouvelle, qui ne tarde pas à renverser l'ancien autel de la Patrie pour y substituer le sien. Il en est de la liberté comme de la force et de la santé ; pour les conserver long-temps, il faut en jouir avec sagesse, en user avec économie ; car l'abus de cette liberté devient bientôt licence, le plus mortel de tous les poisons. Quand on a lu l'histoire, combien ne doit-on pas trouver heureux le peuple qui est passablement gouverné, sur-tout lorsqu'il sort des tourmentes d'une aussi longue révolution que la nôtre ? Heureux sur-tout celui aux destinées duquel a long-temps présidé la prudence avec toutes ses sollicitudes, et, vous le savez comme moi, la gloire avec toute sa dignité. Malheur à ceux qu'une position aussi fortunée laisseroit sans enthousiasme et sans reconnoissance » !

« De toutes les manies, la plus dangereuse est celle de la perfection dans les Gouvernemens;

et cette manie caractérisera sur-tout la fin de ce siècle. Que de sang et de larmes n'a-t-elle pas coûtés à l'humanité ! Grace au ciel, l'univers commence à en être fatigué. Eh quoi ! peut-il y avoir quelque chose de parfait sur la terre ? La perfection fut-elle jamais donnée à la foiblesse, à la misère, aux passions redoutables de l'homme ? Croyez-moi, laissons ces froids cosmopolytes mourir dans l'oubli, avec leurs vains systêmes, avec l'absurdité de leurs théories spéculatives sorties de la boîte de Pandore ; et nous, qui avons le bonheur d'avoir pour Patrie un continent que nous avons défriché ; nous, à qui notre éloignement de l'Europe, la forme de notre Gouvernement et notre jeunesse, ont déjà procuré tant de biens, et promettent une prospérité plus grande encore, craignons de nous livrer à des excès que nous paierions bien cher ! Bénissons, au contraire, les circonstances où nous a placés le génie d'un homme qui nous a tirés du sein de l'anarchie, du malheur de voir se dissoudre l'union de ces Etats, la guerre civile s'allumer, et les Puissances européennes se mêler de nos affaires. Bénissons un Gouvernement qui nous assure la tranquillité, nous garantit la jouissance de nos fortunes et de nos droits, dispense la justice avec impartialité, porte un œil sévère sur l'administration des

finances, qui, enfin, d'années en années justifie notre confiance, acquiert de nouveaux droits à notre gratitude. Respectons ce régime salutaire, si récemment établi, à l'abri duquel fleurissent notre commerce, notre agriculture et nos colonies intérieures. Ne décourageons point par des menées sourdes, par des invectives, ceux qui ont réparé les pertes que nous avons essuyées lors de notre longue révolution, ceux qui, pendant que nous dormons, veillent et travaillent pour cicatriser nos blessures, et nous conduire à la gloire et au bonheur ».

« Mais puisque vous blâmez et redoutez tant la liberté illimitée de la presse, dites-moi donc, je vous prie, ce qu'il faudroit faire pour la restreindre dans des limites, qui en arrêteroient le délire et le danger, sans étouffer le retentissement de cette trompette de l'opinion publique si souvent nécessaire » ?

« C'est un grand problême qui n'a pas encore été résolu, et dont nos bonnes têtes devroient s'occuper : mes foibles lumières ne me permettent pas de le tenter. On peut sentir le mal, en connoître la cause, et en ignorer le remède ».

## CHAPITRE XVII

Cette intéressante conversation, dont je n'eus pas le temps hier soir de vous transmettre la suite, se prolongea jusqu'à notre entrée dans la baie de New-Haven, où, bientôt après, notre paquebot fut amaré contre le grand bloc (1), d'où l'on vient de terminer une jetée, qui conduit au quai de la ville. Faute d'un vent favorable, nous fûmes dix heures en route. Le lendemain j'étois chez M. Chittenden, occupé à examiner sa machine à faire des cardes, que je devois acheter et envoyer à mon père, lorsque j'apperçus le corps d'une pompe à incendies, que l'on me dit être destinée pour la ville.

« Ces beaux tuyaux de cuivre, demandai-je à celui qui le peignoit (car M. Chittenden étoit absent), viennent sans doute de New-York ou de Boston? — Non, me répondit l'ouvrier, c'est moi qui les ai fondus et tournés; je suis parvenu, après plusieurs essais, à exécuter beaucoup de choses en cuivre. — Je le félicitois sur ses talens, lorsqu'il me dit : — Ah ! si j'étois assuré de mon vêtement et de ma nourriture pendant une année seulement, je pourrois faire des choses plus intéressantes. — Eh quoi ? —

Des télescopes et des microscopes. — Et où avez-vous connu ces instrumens ; ce n'étoit certainement pas lorsque vous serviez dans l'armée continentale ? — Le président de notre collége a eu la complaisance de me faire voir, et même de me prêter ceux du cabinet de physique ; je suis parvenu à construire un télescope, avec lequel on distingue les phases des satellites de Jupiter, et un microscope, dans lequel on voit les anguilles du vinaigre. — Etonné que la fortune eût donné à cet homme si peu de moyens, et la nature tant d'intelligence, je résolus de le tirer de cette boutique, et de lui demander son nom. — Felton, me répondit-il. — Dès le soir du même jour il m'apporta ses deux instrumens, avec lesquels je vis en effet les satellites de Jupiter, et un grand nombre d'objets microscopiques, qui amusèrent beaucoup mes compagnons de voyage ».

« Au lieu de retourner à mon auberge en suivant la rue que l'on m'avoit indiquée, j'en pris une autre, plantée d'ormes pleureurs d'une grande élévation : à peine avois-je fait cent pas, que j'apperçus une boutique de potier, dans laquelle j'entrai pour me mettre à l'abri du soleil ; après avoir parlé au maître, de son art, de la terre dont il faisoit usage, et du prix de ses vases, je me plaignois de la chaleur, lorsqu'il

me dit : — Mon thermomètre n'est cependant qu'à 70 (*). — Surpris de voir chez ce potier un instrument aussi élégant, monté en acajou, et dont la table d'indication étoit de cuivre argenté, je lui demandai combien il lui avoit coûté. — Je l'ai fait moi-même, répondit-il. — Jugez de mon nouvel étonnement. — Où avez-vous appris à souffler le verre? — Je m'occupe, pendant mes momens de loisir, à faire des essais dans plusieurs genres; j'ai été plus heureux dans celui-ci que dans les autres. — Comment vous appelez-vous? — Felton. — Ne seriez-vous point le frère du garçon de boutique de M. Chittenden? — Oui. — Je passai quelque temps à m'entretenir avec ce nouvel artiste, qui me parut aussi peu fortuné que son frère le pompier. Il me fit voir un fusil de sa façon, dont le canon avoit six pieds, et quelques morceaux de verre faits avec du sable, que l'on avoit dernièrement découvert sur le rivage oriental de la baie. J'ai acheté les deux instrumens du premier, et le thermomètre du second.

« Mais comme si la mesure des petits événemens de ce jour ne fut pas encore comblée, en suivant la même rue j'apperçus la caisse d'un carrosse, qu'une personne étoit occupée à pein-

---

(*) $16\frac{6}{9}$ degrés de Réaumur.

dre: étonné, pour la troisième fois, je demandai à qui cette voiture étoit destinée. — A être envoyée à la Havane, me répondit le peintre; car quel usage en pourroit-on faire dans une ville comme celle-ci, où il n'y a pas 600 maisons? — En entrant dans sa boutique, j'apperçus une presse à estampe, ainsi que quelques roues de lapidaires. — Que faites-vous de ces machines, lui demandai-je? — Le métier de peintre de voitures ne m'occupant pas toute l'année, me dit-il, je deviens graveur et lapidaire, toutes les fois que j'en trouve l'occasion. C'est moi qui ai gravé la carte de l'Etat de Vermont, levée par le major Blodget. Je suis parvenu à tailler les grenats, dont on a découvert une mine dans le voisinage de Norwich, qui se vendent très-bien en Europe. La nécessité est une rude maîtresse, sur-tout lorsque l'on a femme et enfans. Par goût, j'aimerois mieux être employé à graver; mais comme je ne puis pas m'en flatter, je suis obligé de varier mon industrie. Notre pays est si jeune encore, qu'il est nécessaire de savoir faire plusieurs choses. Il n'en sera pas ainsi de nos enfans. Ils reçoivent aujourd'hui une bien meilleure éducation, et font un bien meilleur apprentissage que nous, qui avons été élevés au milieu des dangers et des bouleversemens de la révolution. La population augmente; ce pays

devient plus riche ; bientôt les artisans ne s'occupant que d'une seule profession, deviendront plus habiles que nous ne le sommes ».

Revenu de cette petite excursion, je fus présenter mes lettres de recommandation à M. HH., avocat renommé, membre du Congrès, et, chose rare, amateur passionné de l'agriculture. Après dîner, il me conduisit à sa petite métairie, dont le sol, ainsi que presque tout celui des environs de cette ville, est un sable gras très-productif. Ses champs me parurent bien cultivés ; il les engraissait, non-seulement avec du fumier, mais avec des herbes marines, que produit en abondance un grand marais situé à l'est de la ville, sur les rivages du Sond. Je vis aussi plusieurs groupes de mûriers et d'acacias, d'une vigueur extraordinaire. J'entendis avec beaucoup de plaisir ce légiste parler engrais, marne, améliorations, agriculture, luzerne et sainfoin, avec autant de précision que s'il eût résumé une affaire compliquée devant un jury. Il me fit voir des roues de chariot, dont il se servoit depuis 12 ans ; elles étoient faites de chênes épineux, qu'on ne trouve que dans les marais ; c'est le plus compacte et le plus dur de tous les bois du continent.

Observant, par-tout où nous allions, un grand nombre de mûriers, qui paroissoient avoir été

plantés avec soin, je lui demandois à quel usage on les destinoit, lorsqu'il me dit : — « On cultive depuis long-temps les vers-à-soie dans cet Etat. Peut-être même ne le croirez-vous pas; il est cependant très-vrai que nous avons une petite manufacture de soie à Mansfield, dont on est très-content. C'est à un de nos plus respectables citoyens, M. Aspinwall, que nous devons les connoissances de tout ce qui a rapport à l'éducation de ces vers, ainsi qu'à celle des mûriers; c'est à lui que l'on doit aussi la première pépinière qui en ait jamais été formée dans cet Etat. Heureux le pays où naissent ces hommes rares, dont la passion est de faire le bien ! Plusieurs générations de reconnoissance ne suffisent pas à acquitter de semblables dettes. Non content de prêcher ici cette nouvelle doctrine, il fut la propager dans le Jersey et la Pensylvanie, où il fonda plusieurs pépinières. Voici comment il s'y prit pour répandre à-la-fois une grande quantité de graines de mûrier dans tous les districts de cet Etat, et en confier la première enfance au clergé de toutes les paroisses et de toutes les congrégations, dont le nombre étoit alors de 317. Il s'adressa au Président de notre collège, le docteur Styles, qui, louant beaucoup son zèle, fit imprimer autant de lettres d'instruction, dans lesquelles il renferma 600 de ces graines,

et qu'il envoya ensuite à tous ses confrères; en moins de trois semaines, il y en eut 190,200 de semées. Telle a été la première origine des mûriers dans le Connecticut. On en a beaucoup planté depuis. Cette manufacture de Mansfield est déjà devenue si intéressante, que dans le dessein de conserver sa réputation, le corps législatif accorda, en 1787, une charte d'incorporation aux propriétaires de mûriers, qui les autorise à élire parmi eux des inspecteurs, et à faire tous les règlemens nécessaires au perfectionnement de cette petite manufacture. Pour être membre de cette association, il est nécessaire de posséder un certain nombre de ces arbres; douze, si je ne me trompe, donnent voix délibérative.

Parfaitement instruit de l'histoire de son pays, M. HH. m'entretint de sa première colonisation, par trois sectes de puritains. Il paroît que ces sectaires étoient aussi sages que pieux; car prévoyant que les divisions qui commençoient à s'élever parmi eux, les exposeroient à la vengeance des indigènes, ils eurent le bon esprit de se réunir, pour obtenir de Charles second, la charte d'incorporation qui sert aujourd'hui de base à leur ancienne constitution; il me parla aussi des loix, des mœurs, de l'éducation. Elle n'est nulle part aussi répandue; car, d'après ce

qu'il me dit, il n'y a pas trois lieues quarrées dans tout l'Etat, sans une ou plusieurs écoles, dont les maîtres, ainsi que le clergé, sont payés par le Gouvernement.

Les habitans de cet Etat (*) ressemblent à une nombreuse famille bien et sagement gouvernée, parmi les membres de laquelle on trouve le même esprit et les mêmes inclinations. C'est une des ruches du continent la plus féconde, d'où il sort annuellement cinq à six mille jeunes gens, qui vont former des établissemens dans les Etats voisins, où les terres sont moins chères, peut-être 150 maîtres d'école, sans parler de ceux qui se destinent aux grandes pêches, au cabotage, ou aux voyages de long cours. Presque tous les habitans de cet Etat sont descendus des premières familles qui y arrivèrent d'Angleterre en 1630. M. HH. me parla aussi de

(*) Cet Etat, un des plus petits de l'Union, ne contient que 4674 milles quarrés, divisé en huit comtés et cent districts; et cependant, d'après une estimation qui fut faite à la paix par un comité du Corps législatif, il paroît qu'il perdit pendant la guerre près de vingt mille hommes, et que les pertes occasionnées par les ravages des Anglais, se montèrent à la somme de 1,537,450 piastres (8,637,697 liv.). Pour dédommager tant de victimes, le Gouvernement lui a donné la réserve entière de 500,000 acres, qu'il possédoit à l'ouest de la Pensylvanie.

la manufacture de toile de New-Haven, dont l'exportation annuelle, pour la Géorgie seulement, se montoit déjà à plus de 400,000 aunes, ainsi que d'une autre manufacture de papier à enveloppe, fait avec ce qui tombe du lin et du chanvre lorsqu'on le nettoie et le coutelle.

Le lendemain, jour de la clôture de l'année littéraire du collége, M. HH., les deux négocians de New-York et moi, fûmes de bonne heure à l'église où cette cérémonie devoit avoir lieu. Les travaux de la ville avoient cessé; chaque habitant, en habit du dimanche, s'apprêtoit à recevoir ses amis, car les auberges n'auroient pas suffi à loger tous les étrangers qui arrivoient. — « C'est aujourd'hui, me dit M. HH., un des jours de l'année, où, semblable à la femme du bon vicaire de Wakefield, chaque maîtresse de maison se pique de faire les meilleures tartes, les puddings les plus tremblans et les plus recherchés, et les crêmes les plus délicates. Mais bientôt le cortége arriva : il étoit composé du gouverneur de l'Etat, du lieutenant-gouverneur, des membres du conseil, ainsi que du président, des officiers de l'université, et de 136 écoliers. Après que les examens et les exercices d'usage en anglais, en latin et en grec furent terminés, et que l'on eut conféré les degrés à ceux qui les avoient mérités, le président

monta en chaire, et leur adressa un discours dont je vous envoie les passages qui m'ont le plus frappé: je les ai extraits de l'original même, que M. HH. emprunta dès le soir de ce jour.

L'exorde en étoit extrêmement touchant. Imaginez un père donnant ses derniers conseils et sa bénédiction paternelle à ceux de ses enfans qui, parvenus à leur majorité, vont s'embarquer sur une mer orageuse; un instituteur qui trace à ses pupilles chéris, dont il va se séparer, les devoirs qu'ils vont bientôt être appelés à remplir. Après un court résumé historique du passage de l'état colonial à l'indépendance, de l'établissement du nouveau Gouvernement, de l'effet que ces grands événemens avoient eu sur les mœurs, l'industrie et la société; après enfin avoir payé un juste tribut d'éloges et de reconnoissance aux illustres fondateurs de ce nouvel Empire, il leur dit :

« A peine dix années se sont-elles écoulées depuis ces mémorables époques, et déjà quels heureux changemens ne voyons-nous pas dans l'organisation de toutes les parties qui composent ce bel ensemble de seize Etats ! Quelle magnifique conception que celle de la civilisation, des loix, de l'ordre et de la subordination, à qui l'homme doit le rang distingué qu'il occupe sur la terre, la sûreté, la propriété, les

sciences, les arts, les douceurs enfin et les jouissances de la vie ».

« Combien ce jour où vous nous quittez pour entrer dans le monde, n'est-il pas plus propice que celui où nous sortîmes de ce même collége! Combien les choses ne se sont-elles pas perfectionnées et agrandies depuis cette époque! Non, vous ne serez plus considérés comme habitans d'un petit voisinage, d'une ville ou d'une colonie isolée, inconnue, mais comme Américains, c'est-à-dire, membres de la grande association des Etats-Unis, cette nouvelle patrie, dont vous êtes l'espérance chérie; au bonheur et à la gloire de laquelle, les talens que vous avez reçus de la nature et que nous avons développés, doivent dorénavant être consacrés ».

« Êtes-vous destinés à posséder des terres, à les cultiver? ressouvenez-vous que c'est à l'agriculture que l'homme doit les premiers développemens de sa civilisation; ces Etats, leur naissance et la vigueur de leur adolescence; qu'elle est l'antique amie, la compagne des mœurs et de la religion, une source constante de prospérité, de grandeur et de force; que, plus qu'aucune autre profession, elle est ennoblie par les bienfaits qu'elle répand, et qu'enfin les manufactures ne sont que ses filles. Vous puiserez dans l'exemple et l'expérience des Européens,

tout ce qui peut enrichir, améliorer notre culture, si imparfaite encore, et qui doit nécessairement l'être jusqu'à ce que nous soyons devenus plus nombreux, et que les produits de la terre puissent suffire à payer les frais de ces améliorations ».

« Pour réparer l'imprévoyance de nos ancêtres, vous éleverez des pépinières, et environnerez vos champs d'arbres utiles et agréables : ces beaux ornemens des paysages et des campagnes, dont l'ombre et la verdure sont si salutaires. C'est un devoir que le législateur ne tardera pas, je l'espère, à nous imposer, ainsi que celui d'enclore nos champs de haies vives : de tous côtés nous en voyons les élémens, puisque, par-tout, la nature fait croître l'épine blanche et la noire ».

« Vous contribuerez au bonheur de ceux qui dépendront de vous, et leur donnerez l'exemple de l'ordre et de l'industrie. Vous respecterez la vieillesse, dont vous consulterez souvent l'expérience ; vous épargnerez à l'indigent la honte de solliciter des secours. Toutes les fois qu'un ami vous aura confié son secret, vous le scellerez dans votre cœur avec autant de soin que vous fuiriez l'approche du serpent, ou le couteau de l'assassin ; de même, vous repousserez de votre esprit cet affreux et désolant scepti-

cisme qui flétrit l'ame, comme les gelées du printemps brouissent les fleurs de nos vergers, y introduit l'insociable, le desséchant égoïsme, et convertit notre imagination en un désert nu et aride. Car qu'est-ce que l'homme environné des écueils, des dangers et des peines de la vie, lorsqu'il ne connoît pas, ou lorsqu'il a perdu la force, la résignation et le courage qu'inspirent les sublimes consolations d'une autre vie? Semblable au malheureux, dont le flambeau s'est éteint en parcourant des catatombes, ou au voyageur qui perd son guide au milieu d'une plaine sans bornes, ne voyant plus dans l'horizon, ou plutôt dans l'avenir, ce point lumineux qui lui traçoit sa route, et lui indiquoit le port, il erre au gré du hasard. Rencontre-t-il le malheur sur son chemin, rien n'adoucit ce malheur, rien ne le console depuis qu'il a perdu l'espérance, cette précieuse compagne, qui, seule, peut diminuer, calmer les peines, les douleurs et les fatigues du voyage de la vie».

« Devenus pères, ressouvenez-vous que l'éducation est un des plus grands bienfaits que vous puissiez léguer à vos enfans; c'est un devoir sacré que Dieu et les loix vous ont confié. Ressouvenez-vous que les avantages d'une bonne éducation, sont les plus beaux fruits de la civilisation, une puissance qui nous élève au-des-

sus de l'indigène aveugle et féroce; une lumière qui développe le germe des vertus et des talens. Celle de ce pays qui, depuis plus d'un siècle, a été l'objet de la sollicitude paternelle de notre administration coloniale, recevra du temps tous les degrés de perfection dont elle est susceptible. Eh! que sommes-nous encore, nous qui, en 1789, n'avions pas même de Gouvernement national »?

« Êtes-vous destinés à remplir les fonctions du saint ministère? Inculquez, par votre exemple, vos préceptes et vos pénétrantes et onctueuses instructions, la morale de notre divin médiateur, la plus consolante, la plus digne du respect et de la vénération d'êtres raisonnables, qui ait jamais été annoncée aux hommes. Source intarissable de paix, de charité et de bienveillance, base des gouvernemens, lien des sociétés, protectrice, réformatrice des mœurs, pouvant seule prévenir tant de crimes et de délits cachés, elle supplée aux loix, qui, privées de ses secours, seroient nécessairement plus multipliées et plus sévères.

« Êtes-vous destinés à étudier la médecine? Portez dans la pratique de cette science, si remplie de doutes et d'incertitudes, toute la timidité de la prudence, ainsi que dans ce que votre expérience et celle des autres vous aura enseigné; ne vous

considérez jamais que comme les humbles auxiliaires de la nature; que votre cœur ne s'endurcisse pas à la vue journalière des maux et des misères de l'humanité souffrante; appliquez-vous à l'étude de la botanique, ce riche trésor encore si peu connu, auquel, un jour, nous devrons plus qu'à la chimie; répétez cent et cent fois à vos amis, à vos connoissances, publiez dans tous vos écrits, qu'après la pratique de la vertu, celle de l'hygiène est ce qu'il y a de plus saint et de plus utile parmi les hommes ».

« Êtes-vous destinés à devenir magistrats, jurisconsultes? Prenez par la main la timide innocence, démasquez l'imposture, faites rougir la fraude, punissez le crime. Ah! plut à Dieu que le mensonge fût du nombre des délits atteints par la sévérité des loix! Contribuez à étendre le domaine de l'impartiale justice, génie tutélaire des sociétés, cet arbre majestueux, pour me servir d'une métaphore indigène, à l'ombre duquel les hommes jouissent du repos, de la confiance, des produits de leurs travaux et des fruits de leur industrie. Dédaignez d'employer ces moyens qui multiplient les formes, et occasionnent tant de délais dispendieux et inutiles; faites qu'au lieu d'être un fardeau, cette dispensation devienne un véritable bienfait. Si jamais les circonstances le permettent, prêtez

l'oreille au cri général, qui, depuis long-temps, demande la réforme de ces abus ; voyez ce que l'on a déjà fait dans la Pensylvanie, pour détruire ceux de l'ancien code pénal ».

« Si vous devez à votre patrie l'emploi de vos talens, vous lui devez aussi celui du dévouement et du courage que vous avez reçu de la nature ; car il en est malheureusement ainsi parmi les hommes ! Pour obtenir un plus grand bien, que de sacrifices ne faut-il pas faire ? Soyez toujours prêts à remplir votre serment, à obéir à la voix du chef, toutes les fois qu'il vous appellera pour défendre nos frontières, réprimer la licence, ou assurer l'exécution des loix ».

« Si jamais l'estime et la confiance de vos compatriotes vous envoient au Congrès, que de talens, que de lumières cette carrière n'exigera-t-elle pas ? Connoissance de l'histoire, de la législation, du commerce, des manufactures, du droit des nations ! De quel courage, de quelle fermeté n'aurez-vous pas besoin alors pour obéir aux inspirations de votre conscience, et résister au torrent des partis, ce fléau des pays où règne la liberté, dont, vous le saurez un jour, l'abus a tant fait de mal parmi les hommes ! Trois choses doivent principalement occuper vos méditations, et devenir l'objet de vos desirs les plus ardens : consolider, resserrer les nœuds de l'Union ;

car, semblables à un faisceau, ces Etats ne deviendront forts et respectables, qu'autant qu'ils seront unis; encourager le perfectionnement de l'agriculture, des arts et de l'éducation; protéger les manufactures nationales et le commerce, et faire fleurir les sciences ».

« C'est de l'Europe, notre antique et respectable aïeule, que nos ancêtres en apportèrent le dépôt sacré, qui nous a préservé de la longue et tardive enfance de tant d'autres nations: elles éclaireront aussi notre âge mûr. Cultivez-les, honorez-les donc comme elles méritent de l'être, pour que notre postérité puisse briller de tout leur éclat. Nées dans l'orient, c'est parmi nous, sur ce continent occidental, leur dernier asyle, que se termine le grand cercle qu'elles ont parcouru dans l'espace de 6000 ans. Ce sont elles qui enseignèrent aux hommes, après être sortis de leurs forêts, à forger le fer, à embellir et féconder la terre, à résister aux élémens, à élever les regards de leur intelligence jusqu'à l'auteur, le conservateur de l'univers, à connoître la marche, les distances, la situation relative des globes, dont notre système planétaire est composé. Ce sont les sciences et les arts qui ont fortifié notre foiblesse, de toutes les ressources de la mécanique, qui nous ont ouvert le sanctuaire de la chimie, et qui, enfin, ont fait con-

noître à des êtres sauvages et féroces, les avantages de la culture et de la civilisation. Avec un Congrès, un corps de magistrats, d'agriculteurs et de militaires, tels que je viens de les indiquer, la paix et le bonheur de ce nouvel empire seront longs et durables ».

« Quel que soit l'état que vous embrassiez, conservez fidèlement la piété dont nous vous avons inculqué l'avantage et le devoir pendant votre séjour de quatre années dans cette université. Que cette fille du ciel soit toujours votre consolatrice et votre compagne ! Pensez souvent à ce qu'est la vie, dont les malheurs et les peines sont si fréquens, et les plaisirs si fugitifs. Elevez souvent vos pensées vers cette existence future, à laquelle vous êtes appelés, et dont ce court et fatigant pélerinage n'est que l'introduction, &c. &c. &c ».

Je parlois à M. HH. du plaisir que m'avoit fait ce discours, qui fut très-applaudi, et dont même le Gouverneur demanda l'impression, lorsqu'il me dit : — « Tel est à-peu-près l'esprit de la plupart de ceux que font annuellement les présidens de nos colléges septentrionaux. Il existe parmi eux une émulation extrêmement édifiante. Je serois très-fâché que quelques obstacles en fissent cesser l'usage. Car ce n'est pas aux jeunes gens seulement que ces discours sont adressés,

mais à la nombreuse compagnie, ainsi qu'aux chefs de l'Etat, qui comme protecteurs nés (*) de ces institutions littéraires, ne manquent jamais d'assister à ces cérémonies annuelles. Parmi les trente-deux jeunes gens qui sont sortis de ce collége, deux étoient des îles Bermudes (2), un des îles Bahama (3), deux du Canada, dix des deux Carolines, et dix-sept du Connecticut.

En sortant de l'église, M. HH. et moi, nous montâmes en voiture, pour aller dîner à sept milles de distance, chez un de ses amis, grand agriculteur, homme instruit, qui avoit beaucoup voyagé dans sa jeunesse : il possédoit une plantation agréablement située sur la pente douce d'un coteau, terminé par de beaux herbages. Ce colon nous fit voir trois usines placées sous le même toît, qu'il avoit fait construire quelques années auparavant : l'une étoit à bled, l'autre à huile, et la troisième à foulon. J'observai dans ses herbages plusieurs boeufs estimés peser 1525 liv. poids de marc, et quelques autres de 1000 à 1200 liv. C'est en effet dans cet Etat, ainsi

(*) D'après les sages dispositions de la dernière charte d'incorporation, le gouverneur de l'Etat, le lieutenant-gouverneur, et les six plus anciens conseillers, sont administrateurs et membres-nés de ce collége, conjointement avec le président et les autres sous-recteurs et régens.

que dans celui de Rhode-Island, que l'on voit les plus beaux bestiaux du continent, ainsi que dans quelques-uns des districts occidentaux du Massachussets. Aussi ne peut-on rien dire de plus agréable aux grands propriétaires de ces Etats, que de demander à voir leurs troupeaux: bien différens de ceux de la Virginie, qui ne parlent que chevaux, courses et combats de coqs.

Je félicitois ce colon du bonheur de posséder une aussi belle plantation, de celui de cultiver des champs fertiles, d'avoir des vergers aussi considérables, sous un Gouvernement si doux et si peu dispendieux, à l'abri des inquiétudes du commerce, et des tourmens de la politique, lorsqu'il me dit : — « Puisqu'il y a tant de mal sur la terre, comment les cultivateurs n'en auroient-ils pas aussi leur part? Rien n'est plus séduisant, en effet, que la vie champêtre, lorsqu'on ignore les soins journaliers, les travaux qu'elle exige; lorsqu'on la voit de loin, ou dans les ouvrages des poètes : mais si ces littérateurs se fussent appesantis sur leur charrue pendant plusieurs jours, exposés à la pluie et au vent; s'ils eussent fauché, fané le foin de leurs prairies, à l'ardeur d'un soleil brûlant, dévorés par les mouches, tourmentés par les maringouins; s'ils eussent coupé leurs moissons, le dos exposé à ses rayons, le visage contre terre, dégouttans de sueur,

comme nous, ils sauroient que si, par fois, nous cueillons des roses, ce n'est qu'au milieu des épines, et que ce père de la nature, cet astre dont ils chantent la gloire et la splendeur, en est quelquefois le tyran ».

« Et ces gelées subites du printemps, qui, dans une seule nuit, détruisent nos espérances de fruits, de pommes et de cidre ; et ces orages électriques, qui, au milieu des châleurs brûlantes de la canicule, nous accablent sous le poids des grêles de l'hiver, et souvent nous laissent à peine la paille de nos moissons ; et ce grand nombre d'oiseaux qui vivent à nos dépens ! Tels sont quelques-uns des inconvéniens dont ces savans ne parlent guère, parce qu'ils ne les ont pas sentis : ce ne sont pas les seuls ; ces multitudes d'insectes, si variés, si voraces et destructeurs, dont les générations se succèdent avec tant de rapidité, qui ne naissent que pour multiplier leur nombre, nous nuire et mourir ! Dans les années chaudes et humides, leur fécondité paroît inconcevable, et leur nombre incalculable. L'instinct des uns les conduit à ronger les racines des arbres, des autres les feuilles, des autres, enfin, les boutons : nous ne pouvons semer ni planter quelque chose que ce soit, qui n'ait son ennemi; et pour que rien ne soit exempt de leurs ravages, les insectes de l'automne vien-

nent dévorer les fruits dont les boutons avoient échappé à la voracité de leurs prédécesseurs ».

« Et ces vers qui naissent dans le sein même des tiges du maïs ; et ces mouches hessoises, qui déposent leurs œufs sous le premier nœud de celles du froment, pour en arrêter la sève ; et ces inondations de chenilles, qui, comme un feu destructeur, dépouillent nos vergers et nos forêts, et, au milieu de l'été, répandent le deuil et la tristesse de l'hiver ! Comment résister à tant d'ennemis, si formidables par leur nombre, quoique si méprisables par leur foiblesse ? — Chose bien plus extraordinaire encore ! leurs germes et leurs œufs microscopiques survivent à la rigueur de ces gelées, qui, dans une seule nuit, arrêtent et consolident nos rivières. Si, cependant, chaque année avoit régulièrement son printemps, son été et son automne, nous serions moins à plaindre ; mais lorsqu'aux ravages de tant d'insectes, se joignent l'irrégularité et l'inclémence des saisons, alors il faut s'attendre à subir des pertes considérables, et les supporter avec courage ».

« Quant à moi, si j'étois poète, je m'amuserois à chanter la paix dont nous jouissons lorsque ces nombreux ennemis sont ensevelis sous les neiges de l'hiver ; le repos et les loisirs de cette saison, lorsque, comme nous, le bœuf

laboureur se refait dans sa chaude étable, de ses longues et patientes fatigues. Je chanterois l'impétuosité du sombre nord-est, qui nous apporte, en tourbillons, ces neiges volumineuses et bienfaisantes, abri si utile aux grains, aux prairies, ainsi qu'aux communications et aux voyages; saison de gaîté, d'hospitalité et de plaisir. Je chanterois aussi la violence du nord-ouest, non moins redoutable, qui, des régions polaires, nous apporte, en mugissant, les givres, les glaces et les nitres, avec lesquels ce tyran de nos hivers jette des ponts solides et durables sur nos rivières, nos lacs et nos bras de mer, et donne à la neige une splendeur éblouissante. Je n'oublierois pas la pipe, quelquefois assoupissante ou méditative, et toujours calmante, ni la canne de cidre mêlée de gingembre (*), ni la chaleur d'un bon feu, autour duquel on voit sa femme, ses enfans, et souvent ses voisins. Je mêlerois à mes humbles essais, les récits du marin qui nous parle des trombes, dont le bruit du canon a fait écrouler l'énorme colonne d'eau pompée par le soleil, et suspendue aux nuages, ou des baleines

(*) Rien n'est plus restaurant que du cidre chaud, dans lequel on a mêlé une cuillerée de gingembre; surtout lorsqu'il fait grand froid, et que l'on vient d'y être exposé.

qu'il a poursuivies et atteintes, monté sur un frêle esquif. Je rappellerois aussi ceux du guerrier, qui, au milieu des cris perçans du War-hoop, a combattu, sur les bords de l'Ohio, le féroce indigène, et vu enlever la chevelure de son camarade. Je parlerois de cette jouissance indéfinissable, mais réelle, que je ressens, lorsqu'aux approches d'une nuit froide et ténébreuse de décembre, tout étant bien clos et fermé, les premières raffales de l'orage, portées sur les ailes bruyantes de l'impétueux aquilon, tout-à-coup, redoublant de fureur, viennent, comme un déluge, fondre sur le toît, sillonner, en grondant, la projection de nos larmiers, friser avec des intonations différentes, ébranler, dans leur passage rapide, les portes et les fenêtres de la maison, tonner dans la cheminée, siffler à travers les branches nues des arbres du voisinage, et retentissent encore long-temps dans les forêts éloignées ».

« Je peindrois les impressions de crainte et de terreur que ce bruit, ce bouleversement subit de l'atmosphère laisse dans l'esprit de nos enfans; les questions qu'ils nous font, relativement aux causes inconnues de la violence de ces torrens déchaînés, qui ne sont cependant qu'un courant impétueux du même air que nous respirons; de ce fluide qui, zéphyr au printemps, ou plutôt

souffle divin, prodigue la fécondité sur la terre, dans les airs et sous les eaux, appelle du néant et fait éclore les germes et les principes de la vie et de la végétation. Quoique indescriptibles, j'essayerois de peindre les charmes de cette saison d'amour et de volupté, de fleurs et d'espérances; saison qui, tout vieux que je suis, remplit encore mes veines et mon cœur de bonheur et de reconnoissance. J'essayerois aussi de décrire mes promenades solitaires dans les forêts, dans les champs, à l'ombre de mes vergers, sur le bord des rivières, où je vas jouir de ce miracle annuel; le gonflement, le développement rapide des boutons et des feuilles; je partagerois, avec les oiseaux, si volages, si gais et si heureux, le plaisir dont ils paroissent animés, et l'air vivifiant qu'ils respirent. J'écouterois, avec recueillement, cette voix mystérieuse qui paroît alors s'adresser à la jeunesse, et rappeler les vieillards à la vie ».

« Tels sont quelques-uns des objets que je m'amuserois à chanter ou à décrire, si ma famille n'exigeoit pas les sueurs de mon front et le travail de mes mains. Si ces foibles esquisses ne ressembloient pas aux tableaux des poètes, enrichis de toutes les couleurs et de tous les charmes de leurs brillantes imaginations, du moins elles auroient le mérite d'être tracées

d'après les grands originaux de la nature ; car, malgré tout le mal qu'elle nous fait, l'examen de ses ouvrages excite et fait naître l'admiration et le respect. Qui ne verroit pas dans la forme, dans l'organisation et dans l'instinct d'un moucheron, d'un insecte, d'un oiseau, d'une plante ou d'une mousse, une empreinte de perfection éclatante ! des preuves d'intention de dessein si manifestes, une si grande profusion de beautés, d'ordre, de sagesse et de prévoyance, que chaque objet organisé, quelque diminutif qu'il soit, paroît, aux yeux de la méditation, comme une merveille, ou plutôt une émanation immédiate de la puissance créatrice, l'effet d'une cause sans cesse agissante, répandue dans toute la matière, qu'il est impossible de méconnoître, et de ne pas admirer dans le silence et le recueillement » !

« Mais combien de lustres ne s'écouleront-ils pas, avant que nous ayons parmi nous des cabinets, et des amateurs d'histoire naturelle? Aujourd'hui, la seule chose dont nous devons nous occuper, est le travail et l'industrie. Voyez-vous les enfans dont je suis environné? Eh bien ! il leur faut à tous une éducation dans les premières écoles, la connoissance d'un métier ou d'une profession, et de la terre, s'ils préfèrent la culture. Il en est de même dans presque toutes les familles. Ah ! combien notre sort n'est-il pas

différent de celui des habitans de l'Europe! Là, les maisons et les granges sont construites, les chemins et les ponts sont faits, les moulins bâtis, les marais convertis, depuis des siècles, en herbages ou en prairies, les vergers plantés; ils n'ont qu'à entretenir, travailler et jouir. Ici, au contraire, tout étant à faire, nous sommes obligés d'être à-la-fois créateurs et cultivateurs. La première génération ébauche, la seconde améliore, les travaux de la troisième ne suffisent pas encore pour perfectionner. Jugez des dépenses que toutes ces créations exigent dans un pays où il est si facile de devenir propriétaire, et où conséquemment les journaliers doivent être très-rares et très-chers »!

« De retour à New-Haven de chez cet intéressant colon, je passai le reste de la journée à écrire; j'étois même encore occupé le soir dans ma chambre à terminer quelques lettres, lorsqu'un des passagers de la diligence de New-York, que j'avois observé pendant que nous soupions, seul et pensif, appuyé contre une des fenêtres du salon, vint se coucher (car, comme vous le savez, les chambres des tavernes contiennent toujours plusieurs lits) : à peine fut-il entré, qu'il se mit à genoux au pied du sien. Je m'étonnois un peu de la longueur de ses prières, lorsque je m'apperçus qu'en essayant de se re-

lever, il chanceloit, et étoit près de tomber à la renverse : je n'eus que le temps de voler à son secours, et de le placer dans un fauteuil, où il perdit connoissance. Les ombres de la mort, ainsi qu'une sueur froide, inondèrent bientôt son visage. J'appelai du secours, et nous le plaçâmes sur son lit. Après une demi-heure d'insensibilité, un profond soupir, qu'il parut exhaler à plusieurs reprises et difficilement, ranima la circulation ; il ouvrit les yeux ; mais le regard en étoit encore si terne et si affoibli, qu'il ne m'apperçut point ».

« Ah ! mon dieu, dit-il d'une voix très-basse, j'étois parvenu aux portes de votre sanctuaire, et j'existe encore ! j'avois cessé d'être, il faut que je meure une seconde fois ! — Qu'avez-vous, lui demandai-je ? où souffrez-vous ? Prenez quelques-unes de ces gouttes de Hoffman, elles vous ranimeront. — Êtes-vous médecin, me demanda-t-il ? — Non ; je ne suis qu'un consolateur et un ami, puisque vous êtes éloigné des vôtres. — Un ami ; ah ! non ; vous avez toute la pitié d'un ange. — J'étois occupé à essuyer deux ruisseaux de larmes qui couloient de ses yeux, lorsqu'il me dit encore : — Laissez-les couler ; elles soulagent l'oppression qui m'accable ; elles sont, je le sens, les dernières que je verserai sur cette terre. — Je respectois trop son âge avancé,

pour oser lui demander quelle étoit la cause de ses regrets. A ces dernières paroles succéda un long silence ; les gonflemens successifs de sa poitrine, annonçoient un paroxysme, une angoisse, à la violence de laquelle je crus qu'il alloit succomber : une seconde dose de ces gouttes ramenèrent le calme et même l'insensibilité. Il resta dans cet état léthargique jusque vers minuit, qu'ayant ouvert de nouveau les yeux, je lui fis prendre un bon consommé, qui le rappela à la vie. — Ce mal-aise, lui dis-je, cette longue crise que vous venez d'éprouver, ne viennent-ils point des fatigues du voyage ? — Oh ! non, me répondit-il, c'est des malheurs de la vie. — Et des larmes abondantes recommencèrent à couler. — Oui, reprit-il, en me serrant foiblement la main, ce sont les pertes irréparables que j'ai faites. J'étois mari et père ; ces nœuds et ces liens sont brisés : mon cœur n'étoit plein que de tendresse et d'affection ; ces sentimens si doux étoient l'aliment, le soutien et la consolation de ma vieillesse. Ce cœur est vide ; que dis-je? il n'est rempli que d'amertume, de regrets et de sanglots, qui, en s'en échappant, le briseront enfin. — Il se tut : ses yeux se fermèrent ; je crus qu'il alloit retomber dans un second assoupissement, lorsque sa main errante, paroissant chercher la mienne, il me

dit très-bas : — Ah ! si l'Être suprême daigne exaucer mes supplications, cette nuit, ou demain, ce cœur ulcéré, brisé, ces organes, ce corps seront rendus à la nature, dont elle fera peut-être un meilleur usage, et mon ame ira rejoindre celles de ma femme et de mon fils. Je n'ai plus d'autres desirs. — J'entrai dans ses peines ; je partageai sa douleur; j'essuyois de nouveau ses larmes, lorsqu'il me dit encore : — Êtes-vous marié ? — Non, lui répondis-je. — Ah! que vous êtes heureux! quelque malheur qui vous arrive, vous ne connoîtrez jamais celui que j'éprouve. — Quoi cependant de plus digne d'envie, que le sort d'un homme uni à la femme qu'il aime, et dont il est aimé ! Quelle jouissance que celle d'avoir des enfans, qui resserrent encore ces nœuds, que celle de les voir croître, et de guider leurs premiers pas, de développer leur raison » !

« Cette époque de la vie, reprit-il, ressemble au printemps de la nature ; c'est la saison du plaisir et de l'espérance. À ce printemps succèdent, comme vous le savez, les chaleurs, les sécheresses, et quelquefois les orages de l'été; arrive ensuite le doux automne, dont les fruits sont exposés à tant d'accidens et d'ennemis; viennent enfin les frimats, les gelées et les neiges d'un long et nébuleux hiver : voilà où je suis parvenu.

J'ai perdu ce que j'avois si tendrement aimé ; celle qui avoit été ma compagne pendant quarante-huit ans, et celui dans lequel étoient concentrées mes plus chères, mes dernières espérances, mon unique avenir. Comment résister à de pareils assauts ? Comment supporter les cuisantes douleurs d'un aussi grand sacrifice ? et cependant, la mort et le désespoir dans le cœur, la religion nous défend de quitter la vie ! Que ferai-je sur cette terre, qui n'est aujourd'hui qu'un désert, puisque mes amis n'y sont plus ? Seul, dans le sein de qui irai-je verser mes larmes, et faire retentir mes plaintes et mes gémissemens ? Quoique mes yeux l'aient vu, je ne puis croire que tout ce que j'aimois soit mort ; je suis plus certain qu'ils me manquent, que je ne le suis qu'ils ont cessé d'exister. Je conçois l'idée de l'absence, de l'oubli, de l'éloignement ; mais non celle d'un abîme éternel, d'une irrévocable destruction. Ah ! puisqu'il est si funeste, si affreux d'avoir aimé, pourquoi nous a-t-on donné ce penchant si doux, si irrésistible, qui conduit au malheur que j'éprouve » ?

« Je n'ai plus d'autre desir que celui de m'endormir dans la paix et le repos du tombeau ; sommeil mystérieux, pendant lequel nous passons de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière ; dernier asyle où, de tous les points,

viennent se rendre les débris de l'humanité. Et pourquoi redouteroit-on tant cet asyle, puisqu'en y entrant, on s'éloigne pour jamais des douleurs, des angoisses et des peines de la vie? Ah! puisse l'Être suprême convertir l'assoupissement de cette nuit en un sommeil éternel! car la mort étant un bienfait pour un homme qui a atteint sa soixante-dixième année, une mort prompte, qui nous en évite les agonies, en est un bien plus grand encore ».

« Jamais le souvenir de ce long spectacle de douleur ne s'effacera de ma mémoire, ni la salutaire impression qu'il a faite sur mon esprit. Ah! veuille le ciel que je ne sois pas destiné à éprouver un jour le même malheur! Ce respectable et infortuné vieillard s'étant trouvé mieux après deux jours de repos, prit une voiture plus douce que la diligence, dans laquelle il retourna chez lui. Je partis aussi pour Hartford (*), où je sa-

---

(*) Capitale du Connecticut. Elle est située sur le rivage occidental de la rivière du même nom, à 50 milles de la mer. Elle est composée de 500 maisons, alignées sur une rue qui a un mille de longueur et 300 pieds de largeur, plantée d'arbres élevés. Cette ville est partagée en deux par une petite rivière, dont les bords sont extrêmement pittoresques, et sur laquelle il y a un beau pont, d'où l'on voit une chute digne d'exercer le pinceau d'un peintre.

vois que votre respectable ami, le colonel Wadsworth, venoit d'arriver. Vous aviez bien raison de me dire qu'il étoit un des hommes du continent le plus intéressant à connoître. Personne n'est mieux instruit de tout ce qui a rapport à l'économie civile et politique de sa patrie. J'ai su tous les services qu'il lui rendit dans l'ombre du mystère, à l'époque critique qui précéda l'acceptation de la nouvelle constitution. Sa famille est l'image du bonheur et de l'union. On venoit malheureusement d'apprendre que Harriette, sa fille aînée, à qui depuis long-temps ses amis avoient donné le nom d'Ange, venoit de mourir aux îles Bermudes, dont le printemps éternel, si favorable aux poitrinaires, n'avoit pu prolonger les jours ».

« Personne, très-certainement, ne mérite mieux que M. Wadsworth la grande fortune qu'il a acquise, puisqu'il y a peu de manufactures ou d'entreprises utiles dans cet Etat, dont il n'ait favorisé l'origine. Son âge et sa santé ne lui permettant plus d'aller au Congrès, dont il a été membre depuis l'origine du nouveau Gouvernement, il vient de résigner sa place de député. J'appris chez lui que mon infortuné vieillard de l'auberge étoit mort, deux jours après son retour à Pitt'sfield, dans le Massachussets,

et que, conformément à ses dernières volontés, son cercueil avoit été placé dans le caveau de sa famille, entre ceux de sa femme et de son fils (4) ».

---

# NOTES.

## NOTES DU CHAPITRE PREMIER.

(1) *Pays de Cherryhum.* Région située à l'est, ou l'Europe, qui est en effet au soleil levant du pays qu'habite la grande nation Cherokée, jadis composée de plusieurs tribus qui, presque toutes, étoient également nombreuses. La première, qui habitoit au sud des montagnes, occupoit les sources des rivières Catahoochee, Tugéloo, Isumdigaw, Salwégée, Oconée, etc. La seconde, connue sous le nom anglais d'Over-Hills, étoit répandue dans les belles et fertiles vallées du Tènézee, de Kéowée, du Highwasée, de Chota, etc. C'est une de celles du continent dont il a fallu ménager l'amitié avec le plus de soin et d'adresse; aussi les Gouverneurs de la Caroline étoient-ils constamment occupés à maintenir la bonne harmonie qui a long-temps existé entre les deux peuples. Cette puissance a disparu. Leurs ancêtres vinrent, il y a environ deux siècles, d'un pays situé à l'ouest du Mississipi, et s'emparèrent de ce qu'on appelle aujourd'hui la Géorgie et la Caroline, dont ils exterminèrent les anciens habitans. Ce fut la terreur de leurs armes qui détermina les tribus Séminolles à oublier leurs dissentions, et à se réunir pour s'opposer à leurs invasions. Telle fut la cause de la confédération Muscogulges, la seule de tout cet hémisphère qui existe encore, et qui devient chaque jour plus respectable.

Cet état de guerre continuel, ainsi que la petite vérole

et l'eau-de-vie, avoient déjà considérablement diminué le nombre des guerriers Chérokées, lorsque la révolution commença ; unis aux Anglais, ils éprouvèrent à King's-Mountain et ailleurs, des pertes considérables, dont ils ne se sont pas relevés. Affoiblis, découragés, ceux qui en restent, occupent quelques-unes de leurs anciennes villes, après avoir vendu aux blancs sept millions et demi d'acres de terre. Quoique maîtres encore d'un vaste pays, ils marchent à grands pas vers l'anéantissement; car comment résister au voisinage d'hommes qui portent avec eux les germes d'une maladie aussi contagieuse que la petite-vérole, et l'art de faire de l'eau-de-vie avec des pêches ou du grain ? La charrue, l'industrie et les loix sont devenues pour eux des ennemis redoutables; et, comme le disoit un ancien chef Missisagé : « La race des semeurs de petites graines doit, à la longue, éteindre celle des chasseurs ». Si, rassasiés de cette gloire funeste qui leur avoit coûté tant de sang, ils eussent établi un gouvernement semblable à celui de leurs rivaux, les Muscogulges de la Floride, comme eux ils auroient multiplié leur nombre, seroient devenus respectables, et posséderoient encore leurs montagnes, ainsi que les belles et délicieuses vallées qu'elles renferment, et le nouvel Etat du Ténézée, ce seizième anneau de la confédération américaine, n'auroit pas été fondé.

(2) *Buffles trans-alléghéniens*. Avant l'établissement des blancs à l'ouest des montagnes, les plaines du Kentukey, du Scioto, du Wabash, des Illinois, du Ténézée, étoient couvertes de buffles, dont les indigènes ne détruisoient qu'un petit nombre; mais depuis que les colons se sont établis dans ces pays, il n'y en a presque plus. On en vendoit la viande à Lexington et à Louisville, comme

celle du bœuf. Quelques-uns de ces animaux ont été rejoindre ceux qui paissent dans les vastes savannes situées à l'ouest du Mississipi : j'en ai vu qui pesoient 1500 liv. C'est le bison de Buffon.

(3) *Roseaux des savannes.* Ces cannes ou roseaux *(arundo)* ont depuis quatre jusqu'à seize pieds de hauteur, et depuis la grosseur d'une plume jusqu'à deux pouces de diamètre, et ne viennent que sur des terreins frais et profonds; car en traversant ces vastes plaines, on s'apperçoit bientôt que là où il se trouve moins de fraîcheur et de profondeur, ils cessent tout-à-coup pour faire place aux trèfles rouges, blancs et jaunes, au ray et au buffalo-grass. Vues de loin, ces clairières ressemblent à des prairies que l'industrie auroit faites au milieu de jeunes forêts. Ces trois espèces de trèfles sont semblables à celles d'Europe, quoique le luxe de la végétation rende leurs tiges et leurs feuilles beaucoup plus grandes. Les roseaux prennent toute leur croissance dès la première année, mais ne poussent des feuilles qu'à la seconde. C'est une excellente nourriture pour les chevaux et les bestiaux. On a observé depuis long-temps que le beurre et le fromage faits du lait des vaches qui paissent dans ces savannes, avoient une qualité supérieure à ceux qui provenoient des vaches nourries dans les prairies. Ces plaines étoient jadis le rendez-vous général des buffles, des daims et des cerfs; mais les chasseurs en ont détruit un si grand nombre, que rarement en rencontre-t-on aujourd'hui. C'est dans les vastes plaines situées à l'ouest du Mississipi, qu'ils jouissent encore de l'abondance et du bonheur.

(4) *Mamoth.* Animal qui, suivant la tradition des indigènes, étoit carnivore, et existe encore au-delà des grands lacs jusqu'au pôle nord. — « Le grand Esprit,

disent-ils, s'étant un jour apperçu du ravage que ces animaux faisoient parmi les buffles, les daims et les elkes, qui étoient venus lécher la terre du grand marais salé *(Big bones lick)*, dans le voisinage de l'Ohio, en détruisit un grand nombre avec les éclats de son tonnerre, et relégua le reste dans ces contrées éloignées ».

(5) *Ossemens du mamoth.* Presque toute l'étendue de ce petit marais est couverte des débris de ces énormes squelettes. On en a trouvé aussi sur une saline au confluent d'une des branches du Holston avec le Ténézée, et dans plusieurs autres lieux plus au nord. Ces dépouilles attestent que cet animal a dû être bien supérieur à l'éléphant, et vraisemblablement le plus grand qui ait existé sur la terre. Sa tête paroît avoir eu trois pieds de longueur, les côtes sept, et les os de la cuisse cinq. J'ai vu à Philadelphie, un de ces derniers qui pesoit 78 livres. Les défenses avoient un pied; les mâchelières, cinq pouces de superficie et huit de longueur.

Quelle a pu être la cause de la destruction de ces animaux, destruction qui semble avoir été, pour ainsi dire, instantanée ? Et pourquoi ont-ils péri dans les mêmes lieux, c'est-à-dire, toujours auprès d'une saline ? On ne peut pas même supposer cet événement ancien, puisque ces ossemens, répandus sur la surface du sol, ne sont point détériorés. Quelle qu'en ait été la cause, elle n'a pu être que favorable au bonheur des indigènes. Sans cesse exposés à la fureur de ce tyran de la terre, à combien d'alarmes n'étoient-ils pas en proie ! Quelle résistance, en effet, pouvoient-ils opposer, avec leurs arcs et leurs flèches, aux attaques d'animaux cinq ou six fois plus forts que l'éléphant ? Un seul mamoth pouvoit, dans un instant, renverser, fouler aux pieds les plus grands de leurs villages.

On ne conçoit même pas que la race humaine ait pu survivre aux effets de sa puissance destructive. Alors, étrangers aux dissentions et aux guerres intestines, qui, depuis, ont été si fréquentes, ils ont dû réunir leurs efforts contre cet ennemi redoutable, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à le détruire. C'est probablement aux succès de cette confédération générale qu'est due l'extinction d'une espèce qui paroissoit former le premier anneau de la chaîne des êtres animés.

(6) *Mississipi.* Ce fleuve est considéré comme la première artère de l'Amérique septentrionale, puisqu'il reçoit les eaux de plusieurs rivières qui, dans leurs longs cours, traversent des espaces peut-être égaux aux sept dixièmes de la largeur de ce continent; telles que la Rouge, la Noire, l'Arkama, le Missouri, le Wadappa-Ménésoter, etc. sur le côté occidental; et du côté oriental, le Yasoux, l'Ohio et ses branches, l'Illinois, le Ouisconsing, etc. Comme le Nil, ce fleuve a ses débordemens périodiques, qui commencent en mars et finissent en juillet. Depuis la balise, située à son embouchure, sous le 29$^e$ parallèle, on ne rencontre aucun obstacle jusqu'au saut Saint-Antoine, sous le 45$^e$, à 566 lieues géométriques de la mer, et à 750 en suivant ses prodigieuses sinuosités; ce qui lui donne un cours de 16 degrés de latitude. Je ne parle pas des espaces, encore peu connus, qu'il parcourt au-delà de cette chute, et que l'on croit s'étendre jusqu'au 50$^e$ degré : les indigènes appellent cette partie, Wadappa-Tongo, le grand Wadappa.

Lorsque les eaux du Mississipi sont basses, son courant n'est que de deux à trois milles par heure; il est de cinq à six pendant les crues. On ne connoît point de fleuve dont le lit soit rempli d'un aussi grand nombre d'îles,

dont les eaux soient plus salutaires, quoiqu'extrêmement chargées de limon, et qui entraîne une plus grande quantité d'arbres, de feuilles, de roseaux et de débris, dont il est probable que son immense Delta a été formé.

Ce fleuve traverse le pays le plus plane peut-être qu'il y ait sur la terre : depuis Manchac ou Iberville jusqu'aux environs de l'Ohio, dans un espace de 230 lieues, on ne remarque pas la moindre élévation sur tout le rivage occidental : il en est de même depuis l'Iberville jusqu'à la mer; dans un espace de 68 lieues, les deux côtés du fleuve n'offrent aux yeux qu'une vaste plaine couverte d'herbes ou de roseaux (excepté dans les endroits cultivés), et qui paroît évidemment avoir été l'ouvrage des eaux. Ce fleuve est destiné à devenir un jour le canal du plus grand commerce qui ait peut-être encore existé.

(7) *Vastes incendies.* La plupart des savannes que l'on voit sur les bords de l'Ohio, du Scioto, dans les Etats méridionaux, ainsi que dans les deux Florides, sont presqu'annuellement brûlées : les indigènes y mettent le feu pour se garantir des surprises de leurs ennemis; les colons, pour procurer à leurs bestiaux des pâturages plus frais et plus abondans; car le feu, qui ne détruit que les cannes desséchées, en accélère la reproduction, et les rend plus tendres et plus délicates.

Je ne connois point de spectacle plus effrayant que celui de ces vastes incendies, qui, dans un court espace de temps, parcourent des plaines de vingt à trente milles de circonférence, et dévorent les épaisses forêts de roseaux dont elles étoient couvertes. Ces conflagrations présentent l'image de la destruction la plus rapide dont on puisse se former une idée : un bruit tantôt sourd, tantôt aigu, de noirs tourbillons de fumée qui s'élèvent en

volutes, d'épaisses colonnes de feu roulant sur elles-mêmes, ainsi que la tempête, les précèdent et les accompagnent. Il n'est point d'hommes qui, voyant pour la première fois cet élément déchaîné, ne soit saisi de terreur et d'effroi : à peine ces incendies sont-ils éteints, qu'on voit arriver une multitude d'oiseaux de proie, d'aigles, de vautours, de faucons, d'éperviers, pour se repaître des serpens, des grenouilles et des tortues que le feu a rôtis; car rien n'est perdu, rien n'est inutile dans le système de la nature.

(8) *Sarigue.* Animal connu des indigènes sous le nom d'opossum. La femelle, un peu plus grande que le chat, a reçu de la nature un double ventre, ou plutôt une membrane qu'elle peut élargir ou comprimer à volonté. J'ignore si ses petits naissent dans cette espèce de bourse ; je sais seulement qu'ils s'y trouvent peu après leur naissance, et que de ce singulier asyle, ils tettent leur mère, y prennent leur accroissement jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher, et qu'alors, au premier signal du danger, ils s'y réfugient et sont emportés.

(9) *Sinnica sur la rivière Kéowée.* Ville considérable des Chérokées, à 16 milles du fort Prince-George-de-Kéowée, à 100 d'Augusta, et à 20 de Washington, dans la Caroline méridionale. Les maisons sont bâties sur les deux rives de la rivière Kéowée, entre cette rivière et une chaîne de belles montagnes qui s'élèvent magnifiquement, et semblent se courber pour couvrir les prairies et s'avancer sur les eaux. Ces maisons dominent tous les établissemens placés sur les fertiles plaines qui bordent la rivière, tant en remontant qu'en descendant, et jouissent de l'aspect varié des hauteurs opposées. Le nombre des habitans est de 500, parmi lesquels on compte 100 guerriers.

## NOTES DU CHAPITRE II.

(1) *Provinces ultramontaines.* La partie trans-alléghénienne de la Pensylvanie est bornée au nord par les limites de New-York, à l'est, par la Délaware, à l'ouest, par la réserve du Connecticut, au sud, par la chaîne du Laurier. Les premiers établissemens sont de 1763, peu de temps après le célèbre traité de paix que le général Bouquet fit avec les nations de l'Ohio et des grands lacs, aux fourches du Muskinghum. Ce territoire est divisé en quatre comtés; Washington, Westmoreland, la Fayette et Alléghény. La ville de Pitt'sbourg, fondée en 1765, est située au confluent des deux rivières Monongahéla et Alléghény : c'est depuis ce point que la réunion de leurs eaux forme ce qu'on appelle l'Ohio ou Belle-Rivière, qui tombe dans le Mississipi à 396 lieues de-là. Cette petite ville contient 290 maisons, dont la plupart sont en briques, et 1100 habitans. Elle est à 107 lieues de Philadelphie, à 97 de Baltimore, et à 73 de la ville fédérale. Ses rues sont alignées comme celles de Philadelphie : elle a une imprimerie et quelques manufactures.

C'est le passage de tous les colons venant du nord, qui vont s'établir dans les colonies nouvellement fondées sur les bords ou dans le voisinage de ce beau fleuve. La plaine fertile sur laquelle cette ville a été construite, est environnée de collines remplies de charbon de terre, dont les habitans font usage depuis long-temps. Bien différentes des autres mines, dans lesquelles il faut fouiller à de grandes profondeurs, dans celles-ci, les morceaux de charbon ne sont qu'à une petite distance de la surface. Les productions de ces cantons éloignés sont les mêmes que celles de la partie méridionale de la Pensylvanie. Jadis,

les habitans étoient obligés de tirer de l'intérieur tout le fer dont ils avoient besoin; mais depuis quelques années, ils ont établi de grosses forges sur une des branches de la rivière Yoyoghémy. Les arbres des forêts sont les différentes espèces du chêne, le hycori, le frêne aquatique, le châtaignier, l'acacia, le platane et l'érable à sucre. La population de ce territoire étoit, il y a deux ans, de 82,568 personnes.

(2) *Cylindres.* J'ignore si cette invention est venue de l'Europe, ou si elle est originaire de ce pays. Ce fut à Boston, en 1785, que j'en vis pour la première fois l'usage appliqué à un moulin, ainsi qu'au cabestan et aux poulies de la vergue du grand hunier d'un vaisseau de 300 tonneaux; seize matelots la hissèrent facilement, et auparavant, cette même opération en exigeoit vingt-huit. Voilà ce qui a contribué à diminuer le nombre des équipages, et conséquemment les frais de la navigation. C'est sur-tout dans les poulies de la barre du gouvernail, que cette diminution de frottement est d'une grande utilité, lorsque le vaisseau marche au plus près du vent, ou lutte contre la tempête. L'effet que produisent ces cylindres n'est pas moins remarquable dans les cadres des moulins à scie, qui sont beaucoup moins sujets à s'échauffer, et se meuvent avec plus de facilité. Ils sont applicables à tous les mouvemens perpendiculaires et horizontaux.

(3) *Hôpital.* Cet utile établissement, fruit de l'esprit public, fut fondé, en 1754, par les citoyens de Philadelphie, qui souscrivirent pour la somme de 40,000 liv. et auxquels le Gouvernement accorda une charte d'incorporation et une somme égale : le premier édifice fut terminé en 1756. D'après les priviléges de cette charte, cet hôpital est administré par douze directeurs, annuellement

choisis parmi les souscripteurs ou leurs représentans, et visité par un comité du Corps législatif, chargé d'en examiner les comptes, ainsi que les détails de l'administration.

La forme de l'édifice, quand il sera entièrement terminé, sera semblable à une H. Les malades et les infirmes y sont soignés avec la plus grande attention, et nulle part on ne peut voir un plus grand degré de propreté. On a eu soin, en le construisant, d'y établir tous les moyens d'en renouveler l'air. Le bâtiment a deux étages: le premier contient les fous et les lunatiques; le second, les malades et les infirmes. On n'y reçoit point de gens attaqués de maladies épidémiques; mais ils sont soignés chez eux par les médecins de l'hôpital, et fournis des drogues de son apothicairerie. Le Gouvernement vient d'accorder à ses administrateurs la somme de 157,000 liv. pour les mettre à même de compléter un nouveau bâtiment, destiné à recevoir les femmes en couche et les enfans. Outre son revenu, cet hôpital reçoit annuellement des dons considérables de la charité publique. Il est situé hors la ville, entouré d'un vaste enclos, dans lequel il y a une promenade et un jardin potager.

(4) *Bettering-House.* (Maison destinée à rendre meilleur.) Cette maison de correction est aussi l'ouvrage de l'esprit public. Une souscription proposée en 1764, par la société des quakers, fut bientôt remplie. Cet édifice en briques est très-considérable, et, ainsi que l'hôpital, placé hors de la ville. On y recueille les pauvres, les désœuvrés, non-seulement de Philadelphie, mais des environs, qu'on emploie à différens ouvrages : ils y sont bien logés et substanticllement nourris. Il arrive souvent, pendant les rigueurs de l'hiver, que des familles indigentes quittent

leur domicile, et se retirent dans cet asyle, où elles travaillent jusqu'au printemps. Conformément à sa charte d'incorporation, cet utile établissement est administré par douze directeurs, annuellement élus parmi les citoyens de Philadelphie, et entretenu par une taxe sur les maisons.

(5) *Sociétés de Marine.* Ces sociétés, dont la plupart datent du temps colonial, ont été instituées dans le dessein de pourvoir à l'entretien des femmes et des enfans des marins qui périssent en mer. C'est une caisse dans laquelle ils déposent annuellement telle partie de leurs appointemens, ou telle somme qu'ils jugent à propos, et dont, après six ans, ils reçoivent un intérêt considérable. Presque tous les habitans aisés, ainsi que les étrangers, se sont empressés de devenir membres de ces belles et utiles institutions; les marins dont l'industrie a été couronnée du succès, abandonnent communément à la société les sommes qu'ils avoient placées dans sa caisse, ce qui a mis les administrateurs à portée de donner aux veuves et aux orphelins, des pensions beaucoup plus considérables. Les priviléges dont jouissent ces sociétés, et le mode d'administration et d'élection, sont prescrits et fondés sur des chartes d'incorporation, dont quelques-unes ont plus de 40 ans.

(6) *Tenche-Coxe.* Chef du bureau dans lequel sont recueillis tous les renseignemens relatifs aux manufactures, aux pêcheries, à la construction, aux progrès des établissemens, à ceux de l'industrie, de la population, enfin à tout ce qui a rapport aux nouvelles découvertes, ainsi qu'à l'importation et à l'exportation.

(7) *Têtes de loups.* Il est facile de concevoir combien ces animaux doivent être nombreux dans un pays aussi

vaste, couvert d'épaisses forêts, et encore si peu habité. Leur destruction auroit été beaucoup plus lente, si le Gouvernement n'eût pas offert des récompenses considérables, auxquelles les districts ajoutent souvent une seconde prime. J'ai connu des cantons où chaque tête de loup et de chat-tigre rapportoit 70 liv. Malgré ces sages encouragemens, il se passera encore bien des années avant qu'on n'ait plus rien à craindre de ces anciens habitans des forêts.

(8) *Edward Drinker.* Né de parens suédois, le 24 décembre 1688, dans les environs de l'emplacement sur lequel la ville de Philadelphie a été construite; mort le 17 novembre 1782. Il m'a souvent montré, en se promenant avec moi dans les rues, les endroits où, dans sa jeunesse, il cueilloit des fruits sauvages et prenoit des lapins. Il se rappeloit la taille et les traits de William Penn, et le lieu où fut élevée la cabane dans laquelle ce célèbre fondateur habita long-temps. Le même sol que cet homme avoit vu, dans ses premières années, marécageux et boisé, il l'a vu, durant le cours de sa longue vie, se couvrir de maisons, et devenir la première ville de cet hémisphère. Il a vu élever des églises sur des lieux où croassoient les grenouilles et se traînoient les reptiles; des quais fondés, des magasins construits sur la même plage où les indigènes faisoient sécher leur poisson; des vaisseaux venant des différentes parties du monde, naviguer sur la Délaware, qui, lorsqu'il étoit jeune, n'étoit traversée que par quelques canots d'écorce. Il a vu un grand nombre de têtes couronnées passer sur la scène du monde, les compagnons de Penn renverser le premier arbre, nettoyer, ensemencer le premier champ de la Pensylvanie, et quatre-vingt-huit ans après, cette même

Pensylvanie, ainsi que les autres colonies, dont il avoit vu fonder la plupart, devenir des Etats indépendans.

Avec les avantages et les ressources dont ces nouveaux Etats jouissent aujourd'hui, qui peut prévoir quelle sera la rapidité et l'étendue de leurs progrès pendant le même espace de temps qu'Edward Drinker a vécu?

(9) *Stockport.* Ville nouvellement fondée sur un des coudes de la Délaware, et qui n'est qu'à 19 milles des eaux de la Susquéhannah, sur les bords de laquelle on a aussi fondé celle de Harmony, à peu de distance au sud de la ligne de démarcation qui divise les Etats de New-York et de Pensylvanie. La première de ces villes n'avoit encore, il y a deux ans, que dix-sept maisons; la seconde, que vingt-une. Quoique ce portage soit plus long que celui de Cook-House, le terrein en est beaucoup plus uni; c'est ce qui a déterminé le Gouvernement à y faire ouvrir une route; et cette route a donné naissance à ces deux petites bourgades, parce que les denrées embarquées sur la Délaware durant les hautes eaux, arrivent à Philadelphie en trois jours; au lieu, que par la Susquéhannah, en supposant même que les canaux de Swatara et de Schuylkill fussent achevés, ce transport en exigeroit au moins dix.

(10) *Tyogo.* Péninsule formée par la jonction de cette rivière avec la Susquéhannah, cinq milles au sud de la grande ligne de démarcation, à onze du Wappasuning, et vingt de New-Town. C'est dans les environs de cette péninsule qu'on a découvert des vestiges d'anciens camps retranchés, semblables à ceux de la rivière Huron. Les établissemens qu'on y a faits sont encore si modernes, qu'ils n'excitent aucun intérêt.

(11) *Swatara.* Rivière qui tombe dans la Susqué-

hannah, douze milles au-dessous de Harrisbourg, vers les sources de laquelle on travaille à couper un canal destiné à unir ses eaux avec celles du Tulpèhoken, branches de la Schuillkill.

(12) *Conéwago.* Autre jolie rivière qui verse ses eaux dans la Susquéhannah, cinq à six milles au-dessous du Swatara. C'est dans le voisinage du Conéwago qu'on vient de terminer un canal très-important, pour éviter les dangereux rapides dont le lit de cette grande rivière est rempli.

(13) Depuis l'embouchure du Middletown-Creek jusqu'à celle de la Juniata, la Susquéhannah est si couverte de rochers et d'écueils, qu'elle n'est point navigable. Le Gouvernement s'occupe de faire enlever ces obstacles, entreprise extrêmement difficile, puisqu'il offre 800,000 piastres (4,200,000 liv.) à la compagnie qui voudroit s'en charger.

(14) Les arpenteurs n'ont d'autre manière d'indiquer les lignes qu'ils tracent dans les bois, que d'enlever cinq à six pouces quarrés de l'écorce des arbres, ce qui produit une tache blanche facile à remarquer.

## NOTES DU CHAPITRE III.

(1) *Bee-Tree.* Le désir de découvrir les arbres dans le creux desquels les abeilles se sont établies, est devenu depuis long-temps l'objet d'une chasse amusante et peu pénible : elle se fait dans l'automne, et n'exige que trois ou quatre jours.

Outre les provisions nécessaires, il faut se munir d'un briquet, d'une boussole et d'une montre, et d'une petite quantité de vermillon et de miel. Parvenu dans les endroits couverts d'arbres élevés, on allume du feu auprès

d'une pierre plate, sur laquelle on a versé quelques gouttes de miel, qu'il faut environner de vermillon. S'il y a des mouches dans ce voisinage, l'odeur de la cire brûlée les amenera promptement; mais ne pouvant approcher de ce miel sans que quelques particules du vermillon ne s'attachent au duvet dont leurs corps sont couverts, il est facile de les reconnoître à leur retour; alors on fixe la boussole pour s'assurer de la direction de leur vol, et on observe le temps qu'elles ont mis à leur voyage : à l'aide de ces informations, rien n'est plus facile que de découvrir les arbres dont elles occupent les cimes, et de s'emparer de leurs trésors.

(2) *Souliers.* De tous nos vêtemens, les souliers conservant le plus long-temps l'odeur du corps, on s'en sert la nuit pour éloigner les loups et les chats-tigres, sur-tout lorsque la pluie ne permet pas d'allumer du feu. Placés à quelque distance sur des piquets, ils deviennent un rempart à l'abri duquel le voyageur dort tranquille au pied d'un arbre : dès que ces animaux en ont flairé l'odeur, qui annonce le voisinage de l'homme, ils poussent des hurlemens et s'enfuient.

(3) *Hiboux.* Ceux qui habitent les forêts sont de la plus grande espèce, et ont de cinq à six pieds d'envergure. Leurs bruyans entretiens, sur-tout pendant la nuit, paroissent semblables tantôt à ceux d'hommes ivres, tantôt à de violens éclats de rire. Il est difficile aux personnes récemment arrivées d'Europe, de n'y être pas trompées. Les indigènes s'amusent souvent à les attirer sur la cime des arbres placés dans le voisinage de leurs feux, en imitant leur ramage loquace. Ils se nourrissent de rats et de souris, dont le nombre est prodigieux.

(4) *Dindes sauvages. Meleagris americanus.* Le plumage de ces beaux oiseaux est d'un brun foncé sans aucun mélange de noir : vu de quelque distance, il paroît être changeant et avoir beaucoup d'éclat. Leur sagacité, leur vol rapide et léger, font un contraste frappant avec la stupidité et la maladresse de ceux qui sont venus d'Europe, et que la domesticité a entièrement dégradés et abrutis. Aussi-tôt que le soleil est couché, on les voit se percher, pour la nuit, sur le plus haut des arbres, d'où le lendemain ils saluent le retour de cet astre par des chants assez mélodieux, dont les bois retentissent. Leur nourriture ordinaire est le gland, qu'ils cherchent avec beaucoup d'industrie parmi les feuilles. Ils pèsent communément de 20 à 25 liv. On est parvenu à en former une nouvelle espèce, en faisant couver leurs œufs par des dindes européennes. Cette race métive est devenue très-commune parmi les colons des frontières; mais leur chair est bien inférieure à celle de ceux qu'on tue dans les bois.

(5) *Fureurs de la faim.* Non-seulement le besoin excessif, mais même celui que nous éprouvons journellement, produit presque toujours sur le caractère et les dispositions morales de l'homme, un changement très-sensible : il en est peu qui puissent résister à une longue abstinence, sans laisser appercevoir quelques nuances d'impatience ou d'humeur. On est plus enclin à la douceur, à l'humanité, avant qu'après un repas long-temps attendu : l'homme le plus sévère l'est beaucoup moins pendant la digestion que lorsqu'il étoit à jeun.

J'ai connu un Magistrat, jouissant de l'estime publique, qui étoit insupportable, même à sa famille, avant le déjeûner : à peine avoit-il satisfait ce besoin, que, comme le

soleil après l'orage, il paroissoit reprendre sa sérénité. Qui le croiroit ? les indigènes se préparent toujours à la guerre par une rigoureuse abstinence, afin, disent-ils, d'être plus cruels et inexorables envers leurs ennemis !

(6) *Noix terrestres.* C'est la trufle d'Amérique ; mais elle est beaucoup plus petite, et sa tige est plus foible que celle d'Europe, ce qui la rend très-difficile à découvrir. Peut-être, par la transplantation, parviendroit-on à en augmenter la grosseur. Les cochons de ce pays, comme ceux de l'Europe, en sont très-friands.

(7) *Eclairci.* « Faute de connoître un autre mot, le traducteur a été obligé de se servir de celui-ci pour indiquer un défrichement, ou plutôt une place découverte et éclairée du soleil au milieu des bois ». Il est difficile, continue l'auteur, de peindre l'effet que cette vue consolante produit sur l'esprit de ceux qui ont long-temps habité dans les forêts, et bien plus encore sur celui des voyageurs qui ont eu le malheur de s'égarer, et à qui cette lumière annonce à-la-fois la proximité d'une habitation, et les secours dont il a besoin. C'est comme un port inespéré dans lequel le marin a le bonheur d'entrer au milieu de la tempête.

(8) *Allagrichées.* De toutes les préparations du maïs, celle connue sous ce nom est la plus nourrissante et la plus utile aux voyageurs. Au moment où les épis sont en lait, les indigènes les font sécher, et les passent dans une légère lessive pour en enlever la peau : après avoir détaché les grains, ils les pulvérisent dans un mortier, et y ajoutent une égale quantité de sucre d'érable. Telle est la panacée dont ils font usage, lorsqu'ils ne trouvent rien en parcourant les forêts. Cuite au bouillon, rien n'est plus agréable au goût, ni plus restaurant. Simplement concassés, ces

grains ressemblent beaucoup au riz. Ce fut sous ce nom que les premiers compagnons de Penn en envoyèrent en Angleterre.

(9) *Bedford.* Ce fort, anciennement construit pour protéger le passage des montagnes dans la belle vallée que traverse la principale branche de la Juniata, est devenu le chef-lieu d'un comté du même nom, depuis que la population ultramontaine a repoussé les indigènes au-delà de l'Ohio. La population de cette petite ville et du comté est estimée être de 18,500 habitans.

(10) *Collége de Franklin.* Voyez la note A du chap. II, tome I.

## NOTES DU CHAPITRE IV.

(1) *Rivière Oswégo ou Onondaga.* Cette rivière conduit les eaux des jolis lacs Onéida, Cayuga, Senecca, Otsiko, Oxaruatétés, Owasko, Cross, Crooked, Long, Canandargué, Honéyou, Hemlock, Cornésus, et Little-Sénecca, dans la baie d'Oswégo, sur l'Ontario. A l'exception d'un portage de 880 toises, qu'on rencontre à 15 milles de ce havre, elle est navigable, pendant le printemps et l'automne, depuis le lac Ontario jusqu'à l'Onéida. Quand on considère le nombre de ces petits lacs dont elle transporte les eaux à l'Ontario, on est étonné qu'elle ait si peu d'eau pendant l'été.

La même association qui vient de terminer le canal de Stanwick pour unir les eaux du Mohawk avec celles de Wood-Creek, ainsi que celui de Little-Falls, va bientôt s'occuper d'établir des écluses aux chutes de cette première rivière. Elles n'ont que dix à douze pieds de hauteur; mais ce pays, qui, il y a cinq ans, étoit à peine connu et subdivisé, a encore peu d'habitans : on attend

que la rive occidentale, comprise dans la grande concession militaire, et l'orientale, qui est la limite du nouveau comté d'Onondaga, soient un peu cultivées, et qu'on y puisse trouver des provisions.

Considérée sous tous les rapports, cette rivière, qui est le débouché du pays des Jénézées, et la seule communication entre le Mohawk et l'Ontario, est d'une si grande importance, que le Gouvernement de New-York tentera tous les efforts possibles pour faire disparoître les obstacles qui en gênent la navigation depuis le mois de juin jusqu'en octobre.

(2) *Lac Ontario.* C'est le plus oriental des grands lacs à travers lesquels passe la ligne qui divise le territoire des Etats-Unis de celui du Canada. Sa longueur de l'est à l'ouest est de 74 lieues, sa largeur de 35, et sa surface de 2,390,000 acres. La distance de Katarakouy à Niagara, est de 50 lieues. Quoique sa profondeur soit prodigieuse, il est moins sujet aux tempêtes que les autres. On a observé que ses eaux augmentent lentement pendant sept ans, et décroissent dans le même intervalle de temps. Il abonde en poisson, dont plusieurs espèces ne se trouvent point ailleurs : le saumon et l'esturgeon y arrivent de la mer tous les printemps, en remontant le fleuve Saint-Laurent, dont ce lac peut être considéré comme la source. On a cru y voir des poissons d'une grandeur extraordinaire; seroient-ce des cétacés? On voit sur ses rivages, comme sur ceux de l'Océan, des troupes de goëlands qui viennent se repaître des débris que les orages y rejettent.

(3) *Portage d'Onondaga.* Il est occasionné par une chute de 10 à 12 pieds de hauteur, et de 112 toises de largeur, qu'on rencontre à 15 milles d'Oswégo, en remontant la rivière Onondaga. On voit aussi sur cette même

rivière un rapide assez considérable, connu sous le nom de Trois-Rivières, quelques milles plus haut. C'est sur sa rive occidentale que doit être creusé le canal dont on va bientôt s'occuper.

(4) *Canal de Skénectady.* Depuis long-temps on parle d'en ouvrir un qui commenceroit à Albany, ville située sur le Hudson, et finiroit à cette petite ville bâtie sur les bords du Mohawk, là où commence la navigation de cette rivière, obstruée jusqu'à son confluent dans le Hudson, quatre milles plus bas : mais la distance, qui est de quatre lieues, exigeroit des fonds peut-être trop considérables pour un pays dont la population est encore si foible; d'un autre côté, l'importance et l'avantage de cette entreprise augmentent à mesure que les comtés occidentaux de cet Etat et le riche pays des Jénézées se remplissent d'habitans. Il est probable que son Gouvernement, le plus riche de l'Union, et dont l'excellent esprit est bien connu, fera tous ses efforts pour accomplir cette grande et utile entreprise.

(5) *Assédorus.* Nom de deux havres, sur le rivage méridional de l'Ontario, communément appelés le grand et le petit Sodus. Le premier est une baie profonde, qui, un jour, deviendra un port très-utile; il est compris dans la concession du capitaine Williamson. Le second n'a que très-peu d'eau.

(6) *Branches de l'Ohio.* C'est ainsi qu'on appelle les rivières qui tombent dans ce beau fleuve, depuis Pitt'sbourg jusqu'à son confluent dans le Mississipi : on en compte plus de vingt, dont les principales sont le Muskinghum, le Scioto, les deux Myamis, le Wabash, le grand Kanhawa, le Kentukey, le Cumberland, le Ténézée, etc. Suivant M. Jefferson, l'Ohio et ses branches

occupent deux huitièmes de la surface des Etats-Unis.

(7) *Pointe de Missisagès.* C'est le nom de la belle péninsule qui forme le côté occidental du havre de Niagara, jadis donné par une tribu considérable de la nation du même nom, dont les Français obtinrent la permission de construire le fort de Niagara. C'est sur cette péninsule que les Anglais élèvent aujourd'hui la nouvelle ville du New-Ark, devenue le siége du Gouvernement du haut Canada.

(8) *Colonne de vapeurs.* Le bruit de la chute de Niagara, ainsi que l'élévation, et la distance d'où on peut appercevoir cette colonne de vapeurs, dépendent beaucoup de l'état de l'atmosphère et de la force du vent. J'ai entendu dire au capitaine de la petite corvette du Roi, *l'Erié*, qu'il l'avoit apperçue de 54 milles de distance, semblable à un nuage blanc et immobile.

(9) *Ancien Erié.* Enceinte palissadée que les Français élevèrent jadis à l'extrémité du portage, sur le rivage oriental du lac Rapide, pour y déposer, à l'abri des incursions des indigènes, les marchandises venues d'Europe, et les pelleteries qui arrivoient des *pays d'en haut* par les lacs. Il a été connu depuis, je ne sais pourquoi, sous le nom de Slausser.

(10) *Echelles.* Ce sont des arbres où l'on a coupé des entailles, par le moyen desquelles on peut descendre. Celles connues sous le nom de Indian et de Simcoès-Ladders, situées sur le rivage occidental de la rivière Niagara, ont 40 pieds de hauteur.

## NOTES DU CHAPITRE V.

(1) *Scarat.* C'est ainsi que les Chippawais et les Mohawks appellent l'eau-de-vie.

(2) *Ononthio.* Ce mot signifioit père dans la langue des indigènes du Canada. De l'habitude de s'en servir en s'adressant aux Gouverneurs français, est venu l'usage de ne les connoître et de n'en parler que sous ce nom : de-là aussi celui de désigner les Canadiens et le Canada, en disant, les gens ou le pays d'Ononthio; comme on dit, les gens et le pays d'Onas, en parlant de la Pensylvanie.

(3) *Bushy-Run.* Nom d'un défilé très-étroit dans les montagnes d'Alléghény, où le général Bouquet défit, en 1764, un corps considérable d'indigènes, ce qui lui permit de parvenir jusqu'au fort Pitt, alors étroitement bloqué par un autre corps d'indigènes non moins considérable.

(4) *Saganash* (homme rouge). C'est le nom que donnent aux Anglais les indigènes des grands lacs, à cause de l'uniforme de leurs soldats.

(5) *Mouches luisantes* (Fire-flies). Elles ressemblent beaucoup aux abeilles par la couleur et la grosseur; semblables aux scarabées, elles ont deux paires d'ailes, dont la supérieure ne paroît être qu'un étui destiné à mettre l'inférieure à l'abri de la pluie : lorsqu'elles volent, elles en développent une troisième d'où sortent des faisceaux de lumière, qui donnent à la partie inférieure et postérieure de leurs corps, l'apparence d'un charbon allumé. Dans leur état de repos, il n'y a que cette partie inférieure qui soit lumineuse. Cette lumière n'est pas toujours constante, et paroît dépendre de leur volonté. C'est seulement dans les mois de juin, juillet et août, qu'on en voit des milliers dans les marais et les terres humides,

aussi-tôt que le soleil est couché : ce sont des flambeaux volans qui éclairent les objets voisins, et même dissipent en partie les ténèbres de la nuit. C'est sur-tout lorsqu'il tonne et qu'il éclaire qu'elles paroissent dans toute leur splendeur ; c'est alors qu'elles émettent toute la lumière dont elles sont susceptibles. Elles ne font aucun mal, et ne s'élèvent jamais à plus de quatre à six pieds de terre ; on peut les saisir légèrement, et s'en servir pour lire.

(6) *Odzizia.* Mot qui, dans la langue Mohawk, signifie du vin.

(7) *Plaines herbées.* Rien n'est plus frappant que la vue de ces savannes, lorsqu'on sort des sombres et épaisses forêts ; c'est comme une création nouvelle. Elles commencent sous le 38e degré de latitude, et augmentent en étendue à mesure qu'on avance vers le sud. C'est sur-tout dans les deux Florides qu'on en rencontre d'immenses, au milieu desquelles la vue se perd dans un horizon sans bornes ; plusieurs ont 15 milles de largeur, et plus de 50 de circonférence. Leur surface n'est couverte que de roseaux, de trêfle, d'herbe de buffles, et souvent de fleurs odorantes, et jusqu'ici inconnues. Quelques-unes sont ornées de petits lacs limpides, vers lesquels se rendent les tortueux ruisseaux dont elles sont traversées. D'autres ont des îles boisées qui ne s'élèvent que de quelques pieds au-dessus de la plaine, et en interrompent agréablement la monotonie. Les terres hautes qui environnent ces savannes, sont couvertes des plus belles forêts. Ces vastes prairies naturelles sont infiniment utiles aux colons de la Géorgie, du Kentukey, du Scioto, du Wabash et des Illinois, auxquels elles fournissent toute l'année des pâturages abondans pour leurs chevaux et leurs bestiaux.

Quel beau présent la nature a fait aux habitans de cette partic méridionale des Etats-Unis !

(8) *Renards du Point-du-Jour.* Les indigènes ont été si souvent dupes et victimes des promesses et de l'insidieuse politique des blancs, que, pour exprimer l'opinion qu'ils en ont, ils les désignent toujours sous le nom de renards.

(9) *Loups de cette grande île.* Se croyant très-supérieurs aux Européens, c'est sous l'emblême de loups que se désignent ces mêmes indigènes, cet animal étant, comme eux, chasseur et guerrier. Grande île signifie le continent.

(10) *Cayahoga.* Cette rivière tombe dans le lac Erié, à 150 milles de Niagara. Son embouchure forme un petit havre assez commode, mais peu profond; il se trouve dans les limites du pays aujourd'hui connu sous le nom de Réserve du Connecticut.

## NOTES DU CHAPITRE VI.

(1) *Fumer l'alose et les anguilles.* Après les avoir ouvertes, et mises sous le sel pendant vingt-quatre heures, on les met à la fumée; une semaine suffit: tenues ensuite dans un appartement sec et aéré, elles se conservent longtemps. C'est un mets très-délicat, qu'on mange en prenant le thé du matin et de l'après-dîner.

(2) *Six fois vin* Cette expression, synonyme du mot scarat, signifie de l'eau-de-vie.

(3) *Esturgeon d'eau douce.* Ce poisson est moins gros que celui de la mer, mais beaucoup plus huileux; on en voit dans tous les grands lacs, et on commence à en faire de l'huile.

## NOTES DU CHAPITRE VII.

(1) *Tonnawanda.* Jolie rivière, dont le cours est extrêmement tortueux, et qui a près de trente milles de longueur. Elle traverse un pays frais et fertile, et est accompagnée de terres d'alluvion, connues sous le nom de *Bottom lands*, qui, un jour, seront converties en magnifiques herbages. Une de ses branches tombe dans le lac Rapide; et l'autre, connue sous le nom de Beaver-Creek, non loin de la chute. Les indigènes de la tribu Sénecca ont un village vers ses sources, qui ne sont pas éloignées de celles du Buffaloe-Creek, autre rivière dont les eaux se rendent dans l'Erié, vis-à-vis le nouveau fort anglais du même nom.

(2) *Commencement du portage.* Quoique la longueur de ce portage soit considérée comme étant de six lieues, il n'en a réellement que quatre, puisque les vaisseaux arrivant de l'Ontario remontent la rivière de Niagara jusqu'à Queen's town, qui n'est qu'à quatre lieues du fort Chippaway, d'où les marchandises sont embarquées dans des bateaux, qui remontent à la perche jusqu'au mouillage du lac Erié.

(3) *Mouillage.* Il est situé vis-à-vis la pointe la plus orientale du lac Erié, à 100 toises du nouveau fort que les Anglais y ont construit depuis la reddition d'Oswégo, de Niagara, etc. Ce mouillage n'a aucun abri; mais le fond étant excellent, les vaisseaux résistent : néanmoins, lorsque les vents sont violens, ils vont se réfugier sous la pointe Abineau, dix milles plus à l'ouest. Cette pointe n'est qu'une énorme falaise de sable.

(4) *Lac Rapide.* Ce lac, qui précède la chute, est estimé avoir trois milles de largeur, cinq de longueur, et

dix pieds de profondeur. Qu'on se représente une aussi grande masse d'eau, coulant avec une vélocité de 217 toises par minute, à travers mille obstacles, avant de se précipiter du haut de la cataracte, et l'on aura une idée encore bien foible de l'impression que produit sur l'esprit et les sens la vue de ce vaste torrent d'eaux écumantes, qu'on ne peut considérer quelques instans sans éprouver une espèce de vertige.

## NOTES DU CHAPITRE VIII.

(1) *Promontoire d'Alaska.* Grande péninsule du continent de l'Amérique, qui s'avance considérablement vers celui de l'Asie : le célèbre Cook en a déterminé la longitude et les latitudes.

(2) *Pootootamis.* Nation jadis puissante et nombreuse, dont les débris occupent encore les rivages méridionaux du lac Michigan, et ceux des rivières Saint-Joseph et Théakiky. Le Gouvernement français avoit fondé sur la première de ces rivières une mission qui a été long-temps célèbre : elle a cessé d'exister depuis la conquête du Canada.

(3) *Winébagos.* Ancienne nation, dont le chef-lieu est sur une île située à l'extrémité septentrionale du petit lac de leur nom, qui verse ses eaux dans la baie Verte du Michigan, sous la latitude de 44 degrés. Après avoir traversé ce lac, on remonte la belle rivière Outagami l'espace de 60 lieues, d'où un portage d'un mille trois quarts conduit au Ouisconsing, fleuve qui tombe dans le Mississipi, à 500 lieues géométriques de la mer Ce passage étoit très-fréquenté par les Canadiens, qui commerçoient avec les indigènes de la haute Louisiane, avant la conquête de leur pays.

(4) *Lac Winipeg.* Ce grand lac, situé sous le 55[e] degré de latitude, au nord-ouest du lac Supérieur, étoit jadis le dernier terme du commerce des pelleteries. Il verse ses eaux dans la baie de Hudson. Les Anglais ont à la tête de ce lac une factorerie, connue sous le nom de Cumberland-House, estimée être à 200 lieues du grand portage; mais depuis les découvertes de Makensie, ils en ont établi de bien plus éloignées, dont on ne peut avoir aucune idée ni apprécier l'éloignement, sans le secours des cartes d'Aaron Smith, que le citoyen Pierre Tardieu est occupé à graver.

(5) *Arabosca*, ou, ainsi que les indigènes prononcent, *Aratapeskow.* Ce lac, qu'on ne connoît que depuis peu d'années, est sous le 60[e] degré de latitude; c'est la dernière hauteur des terres de cette partie du continent, puisqu'il verse ses eaux dans une rivière nouvellement découverte, qui tombe dans une mer que les glaces ont empêché les voyageurs anglais de parcourir.

(6) *Grand portage.* C'est celui qu'on est obligé de faire pour éviter les cataractes de neuf lieues de longueur, d'une rivière qui a son embouchure dans le lac Supérieur, et qu'on remonte ensuite pendant 50 lieues, à travers quatre petits lacs, pour parvenir à la hauteur des terres; de-là un autre portage moins long conduit, à travers quatorze autres petits lacs, dans celui de la Pluie, connu des indigènes sous le nom de *Tékamionen*, ou dans celui des Bois, dernières limites des Etats-Unis. Ce n'est qu'après avoir surmonté tous ces obstacles, que les marchandises européennes peuvent être échangées contre les pelleteries qu'on obtient des indigènes qui habitent ces régions froides et inhospitalières, et encore si peu connues.

(7) *Sucre d'érable.* Les forêts des pays qui avoisinent

les lacs Michigan, Huron, Erié et Sainte-Claire, de même que celles de la grande péninsule de Michillimakinack, sont si remplies d'érables à sucre, qu'on en fait annuellement une très-grande quantité. C'est l'ouvrage des femmes indigènes, de qui les premières familles canadiennes apprirent cet art, lorsqu'en 1710, elles vinrent du bas Canada fonder la ville du Détroit. Si la population de ce pays étoit plus nombreuse, la quantité qu'on en exporteroit seroit prodigieuse : elle est déjà considérable. J'ai oui dire à plusieurs habitans de cette ville, qu'année commune, ils en envoyoient à Niagara de 6 à 700 milliers. Anciennement, les religieuses de Montréal le clarifioient, et en faisoient de petits pains qu'on envoyoit en Europe. J'en ai vu qui avoient été faits de la sève du grand bouleau noir, et que les connoisseurs ne pouvoient distinguer de celui d'érable : il devient même plus éclatant, après avoir été raffiné.

(8) *Fondation d'une ville nouvelle.* Pendant son administration du haut Canada, le colonel Simcoe avoit formé le projet de fonder une ville sur la rivière la Franche, qui tombe dans le lac Sainte-Claire : ce projet impraticable s'est évanoui aussi-tôt que ce Gouverneur fut rappelé. Il n'y a que des circonstances extrêmement favorables, et non des projets militaires, qui puissent déterminer les colons à aller s'établir si loin de leurs anciens foyers, comme cela arrive si souvent dans les Etats-Unis, sur-tout dans un pays comme le Canada, dont le Gouvernement, je ne sais pourquoi, n'accorde que très-difficilement des titres de possession. Sur cent familles, il n'y en a peut-être pas dix qui en aient.

(9) *Pays des Jénézées.* C'est sous ce nom qu'on désigne sur les cartes la partie occidentale de l'Etat de New-York,

que traverse la rivière du même nom. Ce pays, situé à 250 milles de la rivière Mohawk, est renommé pour la fertilité de son sol et la richesse de ses plaines. Malgré son insalubrité, les colons y arrivent de toutes parts : en 1797, on y en comptoit près de 10,000. Une fois peuplé, assaini, cultivé, il deviendra un des cantons les plus productifs de cet Etat. Les denrées descendent par la rivière Sénecca dans l'Onondaga (ou Oswégo), d'où elles remontent dans le lac Onéida, le Wood-Creek, et entrent dans le Mohawk par le canal de Stanwich, qui vient d'être terminé. Ce pays, acquis des indigènes en 1789, contient 2,184,000 acres.

## NOTES DU CHAPITRE X.

(1) *Marais de cèdre blanc* (white cedar swamp). Cet arbre, remarquable pour la durée et la légèreté de son bois, est de l'espèce connue dans les Etats méridionaux sous le nom de *cupressus disticha*. Il ne vient que dans des terreins particuliers et humides. Les parties maritimes du Jersey et de la Pensylvanie en sont couvertes; sa force végétative est si grande, que ses racines n'ont besoin que d'un très-petit espace : voilà pourquoi les forêts de cèdre blanc sont si épaisses, et cet arbre, si haut de tige. Ces forêts durent éternellement, lorsqu'elles sont exploitées avec soin; car aussi-tôt que le soleil a lui sur les emplacemens dont on a coupé les arbres, on les voit sortir de terre par milliers, et croître avec la rapidité de l'acacia. Son bois est si utile, qu'il est à desirer de le voir couvrir les terreins marécageux et maritimes de l'Europe.

(2) *Nouveaux noms.* A l'exception des noms des villes et des comtés, le Gouvernement n'ayant soumis à aucune formalité ceux qu'on donne aux bourgs, aux villages et

aux rivières, c'est au hasard ou au caprice des colons que sont dus la plupart de ceux qu'on voit sur les cartes. Chaque propriétaire d'une concession un peu considérable, lui donne celui qui lui plaît, et le fait enregistrer. En général, c'est aux arpenteurs qu'est due la conservation de ceux par lesquels les indigènes désignoient les lacs, les rivières et les montagnes; excepté dans les Etats dont les premiers habitans vécurent long-temps en bonne intelligence avec eux, comme dans la Pensylvanie, le Jersey, la Virginie, et quelques cantons de Massachussets, où l'habitude d'entendre fréquemment prononcer ces noms ne tarda pas à les consacrer. Il seroit à desirer qu'il en eût été ainsi dans tout le continent : rien cependant n'étoit plus naturel que de s'identifier au pays dont on venoit de s'emparer, en adoptant ces noms antiques et respectables, seuls témoins qui, dans la suite des siècles, attesteront l'existence de ces nations. Cet oubli a été bien plus général encore dans les colonies espagnoles.

## NOTES DU CHAPITRE XI.

(1) *Rivière Outawa.* De toutes les rivières qui arrosent le Canada, c'est celle dont la navigation est la plus pénible ; elle a trente-deux portages, sans parler de ses nombreux rapides. Malgré tous ces obstacles, elle est très-utile à ceux qui font la traite avec les indigènes du nord. Elle est formée de deux branches, qui tombent dans le lac des Deux-Montagnes, à 30 milles de Montréal. La première, qui vient des hauteurs du voisinage de la baie de Hudson, traverse dans son cours le lac Témiskaming. La seconde prend sa source à quelques milles du Neppissing, autre lac qui communique avec le Huron. De Montréal, il faut vingt jours pour remonter l'Outawa, et parvenir à ce

dernier lac, et près de trois mois pour en suivre les rivages, franchir le détroit de Sainte-Marie, côtoyer le rivage septentrional du lac Supérieur, et arriver enfin au grand portage. Les difficultés de ce long et pénible voyage de 380 lieues, sont plus ou moins grandes, suivant les saisons et la hauteur des eaux.

Ce sont des Canadiens que les Anglais emploient pour ces navigations intérieures: au courage et à la persévérance, ces hommes unissent la patience, l'industrie et l'adresse nécessaires pour surmonter tant d'obstacles, prévoir et réparer les nombreux accidens auxquels ils sont exposés. Leur constante gaîté au milieu de ces sombres forêts du nord, le long de ces âpres rivages, n'est pas moins admirable. Encouragés par de bons procédés, animés par la pipe et quelques chansons, ils pénétreroient jusqu'au cercle polaire. Ce furent des Canadiens qui accompagnèrent, il y a cinq ans, M. Makensie dans les deux voyages qu'il entreprit pour parvenir à la mer à travers le continent, dans un espace de huit cents lieues. C'est à leur infatigable industrie qu'il a dû le bonheur de découvrir la rivière, ou plutôt le golfe de Cook, et d'arriver jusqu'à son embouchure; et celui enfin de revenir sain et sauf à Montréal.

(2) *Chutes de la Passaïck.* Après un cours doux et tranquille, cette rivière se précipite tout-à-coup du haut d'un rocher de 72 pieds de hauteur, dont la largeur est de 130, et qui paroît avoir été fendu dans le milieu par quelque grande secousse. C'est dans le voisinage de cette belle chute qu'on a fondé la nouvelle ville de Patterson, où, par le moyen de ses eaux, on devoit établir des filatures et plusieurs autres machines; mais les bouleversemens arrivés en Europe ont occasionné de si grands

changemens dans le commerce, que cet établissement n'a pas prospéré. L'époque favorable aux manufactures n'arrivera que quand la population de ces Etats sera devenue beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui, et que les terres de l'intérieur seront couvertes d'habitans.

(3) *Chutes du Jénézée.* Les trois chutes qui se trouvent sur cette rivière, dans un espace de 250 toises, sont beaucoup moins intéressantes par la grandeur et la bizarrerie de leurs accessoires, que par l'uniformité et la beauté des nappes. Ces eaux, aussi-tôt qu'elles se sont précipitées, reprennent un cours doux et tranquille. La première chute a dix-sept toises de hauteur perpendiculaire, la seconde cinq, et la troisième douze. La largeur de ces trois chutes est estimée de 42 toises. Cette pente soudaine de 200 pieds dans un aussi court intervalle, est formée par une colline qui traverse ce canton, et va se joindre aux montagnes d'où coulent les sources du Jénézée, et qui forme la hauteur des terres qui, d'un côté, versent les eaux dans la Susquéhannah, et de l'autre, dans l'Ontario.

(4) *Cohos du Mohawk.* Cette cataracte du Mohawk est à dix milles d'Albany, et à trois de son confluent dans le Hudson. Elle a 950 pieds de largeur, et 50 de hauteur perpendiculaire. Pendant la crue des eaux, c'est une superbe nappe que rien n'interrompt ni ne divise; quand elles sont basses, elles se précipitent avec une violence extrême à travers un grand nombre de rochers, dont la teinte noire contraste avec la blancheur de ses flots écumans. Le spectacle de cette cataracte n'est cependant pas aussi frappant qu'il pourroit l'être, étant considérablement affoibli par la hauteur des rivages, entre lesquels elle tombe. Non loin de cette chute, on a bâti un village

du même nom : un mille plus bas, est le pont qu'une association incorporée fit construire il y a quelques années.

(5) *Montmorency et la Chaudière.* La première de ces chutes est sur le rivage du fleuve Saint-Laurent, sept milles au-dessous de Québec. Sa largeur est de 50 pieds, et sa hauteur de 240. De loin, on croit voir une avalanche de neige, tant la couleur des eaux est blanche. Après s'être reposées dans un vaste bassin environné de rochers inaccessibles, elles coulent tranquillement dans le fleuve. Pour jouir plus commodément des beautés de cette cataracte, le général Haldiman, lorsqu'il étoit gouverneur du Canada, fit construire sur les bords de l'escarpement oriental, un pavillon soutenu par le moyen d'une charpente qui a plus de 200 pieds de hauteur, et est appuyée contre les rochers.

Quoique celle de la Chaudière soit moins haute que celle de Montmorency, sa largeur, qui est considérable, les groupes d'arbres, la forme des rochers, les différens accessoires, très-pittoresques, la rendent plus intéressante que la première.

(6) *Passage du Ténézée.* Ce passage à travers la chaîne de montagnes connues sous le nom de Cumberland, est, dit-on, beaucoup plus intéressant que celui du Potawmack à travers *le Blue-Ridge.* Après avoir baigné pendant plus de 100 milles les bases de ces montagnes inexpugnables, ce fleuve les a brisées dans l'endroit le plus foible et le plus étroit. Sa largeur, qui, avant d'y arriver, étoit de 460 toises, se réduit tout-à-coup à 50; mais au moment où il entre dans la montagne, la saillie d'un énorme rocher, dont il n'a pu vaincre la résistance, donne à son impétueux courant une direction presque circulaire,

extrêmement dangereuse pour les bateaux, que ce tournoiement rapide absorbe et engloutit. C'est ce que les géographes appellent *the Whirl* ou *Suck*. Aussi-tôt que ce fleuve est sorti de cette montagne, qui n'a qu'un mille de profondeur, il reprend sa largeur et sa tranquillité ordinaire. Ce lieu est à 510 milles de son embouchure dans l'Ohio, et à six au-dessous des villages Cherokées, situés sur le Chikamaga.

De tous les points de niveau avec la cataracte, c'est celui où l'on parvient le plus facilement; il est sur le bord même et à quelques pieds au-dessus de la branche occidentale, d'où, sur la droite, on voit ce vaste torrent qui, après avoir traversé le lac Rapide avec un bruit et une impétuosité incroyable, se précipite sous les pieds du spectateur dans un vaste abîme, dont les flots irrités sont dans une agitation continuelle. Quoique magnifique et étonnant au-delà de toutes conceptions, le spectacle qu'offre cette chute, vue d'en bas, est infiniment plus sublime et plus varié, parce qu'alors on peut en contempler la nappe toute entière, ainsi que l'île du milieu, et quelques parties du rivage et de la branche orientale.

(7) *Passage de la Délaware.* Ce monument de la puissance des eaux doit être moderne, puisqu'il existe encore des preuves que cette rivière traversoit cette même chaîne à 15 milles vers le sud-est, au fond d'une gorge connue sous le nom de Wind-Gap : elle conserve encore tout ce qui peut convaincre qu'elle a été pendant long-temps le lit d'une rivière ; le fond n'est que du gravier; les rochers dont elle est parsemée sont nus, et paroissent avoir été lavés : il est encore si âpre, qu'on a été obligé de pratiquer le chemin sur l'ancien rivage méridional, dont l'escarpement et les blocs saillans attestent le ravage des eaux.

(8) *Détroit de Sainte-Marie.* Ce détroit, qui sert de canal d'écoulement aux eaux du lac Supérieur, est estimé avoir 40 milles de longueur. Les canots qui viennent du Huron, peuvent le remonter jusqu'à trois quarts de mille de ce premier lac; mais depuis ce point, il faut nécessairement faire un portage. La quantité d'eau que ce détroit verse dans le Huron, n'est pas aussi considérable qu'on le croiroit, vu l'immensité de cette mer intérieure, et le grand nombre de rivières qui y affluent. Ce détroit sert d'asyle, pendant l'hiver, à une innombrable quantité de poissons.

(9) *Pont naturel.* Les détails relatifs à ce singulier phénomène, que l'auteur avoit insérés dans ses notes, ayant paru très-inférieurs à ceux de Chastelux, le traducteur a cru devoir les remplacer par ceux de ce voyageur. *Voyez* tome II, page 305.

« Le pont naturel forme une voûte de quinze toises de longueur, de l'espèce de celles qu'on nomme corne de vache. La corde de cette voûte est de dix-sept toises à la tête d'amont, et de neuf à celle d'aval. L'arc droit est une ellipse si applatie, que le petit axe n'est pas un douzième du grand. Le massif de roc et de pierre qui charge cette voûte, est de 49 pieds sur la clef du grand cintre et de 37 sur celle du petit; et comme on trouve à-peu-près la même différence dans le nivellement de la colline, on peut croire que la voûte est de niveau sur toute la longueur de la clef. Il n'est pas inutile d'observer que le roc vif se continue sur toute l'épaisseur de la voûte, et que du côté opposé, elle n'a que 25 pieds dans sa plus grande largeur, et va toujours en se rétrécissant ».

« Toute la voûte ne semble faire qu'une seule et même pierre; car les espèces de joints qu'on observe à la tête

d'amont, sont l'effet d'un coup de tonnerre qui frappa cette partie en 1779. L'autre tête n'a pas la moindre veine, et l'intrados est si uni, que les martinets qui voltigent autour en grand nombre, ne peuvent s'y attacher. Les culées, qui ont un très-petit talus, sont très-entières, et, sans être planes, ont tout le poli qu'un courant d'eau donneroit à une pierre brute au bout d'un certain temps. Les quatre rochers adjacens aux culées, paroissent être de la plus parfaite homogénéité, et avoir un très-petit talus: ceux de la rive droite du ruisseau ont 200 pieds d'élévation au-dessus de l'eau, l'intrados de la voûte, 150, et les deux rochers de la rive gauche, 180. Ces rochers sont de matières calcaires. Ce pont est à 10 milles de la Fluvana ».

(10) *Surface des lacs au-dessus de la chute.* Voici l'estimation de leurs surfaces, que je tiens d'un membre du Congrès, très-instruit de la géographie de l'intérieur du continent.

| | Lieues quarrées. |
|---|---|
| Lac Erié | 3000 |
| Lac Sainte-Claire | 380 |
| Lac Huron | 7420 |
| Lac Michigan | 4780 |
| Lac de la Baie-Verte | 475 |
| Lac Supérieur | 12,756 |
| Les quatre lacs du grand portage | 1740 |
| Les quatorze lacs qui conduisent au lac de la Pluie | 2240 |
| Lac de la Pluie | 2175 |
| Lac Rouge | 2000 |
| Lac des Bois | 1900 |
| Total | 38,866 |

(11) *Fort et rivière Chippaway.* C'est à l'embouchure de cette rivière, qui tombe sur la rive occidentale du lac des Rapides, à trois milles de la chute, que les Anglais viennent de construire un petit fort et des magasins : c'est l'extrémité du portage. A vingt milles à l'ouest de la pointe Abineau, une autre rivière du même nom verse ses eaux dans le lac Erié.

(12) *Queen's town.* Nom pompeux que les Anglais ont donné à un très-petit village situé sur la rivière Niagara, à trois lieues de l'Ontario, dernier terme de la navigation de ce lac, où ils ont construit un quai et des magasins. C'est de ce lieu que commence le portage.

(13) *New-Ark.* Ville nouvellement fondée par les Anglais, sur la pointe des Missisagès, vis-à-vis le fort de Niagara. En dépit de la morgue des fondateurs, le public ne la connoît que sous ce dernier nom.

(14) *Kéwassa.* Nom indigène d'un insecte connu sous celui de Woodtick. Cet insecte, dans son état de repos, ressemble à un grain de lentille par la couleur et la grosseur. Bien différent des autres, la femelle ne peut donner la vie à ses petits qu'en perdant la sienne : pour cet effet, elle se place vers l'extrémité des branches les plus voisines des sentiers et des chemins, d'où elle s'élance sur tout ce qui passe à sa portée : mais telle est la violence de cet élan, qu'elle crève en approchant de l'objet, et par ce moyen, disperse sa nombreuse progéniture sur l'homme ou l'animal qu'elle avoit apperçu. Ces atomes s'insinuent promptement dans les pores de la peau, où ils ne tardent pas à causer des inflammations, qui ne peuvent être dissipées que par l'application des feuilles de tabac.

(15) *Ephémères.* « Aussi-tôt que ces mouches sont sorties du sein des eaux, les unes prennent leur vol vers

la terre; les autres, plus foibles, rampent sur les herbes, jusqu'à ce qu'elles aient acquis la force de suivre leurs compagnes. Cette résurrection de l'abîme commence le matin de bonne heure, et cesse aussi-tôt que le soleil est levé. Aux approches du soir, on les voit voltiger en quantités innombrables, comme des nuages qui se balancent dans les airs, en s'approchant insensiblement de la rivière, peu à peu elles descendent vers la surface des eaux, y déposent leurs œufs, et terminent leur vie. Ceux-ci, enveloppés d'une liqueur visqueuse, surnagent pendant quelque temps, et vont au fond. Le petit, dès qu'il est éclos, s'enfonce dans la vase, où il croît, vit et habite jusqu'au printemps : animé par la chaleur de la saison, il se change alors en nymphe, et fait son entrée dans le monde. Quelle singulière destinée ! un an est le terme de son existence, et de ce nombre de jours, il en passe 360 sous une forme hideuse, enseveli dans la boue, ayant à peine dans cette prison la faculté de se mouvoir; car chaque larve n'a pour apanage qu'une étroite cellule dont il ne sort jamais, et dans laquelle il ne peut faire qu'un mouvement perpendiculaire vers la surface de l'eau, pour se nourrir de quelques atomes, chercher un peu d'air, et voir la lumière du jour; encore dans ce court voyage, doit-il soigneusement se tenir sur ses gardes, pour éviter la dent des ennemis dont il est sans cesse environné ».

« Appelés tout-à-coup de cette obscure et misérable existence, à une vie plus brillante, ces insectes sont doués des plus heureuses facultés, parés de ce que la nature a de plus belles couleurs, d'une forme élégante, libres, légers comme l'air pur qu'ils traversent : ils voltigent au milieu des fleurs jusqu'au déclin du soleil; alors ils vont mourir. Mais pendant ce court intervalle, ils ont connu les plaisirs

de l'amour, ils ont vécu un an, et n'ont été qu'un seul jour heureux ». (*Extrait de l'élégante traduction du citoyen Benoist, des Voyages de John Bartram dans les deux Florides; tome 1, page 55.*) NOTE DU TRADUCT.

## NOTES DU CHAPITRE XII.

(1) *Marietta.* Ville fondée en 1787, sur le confluent du Muskinghum avec l'Ohio, à 58 lieues de Pitt'sbourg, et à 160 de Philadelphie, par une colonie de militaires de Massachussets, sous la conduite des généraux Parsons, Putnam et Varnom. C'est le premier établissement que les Etats-Unis aient formé sur le rivage nord-ouest de ce fleuve. Ces officiers s'étant associés avec plusieurs autres personnes, sous le nom de compagnie de l'Ohio, achetèrent du Gouvernement une grande quantité de terres, limitrophes de celles qu'ils en avoient reçues comme récompense de leurs services. Conformément à l'ancien usage, ce million d'acres a été divisé en districts de six milles quarrés, et ces districts en trente-six lots d'un mille, contenant chacun 650 acres. Deux de ces lots ont été réservés pour les écoles futures, et deux autres à l'usage du culte. Jamais colonie ne fut établie sur des principes plus sages, ni sous des auspices plus favorables. Les terres avoient été légalement acquises des indigènes; parmi les colons travaillans, il n'y avoit pas un seul homme de mauvaises mœurs. J'entre dans ces détails avec d'autant plus de confiance, que j'ai été très-lié avec les fondateurs: ils emmenèrent avec eux un ministre et un maître d'école. Aussi, malgré la guerre des indigènes, cette colonie n'a pas tardé à prospérer. On compte aujourd'hui près de douze mille habitans sur les bords du

Muskinghum *. Ils y ont établi plusieurs manufactures de première nécessité, que l'éloignement des villes maritimes a fait promptement fleurir. Cette ville, qui déjà contient 118 maisons et près de 500 habitans, a été construite sur l'emplacement d'un ancien camp retranché, digne, par son étendue et par sa haute antiquité, d'exciter la curiosité. Heureusement les fondateurs, hommes très-instruits, et ayant été long-temps militaires, en ont soigneusement conservé les parties les plus frappantes.

(2) *Etat de Washington.* Quoique ce nom n'ait pas encore été légalement donné à cette belle partie ultramontaine des Etats-Unis, je me conforme aux intentions des fondateurs, dont j'ai plusieurs lettres datées de *Marietta, Etat de Washington, sur l'Ohio.* On comprend aujourd'hui sous ce nom, toute la région acquise des indigènes, qui s'étend jusqu'au Wabash et aux Illinois. Pour pouvoir y établir un Gouvernement provisoire, ainsi que l'administration de la justice, le Congrès l'a divisée en quatre comtés: Washington, Sainte-Claire, Hamilton et Knox, qui sont assez considérables pour former dans la suite autant d'Etats. Ce réglement est du 13 juillet 1787. Il y a envoyé un Gouverneur, trois Juges et un Secrétaire-greffier, autorisés à introduire telles loix des anciens Etats qu'ils croiront nécessaires au maintien de la tranquillité. Ces loix, ces réglemens provisoires continueront d'être observés jusqu'à ce que la première Assemblée législative de ce nouveau pays les ait adoptés, ou en ait promulgué de nouveaux: lorsque, en raison de 500 votans par député, cette assemblée en contiendra 25, elle pourra envoyer un délégué au Congrès; et lorsque la population

* Il y en avoit près de 20,000 en 1798.

sera de 60,000 ames, ce nouvel Etat sera reçu dans la Confédération, et jouira de tous les priviléges des autres membres de l'Union. Le Gouvernement provisoire sera composé, aussi-tôt que la population le permettra, d'un Gouverneur, sans l'assentiment duquel il ne pourra pas y avoir de loi, d'un Conseil législatif, composé de cinq membres, et d'une assemblée de députés. Les loix, comme celles des anciens Etats, seront fondées sur les bases de la liberté civile et religieuse. Il n'y aura point d'esclavage; les terres seront franches et libres. Tel est le foible apperçu du sage réglement qui a accompagné l'établissement de la première colonie américaine sur le rivage nord-ouest de l'Ohio en 1787.

(3) *Lac Erié.* On estime qu'il a cent lieues de longueur depuis le fort Erié jusqu'à l'embouchure du Miami, trente de largeur, et vingt-cinq brasses seulement de profondeur. Voilà pourquoi ses eaux cristallines perdent leur transparence aussi-tôt que les vents agitent sa surface. On ne trouve d'abri sur le rivage septentrional, que sous la pointe Abineau et sous la longue péninsule; encore n'est-il pas sûr dans certaines saisons de l'année. Le rivage méridional n'est qu'une vaste plage sablonneuse, sur laquelle on trouve Presqu'Isle, l'embouchure du Cayahoga et du Sandusky : mais ces havres n'ont que dix pieds d'eau. De même que les bords de la mer, ceux de ce lac sont couverts de goélands et d'autres oiseaux aquatiques. Les montagnes de sable que les vents et les vagues ont élevées vers la pointe Abineau, ressemblent, par leur hauteur, aux grandes falaises de l'Océan. Les îles qui occupent toute la partie occidentale de ce lac, sont remarquables par l'énorme grosseur des arbres dont elles sont couvertes : nulle part on ne voit des cèdres rouges d'un aussi grand diamètre;

mais il est dangereux d'y débarquer, à cause de la prodigieuse quantité de serpens et de reptiles qui paroissent s'être emparés de ces sombres et épaisses forêts. Ce lac est rempli d'excellent poisson, et sur-tout d'esturgeons, dont on commence à faire de l'huile.

(4) *Danses.* Les indigènes ne connoissent que celles qui ont rapport à la guerre; ce sont des pantomimes qui, quand elles sont bien exécutées, en représentent parfaitement l'objet; on ne peut pas s'y méprendre : telles sont celles de la découverte, d'un combat, de la victoire, et de la retraite.

(5) *Castors.* Depuis que la cupidité des indigènes a été excitée par l'appât du gain, ils ne respectent plus, comme auparavant, ces animaux, dont ils laissoient toujours échapper un certain nombre; ils détruisent tous ceux qu'ils rencontrent : cela est si vrai, qu'on observa à Québec, en 1797, lors de l'arrivée des pelleteries, une diminution de 15000 peaux.

(6) *Les mois.* Les indigènes divisent l'année en douze lunes, auxquelles ils ont donné les noms suivans :

| Mois. | Lunes. |
|---|---|
| Janvier | Froide. |
| Février | De la Neige. |
| Mars | Des Vers. |
| Avril | Des Plantes. |
| Mai | Des Fleurs. |
| Juin | Chaude. |
| Juillet | Du Chevreuil. |
| Août | Des Esturgeons. |
| Septembre | Du Maïs. |
| Octobre | Des Voyages. |
| Novembre | Du Castor. |
| Décembre | De la Chasse. |

(7) *Eclats.* Après avoir enfoncé dans la chair de leurs victimes un grand nombre de petits morceaux de bois résineux, ils y mettent le feu, et contemplent, en poussant des éclats de rire, les indescriptibles tourmens de ces malheureux.

(8) *Chanson de Mort.* Elles ne contiennent, en général, que le récit de leurs prouesses, ou de celles de leurs ancêtres, à la guerre et à la chasse; mais quand ils vont au fatal poteau, ce sont des invectives et des insultes adressées à leurs bourreaux. Voici une de ces chansons, traduite du shawanèse.

« Je vais mourir. Je vois les lâches, ainsi que le feu et » l'eau bouillante qui vont m'arracher la vie. Lorsqu'on » parlera de moi au village de ***, les guerriers diront : » — N. est mort comme un brave, en méprisant la fureur » de ses ennemis; aiguisons nos toméhawks, pour couvrir » son corps de chevelures; s'ils ont bu le bouillon de sa » chair, nous boirons le bouillon de la leur, et donnerons » leurs os à nos chiens. — Attache-moi fortement, entends-tu ?... Tourmente-moi comme je t'aurois tourmenté, tu verras si je suis femme.... Non, N. ne craint » ni les souffrances ni la mort. Mes braves ancêtres m'attendent dans le pays de l'Ouest; je vais les rejoindre. » Mais qui me remplacera au village » ?

(9) Dans les anciennes guerres du Canada, un chef Onondaga ayant été pris par les alliés des Français, fut mis au poteau et tourmenté suivant l'usage; il insulta si grièvement les spectateurs en chantant sa chanson de mort, qu'un jeune Huron, transporté de rage, lui enfonça son couteau dans le ventre à plusieurs reprises. — « Tu es un grand fou, lui dit tranquillement le captif, puisque tu ne peux pas modérer ta fureur. Ne vois-tu pas

qu'en abrégeant ma vie, tu abrèges le plaisir de la vengeance, en ne me donnant pas le temps de te montrer comment un chef Onondaga sait supporter les douleurs de la mort »?

(10) *Peter Otséqué.* Six semaines après que ce jeune Mohawk fut revenu de Paris, où il avoit passé trois ans chez M. de la Fayette, et avoit reçu toute l'éducation dont il étoit susceptible, il se dépouilla de ses vêtemens européens, endossa l'habillement de ses compatriotes, et ne voulut garder que le hausse-col qu'il avoit reçu de son bienfaiteur. Peu après cette métamorphose, il se maria, et il est redevenu depuis aussi parfaitement indigène, que s'il n'eut jamais quitté ses forêts, ni vécu dans la capitale de l'Europe.

(11) *Chansons.* Ainsi que les danses, les chansons de ces peuples ne sont relatives qu'à la guerre. Quoiqu'ils n'aient pas eu, comme les anciens Celtes, Scandinaves et Germains, de bardes pour composer leurs hymnes des combats et chanter la victoire, ils ont pu exprimer toute la férocité de leurs sentimens dans des chansons de cannibales. Leur antiquité prouve que, de tous les temps, dévorer les vaincus, boire le bouillon de leur chair, a été considéré comme une des récompenses de la victoire. Si cette barbare coutume a cessé, ce n'est pas parce qu'ils en sentent l'horreur, mais parce que le commerce des pelleteries, et la rapide diminution de leur nombre, ont tari la source de leurs dissentions et de leurs guerres. Je l'avoue, ce n'est pas sans peine et sans dégoût que je retrace ici ces affreuses images, ces hurlemens de cannibales, auxquels ils donnent le nom de chansons. La première a été traduite du Mohawk; la seconde, de l'Arkansa *; ce qui

* Nation jadis nombreuse et puissante, et l'une des plus considérables de la Louisiane, après celle des Natchées. Elle pos-

prouve que les indigènes de la Louisiane, quoique vivant sous un si beau soleil et sur un sol aussi fertile, connoissoient aussi l'anthropophagie, cette tache honteuse, ce péché originel de la race humaine.

*Chanson Mohawk.*

Levons le toméhawk,
Suspendons nos chaudières;
Graissons tous nos cheveux,
Peignons tous nos visages,
Chantons la chanson du sang,
Ce bouillon des guerriers:
Désennuyons les morts,
Partons pour les couvrir,
Et disons-leur tout haut,
Qu'ils vont être vengés.

*Refrein.*

Buvons le sang, et mangeons
La chair de nos ennemis.

*Chanson Arkansa.*

Je vais en guerre venger la mort de nos braves,
Comme le loup affamé, je serai inexorable;
J'exterminerai nos ennemis, et les dévorerai;
Je tannerai la peau de leurs crânes sanglans:
Comme la grêle, j'écraserai leurs femmes et leurs enfans,
Et comme le tonnerre, je consumerai leurs villages.

*Refrein.*

Je vais en guerre, venger la mort de nos braves;
Comme le loup affamé, je serai inexorable.

---

sédoit tout le pays que traverse la grande et belle rivière à laquelle elle a laissé son nom, et qui tombe dans le Missisipi à 223 lieues de la mer. L'étendue des vastes plaines herbées qu'elle arrose, n'a pas encore été déterminée par des observations astronomiques : on croit qu'elles s'étendent jusqu'aux eaux de Rio del Norte.

## NOTES DU CHAPITRE XIII.

(1) Le premier enfant européen qui ait vu le jour sur le territoire aujourd'hui possédé par les Etats-Unis, naquit à Roanoke, dans la basse Caroline septentrionale, d'Ananias Dave, le 18 août 1587, 189 ans avant la déclaration de l'indépendance : cet enfant étoit une fille, qui fut nommée Virginie, du nom que sir Walter Raleigh s'étoit proposé de donner, en l'honneur de la reine Elisabeth, à cette partie du continent, sur laquelle plusieurs compagnies avoient déjà été conduites, et massacrées par les indigènes. Cette dernière fut obligée de se rembarquer et d'aller dans la baie de Chésapeak, sous la conduite de lord Délaware.

(2) Possesseur d'un mobilier considérable, M. Bull ne crut pas, après la prise de Charlestown, devoir exposer ses richesses à la rapacité des Anglais; il partit à la tête de 200 nègres, et suivi d'un grand nombre de chariots qui portoient ses effets et des provisions pour sa petite armée, il traversa ainsi les deux Carolines et une partie de la Virginie, établissant son camp tous les soirs dans l'endroit le plus commode. Il arriva ainsi à Tukahoe, sur la rivière James, chez M. Randolphe, riche habitant de la Virginie, et son ancien ami. Celui-ci lui donna un terrein près de sa maison, sur lequel il en fit aussi-tôt construire une par ses nègres; et il y vécut tranquillement au milieu de ses esclaves et de ses troupeaux. Ne croit-on pas voir ces anciens patriarches émigrer avec leurs familles, sûres de trouver par-tout une terre qui les recevra et les nourrira »? (*Chastelux, tome II, page 115.*) NOTE DU TRADUCTEUR.

(2[bis].) *Savannes.* On en voit de toutes les grandeurs :

celles que traverse le Missisipi, sont d'une étendue si prodigieuse, que, jusqu'ici, les limites n'en sont pas connues. Leur sol est uni, plat, couvert d'herbes ou de roseaux: on ne voit des arbres et des buissons que sur quelques îles. Elles sont humides dans le printemps. C'est le séjour constant de buffles, de chevreuils, d'ours, de nombreux troupeaux de dindes, et d'une grande quantité de reptiles.

(3) *Audacieux king-bird. L'annius tirannus.* De tous les oiseaux de ce pays, c'est un de ceux qui possèdent l'art du vol au plus haut degré de perfection. Impatient, jaloux, arrogant, sur-tout lorsqu'il a des petits, il vit dans un état de guerre continuelle, non-seulement avec les oiseaux de son voisinage, mais avec ceux que le hasard conduit dans son canton; il ne redoute ni les faucons, ni les éperviers, au vent desquels il a toujours l'art de se tenir pour les attaquer. Rien n'est plus intéressant à voir, sur-tout lorsque le vent souffle avec violence, que ses longs et sanglans combats avec les corneilles, qu'il oblige à se refugier dans les bois. Heureux le colon qui en a quelques-uns pour gardiens de ses champs de maïs! Il peut être assuré que leur extrême vigilance, leur infatigable persévérance et leur audace, mettront son domaine à l'abri de toute espèce de déprédation: mais d'un autre côté, il détruit les abeilles et chasse les oiseaux, dont le ramage est si intéressant, sur-tout en Virginie, où cette douce mélodie est plus commune que par-tout ailleurs. Le climat n'étant pas aussi chaud que dans les deux Carolines, ni aussi froid que dans les Etats du nord, il n'est point étonnant que ces jolis musiciens l'aient choisi comme leur patrie de prédilection.

(4) *Grives.* « Je m'arrêtai quelque temps à entendre,

au coucher du soleil, deux grives rousses qui paroissoient s'être défiées au chant, comme les bergers de Théocrite. Cet oiseau peut être considéré comme le rossignol de l'Amérique. Il ne ressemble à la grive d'Europe que par la forme, la couleur et les habitudes; mais il est du double plus gros. Quoique son chant soit semblable à celui de cette dernière espèce, cependant il est tellement varié et perfectionné, que, si on en excepte les notes égales et plaintives du rossignol, on pourroit prendre l'un pour l'autre ». (*Voyage de Chastelux, tome* II, *page* 79.) Note du traducteur.

(5) *Oiseau moqueur.* « Je m'étois levé avant le soleil, et tandis qu'on préparoit le déjeûner, je me promenois autour de la maison; les oiseaux se faisoient entendre; mais mon attention fut bientôt fixée par un chant fort agréable, qui paroissoit venir d'un arbre voisin : c'étoit le *mocking-bird* qui saluoit le soleil levant. D'abord je craignois de l'effaroucher; mais tout au contraire, ma présence parut lui faire plaisir; il chanta mieux que jamais, en voltigeant de branches en branches. Ce singulier oiseau, aussi remarquable par son agilité que par son ramage, s'élève et s'abaisse continuellement. On ne peut lui reprocher de fatiguer son auditeur; car rien n'est si varié que son chant. Vient-il d'entendre l'alouette ou la grive? c'est l'alouette ou la grive que vous entendez. Entend-il chanter quelqu'un? il chantera comme lui. Si ce sont des Ecossais, il répétera l'air d'une romance douce et plaintive; si ce sont des Allemands, on y reconnoîtra la gaîté d'un Souabe ou d'un Alsacien. Quelquefois il pleure comme un enfant, ou rit comme une fille. Comme il eut lieu d'être content de moi, il ne me cacha aucuns de ses talens; on eût dit qu'après m'avoir donné un joli concert,

il vouloit encore me donner la comédie : en effet, il se mit à contrefaire différens oiseaux, ce qu'il fit de la manière la plus reconnoissable. Lorsque je me rapprochai de la maison, il me suivit d'arbre en arbre, toujours continuant de chanter, tantôt ses propres chansons, tantôt ce qu'il avoit appris dans ses voyages ». *(Voyage de Chastelux, tome II, page 7.)* NOTE DU TRADUCTEUR.

(6) *Grues.* « Cet intéressant oiseau a environ six pieds de long, et depuis les ongles des pattes jusqu'au bec, cinq de hauteur : ses ailes ont de huit à neuf pieds d'envergure; sa queue est très-courte, mais les plumes pendantes qui s'en échappent des deux côtés, sont longues, pointues, d'un tissu délicat, et douces comme de la soie. Le dessus de la tête est légèrement garni d'un poil court, noir et dur. Les jambes et les cuisses, qui sont très-longues, en sont dépourvues jusques fort au-dessus des genoux. Le plumage de cet oiseau est en général d'un gris cendré, nué de brun-clair et de bleu-ciel. C'est le brun qui domine sur le dos et les épaules. Les tuyaux des premières plumes de l'aile sont larges et longs, et laissent, quand on les arrache, un grand vide dans l'endroit où ils étoient implantés. Tous les os de cet oiseau sont minces, et contiennent un grand réceptacle médullaire. En volant, il remue ses ailes lentement et en temps égaux. C'est un intéressant spectacle à observer, que l'ordre et l'intelligence qui règnent dans leurs nombreuses et paisibles sociétés, et rien n'est plus doux à entendre que leurs chants harmonieux, quand ils se sont élevés au haut des airs ». *(Voyage de John Bartram, tome I, page 378.)* NOTE DU TRADUCTEUR.

(7) *Wachovia.* Bel établissement morave, situé entre les rivières Dan et Yadkin, dans la Caroline septentrionale. Il contient 100,000 acres, que cette société acheta

en 1751, du lord Grenville, et divisa en six districts, Béthabara, Béthany, Hope, Salem, Fried-Land, et Fribourg. Cette colonie est très-florissante; l'éloignement des ports de mer ayant donné un grand degré de prospérité aux nombreuses manufactures qui y ont été établies.

## NOTES DU CHAPITRE XIV.

(1) *Crocodiles.* « Cette belle source a d'autres singularités qui ne sont pas d'un moindre intérêt : son bassin est rempli d'une foule innombrable de poissons, dont quelques-uns sont revêtus des plus belles couleurs. On y voit le vorace crocodile, regardant le spectateur avec une audace et une avidité inquiétantes; le gar-fish, la truite, la brême, le redouté sting-ray, la bass, le skate, et une foule d'autres espèces, tous en troupes séparées, tous se mouvant tranquillement et sans crainte les uns des autres. On n'apperçoit entre eux aucun signe d'inimitié, aucune tentative pour se nuire ou s'attaquer. Chaque bande se promène un peu à l'écart, pour laisser aux autres l'espace qui leur est nécessaire ».

« Ce séjour de paix et de délices semble être aux poissons ce qu'étoit aux hommes le paradis terrestre, non qu'ils changent de nature, mais parce que le milieu dans lequel ces poissons se meuvent, est si transparent, qu'il les met tous de niveau sous les rapports de l'attaque et de la défense. On sait en effet que tous ceux d'eau douce prennent leur proie par ruse; tous se mettent en embuscade dans quelque coin, pour y attendre l'occasion de surprendre leur victime; mais cette fontaine n'ayant ni ombre ni abri, la truite passe librement à portée du crocodile, et la brême auprès de la truite ». *(Bartram, t. 1, p. 289.)* NOTE DU TRADUCTEUR.

(2) *Sources salées.* La découverte de ces sources sur les bords de l'Ohio, dans le Kentukey, le Ténézée, etc. a beaucoup contribué à augmenter le nombre des habitans, et à accélérer la culture de ces beaux pays. Dans le Kentukey, il y en a déjà cinq d'où l'on extrait beaucoup de sel.

(3) *Chiens.* N'approchent-ils pas souvent, par leur dévouement, leur fidélité, la force de leur attachement et leur patience, de ce que la nature humaine a de plus digne de louange ? De quel étonnant degré d'intelligence ne sont-ils pas susceptibles ? Dans ma jeunesse, j'avois fait un pacte avec le mien ; lorsque je voyageois dans les bois, il veilloit durant mon sommeil, à condition qu'aussitôt éveillé, je lui céderois ma peau d'ours ; et jamais ce fidèle ami ne m'a trompé. *(Cette note a été trouvée dans le Mémoire du Carolinien.)*

(4) *Pâturages des montagnes.* L'usage d'en brûler les feuilles tous les printemps est connu dans plusieurs Etats : on le pratique ainsi régulièrement dans les montagnes qui divisent le haut Jersey de l'Etat de New-York, et elles fournissent pendant l'été une abondante nourriture aux bestiaux qu'on y envoie. Il en est de même des prairies salées *(salt-meadows)*. Celles qu'on traverse entre Bergen et New-Ark le sont aussi, depuis qu'on a observé combien cette combustion accéléroit la pousse du foin, et en amélioroit la qualité.

(5) *Ormes pleureurs.* Je n'ai vu cette espèce d'ormes que dans la ville et les environs de New-Haven : semblables aux saules connus sous ce nom, les branches de leurs cimes élevées se courbent, et forment un vaste berceau. La feuille de cet arbre est un peu plus grande que celle de l'orme ordinaire.

(6) *Frêne aquatique (Water-ash).* Cette espèce est extrêmement précieuse : c'est un excellent bois de chauffage. Après en avoir battu la tige, on y lève des bandes minces et légères, dont on fait des paniers durables. C'est de ce bois que sont faits les ressorts employés dans les chariots, et plusieurs autres espèces de voitures. Il est excellent pour la carrosserie et le charronnage. De sa racine, on fait des vases très-recherchés.

(7) *Erable veiné.* La sève de cette troisième espèce ne donne point de sucre ; elle n'est remarquable que par son bois, qui est extraordinairement dur, et si onduleux quand il est poli, que, malgré le témoignage du tact, les yeux y sont trompés : il prend un aussi beau poli que l'acajou. Il n'est commun que dans le voisinage du lac Champlain, où j'en ai vu qui avoient deux pieds de diamètre.

(8) *Chêne épineux.* Cette espèce ne vient que dans les marais les plus humides, et même souvent couverts d'eau. Ses feuilles sont petites, ses branches d'une couleur brune, et son apparence extrêmement lugubre. Il est hérissé d'épines noires, dont la piqûre est très-dangereuse : c'est l'ébène de ce pays, le bois le plus dur qu'on y connoisse. Il devient rare, tant il est recherché pour faire des roues.

(9) *Mousses.* La graine de cette singulière espèce de mousse s'attache, comme le gui, à l'écorce des branches, y prend racine, et, dans un court espace de temps, produit de longues guirlandes qui se balancent au gré des vents, et donnent aux arbres l'apparence de la vieillesse et de la décrépitude. Mais bientôt ces parasites les surchargent de leur poids, et les épuisent. Pendant l'hiver,

les chevreuils et les bestiaux se nourrissent de celles que les orages ont détachées. On s'en sert aussi pour remplir les paillasses et les siéges. La moindre partie placée sur la branche d'un arbre, y croît avec rapidité.

## NOTE DU CHAPITRE XVI.

(1) *Courant du golfe du Mexique.* On doit l'importante découverte de ce grand courant aux baleiniers de Nantuket; la connoissance de sa vélocité sous différentes latitudes, et ses différentes largeurs, aux longues recherches et à la persévérance du capitaine Folger, un des principaux armateurs de cette île. Après plusieurs années d'observations et d'expérience, il en dressa une carte qu'il présenta au docteur Franklin, alors agent des colonies de Pensylvanie et de Massachussets auprès du Gouvernement britannique. C'étoit, je crois, en 1772.

J'ai souvent entendu dire à ce savant personnage, que ce courant étoit occasionné par les vents alisés, qui, soufflant entre les tropiques presque constamment de la partie du nord-est, accumulent les eaux de la mer le long des rivages de l'Amérique méridionale, et les font refluer jusqu'au golfe du Mexique, d'où elles rentrent dans l'Océan septentrional par le détroit de Bahama. Quoique les eaux de ce courant soient de huit à dix degrés plus chaudes que celles de la mer, cependant on ne les voit point briller pendant la nuit, comme cela arrive par-tout ailleurs. Quant à cette chaleur, il n'est point étonnant qu'une masse d'eau aussi profonde, qui a plusieurs lieues de large, et vient des tropiques, puisse la conserver pendant vingt à trente jours, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue au-delà des bancs de Terre-Neuve. Ce volume est trop considérable pour être soudainement

refroidie, en passant sous une atmosphère moins chaude. Il résulte de cette différence de température, que l'air des environs, devenu plus léger, se lève, et est remplacé par un air plus dense, qui arrive de tous côtés pour remplacer ce vide : de-là ces tourbillons quelquefois violens, et ces trombes si communes dans les parages de ce courant.

De même que les vapeurs qui s'élèvent d'une chaudière d'eau bouillante, que l'on peut à peine distinguer dans un appartement chaud, deviennent visibles dès que la porte en est ouverte, de même aussi celles de ce courant, inapperçues sous les latitudes chaudes, tout-à-coup condensées par le froid du 45e degré, produisent ces brumes dont la région des bancs de Terre-Neuve est presque continuellement remplie.

C'est à ce courant que nous devons la hauteur de nos marées, lorsque le vent souffle, pendant quelques jours, de la partie du nord-est, qui est opposé à sa direction. Ce courant ne passe qu'à 70 milles des côtes de nos Etats méridionaux; mais plus il s'avance vers le nord, et plus il s'en éloigne. Sa vélocité est estimée être de quatre milles à l'heure, depuis le détroit de Bahama jusqu'au cap Hatéras *; elle n'est plus que de deux et demi par le travers du cap Cod**. Vers cette dernière latitude, il se dirige sur les Açores, qu'il traverse, et de-là vers les côtes d'Afrique, où il va remplir le vide qu'y occasionnent sans

---

* Le Cap Hatéras, situé sous le 35e degré, est formé par le coude ou angle saillant d'une très-longue falaise de sable, qui défend le sond de Pamlico des fureurs de l'Océan.

** Cap Cod est l'extrémité d'une péninsule de 300 milles de longueur, qui forme l'entrée occidentale de la grande baie de Massachussets, connu des habitans sous le nom de Race-Point, auprès duquel il y a 30 brasses d'eau.

cesse ces mêmes vents alisés. Tel est le cercle que parcourent les eaux de ce courant. On le distingue aisément en pleine mer, par la quantité de plantes marines connues sous le nom de grappes, dont il est couvert, plantes que sa violence a détachées en passant à travers les rochers, les cayes et les bas-fonds de l'archipel de Bahama. Sa largeur, qui, sur les cartes de la Géorgie, n'est que de 40 à 50 milles, augmente en avançant vers le nord : on a observé aussi que le vent de nord-est le rétrécit et en accroît la vélocité, et que celui du nord-ouest avoit un effet contraire.

Si jamais on ouvre une communication entre l'Océan et la mer du Sud, par le lac de Nicaragua, entreprise qui ne coûteroit peut-être pas 300,000 guinées, et qui éviteroit une circonnavigation, par le cap Horn, de 3000 lieues, alors les eaux de l'Atlantique, constamment tenues plus hautes, par l'effet des alisés, que celles de l'océan Pacifique, s'échapperoient à travers ce nouveau canal; elles cesseroient alors de s'accumuler dans le golfe du Mexique, et d'en ressortir par le détroit de Bahama.

C'est à la connoissance de ce courant et de ses remoux que les navigateurs de Nantuket doivent la promptitude de leur retour de l'Europe; il n'est pas rare de les voir revenir de Londres à Boston en vingt ou trente jours; ce qui est le temps ordinaire du voyage de la seconde à la première de ces villes.

## NOTES DU CHAPITRE XVII.

(1) *Grand bloc.* Le peu de profondeur des eaux de la baie de New-Haven ne permettant pas aux vaisseaux d'approcher de la ville, on construisit, il y a plusieurs années, un bloc ou cône à deux milles et quelques cents

pieds des rivages, où les vaisseaux prennent et délivrent leurs cargaisons. C'est de ce cône que l'on vient de terminer une jetée jusqu'à la ville; elle facilite le transport des denrées du pays et des marchandises, ainsi que le débarquement des passagers. Elle est assez large pour que les voitures puissent y aller et en revenir commodément.

(2) *Isles Bermudes*. Ce petit archipel, qui n'est qu'un point au milieu de l'immensité, est situé sous le 32e degré de latitude, à mille lieues de Madère, et à trois cents du continent. Il est composé de quelques îles fertiles, et d'un grand nombre de bâtures et de rochers stériles. La plus considérable, connue sous le nom de Saint-George, n'a que 16 milles de longueur, et deux à trois seulement de largeur. C'est vers le milieu de l'angle rentrant de cette île que l'on a bâti la capitale, dont la population blanche et noire, et celle des autres îles, se monte à 20,000 ames.

Toutes les maisons sont construites en pierres, extrêmement tendres lorsqu'elles sortent de la carrière, mais qui se durcissent au soleil. Ainsi que les anciennes colonies anglaises du continent, celle-ci est régie par un Gouverneur, un Conseil, et une chambre de Représentans. Le plus grand nombre des habitans, marins dès leur naissance, sont occupés de voyages dans nos capitales ou dans les Antilles, d'où ils reviennent chez eux à l'époque des ouragans. On ne connoît point de vaisseaux plus durables ni plus fins voiliers que les goëlettes et les sloops qu'ils construisent avec les cèdres de leur île, ni de meilleurs navigateurs que ces Bermudiens.

Les écueils redoutables dont cet archipel est environné, sont des remparts inexpugnables qui mettent les habitans à l'abri des invasions de leurs ennemis, et les protègent contre les fureurs et les ravages de l'Océan; car, placés

entre les zones qu'occupent les alisés et les vents variables, ils éprouvent souvent des tempêtes effrayantes, et qui un jour anéantiront ce petit archipel. Je l'avoue, de ma vie je n'ai été pénétré d'un aussi profond sentiment de terreur, qu'en 1767, lorsque, sous l'abri d'un rocher situé sur la cime d'une hauteur, à quelques milles de la ville, je contemplois les combats de l'atmosphère et de l'Océan. Plus d'une fois je crus sentir la terre trembler sous mes pieds, lorsque le poids énorme de ses vagues venoient en roulant se briser sur les rivages de cette île, qu'elles menaçoient d'engloutir. La violence de cet ouragan, dont les habitans se ressouviendront long-temps, me parut, pendant quelques heures, comme les dernières convulsions de la nature expirante. Du sein des nuages teints en pourpre, sortoient à chaque instant, non des foudres, mais des torrens de feu, accompagnés d'explosions terribles. L'air que je respirois n'étoit qu'un fluide électrique. Pendant qu'au-dessus de moi les élémens déchaînés se faisoient une guerre implacable, à la lueur des éclairs, je voyois, dans le vallon, la nature revêtue de ses plus brillantes couleurs; d'un côté, je contemplois les horreurs de ce que je croyois devoir être la dernière nuit du monde; de l'autre, à la lueur des mêmes éclairs, l'éclatante verdure des forêts dont j'étois environné.

Le climat des Bermudes est un des plus agréables et des plus salubres que l'on connoisse : le soleil, dont l'ardeur est jour et nuit tempérée par les brises rafraîchissantes de la mer, produit sur la constitution humaine et sur la végétation l'effet le plus étonnant. Cette douce chaleur paroît comme une puissance vivifiante et créatrice, qui sans cesse tend à faire naître, à développer, à embellir tout ce qu'elle produit; aussi les femmes y sont-elles

d'une extrême fécondité, et le sang y est-il aussi beau que dans le Massachussets, sous le 42^e^ degré.

Placés à 300 lieues des rigueurs et de l'engourdissement de l'hiver, les jardins sont constamment remplis de légumes, et les arbres couverts de fleurs ou de fruits : l'art du jardinier y est presque inutile. Sans cesse animés par cette douce température, les oiseaux font retentir les airs de leurs chants depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année. Quel dommage que l'on n'y ait pas introduit le rossignol ! sous l'influence de cet heureux climat, ses pontes et ses chants mélodieux se seroient succédés, comme les fleurs et les fruits des arbres dans lesquels il auroit fait son nid : cet amant du printemps ne sentant jamais la nécessité d'émigrer pour aller le chercher ailleurs, seroit constamment resté sur ces îles.

Je ne suis point étonné que l'évêque de Cloyne (Barclay*), ait choisi cet asyle pour en faire celui des Muses.

* Le révérend James Barclay, évêque de Cloyne en Irlande, non content du bien qu'il faisoit dans son diocèse, voulut en étendre la sphère : pour cet effet, il s'embarqua à dessein de parcourir toutes les colonies du continent. Il visita les colléges et les académies, ranima celles qui étoient languissantes, donna des secours à celles qui venoient de naître, enrichit de dons considérables plusieurs bibliothèques. C'étoit la première fois, depuis l'origine des colonies, que l'on eût vu un prélat quitter son siége pour aller au-delà des mers propager les germes du bien. Ayant entendu parler à New-York des îles Bermudes, il s'embarqua pour aller voir ce petit archipel, alors ignoré et presqu'inconnu. Frappé de la beauté du climat, ainsi que des mœurs des habitans, il résolut d'y fonder un collége, dont il devoit envoyer d'Angleterre le président et les instituteurs. J'ignore ce qui a empêché l'exécution de ce projet. C'est à ce même prélat que l'on doit la découverte et l'usage de l'eau de goudron.

Il avoit formé le projet d'y fonder une université, où la jeunesse des colonies continentales auroit été élevée et instruite.

A l'époque du séjour qu'il y fit (1754), les mœurs des habitans étoient aussi pures que l'air qu'ils respiroient. C'étoit véritablement l'âge d'or ; mais malheureusement ces îles étant devenues, pendant la guerre de la révolution, le rendez-vous de quelques frégates et de corsaires anglais, ces marins y introduisirent le goût du jeu, de la dissipation, et de tout ce qu'on appelle dans les villes maritimes, plaisirs. Depuis lors, de ces îles fortunées ont disparu comme un songe, l'hospitalité, l'industrie, l'innocence et la modération des desirs. De tout ce qu'on y alloit jadis admirer, il ne reste plus que la douceur et les charmes du climat. Ce saint évêque ne reconnoîtroit plus les mœurs des habitans, dont il fut si profondément frappé.

(3) *Bahama.* Les îles connues sous ce nom (il y en a 500), forment un autre archipel beaucoup plus considérable que celui des Bermudes : il occupe presque tout l'espace compris entre la pointe de la Floride orientale et l'île de Cuba. Parmi ce grand nombre d'îles et de cayes, il n'y en a que seize qui soient fertiles et d'une étendue considérable. Les plus remarquables sont Æthèra, Bahama, Lucaye, Saint-André et Providence. Cette dernière est la mieux cultivée, et le siége du Gouvernement anglais, qui s'en empara en 1667, après en avoir chassé les pirates et les flibustiers, auxquels elles avoient servi d'asyle pendant près d'un demi-siècle. L'occupation favorite des habitans de Providence, en temps de guerre, semblable à celle de leurs prédécesseurs, est d'armer des corsaires, et d'écumer les mers : ce sont les plus avides et les plus im-

pitoyables de tous les hommes, qui font cet horrible métier. Ils doivent sans doute ce penchant à leur situation, au milieu de ce vaste labyrinthe d'îles et d'écueils dont ils sont environnés. Sûrs de recueillir les débris des naufrages, très-fréquens dans ce dangereux archipel, on les voit se réjouir après une tempête, comme le cultivateur aux approches de la moisson. Le Gouvernement est semblable à celui des Bermudes. Ces îles sont aussi la patrie des tortues, et leur séjour favori : c'est de-là que l'on en transporte dans toutes les capitales du continent. J'en ai vu qui pesoient depuis 50 jusqu'à 260 livres.

(4) *Caveaux.* Les ancêtres de la plupart des familles aisées des Etats septentrionaux, ainsi que de New-York et du New-Jersey, en ont fait construire dans les cimetières des villes, ou dans le voisinage de leurs maisons de campagne. Les premiers sont distingués par le numéro des pierres plates qui recouvrent les marches. Les corps, enfermés dans des doubles cercueils d'acajou et de chêne, sur lesquels on a gravé, en cuivre ou en argent, le nom et l'âge de la personne décédée, sont placés les uns auprès des autres. Il est d'usage que chaque fois qu'un membre de la famille meurt, les survivans descendent dans le caveau, y contempler pendant quelques minutes les restes de leurs ancêtres : j'ai souvent assisté à cette cérémonie lugubre et salutaire.

Il est aussi d'usage dans les Etats méridionaux, d'avoir en réserve un certain nombre de grosses planches de cèdre dont les cercueils doivent être formés ; chaque membre de la famille fait placer dans un endroit particulier celles qui sont destinées à l'ensevelir un jour.

FIN DU TOME SECOND.



Pl. IX à la Fin du Tom. II.
11°
39°
38°
White R.
Muddy
Potoka R.
WESTERN
Pidgeon R.
Ohi
Panther
Deer C.
Gree





